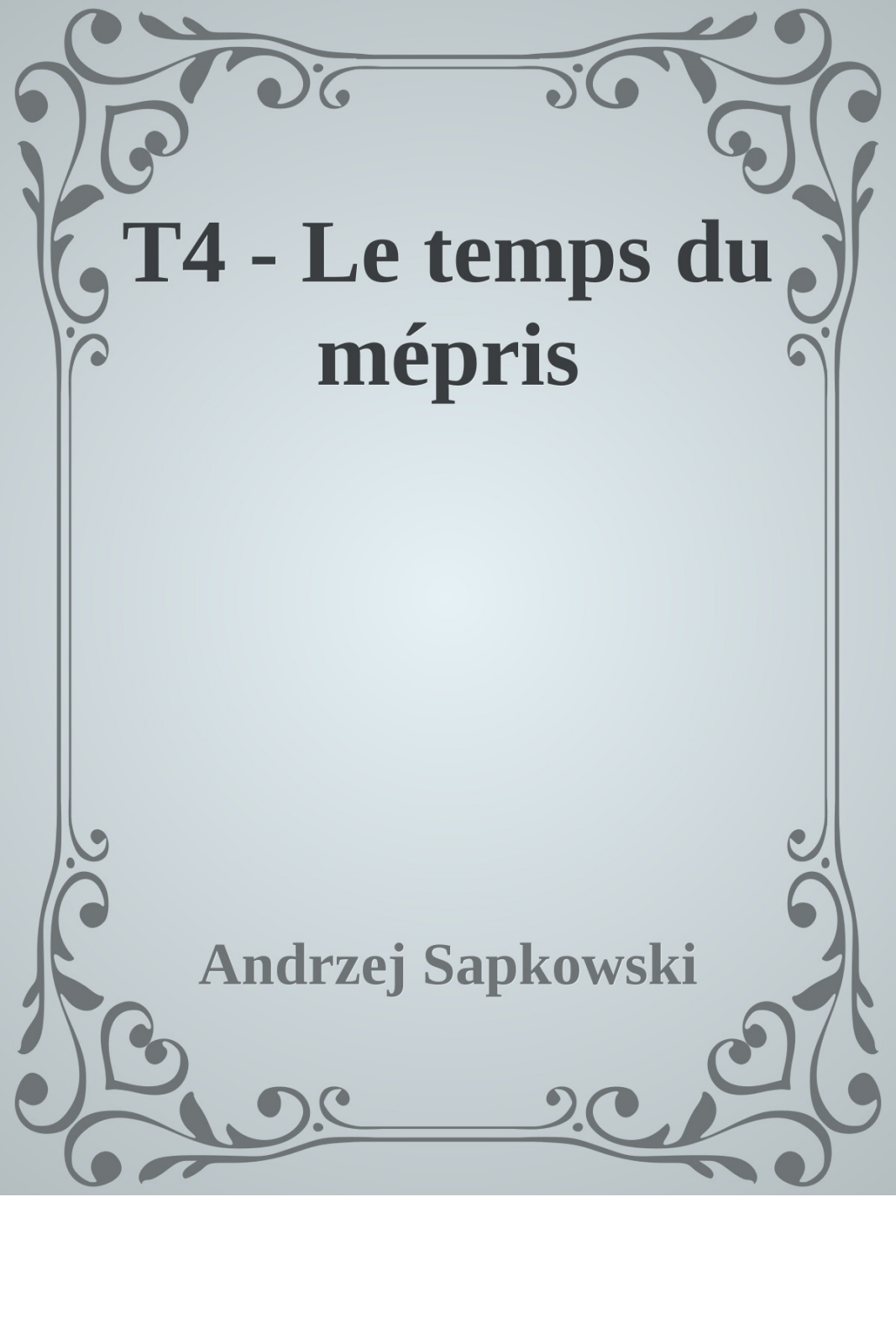


A decorative border with symmetrical floral and scrollwork patterns in a dark gray color, framing the central text.

T4 - Le temps du mépris

Andrzej Sapkowski

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANDRZEJ SAPKOWSKI



LE
TEMPS DU MÉPRIS

LA SAGA DU SORCELEUR - TOME 2



Andrzej Sapkowski

Le Temps du Mépris

La saga du Sorceleur – tome 2

Traduit du polonais par Caroline Raszka-Dewez



Bragelonne

*Sur tes mains, Falka, du sang,
Sur ta robe, du sang,
Brûle, Falka, brûle pour tes crimes,
Consume-toi et meurs dans les tourments.*

Chanson enfantine que l'on chante à la veille de Saovine
tout en brûlant des poupées à l'effigie de Falka.

« Les sourceliens, ou sorceleurs chez les Nordling, sont une caste élitiste et secrète de prêtres-soldats, fraction de druides vraisemblablement. Dotés, dans l'imaginaire populaire, d'un pouvoir magique et d'aptitudes surhumaines, ils devaient prendre part à la lutte contre les mauvais esprits, les monstres et toutes les forces obscures. En réalité, maîtres dans le maniement des armes, les sourceliens étaient utilisés par les souverains du Nord au cours des luttes tribales que se livraient ces derniers. Pendant le combat, les sourceliens entraient en transe, trances qu'ils provoquaient, suppose-t-on, par l'autohypnose ou des moyens enivrants. Ils luttaient avec une énergie aveugle, car ils étaient totalement insensibles à la douleur et même aux blessures sérieuses, ce qui conforta les exagérations quant à leur puissance surnaturelle. La théorie selon laquelle les sourceliens seraient le résultat d'une mutation ou d'une ingénierie génétique n'a jamais été confirmée. Les sourceliens sont les héros de nombreuses légendes chez les Nordling (lire F. Delannoy, *Mythes et légendes des peuples du Nord*). »

Effenberg et Talbot
Encyclopaedia Maxima Mundi, tome XV

Chapitre premier

« Pour bien gagner sa vie, avait coutume de rabâcher Aplegatt aux jeunes cadets dont il avait la charge, un courrier à cheval doit posséder deux choses : une tête en or et des fesses en acier.

Une tête en or est indispensable, expliquait Aplegatt à ses apprentis courriers, car, sous son habit, dans sa fine besace en cuir ceinte à même la poitrine, le courrier transporte uniquement des informations de moindre importance, de celles que l'on peut sans crainte confier à la perfidie d'un papier ou d'un parchemin. Quant aux nouvelles confidentielles, de portée réelle, celles dont dépendent beaucoup de choses, le courrier doit les garder en mémoire pour les répéter à qui de droit. Mot pour mot. Et ces mots ne sont pas toujours faciles. Les formuler se révèle déjà compliqué, alors les retenir... Pour y parvenir, pour ne pas commettre d'erreur en les rapportant, il faut avoir une sacrée tête en or.

Quant à l'utilité des fesses en acier, ça, tout courrier en fera lui-même rapidement l'expérience lorsqu'il devra rester assis sur sa selle trois jours et trois nuits durant, à parcourir cent ou deux cents lieues, voire trois cents parfois, sur les routes, ou de temps à autre, s'il le faut, à travers champs. Ah ! bien entendu, on ne passe pas tout son temps assis sur sa selle, on descend de cheval parfois, on prend du repos. Parce que l'homme, lui, est capable de résister longtemps, mais le cheval est un peu moins résistant. Cela étant dit, quand le courrier remonte en selle après s'être reposé, il a l'impression que son postérieur s'écrie : "Pitié, on m'assassine !" »

« Et de nos jours, sieur Aplegatt, s'étonnaient quelques cadets, à

qui servent encore les courriers à cheval ? Prenons un exemple : Combien de temps faut-il à un magicien de Vengerberg pour transmettre une information par magie à un sorcier de Wyzima ? Une demi-heure ? peut-être même moins ? Alors que pas un courrier ne parcourra la distance entre Vengerberg et Wyzima en moins de quatre, voire même cinq jours. Son cheval peut se mettre à boiter. Des brigands ou des Écureuils peuvent le tuer, des loups ou des griffons le déchiqueter. Et tout à coup, plus de courrier ! Tandis qu'un message magique parviendra invariablement à destination, sans se tromper de chemin, sans arriver en retard ni disparaître. À quoi bon des courriers quand, partout, auprès de chaque cour royale, on trouve des sorciers ? Les courriers, sieur Aplegatt, sont devenus inutiles désormais. »

Aplegatt, de son côté, avait lui aussi pensé, durant quelque temps, ne plus être utile à personne. Il avait trente-six ans, il était petit mais fort et musclé ; le travail ne lui faisait pas peur, et il possédait, cela va de soi, une tête en or. Il pouvait se trouver un autre travail pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa femme, mettre quelques sous de côté pour la dot de ses deux filles encore célibataires, et continuer à aider celle qui était mariée, mais dont le mari – un empoté incorrigible – n'avait jamais de chance dans ses entreprises. Mais Aplegatt ne voulait pas d'un autre travail, il ne s'imaginait même pas faire autre chose : il était courrier du roi à cheval.

Et voilà que soudain, au terme d'une longue période d'oubli et d'inactivité humiliante, il était redevenu indispensable. De nouveau, les routes et les chemins forestiers s'étaient mis à résonner du bruit des sabots. De nouveau, comme au bon vieux temps, les courriers avaient recommencé à parcourir le pays, portant les nouvelles de citadelle en citadelle.

Aplegatt savait pourquoi il en était ainsi. Il avait vu beaucoup de choses, en avait entendu plus encore. On attendait de lui qu'il efface aussitôt de sa mémoire une partie des informations qu'il transmettait, qu'il les oublie, de manière à ne pouvoir s'en souvenir, même sous la torture. Mais Aplegatt n'oubliait pas. Et il savait pourquoi les rois avaient cessé soudain de communiquer entre eux par l'intermédiaire de la magie et des magiciens. Ceux-ci devaient être maintenus dans l'ignorance des informations acheminées par les courriers. Les rois avaient soudain cessé de leur faire confiance, ils avaient cessé de leur confier leurs secrets. Aplegatt ignorait pourquoi les liens d'amitié qui unissaient les rois aux magiciens s'étaient brusquement rafraîchis, et cela ne l'intéressait pas outre mesure. À ses yeux, tant les rois que les magiciens étaient des êtres incompréhensibles, aux actes imprévisibles, particulièrement lorsque les temps devenaient difficiles. Et lorsque l'on parcourait comme lui le pays de citadelle en citadelle, de château en château, de royaume en royaume, il était impossible,

véritablement, de ne pas constater que les temps étaient devenus difficiles.

Les armées encombraient les routes. À chaque pas on tombait sur des colonnes d'infanterie ou de cavalerie, et chaque commandant que l'on croisait était énervé, préoccupé, acariâtre, se donnant de l'importance comme si le sort du monde entier dépendait de lui seul. De même, les citadelles et les châteaux étaient remplis de gens armés ; nuit et jour y régnait un va-et-vient fébrile. Les burgraves et les châtelains – d'ordinaire invisibles – couraient les remparts et les cours, teigneux comme des guêpes avant la tempête ; ils étaient tourmentés, ils juraient, donnaient des ordres, distribuaient des coups de pied. Précipités hors des écuries, des troupeaux de jeunes chevaux soulevaient des nuages de poussière sur les routes. Peu habitués à se déplacer sans mors ni cavalier armé, les petits chevaux profitaient joyeusement de leurs derniers jours de liberté, entraînant une surcharge de travail considérable pour les palefreniers et de nombreux tracassés pour les autres usagers des routes.

Pour être bref, dans l'air étouffant et immobile, la guerre – en suspens – était perceptible.

Aplegatt se dressa sur ses étriers et jeta un coup d'œil alentour. En bas, au pied de la colline, parmi les prairies et les bouquets d'arbres, scintillait une rivière aux nombreux méandres abrupts. Au sud, des forêts s'étiraient au-delà de la rivière. Le courrier talonna son cheval. Le temps pressait.

Il était parti depuis deux jours. Le commandement royal à l'origine de sa mission l'avait surpris à Hagge où il se reposait après son retour de Tretogor. Il avait quitté la forteresse de nuit et galopé sur la grand-route, le long de la rive gauche du Pontar. Il avait passé la frontière de la Témérie avant l'aube et, maintenant que midi sonnait, il se trouvait déjà sur la rive de l'Ismen. Si le roi Foltest avait été à Wyzima, Aplegatt lui aurait remis sa missive dès cette nuit. Malheureusement, le roi n'était pas dans la capitale, il séjournait dans le sud du pays, à Maribor, distante de Wyzima de près de deux cents lieues. Aplegatt le savait ; aussi aux environs du pont Blanc abandonna-t-il la route qui menait vers l'ouest pour couper à travers bois en direction d'Ellander. Il prenait un risque. Les bois étaient toujours infestés d'Écureuils. Gare à celui qui tombait entre leurs pattes ou se retrouvait à la portée de leurs flèches. Mais le courrier du roi devait se montrer téméraire. Le métier était ainsi fait.

Aplegatt traversa la rivière sans difficulté – il n'avait pas plu depuis juin, le niveau de l'Ismen avait sérieusement baissé. En suivant la lisière de la forêt, il atteignit la voie principale de Wyzima au sud-est, celle qui menait aux fonderies, aux forges et à la cité des nains du massif de Mahakam. Le long de la voie s'étiraient des chariots,

dépassés souvent par des patrouilles de reconnaissance à cheval. Aplegatt poussa un soupir de soulagement. Les groupes de Scoia'tael ne s'aventureraient pas dans les endroits où il y avait du monde. La croisade contre les elfes qui combattaient les humains durait depuis un an en Témérie ; les commandos d'Écureuils, persécutés dans les forêts, s'étaient divisés en petits groupes, et ceux-ci se tenaient loin des routes fréquentées, ils n'y tendaient pas d'embuscades.

Avant la tombée du jour, Aplegatt avait déjà atteint la frontière occidentale de la principauté d'Ellander ; il se trouvait à une fourche, aux environs du village de Zavada ; de là, une route droite et sûre le mènerait jusqu'à Maribor, soit quarante-deux lieues sur un chemin praticable et fréquenté. Il y avait une auberge à cette fourche. Le courrier décida d'accorder un peu de repos à son cheval, ainsi qu'à lui-même. Il savait que s'il se mettait en route à l'aube, sans avoir à forcer outre mesure sa monture, il apercevrait les bannières noir et argent flottant en haut des tours rouges du château de Maribor avant même le coucher du soleil.

Il dessella son cheval et le pansa lui-même, renvoyant sans ménagement le valet de l'auberge qui s'apprêtait à s'en charger. Il était courrier du roi, et à ce titre il ne permettait à personne d'approcher sa monture. Aplegatt mangea une part consistante d'œufs brouillés avec du saucisson et un quart de pain au levain, et il but une pinte de bière. Il écouta les commérages. Ils étaient de toutes sortes : des voyageurs de tous les coins du monde débarquaient à l'auberge.

À Dol Angra, apprit-il, de nouveaux incidents étaient survenus ; à la frontière, un détachement de cavalerie de la Lyrie avait une nouvelle fois cherché chicane à une patrouille de Nilfgaard ; de nouveau, Meve, la reine de Lyrie, avait accusé à cor et à cri Nilfgaard de l'avoir provoquée, et elle avait demandé de l'aide au roi Demawend d'Aedirn. À Tretogor avait eu lieu l'exécution publique d'un baron de Rédanie qui s'était allié en secret aux émissaires d'Emhyr, l'empereur de Nilfgaard. À Kaedwen, les commandos de Scoia'tael, rassemblés en un grand détachement, s'étaient livrés à une tuerie dans le fort de Leyd. Pour se venger de ce massacre, la population d'Ard Carraigh avait participé à un carnage, assassinant près de quatre cents habitants dans la capitale des non-humains.

En Témérie, racontèrent les marchands venus du sud, régnaient le chagrin et le deuil parmi les émigrants de Cintra rassemblés sous les bannières du maréchal Vissegerd. La terrible nouvelle de la mort de Cirilla le Lionceau, dernière héritière de sang royal de Calanthe, surnommée la Lionne de Cintra, se trouvait de fait confirmée.

Quelques histoires sinistres, plus terribles encore, furent rapportées. Quelqu'un raconta par exemple que dans plusieurs villages des environs d'Aldersberg du sang s'était soudain mis à jaillir du pis

des vaches après la traite, et qu'à l'aube la Pucelle des Calamités, l'annonciatrice des morts effroyables, était apparue dans la brume. À Brugge, aux abords du bois de Brokilone, le royaume interdit des dryades des forêts, la Traque sauvage – cortège de fantômes galopant dans les cieux – avait fait son apparition, et, comme chacun sait, la Traque sauvage est toujours annonciatrice de guerre. Et puis, du cap de Bremervoord, on avait vu un bateau-fantôme avec, à son bord, le spectre du chevalier noir et son heaume surmonté des ailes d'un rapace...

Finalement, le courrier, vaincu par la fatigue, cessa de prêter l'oreille aux conversations des voyageurs. Il alla dans la chambre à coucher commune, s'affala sur sa paillasse et dormit comme une souche.

Il se leva aux premières lueurs du jour. Quand il sortit dans la cour, il fut quelque peu surpris : fait rare, il n'était pas le premier à être sur le départ. Près du puits se tenait un étalon moreau, sellé, et, à ses côtés, près de l'abreuvoir, une femme en habits d'homme se lavait les mains. En entendant les pas d'Aplegatt, la femme se retourna ; de ses mains mouillées elle rassembla son abondante chevelure noire qu'elle rejeta en arrière. Le courrier s'inclina. La femme fit un signe de la tête.

Lorsque Aplegatt entra dans l'écurie, c'est tout juste s'il ne heurta pas un autre oiseau matinal, qui s'avéra être une jeune fille ; coiffée d'un béret de velours, elle était en train de mener dans la cour une jument pommelée. La jeune fille se frottait le visage et bâillait, appuyée contre les flancs de son cheval.

— Oh là là ! grommela-t-elle en passant près du courrier, je vais sûrement m'endormir sur mon cheval... Je tombe de fatigue... Ouaaah !

— Le froid te réveillera lorsque tu trotteras sur ta jument, dit gentiment Aplegatt en ôtant sa selle de la poutre. Bonne route, jeune damoiselle.

La jeune fille se retourna et le regarda comme si elle venait tout juste de le remarquer. Elle avait des yeux immenses, verts comme l'émeraude. Aplegatt couvrit son cheval de son caparaçon.

— Je vous souhaitais bonne route, répéta-t-il. (D'ordinaire, il n'était pas aussi disert ni expansif, mais il éprouvait à présent le besoin de causer avec autrui, même si en l'occurrence il avait affaire à une simple gamine endormie. Peut-être était-ce dû à ses longues journées de solitude sur les chemins, ou peut-être la damoiselle lui rappelait-elle quelque peu sa fille puînée.) Que les dieux vous préservent des accidents et des mésaventures, ajouta-t-il. Vous ne voyagez qu'à deux, et deux femmes, qui plus est ! Or les temps sont incertains de nos jours. Le danger est partout sur les routes...

La jeune fille ouvrit plus grands encore ses yeux verts. Le courrier fut saisi d'effroi, un frisson le parcourut.

— Le danger..., dit soudain la jeune fille d'une voix étrange, transformée. Le danger est silencieux. Tu ne l'entendras pas lorsqu'il surgira sur ses plumes grises. J'ai fait un rêve. Du sable... Le sable était chaud, à cause du soleil...

— Quoi ? (Aplegatt se figea, sa selle serrée contre son ventre.) Que dis-tu, jeune fille ? Quel sable ?

Celle-ci frissonna vivement, puis se frotta le visage. Sa jument pommelée secoua la tête.

— Ciri, dépêche-toi !

La femme aux cheveux noirs l'appela sévèrement de la cour où elle sanglait son étalon moreau et mettait en place ses besaces.

La jeune fille bâilla. Elle jeta un regard à Aplegatt et tressaillit, comme étonnée de sa présence à l'écurie. Le courrier ne disait rien.

— Ciri, répéta la femme. Tu t'es endormie ?

— Voilà, je viens, dame Yennefer.

Aplegatt termina de seller son cheval et, lorsqu'il l'eut enfin mené dans la cour, il n'y avait plus trace de la femme ni de la jeune fille. Un coq lança son « cocorico », discontinu et éraillé, un chien aboya longuement ; parmi les arbres, un coucou se manifesta. Le courrier sauta sur sa selle. Les yeux verts de la jeune fille endormie lui revinrent subitement en mémoire, ainsi que ses paroles étranges : *Un danger silencieux ? Des plumes grises ? Du sable chaud ? La pauvre fille n'avait probablement pas toute sa tête, se dit-il. En ce moment, on en rencontre souvent, de ces pauvrettes dérangées, rudoyées en temps de guerre par des maraudeurs ou autres scélérats... Oui, assurément, elle devait être dérangée. Ou peut-être bien quelle était seulement endormie, arrachée au sommeil, pas totalement réveillée encore ? Bizarre, les bêtises que peuvent parfois débiter les gens quand ils traînent au lever du jour, oscillant encore entre veille et sommeil...*

De nouveau un frisson le parcourut, et une douleur se manifesta entre ses omoplates. Il se massa le dos avec le poing.

Dès qu'il se retrouva sur la route de Maribor, il donna un coup de talon dans les flancs de son cheval et partit au galop. Le temps pressait.

* * *

Le courrier ne se reposa pas longtemps à Maribor. Une journée s'était à peine écoulée que le vent sifflait de nouveau à ses oreilles. Sa nouvelle monture – un étalon gris de l'écurie de Maribor – trottait à

vive allure, allongeant le cou et agitant la queue. Les saules scintillaient au bord de la route. La besace contenant la missive diplomatique comprimait la poitrine d'Aplegatt. Il avait mal aux fesses.

— Pfff ! Si tu pouvais te casser le cou, cerf-volant égaré ! lança à son adresse, en resserrant les rênes de son attelage, un cocher effarouché par la traversée au pas de charge de l'hurluberlu. Vois un peu comme il file, comme si la mort était à ses trousses ! Vas-y, cavale, espèce d'étourneau ! Quoi qu'il arrive, tu n'échapperas pas à la Faucheuse !

Aplegatt se frotta un œil ; la course le faisait larmoyer.

La veille, il avait transmis les lettres au roi Foltest et lui avait ensuite récité les messages secrets du roi Demawend :

« De Demawend à Foltest : Tout est prêt à Dol Angra. Les Travestis attendent le commandement. Délai prévu : deuxième nuit de juillet après la nouvelle lune. Les barques doivent accoster deux jours après sur l'autre rive. »

Une volée de corneilles survola la grand-route en grailant bruyamment. Elles volaient vers l'est, en direction de Mahakam et de Dol Angra, vers Vengerberg. Tout en continuant sa route, le courrier se répétait les paroles du message secret que le roi de Témérie envoyait par son intermédiaire au roi d'Aedirn :

« De Foltest à Demawend : primo, suspendez les opérations. Les Astucieux ont convoqué une assemblée. Ils doivent se rencontrer et délibérer sur l'île de Thanedd. Cette assemblée peut changer bon nombre de choses. Secundo, les recherches pour retrouver le Lionceau peuvent être abandonnées. C'est confirmé : le Lionceau est mort. »

Aplegatt piqua son cheval gris du talon. Le temps pressait.

* * *

Des chariots engorgeaient l'étroit chemin forestier. Aplegatt ralentit son allure ; il trotta tranquillement jusqu'au dernier des véhicules d'une longue colonne. Il comprit aussitôt qu'il ne pourrait se frayer un passage à travers cet engorgement. Néanmoins, pas question de faire demi-tour, ce serait une trop grande perte de temps. S'enfoncer dans le fourré marécageux pour contourner l'encombrement ne le tentait pas non plus, d'autant que la nuit commençait à tomber.

— Que s'est-il passé par ici ? demanda-t-il aux cochers de la dernière voiture, deux petits vieux dont l'un paraissait à moitié endormi et l'autre mort. Une attaque ? Les Écureuils ? Parlez ! Je suis

pressé...

Avant que l'un des vieillards ait eu le temps de répondre, des cris s'élevèrent en provenance de la tête de la colonne, invisible à travers la forêt. Les cochers sautèrent en hâte dans les voitures et fouettèrent les chevaux et les bœufs en lâchant une flopée de jurons bien salés. La colonne, pesamment, se mit en mouvement. Le vieillard somnolent s'éveilla, dodelina de la tête, clappa à l'adresse de ses mulets et fit claquer les rênes sur leur croupe. Le vieillard qui ressemblait à un mort ressuscita, il repoussa son chapeau de paille qui était descendu sur ses yeux et observa Aplegatt.

— Regardez-le, dit-il. Il est pressé... Hé ! fiston ! Tu as de la chance. Tu es arrivé ici à point nommé.

— Tout juste, ajouta l'autre vieillard en agitant sa barbe, et il fit avancer ses mulets. À point nommé ! Si t'étais arrivé à midi, t'aurais fait comme nous autres, t'aurais attendu que la voie soit libre. On est tous pressés, mais il a bien fallu attendre. Comment tu fais pour passer si la voie est fermée ?

— La voie était fermée ? Et par quel hasard ?

— Un terrible mangeur d'hommes a fait son apparition par ici, fiston. Il s'est jeté sur un chevalier qui voyageait seul avec son valet. Paraît que le monstre lui a arraché la tête, au chevalier, en même temps que son heaume, et qu'il a vidé les entrailles de son cheval. Le valet a réussi à prendre la poudre d'escampette, il a raconté que c'était une sainte horreur, que le sentier était tout rouge de sang...

— C'était quoi comme monstre ? demanda Aplegatt en retenant son cheval de manière à poursuivre la conversation avec les conducteurs du chariot, qui peinait. Un dragon ?

— Non, pas un dragon, dit le second vieillard au chapeau de paille. On raconte que c'était une manticore, ou quelque chose comme ça. Le valet disait que c'était une bête sauvage, terriblement grande, et qui volait. Et enragée, avec ça ! Y s'disait, elle va manger le chevalier et elle va s'envoler. Penses-tu ! Elle s'est assise en plein milieu de la route, la chienne, et elle est restée là à chuinter, à montrer ses belles dents... Et voilà, elle a bouché la route aussi bien qu'un bouchon une bouteille, parce que, aussitôt qu'un gars s'approchait et avisait le monstre, il abandonnait son chariot, et demi-tour ! Alors les chariots ont commencé à s'aligner, sur une demi-lieue. Et tout autour, comme tu peux le voir, fiston, y a que des marécages humides et des fourrés infranchissables ; impossible de les contourner comme de faire demi-tour. Alors, on est restés là...

— Tant de gaillards, s'esclaffa le coursier, et vous êtes restés là comme des bêtes ! Il fallait prendre des haches et des piques, et dégager la bête du chemin, ou bien la tuer.

— Ah ! ça ! Plusieurs s'y sont essayés, dit le petit vieux qui tenait

les rênes. (Il pressait les mulets, car la colonne s'était mise à avancer plus vite.) Trois nains de la garde marchande, et avec eux quatre nouveaux enrôlés qui s'en allaient à l'armée, au fort de Carreras. Les nains, le monstre les a méchamment amochés, quant aux nouveaux enrôlés...

— Ils ont détalé, acheva son compagnon.

— À peine ils ont vu c'te manticore qu'ils ont détalé. Y en a même un qui s'est lâché dans son caleçon. Oh ! vise un peu, mon garçon, vise, c'est lui, là-bas !

— Qu'est-ce qui vous prend de vouloir me montrer un pisseur ? dit Aplegatt en s'énervant un peu, ça ne m'intéresse pas.

— Mais non ! Le monstre ! Le monstre qu'on a tué ! Les militaires sont en train de le mettre sur la charrette ! Tu le vois ?

Aplegatt se dressa sur ses étriers. Malgré l'obscurité grandissante et les curieux qui se pressaient, il distingua l'énorme masse soulevée par les soldats. Les ailes de chauve-souris et la queue de scorpion du monstre traînaient par terre, inertes. Criant en chœur, les soldats soulevèrent un peu plus la dépouille et la firent retomber dans la charrette. Les chevaux attelés à la voiture, inquiets sans doute à cause de la charogne et perturbés par sa puanteur, hennirent et tirèrent le timon.

— Ne restez pas là ! (Le dizainier qui commandait les soldats pesta contre les vieillards.) Allez plus loin ! N'encombrez pas le passage !

Le grand-père pressa les mules, le chariot fit un bond en avant en passant sur les ornières. Aplegatt pressa son cheval du talon pour revenir à hauteur du chariot.

— Les militaires sont venus à bout du monstre, on dirait ?

— Penses-tu ! rétorqua le vieux. Les militaires, quand y sont arrivés, y se sont contentés d'ouvrir leur gueule et d'injurier tout le monde. « Eh, toi ! bouge pas ! Toi, là ! avance ! » Et toi ceci, et toi cela... Y z'étaient pas pressés de s'attaquer au monstre. Ils ont envoyé chercher un sorceleur.

— Un sorceleur ?

— Tout juste, assura l'autre vieillard. Y a quelqu'un qui s'est souvenu qu'il avait vu un sorceleur au village, alors on l'a envoyé chercher. Il est passé près de nous après. Il avait le cheveu blanc, un visage affreux, et il portait un terrible glaive sur les épaules. Y s'était pas passé une heure que quelqu'un, loin devant, s'est écrié qu'on allait pouvoir passer tout de suite parce que le sorceleur avait zigouillé le monstre ! Alors on a enfin bougé, et toi, fiston, tu nous es tombé dessus juste à ce moment-là.

— Ah ! fit Aplegatt, pensif, ça fait tant d'années que je sillonne les routes, et je n'ai encore jamais rencontré de sorceleur... Est-ce que

quelqu'un a vu comment il s'y était pris pour venir à bout du monstre ?

— Moi, je l'ai vu ! s'écria un jeune garçon aux cheveux ébouriffés qui trottait de l'autre côté de la voiture. (Il montait à cru et dirigeait à l'aide d'un licou sa haridelle squelettique à la robe noir sarrasin.) J'ai tout vu ! Parce que j'étais à côté des soldats, tout devant !

— Écoutez un peu ce p'tit morveux, dit le vieux postillon. Il tète encore sa mère et il fait le malin. Et du fouet, t'en veux ?

— Laissez-le, petit père, intervint Aplegatt. Je vous quitte bientôt, je vais par là, vers Carreras, mais avant, ça me plairait bien de savoir ce qui s'est passé avec le sorceleur. Vas-y, mon garçon, je t'écoute.

— Alors voilà, commença rapidement le garçon qui allait au pas à côté de l'attelage, le sorceleur en question vient voir le commandant militaire. Y dit qu'y s'nomme Gérant. Sur ce, le commandant lui répond qu'y peut s'nommer comme il veut, mais qu'y ferait mieux de s'mettre au boulot. Et il lui indique où s'trouve la bête. Le sorceleur s'approche un peu plus, et y r'garde vite fait. Il était bien à cent vingt pas du monstre, ou peut-être même plus, mais il a juste j'té un coup d'œil de loin, et il a dit tout de suite qu'c'était une manticore exceptionnellement grande, et qu'il la tuerait si on l'payait pour ça deux cents couronnes.

— Deux cents couronnes ? dit le deuxième vieux d'une voix étranglée. Il a complètement perdu la boule ou quoi ?

— C'est c'que m'sieur l'commandant lui a répondu, sauf qu'il a été un peu plus grossier. Et le sorceleur, y répond qu'c'est son prix, et qu'lui ça lui est égal, le monstre peut bien rester au milieu de la route même jusqu'au jour du jugement dernier ! Alors l'commandant, y dit qu'y paiera pas une somme pareille, qu'il aime mieux attendre que la bête s'envole toute seule. « Le monstre ne partira pas, parce qu'il a faim et qu'il est furieux », qu'y lui répond alors le sorceleur. Et que même s'il s'envole, il reviendra aussitôt, parce que c'est son terro... terroi... territo... de chasse.

— Arrête tes trilles, morveux ! s'énerva le vieux postillon. (Il tentait, sans succès visiblement, de se moucher dans ses doigts, ceux qui, par ailleurs, tenaient les rênes.) Raconte seulement comment c'était !

— Ben, c'est c'que j'fais ! Le sorceleur a dit : « Le monstre ne s'envolera pas, et toute la nuit il va déguster le chevalier qu'il a tué, tranquillement, parce que le chevalier étant en armes, c'est pas facile de l'attaquer de l'intérieur. » Sur ce, les marchands viennent voir le sorceleur, y z'entreprennent aussitôt de l'convaincre, et patati, et patata, qu'y vont faire une quête et qu'y lui donneront cent couronnes. Et l'sorceleur leur répond que la bête, c'est une manticore, et qu'elle est très dangereuse, alors leurs cent couronnes, ils peuvent se les

mettre où je pense, y va pas risquer sa tête. Alors le commandant se met en colère et y dit qu’c’est pourtant bien le sort des chiens et des sorceleurs de risquer leur vie, et que l’orceleur était là tout pile pour ça, comme le cul est fait pour chier. Et les marchands, ça se voyait, y z’avaient peur que l’orceleur se fâche aussi et qu’y décampe, parce qu’y s’étaient mis d’accord pour cent cinquante. Alors le sorceleur a dégainé son épée et, en suivant le chemin, y s’est dirigé vers l’endroit où était assis le monstre. Et l’commandant a fait semblant de lui j’ter un sort et a craché par terre, puis il a dit qu’on s’demandait bien pourquoi y avait sur terre de tels originaux diaboliques. Du coup, y a un des marchands qui a répliqué que si, au lieu de chasser les elfes dans la forêt, l’armée traquait les monstres, on n’aurait pas besoin des sorceleurs, et que...

— Fabule pas, l’interrompit le petit vieux, mais raconte un peu c’que t’as vu.

— Moi, j’ai surveillé son cheval, au sorceleur, se vanta le garçon, une petite jument alezane avec une liste blanche.

— Un chien qui prend soin d’une jument ! Et comment le sorceleur a tué le monstre, tu l’as vu ?

— Euh..., balbutia le garçon. Non, je l’ai pas vu... On m’a repoussé en arrière. Ils ont tous commencé à brailler très fort, et les chevaux se sont affolés, alors...

— Je l’avais bien dit, fit le grand-père, méprisant, que c’était de la merde qu’il avait vu, c’est qu’un morveux.

— Mais quand il est revenu, j’ai vu, le sorceleur ! s’enflamma le garçon. Et le commandant, qui avait tout regardé, il avait le visage tout pâle, et y disait tout bas aux soldats que c’étaient des sortilèges magiques, ou bien des trucs d’elfes, qu’un homme normal ne saurait pas se servir aussi vite de son glaive... Et puis après, le sorceleur a pris l’argent des marchands, il a sauté sur sa jument et il est parti.

— Humm..., marmonna Aplegatt. Il a pris par où ? Par la route de Carreras ? Si c’est ça, je vais peut-être le rattraper, pour voir au moins à quoi il ressemble...

— Non, dit le garçon. À la fourche, il a pris en direction de Dorian. Il était pressé.

* * *

Il arrivait rarement au sorceleur de rêver, et, même alors, jamais à son réveil il ne se souvenait de quoi que ce soit. Même lorsqu’il s’agissait de cauchemars. Et il s’agissait bien de cauchemars la plupart du temps.

Cette fois-là aussi, c'était un cauchemar, mais au moins le sorceleur s'en souvenait-il, en partie...

Des silhouettes indistinctes. Inquiétantes. Des scènes étranges. Funestes. Des paroles et des sons incompréhensibles qui faisaient naître l'effroi. De ce flot tourbillonnant une image, brusquement, émergeait, nette et précise : Ciri. Différente de la Ciri de Kaer Morhen dont se souvenait Geralt. Sur sa monture lancée au galop, ses cheveux couleur de cendre, en liberté, étaient plus longs, comme à Brokilone, la première fois qu'il l'avait vue. Quand elle était passée près de lui, il avait voulu crier, mais il avait été incapable d'émettre le moindre son. Il avait voulu courir derrière elle, mais il avait eu l'impression d'être pris jusqu'à la moitié des cuisses dans du goudron brûlant. Et Ciri galopait toujours plus loin dans la nuit comme si elle ne le voyait pas, parmi les saules et les aulnes disgracieux qu'on aurait dits vivants et qui agitaient leurs branches. Et le sorceleur vit qu'elle était suivie. Un cheval moreau galopait à sa suite, à toute allure, et sur le cheval se tenait un cavalier en armure noire, portant un heaume orné des ailes d'un rapace.

Le sorceleur était incapable de bouger, de crier. Il ne pouvait que regarder le chevalier ailé rattraper Ciri, la saisir par les cheveux, la faire tomber de selle et continuer à galoper en la traînant derrière lui. Il ne pouvait que regarder son visage bleuir de douleur et voir ses lèvres se crispier en un cri muet. Il était incapable de supporter son cauchemar. « Réveille-toi ! », s'ordonna-t-il à lui-même. « Réveille-toi ! Réveille-toi sur-le-champ ! »

Il se réveilla.

Il resta longtemps allongé, immobile, se remémorant son rêve. Puis il se leva. Il retira sa bourse de dessous son oreiller, compta rapidement ses pièces de dix couronnes. Cent cinquante pour la manticoire d'hier. Cinquante pour le brouillardier qu'il avait tué pour le compte du maire d'un village près de Carreras. Et cinquante de plus pour le loup-garou dont lui avaient parlé des colons de Burdorff. Cinquante couronnes pour un loup-garou... C'était beaucoup, car le boulot avait été facile. Le loup-garou ne s'était pas défendu. Acculé dans une grotte sans issue, il s'était agenouillé, attendant le coup de glaive fatal. Le sorceleur avait eu pitié de lui.

Mais il avait besoin d'argent.

Une heure s'était à peine écoulée que déjà il parcourait les rues de la ville de Dorian, à la recherche de la venelle et de l'enseigne qui lui étaient familières.

L'enseigne portait l'inscription suivante : « Codringher et Fenn, consultations et services juridiques ». Pourtant, et Geralt ne le savait que trop bien, ce que fabriquaient Codringher et Fenn n'avait de commun avec le droit que fort peu de chose ! Les deux associés avaient par ailleurs de nombreuses raisons d'esquiver tout contact, quel qu'il soit, tant avec le droit qu'avec ses représentants. En outre, le sorceleur doutait fort que tout client se présentant au bureau sache ce que le mot « consultation » voulait réellement dire.

Il n'y avait pas d'entrée au rez-de-chaussée du petit bâtiment, juste une porte cochère solidement verrouillée qui menait sans doute à l'écurie ou à l'entrepôt pour les chariots. Pour parvenir jusqu'à la porte d'entrée, il fallait s'enfoncer jusqu'à l'arrière de la maison, pénétrer dans une cour boueuse remplie de poules et de canards, de là grimper quelques marches puis traverser encore une étroite galerie et un sombre corridor. Seulement alors se retrouvait-on devant de solides portes ferrées en acajou, équipées d'un énorme marteau en cuivre en forme de tête de lion.

Geralt actionna le heurtoir puis recula rapidement. Il savait que le mécanisme monté dans la porte pouvait faire jaillir des pointes en fer d'une longueur de vingt pouces à partir d'orifices cachés dans les ferrures. Théoriquement, les pointes ne surgissaient que si quelqu'un essayait de trafiquer la serrure et que Codringher ou Fenn actionnait le dispositif de fermeture, mais Geralt avait déjà pu constater à maintes reprises qu'aucun mécanisme n'était infailible, et que, parfois, il fonctionnait alors même qu'il ne le devrait pas, et inversement.

Il y avait sans doute dans la porte un système – magique vraisemblablement – qui permettait d'identifier les invités. Après le coup de heurtoir, personne ne posait jamais de question de l'intérieur ni n'exigeait que le visiteur s'identifie. Les portes s'ouvraient, et derrière se tenait Codringher. C'était toujours Codringher, jamais Fenn.

— Bienvenue, Geralt ! dit-il. Entre ! Tu n'as pas besoin de te rencogner dans l'embrasure de la porte, j'ai démonté le système de protection ! Quelque chose s'est cassé à l'intérieur, voilà quelques jours. Tout fonctionnait, et, d'un seul coup d'un seul, un marchand ambulant s'est retrouvé transpercé. Entre sans crainte. Tu as une affaire pour moi ?

— Non. (Le sorceleur pénétra dans le vaste et sombre vestibule, qui, comme à l'accoutumée, sentait légèrement le chat.) Pas pour toi. Pour Fenn.

Codringher laissa échapper un rire sonore, confirmant les soupçons du sorceleur : Fenn était un personnage cent pour cent mythique qui ne servait qu'à tromper les prévôts, baillis, collecteurs

d'impôts et autres individus détestés de Codrigher.

Ils pénétrèrent dans le cabinet. C'était la pièce principale, par conséquent il y faisait plus clair. Les fenêtres, solidement grillagées, étaient exposées au soleil la plus grande partie de la journée. Geralt prit place sur le siège destiné aux clients. En face, derrière son bureau en chêne, Codrigher, qui se faisait appeler « avocat », l'homme pour qui rien n'était impossible, s'affala dans un fauteuil matelassé. Lorsqu'un individu avait des difficultés, des soucis, des problèmes, il venait voir Codrigher et obtenait alors aussitôt des preuves de la malhonnêteté et de la malversation de son associé en affaires ; ou un crédit bancaire sans garantie ni assurance. Seul sur une longue liste de créiteurs, il recouvrait ses créances qui pesaient sur une société en faillite. Alors même que son riche tonton l'avait menacé de ne pas lui léguer la moindre bille, il percevait son héritage. Il gagnait ses procès en matière de succession, car même les membres les plus acharnés de la famille cessaient inopinément leurs revendications. Sur la base de preuves irréfutables, son fils sortait du cachot, lavé de toute accusation, ou bien, en l'absence de telles preuves, il était libéré, parce que, si preuves il y avait, elles disparaissaient mystérieusement, et les témoins, les uns après les autres, annulaient leurs témoignages antérieurs ; le chasseur de dots qui courtisait sa fille jetait brusquement son dévolu sur une autre. Suite à un malheureux accident, l'amant de sa femme ou le séducteur de sa fille se retrouvait avec trois membres (dont au moins un membre supérieur) sérieusement fracturés. Quant à son ennemi juré, ou tout autre individu embarrassant, il cessait de lui nuire : en règle générale, il disparaissait sans laisser de traces. Oui, si quelqu'un avait des problèmes, il venait à Dorian, d'un pas alerte il se rendait chez « Codrigher et Fenn » et frappait à la porte d'acajou. L'« avocat » Codrigher se tenait à la porte. Svelte, de petite taille, les cheveux gris, il avait le teint maladif des hommes qui ne passaient pas beaucoup de temps au grand air. Codrigher menait son invité jusqu'à son bureau ; il s'asseyait dans son fauteuil, prenait sur ses genoux un grand grippeminaud blanc et noir qu'il se mettait à caresser. Tous deux – Codrigher et son chat – jaugeaient alors le client de leurs yeux jaune olive, vilains et inquiétants.

— J'ai reçu ta lettre. (Codrigher et son grippeminaud fixaient le sorceleur.) Jaskier est également venu me rendre visite. Il est passé par Dorian, voici quelques semaines. Il m'a touché deux mots de tes soucis. Mais il n'a dit que très peu de chose. Trop peu.

— Vraiment ? Tu me surprends. Ce serait la première fois à ma connaissance que Jaskier n'en dirait pas trop.

— Jaskier, répondit Codrigher sans sourire, n'a pas dit grand-chose car il ne savait pas grand-chose. Et il en a dit moins qu'il n'en

savait pour la simple raison que tu lui avais interdit de bavarder de certaines affaires. D'où te vient ce manque de confiance ? Qui plus est vis-à-vis de collègues exerçant la même profession ?

Geralt eut un léger mouvement d'humeur. Codrigher aurait bien fait mine de n'avoir rien remarqué, mais cela lui fut impossible, car son chat, lui, l'avait remarqué. Il écarquilla tout grands ses yeux et émit un sifflement quasi silencieux en découvrant ses petites canines blanches.

— N'agace pas mon chat, dit l'avocat en caressant l'animal pour le calmer. C'est le mot « collègue » qui t'a ému ? C'est pourtant la vérité. Moi aussi, je suis un sorceleur. Moi aussi, je libère les gens des monstres et des soucis qui les accablent. Et moi aussi, je fais ça pour de l'argent.

— À quelques différences près, marmonna Geralt, toujours sous le regard désagréable du grippeminaud.

— En effet, acquiesça Codrigher. Toi, tu es un sorceleur anachronique, et moi un sorceleur moderne qui suit l'air du temps. Voilà pourquoi tu te retrouveras bientôt au chômage, tandis que moi j'irai en prospérant. Les stryges, les wyverns, les endriagues et les loups-garous disparaîtront bientôt. Mais des salopards, il y en aura toujours.

— Pourtant, Codrigher, c'est précisément avant tout des salopards que tu soulages de leurs soucis. Les pauvres qui ont des problèmes n'ont pas de quoi se payer tes services.

— Les tiens non plus. Les pauvres ne peuvent jamais rien se payer, c'est bien pour ça qu'ils sont pauvres.

— C'est d'une logique imparable. Et une telle découverte ! Ça vous en bouche un coin !

— La vérité a ceci pour elle qu'elle vous en bouche un coin. Et la vérité, justement, tient au fait que la base et le maintien de notre profession, c'est la saloperie. À cette différence près que ta manière de l'exercer est devenue presque un vestige, alors que la mienne est moderne et prend de l'ampleur.

— C'est bon, c'est bon, passons aux affaires.

— Il est largement temps, approuva d'un signe de tête Codrigher en cajolant son chat. (Celui-ci se raidit, planta ses griffes dans les genoux de son maître et se mit à miauler bruyamment.) Et réglons ces affaires en fonction de leur importance hiérarchique. Primo : mes honoraires, collègue sorceleur, se montent à deux cent cinquante couronnes de Novigrad. Disposes-tu de cette somme ? ou peut-être fais-tu partie toi aussi de ces pauvres qui ont des soucis ?

— Assurons-nous d'abord qu'un tel montant est justifié.

— Contente-toi de t'en assurer tout seul et presse-toi, dit l'avocat. Quand tu seras enfin convaincu, pose l'argent sur la table. Nous

passerons alors aux affaires suivantes, de moindre importance.

Geralt dénoua sa bourse de son ceinturon et la jeta avec fracas sur le bureau. Le grippeminaud bondit violemment des genoux de Codrigher et décampa. L'avocat, sans en vérifier le contenu, cacha l'escarcelle dans un tiroir.

— Tu as effarouché mon chat, dit-il avec un reproche non feint.

— Pardon. Je pensais que le tintement de la monnaie était la dernière chose qui puisse effaroucher ton chat. Raconte donc ce que tu as appris.

— Ce Rience qui t'intéresse tant, commença Codrigher, est un personnage assez mystérieux. Je suis simplement parvenu à établir qu'il avait étudié deux ans à l'école des sorciers de Ban Ard. On l'a jeté dehors après l'avoir surpris en train de commettre de menus larcins. Aux abords de l'école rôdaient, comme toujours, des agents secrets recruteurs de Kaedwen ; Rience s'est laissé enrôler. Ce qu'il faisait pour les espions de Kaedwen, ça, je n'ai pas réussi à le découvrir. Mais, en général, les rebuts de l'école des sorciers sont formés au meurtre. Ça te va ?

— À la perfection. Continue.

— L'information suivante provient de Cintra. Sous le règne de la reine Calanthe, le sieur Rience croupissait dans un cachot.

— Pour quel motif ?

— Eh bien, pour dettes, figure-toi. Il n'est pas resté au trou longtemps, parce que quelqu'un a payé pour lui et a remboursé tout ce qu'il devait, avec les intérêts. La transaction s'est effectuée par l'intermédiaire d'une banque, sous réserve de l'anonymat du bienfaiteur. J'ai tenté de trouver de qui provenait l'argent mais, après avoir mené mon enquête auprès de quatre banques successives, j'ai abandonné la partie. Celui qui a libéré Rience était un professionnel. Et il tenait beaucoup à son anonymat.

Pris d'une forte quinte de toux, Codrigher se tut et porta un mouchoir à sa bouche.

— Et soudain, reprit-il au bout d'un instant (il s'essuya les lèvres et observa son mouchoir), juste après la fin de la guerre, sieur Rience a refait son apparition : à Sodden, à Angrenie et à Brugge. Métamorphosé ! On ne l'aurait pas reconnu ! Du moins pour ce qui était de son comportement ainsi que de la quantité d'argent liquide qu'il avait à sa disposition et qu'il claquait sans compter. Car pour ce qui est de son nom, cet insolent fils de chienne ne s'était pas foulé, il continuait à se faire appeler Rience. Et il commença, sous cette identité, à mener d'intenses recherches pour retrouver une certaine personne, plus exactement une jeune personne. Il rendit visite aux druides du Cercle d'Angrenie, ceux qui avaient pris soin des orphelins de guerre. Le corps d'un des druides fut retrouvé quelque temps après

dans un bois alentour, massacré et portant des traces de torture. Ensuite, on a vu Rience à Zarzecz...

— Je sais, l'interrompit Geralt. Je suis au courant de ce qu'il a fait à une famille de paysans de Zarzecz. Pour deux cent cinquante couronnes, j'en espérais plus. Jusqu'à présent, la seule information nouvelle pour moi concerne l'école des sorciers et les agents secrets de Kaedwen. Le reste, je le savais déjà. Je sais que Rience est un meurtrier impitoyable, que c'est un voyou arrogant qui n'a même pas fait l'effort de se choisir un faux nom. Je sais qu'il est au service de quelqu'un. Mais de qui, Codrigher ?

— D'un sorcier. C'est ce sorcier qui l'a sorti du trou. Rience – c'est toi-même qui me l'as appris, et Jaskier me l'a confirmé – se sert de la magie. De la vraie magie, pas de ces trucs que pourrait connaître n'importe quel étudiant viré de l'Académie. Il est donc aidé par quelqu'un qui le fournit en amulettes, et, vraisemblablement, le forme en secret. Certains des magiciens qui pratiquent de manière officielle ont ainsi des élèves cachés et des factotums pour régler des affaires illégales ou sordides. Dans le jargon des sorciers, on appelle cela « les agissements de l'ombre ».

— S'il travaillait dans l'ombre des magiciens, Rience se servirait de la magie de camouflage. Mais lui ne change ni de nom ni d'apparence. Il n'a même pas fait disparaître sur son visage la décoloration provoquée par la brûlure que Yennefer lui a infligée.

— C'est ce qui confirme justement qu'il agit dans l'ombre. (Codrigher toussa, puis s'essuya la bouche avec son mouchoir.) Parce que le camouflage magique n'est en aucun cas un camouflage ; seuls les dilettantes utilisent ce genre de choses. Si Rience se cachait sous un voile magique ou un masque illusoire, chaque alarme magique le signalerait aussitôt, et, par les temps qui courent, pratiquement toutes les portes de la ville en sont équipées. De plus, les sorciers décèlent les masques illusores à tous les coups. Dans le plus grand des rassemblements humains, dans la plus gigantesque des foules, Rience attirerait sur lui l'attention de chaque sorcier comme si des flammes sortaient de ses oreilles et que des nuages de fumée s'échappaient de son cul. Je le répète : Rience agit pour le compte d'un sorcier, et il agit de manière à ne pas attirer sur lui l'attention des autres sorciers.

— Certains le tiennent pour un espion de Nilfgaard.

— Je sais cela. C'est ce que pense par exemple Dijkstra, le chef des services secrets de Rédanie. Dijkstra se trompe rarement, on peut donc considérer que cette fois encore il a raison. Mais l'un n'exclut pas l'autre. Un factotum magicien peut être, parallèlement, un espion de Nilfgaard.

— Ce qui signifierait qu'un sorcier praticien officiel espionne pour le compte de Nilfgaard par l'intermédiaire d'un factotum secret.

— Sornettes ! (Codringher toussa et jeta un œil attentif à son mouchoir.) Un sorcier à la solde de Nilfgaard ? Pour quelles raisons ? Pour de l'argent ? C'est ridicule. En vue d'obtenir de grands pouvoirs sous le gouvernement d'Emhyr, l'empereur victorieux ? Encore plus ridicule. Ce n'est pas un secret, Emhyr var Emreis garde les sorciers à son service peu de temps. Les sorciers de Nilfgaard sont traités avec aussi peu d'égards que, disons, les valets d'écurie. Et ils n'ont pas plus de pouvoir que ces derniers. Est-ce que l'un de nos magiciens prétentieux se serait décidé à lutter pour la victoire d'un empereur auprès duquel il deviendrait un vulgaire valet d'écurie ? Par exemple Filippa Eilhart ? elle qui dicte à Vizimir de Rédanie ses proclamations et ses édits ? Ou alors Sabrina Glevissig ? elle qui, en tapant du poing sur la table, interrompt les discours d'Henselt de Kaedwen pour enjoindre le roi à la fermer et à l'écouter ? Ou encore Vilgefortz de Roggeveen ? lui qui a répondu récemment à Demawend d'Aedirn que, pour l'heure, il n'avait pas de temps à lui consacrer ?

— Abrège, Codringher. Comment ça se passe alors avec Rience ?

— Simplement. Les services secrets de Nilfgaard s'efforcent d'atteindre un magicien, et ils entraînent un factotum à collaborer avec eux. D'après ce que je sais, Rience n'aurait pas dédaigné les florins de Nilfgaard et aurait trahi son maître sans hésitation.

— Maintenant c'est toi qui racontes des sornettes. Même nos magiciens corrompus auraient compris tout de suite qu'on les avait trahis, et Rience, ainsi découvert, pendouillerait depuis longtemps au bout d'une corde. Et encore, dans le meilleur des cas.

— Quel enfant tu fais, Geralt. On ne pend pas les espions percés à jour, mais on les met à profit. On les gave de fausses informations, on essaie d'en faire des agents doubles...

— N'ennuie donc pas l'enfant que je suis, Codringher ! Ni les coulisses du monde de l'espionnage ni la politique ne m'intéressent. Rience est à mes trousses, et je veux savoir pourquoi et sur ordre de qui. Apparemment, il s'agirait d'un magicien. Mais qui est-il ?

— Je ne sais pas encore. Mais je le saurai bientôt.

— Bientôt, répéta le sorceleur en détachant chaque syllabe, c'est trop tard pour moi.

— C'est bien possible, dit sérieusement Codringher. Tu t'es fourré dans un sale pétrin, Geralt. Tu as bien fait de t'adresser à moi. Je sais sortir les gens du pétrin, moi. En principe, pour toi, c'est déjà fait.

— Vraiment ?

— Vraiment. (L'avocat porta son mouchoir à sa bouche et toussa de nouveau.) Parce que, vois-tu, collègue, outre les magiciens et peut-être aussi Nilfgaard, un troisième joueur est entré dans la partie. Figure-toi que des agents des services secrets du roi Foltest m'ont rendu visite. Ils avaient un problème. Le roi leur avait ordonné de

rechercher une certaine princesse disparue. Quand il s'avéra que l'affaire n'était pas si simple, les agents décidèrent d'embaucher un collaborateur, spécialisé dans les affaires compliquées. En lui exposant le problème, ils suggérèrent qu'un certain sorcier pourrait en savoir long sur la princesse recherchée. Il pourrait peut-être même savoir où elle se trouve.

— Et comment a réagi notre spécialiste ?

— Tout d'abord, il exprima son étonnement, notamment sur le fait que le sorcier en question n'ait pas été envoyé au cachot, où, par les moyens traditionnels, on aurait appris ce qu'il savait, et même une bonne partie de ce qu'il ne savait pas mais qu'il aurait inventé pour faire plaisir à ses interrogateurs. Les agents rétorquèrent que leur chef le leur avait interdit. Les sorceleurs, expliquèrent-ils, ont un système nerveux tellement sensible que, sous l'influence de la torture, ils meurent aussitôt, car, selon leur expression imagée, une veine de leur cerveau pète. Par conséquent, on leur avait conseillé de pister le sorceleur. Mais cette tâche se révéla être également compliquée. Notre spécialiste complimenta les agents pour leur sagesse et leur demanda de revenir le voir deux semaines plus tard.

— Ils sont revenus ?

— Et comment ! Notre spécialiste – qui te considérait déjà comme son client – leur présenta alors des preuves irréfutables démontrant que le sorceleur Geralt n'avait jamais eu, n'avait pas et ne pouvait avoir quoi que ce soit de commun avec la princesse recherchée. Le spécialiste avait en effet retrouvé des témoins oculaires de la mort de la princesse Cirilla, petite-fille de la reine Calanthe et fille de la reine Pavetta. Cirilla était morte trois ans auparavant, dans un camp pour fugitifs, à Angrenie. D'une diphtérie. Avant de mourir, l'enfant avait terriblement souffert. Tu ne vas pas le croire, mais les agents de Témérie avaient les larmes aux yeux en écoutant les récits de mes témoins oculaires.

— Moi aussi, j'en ai les larmes aux yeux. Je présume que les agents témériens ne pouvaient ou ne voulaient pas t'offrir davantage que deux cent cinquante couronnes ?

— Ton sarcasme me blesse le cœur, sorceleur. Je t'ai sorti de l'embarras, et toi, plutôt que de me remercier, tu piétines ma sensibilité.

— Merci et pardon. Pourquoi le roi Foltest a-t-il ordonné à ses agents de rechercher Ciri, Codringher ? Que devaient-ils faire, après l'avoir retrouvée ?

— Tu n'es pas très perspicace. La tuer, c'est évident. Elle a été reconnue comme prétendante au trône de Cintra, or, pour ce trône, d'autres plans sont prévus.

— Ça ne tient pas debout, Codringher. Le trône de Cintra a brûlé

en même temps que le palais royal, la ville et tout le pays. C'est maintenant Nilfgaard qui gouverne. Foltest le sait parfaitement, les autres rois aussi. De quelle manière Ciri pourrait-elle prétendre à un trône qui n'existe pas ?

— Viens. (Codringher se leva.) Essayons de trouver ensemble une réponse à cette question. Je te donnerai pour l'occasion une preuve de confiance... (Il invita Geralt à regarder le portrait au cadre doré qui était suspendu au mur, face à son bureau.) Qu'est-ce qui t'intéresse autant dans ce portrait ?

— Le fait qu'il soit percé de trous comme si un pivert l'avait becqueté plusieurs secondes d'affilée, dit Geralt, et puis aussi qu'il représente un idiot exceptionnel.

— C'est mon défunt père. (Codringher se courba légèrement.) Un idiot exceptionnel... J'ai suspendu là ce portrait pour l'avoir toujours sous les yeux. En guise d'avertissement. Viens, sorceleur.

Ils sortirent dans le vestibule. Allongé au milieu du divan, le grippeminaud se léchait avec zèle une patte arrière qu'il avait étirée sous un angle étrange ; à la vue du sorceleur, il décampa aussitôt dans l'obscurité du couloir.

— Pourquoi les chats te détestent-ils à ce point, Geralt ? Est-ce que c'est en rapport avec...

— Oui, le coupa-t-il. Tu as deviné.

Au milieu des boiseries en acajou, un panneau s'écarta sans bruit, dévoilant un passage secret. Codringher passa en premier. Le panneau, assurément actionné par magie, se referma derrière eux, mais sans les plonger dans l'obscurité. Des profondeurs du mystérieux couloir leur parvenait de la lumière.

Dans le local situé au fond du couloir, il faisait froid et sec ; une odeur lourde, étouffante, un mélange de poussière et de cire de bougies, emplissait l'air.

— Tu vas faire la connaissance de mon collaborateur, Geralt.

— Fenn ? dit en souriant le sorceleur. Pas possible !

— Mais si. Reconnais-le, tu soupçonnerais que Fenn n'existait pas, pas vrai ?

— Comment donc ! Non, voyons, pas du tout !

La pièce voûtée, pas très haute, était encombrée jusqu'au plafond de planches et d'étagères sur lesquelles trônaient des multitudes de livres. Soudain, un grincement retentit. Un instant plus tard, un véhicule bizarroïde, un fauteuil surélevé, équipé de roues, fit son apparition. Sur ce fauteuil était assis un nain à la tête énorme – sans cou – plantée directement sur des épaules disproportionnellement étroites. Le nain n'avait plus de jambes.

— Laissez-moi faire les présentations, dit Codringher. Jakub Fenn, légiste érudit, mon associé et collaborateur inestimable. Et voici

notre invité et client...

— Le sorceleur Geralt de Riv, acheva l'infirmes avec un sourire. Je n'ai pas eu trop de mal à deviner. Je travaille sur le sujet depuis quelques mois. Messeigneurs, si vous voulez bien me suivre.

Ils suivirent le fauteuil grinçant dans le labyrinthe des étagères qui ployaient sous le poids des livres – ceux-ci n'auraient d'ailleurs pas dépareillé dans la bibliothèque universitaire d'Oxenfurt. D'après l'estimation de Geralt, les incunables avaient dû être collectionnés par plusieurs générations de Codringher et de Fenn. Il était content de la preuve de confiance qu'on lui avait témoignée, et se réjouissait de pouvoir enfin rencontrer Fenn. Il ne doutait pas toutefois que le personnage, bien que réel à cent pour cent, soit aussi en partie mythique. Indubitablement, le Fenn mythique, l'alter ego de Codringher, avait été souvent vu sur le terrain, alors que le légiste érudit cloué dans son fauteuil n'avait vraisemblablement jamais quitté le bâtiment.

Le centre de la pièce était particulièrement bien éclairé ; sur un pupitre accessible au fauteuil à roulettes s'entassaient des livres, des rouleaux de parchemin et de vélin, des papiers de toutes sortes, des bouteilles d'encre et d'encaustique, un ensemble de plumes et des milliers d'ustensiles énigmatiques. Certains étaient toutefois reconnaissables. Geralt distingua des moules à falsifier les sceaux et une râpe en diamant destinée à effacer les inscriptions sur les documents officiels. Au milieu du pupitre était posée une petite arbalète escopette à billes, et, à côté, sous des tissus en velours émergeaient de grands verres grossissants, faits à partir de cristal poli des montagnes. Des verres semblables étaient extrêmement rares et coûtaient une fortune.

— Tu as du nouveau, Fenn ?

— Pas grand-chose, répondit l'infirmes en souriant. (Il avait un sourire agréable, particulièrement attachant.) J'ai fixé à vingt-huit le nombre de magiciens susceptibles d'être le patron de Rience.

— Laissons cela pour l'instant, l'interrompt promptement Codringher. Pour l'instant, c'est autre chose qui nous intéresse. Explique à Geralt les raisons pour lesquelles la princesse perdue de Cintra fait l'objet de recherches menées sur un large territoire par les agents des Quatre Royaumes.

— La jeune fille a du sang de la reine Calanthe dans les veines, dit Fenn, apparemment surpris de devoir expliquer des raisons aussi évidentes. Elle est la dernière d'une lignée royale. Cintra a une importance stratégique et politique non négligeable. Disparue, restée en dehors de la zone d'influence, la prétendante à la couronne est encombrante, et elle peut devenir menaçante si elle se retrouve entre de mauvaises mains. Celles de Nilfgaard, par exemple.

— Si je me souviens bien, dit Geralt, le droit exclut les femmes de la succession au trône de Cintra.

— C'est la vérité, confirma Fenn, et il sourit de nouveau. Mais une femme peut toujours devenir une épouse, et la mère d'un héritier mâle. Les services d'espionnage des Quatre Royaumes ont eu vent des recherches fiévreuses entreprises par Rience pour retrouver la princesse, et ils étaient persuadés que c'était précisément dans l'intention de la ramener à Nilfgaard. Il fut donc décidé d'empêcher la princesse de devenir une épouse et une mère. Par un moyen simple mais efficace.

— Mais la princesse n'est plus, dit rapidement Codrigher qui observait le changement que les paroles du nabot souriant avaient provoqué sur le visage de Geralt. Les agents l'ont appris et ils ont cessé les recherches.

— Pour l'instant, oui. (Le sorcelleur parvint avec peine à garder un ton calme et froid.) Le mensonge a cette caractéristique qu'il finit par être mis au jour. Par ailleurs, les agents du royaume ne sont pas les seuls à participer à ce jeu. Vous l'avez dit vous-mêmes, ils se sont lancés sur les traces de Ciri pour déjouer les plans des autres chasseurs. Ces derniers peuvent être moins perméables à la désinformation. Je vous ai embauchés pour que vous trouviez un moyen d'assurer la sécurité de l'enfant. Que proposez-vous ?

— Nous avons une petite idée. (Fenn jeta un coup d'œil à son associé, mais ne lut pas sur son visage l'injonction de se taire.) Nous voulons répandre le bruit, discrètement mais largement, que non seulement la princesse Cirilla n'a aucun droit au trône de Cintra, mais qu'il en va de même pour ses éventuels successeurs mâles.

— À Cintra, la succession ne se fait pas par la lignée féminine, expliqua Codrigher tout en luttant contre une nouvelle quinte de toux. Elle se fait exclusivement par le glaive.

— C'est exactement ça, confirma le légiste érudit. Geralt vient de le rappeler à l'instant. C'est un droit antique ; même cette diablerie de Calanthe n'est pas parvenue à l'annuler, et elle a essayé pourtant !

— Elle a essayé de renverser ce droit au moyen d'une intrigue, dit avec conviction Codrigher en s'essuyant les lèvres avec son mouchoir. Une intrigue illégale. Explique-lui, Fenn.

— Calanthe était la fille unique du roi Dagorad et de la reine Adalia. Après la mort de ses parents, elle s'est opposée à l'aristocratie qui voyait en elle une simple épouse pour le nouveau roi. Elle voulait régner sans partager le pouvoir ; tout au plus consentit-elle, pour la forme et le maintien de la dynastie, à l'institution d'un prince consort qui siégerait auprès d'elle, mais à titre de fantoche. Les anciennes familles s'y sont opposées. Calanthe avait le choix entre une guerre civile, l'abdication au profit d'une autre lignée, et le mariage avec

Roegner, le prince d'Ebbing. Elle opta pour cette troisième solution. Elle gouvernait le pays, mais aux côtés de Roegner. Bien entendu, elle ne se laissa ni dompter ni embrigader dans des affaires de bonnes femmes. Elle était la Lionne de Cintra. C'était pourtant Roegner qui régnait, même si personne ne le surnommait le Lion.

— Cependant, ajouta Codrigher, Calanthe fit tout ce qu'elle put pour tomber enceinte et donner naissance à un fils. Mais rien n'y fit. Elle donna naissance à une fille, Pavetta, puis fit deux fausses couches. Il devint évident qu'elle n'aurait plus d'autre enfant. Tous ses plans tombaient à l'eau. Voilà bien le lot des femmes : voir leurs grandes ambitions barrées par un utérus dévasté !

Geralt fit la grimace.

— Tu es d'une trivialité répugnante, Codrigher.

— Je sais. La vérité aussi est triviale. Parce que Roegner se mit à rechercher une jeune reine aux hanches suffisamment larges, issue, pour le bien du trône, d'une famille dont la fécondité serait confirmée jusqu'à la génération de l'arrière-arrière-grand-mère. Le sol commençait à se dérober sous les pieds de Calanthe. Chaque repas, chaque verre de vin pouvait contenir la mort, chaque partie de chasse se terminer par un malheureux accident. La Lionne de Cintra prit alors l'initiative – beaucoup d'éléments en témoignent. Roegner mourut. La variole, alors, faisait rage, et le décès du roi ne surprit personne.

— Je commence à comprendre, dit le sorcier, apparemment impassible, en quoi consisteront les nouvelles que vous avez l'intention de répandre discrètement, quoique largement : Ciri va devenir la petite-fille d'une empoisonneuse responsable de la mort de son mari ?

— N'anticipe pas les faits, Geralt. Continue, Fenn !

— Calanthe, poursuivit le nain en souriant, a sauvé sa peau, mais la couronne s'éloignait de plus en plus. Quand, après la mort de Roegner, la Lionne aspira au pouvoir absolu, l'aristocratie s'opposa de nouveau durement à la violation des droits et des traditions. Sur le trône de Cintra devait siéger un roi, et non une reine. Les choses furent exposées clairement : à peine les traits de Pavetta évoqueraient-ils, ne serait-ce que de loin, ceux d'une femme qu'il conviendrait de la marier aussitôt à un homme – le nouveau roi. Il n'était pas question d'un second mariage pour une reine inféconde. La Lionne de Cintra comprit qu'elle ne pourrait compter tout au mieux que sur un rôle de reine mère ; le pis étant que celui qui deviendrait le mari de Pavetta écarte totalement sa belle-mère du pouvoir.

— Je vais de nouveau me montrer trivial, prévint Codrigher. Calanthe tarda à marier sa fille. Elle avait gâché un premier projet de mariage alors que la fillette avait dix ans, et un second quand elle en avait treize. L'aristocratie découvrit ses intentions et exigea que le

quinzième anniversaire de Pavetta soit son dernier en tant que jeune fille. Calanthe fut obligée de donner son accord. Mais elle obtint auparavant ce qu'elle espérait. Pavetta était restée jeune fille trop longtemps. En fin de compte, elle se mit à tellement frétiller qu'elle fauta avec le premier vagabond venu, transformé qui plus est en monstre. Il y avait là quelques circonstances surnaturelles, quelques prophéties, des sortilèges, des promesses... Des Droits de Surprise, n'est-ce pas, Geralt ? Ce qui se passa ensuite, tu t'en souviens à coup sûr. Calanthe fit venir un sorceleur à Cintra, et celui-ci mit la pagaille.

» Ne se sachant pas manipulé, il ôta la malédiction qui affligeait le monstrueux Jez, rendant possible son mariage avec Pavetta. De ce fait, il facilita le maintien du trône, comme le souhaitait Calanthe. L'union de Pavetta avec le monstre libéré de la malédiction fut pour les hautes puissances un choc tellement énorme qu'elles acceptèrent le mariage soudain de la Lionne avec Eist Tuirseach. À leurs yeux, le Jarl des îles Skellige valait quand même mieux que le vagabond Jez. Ainsi, Calanthe continuait à gouverner le pays. Comme tous les insulaires, Eist portait un trop grand respect à la Lionne de Cintra pour s'opposer à elle sur quoi que ce soit, et puis, tout simplement, la royauté l'ennuyait. Il remit entièrement les rênes du pouvoir entre les mains de son épouse. Quant à celle-ci, se bourrant de médicaments et d'élixirs, elle traînait son mari au lit jour et nuit. Elle voulait régner jusqu'à la fin de ses jours. Et si cela devait être en tant que reine mère, alors, que ce soit en tant que mère de son propre fils. Cependant, comme je l'ai déjà dit, les ambitions sont grandes, mais...

— En effet, tu l'as déjà dit. Passe à la suite.

— En revanche, le jour de la cérémonie du mariage, la reine Pavetta, la femme de l'étrange Jez, portait déjà une robe étonnamment large. Résignée, Calanthe changea ses plans. Puisqu'elle-même n'avait pas de fils, se disait-elle, alors que celui de Pavetta hérite du trône. Mais celle-ci mit au monde une fille. Était-ce donc une malédiction ? La princesse, cependant, pouvait encore enfanter. Plus exactement, elle aurait pu. Car un curieux incident se produisit. Son époux – l'étrange Jez – et elle périrent au cours d'une catastrophe en mer restée inexpiquée.

— Est-ce que tu ne ferais pas trop d'insinuations, Codrigher ?

— Je m'efforce d'expliquer la situation, rien d'autre. Après la mort de Pavetta, Calanthe s'effondra, mais pas pour très longtemps. Cirilla, sa petite-fille, la fille de Pavetta, était son dernier espoir. Ciri, qui, en véritable petit diabolin, faisait la folle dans tout le château. Un amour aux yeux de certains – les plus âgés surtout, tant elle leur rappelait Calanthe enfant –, elle était pour d'autres... une originale, la fille du monstrueux Jez, sur laquelle un certain sorceleur s'était arrogé de nombreux droits. Et maintenant, nous touchons au cœur du

problème : la favorite de Calanthe, à l'évidence préparée à la succession, traitée véritablement comme une seconde reine – un Lionceau issu du sang de la Lionne –, était déjà considérée par certains comme exclue du droit au trône. Cirilla n'était pas bien née. Pavetta avait contracté une mésalliance. Elle avait mêlé son sang royal au sang plus que subalterne d'un vagabond d'origine inconnue.

— Finement pensé, Codrigher. Mais ce n'est pas la vérité. Le père de Ciri n'était pas du tout un subalterne. Il était fils de roi.

— Mais que me contes-tu là ? Je l'ignorais. De quel royaume ?

— L'un des royaumes du sud... Maecht... Oui, c'est exactement ça, il était le fils du roi de Maecht.

— Intéressant, marmonna Codrigher. Maecht est depuis longtemps un margraviat de Nilfgaard. Il fait partie de la province de Metinna.

— Mais c'est un royaume, intervint Fenn. C'est un roi qui le gouverne.

— C'est Emhyr var Emreis qui le gouverne, le coupa Codrigher. Quiconque siège sur le trône y siège par la grâce et la volonté d'Emhyr. Mais puisqu'on y est, vérifie donc qui Emhyr y a fait roi. Moi, je ne m'en souviens plus.

— D'accord, je cherche. (L'infirme poussa les roues de son fauteuil ; en grinçant, il s'éloigna en direction des étagères d'où il dégagea un gros tas de rouleaux qu'il commença à parcourir, en jetant par terre ceux qu'il avait regardés.) Hum ! Je l'ai. Le royaume de Maecht. Ses armoiries représentent des poissons argentés en alternance avec des couronnes sur une surface bleu et rouge quadripartite...

— Laisse tomber l'héraldique, Fenn. Le roi, qui est le roi ?

— Hoët, surnommé le Juste. Choisi par la voie de l'élection...

— ... par Emhyr de Nilfgaard, devina froidement Codrigher.

— Il y a neuf ans.

— Ce n'est pas celui-là, calcula rapidement l'avocat. Celui-là ne nous intéresse pas. C'était qui avant lui ?

— Un petit instant. Je l'ai. Akerspaark. Mort...

— Mort d'une inflammation aiguë des poumons, après avoir été transpercé par un poignard lancé par un homme de main d'Emhyr ou de ce Juste. (Codrigher fit de nouveau étalage de sa sagacité.) Geralt, est-ce que ledit Akerspaark évoque quelque chose pour toi ? Est-ce qu'il pourrait être le cher papa de ce Jez ?

— Oui, confirma le sorcier après un instant de réflexion. Akerspaark. Je me souviens, Duny appelait son père ainsi.

— Duny ?

— C'est ainsi qu'il s'appelait. Il était fils de roi, le fils de cet Akerspaark...

— Non, l'interrompt Fenn, tout à son affaire. Tous sont ici énumérés. Les fils légitimes s'appelaient : Orm, Gorm, Torm, Horm et Gonzales. Les filles légitimes : Alia, Valia, Nina, Paulina, Malvina et Argentina...

— J'annule les calomnies lancées sur Nilfgaard et sur Hoët le Juste, déclara sérieusement Codrigher. Cet Akerspaark n'a pas été assassiné. Il a tout simplement flirté avec la mort. Parce qu'il avait sans doute aussi des bâtards, Fenn, non ?

— Oui. Pas mal. Mais je n'en vois ici aucun qui porte le prénom de Duny.

— Je ne m'attendais pas à ce qu'il en soit autrement. Geralt, ton Jez n'était en aucun cas fils de roi. Même si c'est effectivement ce fieffé Akerspaark qui l'a enfanté quelque part dans un coin, outre Nilfgaard, une sacrée longue liste d'Orm, de Gorm, et autres Gonzales légitimes, ainsi que leur propre progéniture, sans doute nombreuse, l'éloignaient de fait du droit à ce titre. D'un point de vue formel, Pavetta a contracté une mésalliance.

— Et Ciri, l'enfant de cette mésalliance, n'a pas droit au trône, c'est ça ?

— Bravo !

Fenn poussa les roues grinçantes de son fauteuil et s'avança jusqu'au pupitre.

— C'est un argument, dit-il en relevant sa grosse tête. Uniquement un argument. N'oublie pas, Geralt, que nous ne luttons ni pour faire obtenir la couronne à la princesse Cirilla ni pour l'en priver. Des ragots colportés, il doit résulter qu'on ne peut utiliser la jeune fille pour conquérir Cintra. Que si quelqu'un se lance dans cette voie, il sera facile de discuter ses ambitions, de les contester. La jeune fille cessera d'être une figure dans le jeu politique, elle ne sera plus qu'un pion de peu d'importance. Et alors...

— Ils lui permettront de vivre, acheva froidement Codrigher.

— Et votre fameux argument, demanda Geralt, jusqu'à quel point est-il solide, en pratique ?

Fenn jeta un œil sur Codrigher, puis sur le sorcier.

— Il ne l'est pas vraiment, reconnut-il. Dans les veines de Cirilla coule toujours le sang de Calanthe, même s'il est quelque peu dilué. En temps normal, on l'aurait peut-être même écartée du trône, mais les temps sont loin d'être normaux... Le sang de la Lionne a une importance politique...

— Le sang... (Geralt s'essuya le front.) Qu'est-ce que ça signifie, l'Enfant de Sang ancien, Codrigher ?

— Je ne comprends pas. Est-ce que quelqu'un, en parlant de Cirilla, a usé d'un tel titre ?

— Oui.

— Qui ?

— Peu importe qui. Qu'est-ce que ça signifie ?

— « Luned aep Hen Ichaer », dit soudain Fenn en s'éloignant du pupitre. Littéralement, ce ne serait pas l'Enfant, mais la Fille de Sang ancien. Hum... Le Sang ancien... J'ai rencontré cette appellation. Je ne me souviens pas exactement où... Il s'agit sans doute d'une prophétie elfique. Dans certaines versions du texte de la prophétie d'Itlina, les plus anciennes, il est fait mention, me semble-t-il, du Sang ancien des elfes, autrement dit « Aen Hen Ichaer ». Mais nous n'avons pas ici le texte intégral de cette prophétie. Il faudrait s'adresser aux elfes...

— Laissons cela, coupa froidement Codringher. Chaque chose en son temps, Fenn. Ne nous embarrassons pas de trop de prophéties ni de mystères, ne courons pas plusieurs lièvres à la fois. Cela suffit pour l'instant ; nous te remercions. Porte-toi bien, et travaille bien. Geralt, si tu permets, retournons dans mon bureau.

— C'est trop peu, pas vrai ? demanda le sorcelleur dès qu'ils furent de retour dans le cabinet et installés dans leurs fauteuils, l'avocat derrière son bureau, et lui en face. Tes honoraires ne sont pas assez élevés, n'est-ce pas ?

Codringher souleva du bureau un objet métallique en forme d'étoile qu'il fit pivoter plusieurs fois entre ses mains.

— Pas assez élevés, Geralt. Creuser dans les prophéties des elfes, c'est pour moi une charge diabolique, une perte de temps et de moyens ; car cela nécessite de trouver une tactique pour parvenir jusqu'aux elfes, eux seuls pouvant comprendre leurs notes. Les manuscrits elfiques, dans la majorité des cas, comportent une symbolique nébuleuse, des acrostiches, ou parfois au contraire des chiffres. La langue ancienne est toujours au moins à double sens ; transcrite sur papier, elle peut aussi bien avoir dix significations différentes. Les elfes n'ont jamais été enclins à aider quiconque entreprenait de résoudre leurs prophéties. Et, par les temps qui courent, alors qu'une guerre sanglante contre les Écureuils se prolonge dans les bois, il ne fait pas bon s'en approcher. C'est doublement dangereux. Les elfes peuvent te prendre pour un provocateur, les humains t'accuser de trahison...

— Combien, Codringher ?

L'avocat se tut un instant, jouant sans cesse avec l'étoile métallique.

— Dix pour cent, dit-il enfin.

— Dix pour cent de quoi ?

— Ne te moque pas de moi, sorcelleur. L'affaire commence à devenir sérieuse. On comprend de moins en moins de quoi il s'agit ici, et quand il en est ainsi, c'est qu'à coup sûr il s'agit d'argent. Un

pourcentage m'est alors plus doux que de simples honoraires. Tu me donneras dix pour cent de ce que toi-même tu obtiendras, déduction faite de la somme déjà payée. On prépare un accord ?

— Non. Je ne veux pas t'exposer à des pertes. Dix pour cent de zéro, ça fait zéro, Codringher. Tout ça ne me rapportera rien du tout, mon cher collègue.

— Je le répète, ne te moque pas de moi. Je ne crois pas que tu agisses de manière désintéressée. Je ne crois pas que derrière ce...

— Peu m'importe ce que tu crois. Il n'y aura aucun accord. Et pas question de pourcentage. Détermine le montant de tes honoraires pour la collecte des informations.

— Tout autre que toi, je l'aurais jeté dehors, dit Codringher en expectorant, car je l'aurais immédiatement soupçonné de chercher à me rouler dans la farine. Mais, bizarrement, ce noble et naïf désintéressement te sied pas mal, sorceleur anachronique. C'est dans ton style, c'est merveilleusement et pathétiquement démodé... Être prêt à mourir pour rien !

— Ne perdons pas de temps. Combien, Codringher ?

— Deux fois le montant habituel. Soit cinq cents couronnes en tout.

— Je regrette. (Geralt hocha la tête.) Je ne dispose pas d'une telle somme. Du moins, pas pour le moment.

— Je renouvelle la proposition que je t'avais faite un jour, lorsque nous nous sommes connus, dit lentement l'avocat. (Il s'amusait toujours avec son étoile.) Accepte de travailler pour moi, et tu en disposeras. Non seulement pour payer la collecte d'informations, mais aussi d'autres fastes.

— Non, Codringher.

— Pourquoi ?

— Tu ne comprendrais pas.

— Cette fois, ce n'est pas mon cœur que tu blesses, mais mon orgueil professionnel. Parce que je me flatte de croire que, de fait, je comprends tout. L'ignominie est à la base de notre profession, mais toi tu t'obstines à préférer l'anachronisme à la modernité.

Le sorceleur sourit.

— Bravo !

Codringher fut pris d'une nouvelle quinte de toux, il s'essuya les lèvres, regarda son mouchoir, puis releva ses yeux jaune-vert.

— Ton œil s'est-il faufilé jusqu'à la liste qui était posée sur le pupitre, celle des magiciens et des magiciennes ? L'inventaire des patrons éventuels de Rience ?

— Tout juste.

— Tu n'auras pas cette liste tant que je ne l'aurai pas vérifiée précisément. Ne tire pas de conclusion de ce que tu as aperçu

furtivement. Jaskier m'a dit que Filippa Eilhart savait probablement qui se trouvait derrière Rience, mais qu'elle s'était gardée de t'en informer. Filippa n'aurait pas protégé n'importe quel blanc-bec. C'est donc que derrière cette crapule se cache un personnage important.

Le sorceleur se taisait.

— Tiens-toi sur tes gardes, Geralt. Tu es en grand danger. Quelqu'un mène le jeu dont tu n'es qu'un pion. Quelqu'un prévoit exactement tes mouvements, voire les dirige. Ne te laisse pas emporter par la fierté et la suffisance. Celui qui joue avec toi n'est ni une stryge ni un loup-garou. Ce ne sont pas les frères Michelet. Ce n'est même pas Rience lui-même. L'Enfant de Sang ancien, sacrebleu ! Comme si le trône de Cintra, les magiciens, les rois et Nilfgaard ne suffisaient pas, les elfes sont aussi de la partie ! Mets fin à ce jeu, sorceleur, retire tes billes. Déjoue les plans de tes ennemis, et agis comme personne ne s'y attend. Coupe ce satané lien, ne permets pas que l'on t'associe à Cirilla. Laisse-la à Yennefer. Quant à toi, retourne à Kaer Morhen et ne montre pas le bout de ton nez. Planque-toi dans les montagnes. Moi, j'irai fouiller dans les manuscrits elfiques, tranquillement, sans me presser, minutieusement. Et quand j'aurai finalement des informations sur l'Enfant de Sang ancien, quand je connaîtrai le nom du magicien impliqué là-dedans, toi, tu auras eu le temps de rassembler l'argent, et on procédera à un échange.

— Je ne peux pas attendre. La jeune fille est en danger.

— C'est vrai. Mais j'ai oui dire que l'on te considérerait comme un obstacle sur le chemin qui mène à elle. Un obstacle qu'il convient d'écarter absolument. Par conséquent, c'est toi qui te trouves en danger. Ils ne s'en prendront à la fille que lorsqu'ils en auront fini avec toi.

— Ou bien lorsque j'aurai cessé de jouer, et que je me serai écarté et planqué à Kaer Morhen. Je t'ai payé trop cher, Codrigher, pour que tu me donnes ce genre de conseils.

L'avocat fit tourner l'étoile en fer entre ses doigts.

— Pour le montant que tu m'as payé aujourd'hui, sorceleur, j'agis activement depuis déjà un certain temps, dit-il en se retenant de tousser. Le conseil que je te donne est réfléchi. Planque-toi à Kaer Morhen, disparais. Et d'ici là, ceux qui cherchent Cirilla l'auront trouvée.

Geralt cligna des yeux et sourit. Codrigher n'avait pas pâli.

— Je sais ce que je dis, poursuivit-il en soutenant le regard et le sourire du sorceleur. Les persécuteurs de ta Ciri la trouveront et ils en feront ce qu'ils voudront. À ce moment-là, vous serez en sécurité, aussi bien elle que toi.

— Explique-toi, s'il te plaît. Rapidement, si possible.

— J'ai découvert une certaine jeune fille. Une noble de Cintra,

orpheline de guerre. Elle est passée par les camps de réfugiés ; aujourd'hui, recueillie par un drapier de Brugge, elle mesure les aunes et découpe les tissus. Elle ne possède aucun signe distinctif particulier. À une exception près toutefois. Elle ressemble pas mal à une miniature représentant le Lionceau de Cintra... Tu veux voir son portrait ?

— Non, Codrigher. Je ne veux pas. Et je ne suis pas d'accord avec cette solution.

— Qu'est-ce qui te motive, Geralt ? (L'avocat ferma les paupières.) Si tu veux sauver cette Ciri... Il me semble qu'aujourd'hui tu ne peux pas te permettre de faire la fine bouche. Le temps du Mépris approche, collègue sorcelleur, immense et infini. Tu dois t'adapter. Ce que je te propose est une solution simple. Quelqu'un va mourir pour que quelqu'un d'autre puisse vivre. Une personne que tu aimes sera sauvée. Et c'est une autre petite fille, que tu ne connais pas, que tu n'as jamais vue, qui mourra...

— Et que je peux mépriser ? l'interrompt le sorcelleur. Pour protéger ce que j'aime, le prix à payer est le mépris de moi-même ? Non, Codrigher. Laisse cette autre enfant en paix, qu'elle continue à mesurer les aunes de draps. Détruis son portrait. Brûle-le. Et donne-moi autre chose pour les deux cent cinquante couronnes que j'ai durement gagnées et que tu as balancées dans ton tiroir. Donne-moi une information. Yennefer et Ciri ont quitté Ellander, je suis certain que tu es au courant. Tout comme je suis certain que tu sais où elles comptent aller, et si quelqu'un est sur leurs traces.

Codrigher tapota la table avec ses doigts, et il toussa.

— Le loup, oublieux des avertissements, veut poursuivre la chasse, constata-t-il. Il ne voit pas que c'est lui qui est pris en chasse, qu'il se faufile simplement entre les fladeries installées par le véritable chasseur.

— Ne sois pas banal, mais concret.

— Soit, puisque telle est ta volonté. Il n'est pas difficile de deviner que Yennefer se rend à l'assemblée des sorciers, convoquée pour le début du mois de juillet à Garstang, sur l'île de Thanedd. Elle serpente avec ruse, sans utiliser la magie. La localiser est donc difficile. Il y a une semaine encore, elle était à Ellander ; j'ai calculé que d'ici trois à quatre nuits elle atteindrait la cité de Gors Velen, qui n'est qu'à un pas de Thanedd. Pour aller à Gors Velen, elle doit traverser le bourg d'Anchor. En te mettant en route tout de suite, tu as une chance de rattraper ses poursuivants. Parce qu'elles sont poursuivies.

— J'espère, dit Geralt avec un affreux sourire, que ce ne sont pas des agents royaux ?

— Non, dit l'avocat en regardant l'étoile métallique avec laquelle il s'amusait. Ce ne sont pas des agents... mais ce n'est pas Rience non

plus ; lui est plus malin que toi, car, après la rixe avec les Michelet, il est allé se planquer et il ne montre plus le bout de son nez. Yennefer est poursuivie par trois sbires mercenaires.

— Je suppose que tu les connais ?

— Je connais tout le monde. Aussi je te propose quelque chose : laisse-les tranquilles. Ne va pas à Anchor. Quant à moi, je vais tirer profit de mes connaissances et des connexions que j'ai. Je vais essayer de soudoyer les sbires et d'inverser le contrat. En d'autres termes, je vais les envoyer à la poursuite de Rience. Si ça marche...

Il s'interrompit soudain et s'agita fortement. L'étoile métallique se mit à siffler dans l'air et vint se planter avec fracas dans le portrait, au beau milieu du front de Codringher père, trouant la toile et allant s'enfoncer jusqu'à près de la moitié de l'épaisseur du mur.

— Pas mal, non ? dit l'avocat en affichant un large sourire. Ça s'appelle un shuriken. C'est une invention d'outre-mer. Je m'exerce depuis un mois, et j'y arrive déjà ; je ne rate jamais ma cible ! Ça peut servir. À trente pas, cette petite étoile est infaillible et meurtrière, et on peut la cacher dans un gant ou derrière le ruban d'un chapeau. Les services spéciaux de Nilfgaard sont équipés de shurikens depuis un an. Ha ha ! Si Rience espionne pour Nilfgaard, ce serait amusant qu'on le retrouve un shuriken planté dans la tempe... Qu'en dis-tu ?

— Rien. C'est ton affaire. Il y a deux cent cinquante couronnes dans ton tiroir.

— Tu as raison, dit Codringher en hochant la tête. Par ces paroles, je considère que tu me donnes carte blanche. Observons une minute de silence, Geralt, en l'honneur de la mort prématurée de sieur Rience. Pourquoi fais-tu la grimace ? Diable ! n'as-tu pas de respect pour la majesté de la mort ?

— Si. Trop pour écouter sans broncher des idiots la railler. As-tu jamais songé à ta propre mort, Codringher ?

L'avocat se mit à tousser péniblement, il regarda longuement son mouchoir, avec lequel il masquait sa bouche. Puis il releva la tête.

— Certes, murmura-t-il. J'y ai songé. Intensément, même. Mais que t'importent mes pensées, sorceleur ? Tu iras à Anchor ?

— J'irai.

— Ralf Blunden, surnommé le Professeur. Heimo Kantor. Yaxa le Bref. Ces noms te disent-ils quelque chose ?

— Non.

— Ils ne sont pas mauvais à l'épée, ces trois-là. Meilleurs que les Michelet. Je suggérerais donc une arme plus sûre, de longue portée. Comme ces petites étoiles de Nilfgaard, par exemple. Si tu veux, je t'en vends quelques exemplaires. J'en ai beaucoup.

— Je n'en veux pas. Ce n'est pas pratique. Ça fait du bruit en vol.

— Le sifflement agit de manière psychologique. Il parvient à

paralyser de peur la victime.

— Possible. Mais il peut aussi la prévenir. Moi, en tout cas, je saurais l'esquiver.

— Certes, si tu voyais qu'on la lance sur toi. Je sais que tu parviens à esquiver une flèche ou un projectile qui arrive droit sur toi... mais de derrière...

— De derrière aussi.

— Merde, c'est vrai.

— Faisons un pari, dit froidement Geralt. Je vais me retourner, faire face à la figure de ton idiot de père, et toi tu vas lancer ce shuriken dans ma direction. Si tu m'atteins, tu gagnes. Si tu ne m'atteins pas, tu perds. Et dans ce cas, tu déchiffreras ces manuscrits elfiques et tu trouveras les informations sur l'Enfant de Sang ancien. En urgence. Et à crédit.

— Et si je gagne ?

— Tu trouveras aussi ces informations, mais tu les fourniras à Yennefer. Elle paiera. Vous ne subirez pas de dommages.

Codringher ouvrit le tiroir et en sortit un second shuriken.

— Tu escomptes que je n'accepterai pas le pari.

C'était une affirmation, pas une question.

— Non, sourit le sorcelleur. Je suis certain que tu l'accepteras.

— Tu es un risque-tout, Geralt. Je suis un homme sans scrupule, l'aurais-tu oublié ?

— Non, je ne l'ai pas oublié. Néanmoins le temps du Mépris approche, et toi tu avances avec le progrès et l'air du temps. J'ai pris à cœur tes sarcasmes sur ma naïveté anachronique, et, cette fois, je prends un risque, non sans espoir d'en tirer profit. Alors ? Va pour le pari ?

— Va pour le pari. (Codringher s'empara de l'étoile métallique par l'une des branches et il se leva.) Chez moi, la curiosité a toujours pris le pas sur le bon sens, sans parler de ma miséricorde injustifiée. Retourne-toi.

Le sorcelleur obéit. Il jeta un regard au visage troué du portrait ainsi qu'au shuriken enfoncé dans le mur. Puis il ferma les yeux.

L'étoile siffla et se planta à son tour dans le mur, à quatre pouces du cadre du portrait.

— Bon sang de bonsoir ! hurla Codringher. Tu n'as même pas tremblé, espèce de salaud !

Geralt se retourna et eut un sourire particulièrement affreux.

— Et pourquoi aurais-je dû trembler ? J'ai compris au son du shuriken que tu l'avais lancé de manière à ne pas m'atteindre.

L'auberge était déserte. Sur un banc, dans un coin, était assise une jeune femme aux yeux cernés. Tournée pudiquement de côté, elle allaitait un enfant. Un homme – son mari peut-être – somnolait auprès d'elle, ses larges épaules appuyées contre le mur. Dans l'ombre, derrière le poêle, il y avait également une autre personne qu'Aplegatt ne voyait pas distinctement.

L'aubergiste leva la tête, vit Aplegatt et, remarquant son habit et la plaque avec les armoiries d'Aedirn sur sa poitrine, il se renfrogna momentanément. Aplegatt était habitué à ce genre d'accueil. Il était courrier royal, on lui devait le droit de charrette absolu. Les décrets royaux étaient explicites : dans chaque ville, village, auberge et domaine, le courrier avait le droit d'exiger un cheval frais, et malheur à qui refuserait ! Le courrier, bien entendu, laissait sa propre monture, et emmenait la nouvelle contre un reçu, le propriétaire pouvait ainsi s'adresser au staroste et obtenir une compensation. Mais les choses se passaient diversement. Aussi le courrier était-il toujours observé avec crainte et malveillance : exigera, exigera pas ? Emmènera-t-il à perte notre Ladorée ? notre Passereau, allaité par une pouliche ? ou Petite Corneille, notre chouchou ? Aplegatt en avait vu déjà, des gamins secoués de sanglots, qui, leur cheval préféré déjà sellé et sorti de l'écurie, restaient accrochés à leur camarade de jeux ; plus d'une fois il avait observé le visage des adultes devenu blême, marqué par un sentiment d'injustice et d'impuissance.

— J'ai pas besoin de cheval frais, dit-il rudement. (Il eut l'impression que l'aubergiste poussait un soupir de soulagement.) J'vais juste casser la croûte, parce que la route, ça m'a creusé. Tu as quelque chose dans ta marmite ?

— Il reste un peu de soupe, je vous l'amène tout de suite, posez votre séant. Vous passerez la nuit chez nous ? Il commence à faire sombre déjà.

Aplegatt réfléchit. Deux jours auparavant il avait rencontré Hansom, un courrier de sa connaissance, et, conformément aux ordres, ils avaient échangé leur mission. Hansom s'était chargé des lettres et du message pour le roi Demawend, et il était parti au grand galop à travers la Témérie et Mahakam, vers Vengerberg. Quant à Aplegatt, ayant récupéré le courrier pour le roi Vizimir de Rédanie, il avait repris la route en direction d'Oxenfurt et de Tretogor. Il avait plus de trois cents milles à parcourir.

— Je vais manger et je m'en irai, décida-t-il. C'est la pleine lune, et le chemin est potable.

— C'est vous qui décidez.

La soupe qu'on lui servit était claire et n'avait aucun goût, mais le courrier ne prêtait pas attention à ces détails. Chez lui, il savourait la

cuisine de sa femme ; en mission, il mangeait ce qui lui tombait sous la main. Il ingurgita sa pitance lentement, en tenant maladroitement sa cuiller entre ses doigts, engourdis à force de serrer les brides.

Un chat qui somnolait sur le banc près du poêle releva soudain la tête, puis émit un sifflement.

— Courrier du roi ?

Aplegatt frémit. La question venait de cet homme qui un instant auparavant était assis dans l'ombre ; il se tenait désormais près du courrier. Il avait les cheveux blancs comme le lait, retenus sur le front par un bandeau de cuir, et il portait une veste noire chargée de clous argentés, ainsi que de grandes bottes. Sur son épaule droite miroitait le manche renflé de son glaive, jeté au travers de son dos.

— Où te conduit ton chemin ?

— Là où m'entraîne la volonté royale, répondit froidement Aplegatt.

Il ne répondait jamais autrement à ce type de questions.

L'homme aux cheveux blancs se tut un certain temps ; il regardait le courrier d'un air scrutateur. Il avait le visage anormalement pâle, et d'étranges yeux sombres.

— La volonté royale, dit-il enfin d'une voix désagréable, un peu rauque, t'ordonne probablement de te presser ? Tu as sans doute hâte de te mettre en route ?

— Et en quoi ça vous regarde ? Qui donc êtes-vous, pour me brusquer ?

— Je ne suis personne, dit l'homme aux cheveux blancs avec un affreux sourire. Et je ne te brusque pas. Mais, à ta place, je partirais d'ici le plus rapidement possible. Je ne voudrais pas qu'il t'arrive malheur.

Face à de telles affirmations, Aplegatt disposait également d'une réponse bien rodée. Brève et laconique. Apaisée et tranquille, mais qui rappelait de manière indubitable pour qui travaillait le courrier du roi et quelle menace pesait sur quiconque se risquerait à toucher à un seul cheveu de sa tête. Mais quelque chose, dans la voix de l'homme aux cheveux blancs, dissuada Aplegatt de formuler cette réponse.

— Je dois laisser un peu de répit à mon cheval, messire. Une heure, deux peut-être.

— Je comprends. (L'homme aux cheveux blancs hocha la tête, puis il la releva comme s'il prêtait l'oreille aux échos qui venaient de l'extérieur. Aplegatt tendit l'oreille lui aussi, mais il n'entendit que les grillons.) Repose-toi donc, dit l'homme aux cheveux blancs en arrangeant la ceinture de l'épée qui lui ceignait la poitrine. Mais ne sors pas dans la cour. Quoi qu'il puisse se passer, ne sors pas.

Aplegatt s'abstint de poser des questions. Il sentait instinctivement qu'il en serait mieux ainsi. Il se pencha au-dessus de

son écuelle et se replongea dans la pêche aux lardons qui flottaient, peu nombreux, à la surface de sa soupe. Quand il releva la tête, l'homme aux cheveux blancs avait quitté la pièce.

Un instant plus tard, on entendit dans la cour le hennissement d'un cheval et un martèlement de sabots.

Trois hommes pénétrèrent dans l'auberge. Quand il les vit, l'aubergiste se mit à essuyer sa chope plus fébrilement. La femme au nourrisson se rapprocha de son mari qui somnolait et le réveilla d'un coup de coude. Discrètement, Aplegatt attira à lui le tabouret sur lequel étaient posés sa ceinture et son couteau.

En s'approchant du comptoir, les hommes balayèrent les hôtes du regard et les jaugèrent. Ils marchaient lentement en faisant tinter leurs éperons et leurs armes.

— Soyez les bienvenus, messeigneurs. (L'aubergiste se racla la gorge et s'éclaircit la voix.) Que puis-je donc vous servir ?

— De la gnôle, dit l'un deux, petit et trapu, aux bras longs comme ceux d'un singe. (Il était armé de deux sabres zerricans qu'il portait en croix dans le dos.) Ça te tente, Professeur ?

— Volontiers, acquiesça le deuxième homme en ajustant ses lunettes – en cristal poli, aux reflets bleutés et à la monture en or – qu'il avait plantées sur son nez crochu. Du moment que l'alcool n'est pas frelaté.

L'aubergiste les servit. Aplegatt remarqua que ses mains tremblaient légèrement. Les hommes s'adossèrent au comptoir ; ils sirotaient sans hâte le contenu de leur coupelle en argile.

— Cher aubergiste, s'exprima soudain celui à lunettes, m'est avis que deux dames sont passées par ici, il y a peu de temps ; elles se dirigeaient avec promptitude vers Gors Velen.

— De nombreuses personnes passent par ici, bredouilla l'aubergiste.

— Tu n'aurais pas pu ne pas remarquer les dames en question, dit lentement l'homme à lunettes. L'une d'entre elles a les cheveux noirs, et elle est d'une beauté extraordinaire. Elle monte un étalon noir corbeau. La seconde, plus jeune, aux cheveux clairs et aux yeux verts, voyage sur une jument pommelée. Elles sont passées par ici ?

— Non. (Aplegatt, qui sentit soudain un frisson lui parcourir le dos, avait devancé l'aubergiste.) Elles ne sont pas passées par ici.

Il se rappelait les paroles de la jeune fille : un danger aux plumes grises ; du sable chaud...

— Courrier ?

Aplegatt fit un signe de la tête.

— D'où viens-tu et où vas-tu ?

— Là où m'entraîne la volonté du roi.

— Les jeunes dames dont j'ai fait mention, tu ne les aurais pas

rencontrées, par hasard ?

— Non.

— Tu réfutes bien vite, grogna le troisième homme, maigre et haut comme une perche. (Il avait les cheveux noirs et brillants, comme s'il les avait enduits de graisse.) Et j'ai pas l'impression que tu aies beaucoup fouillé dans ta mémoire.

— Laisse, Heim. (L'homme à lunettes fit un geste de la main.) C'est un courrier. Pas un fauteur de troubles. Quel est le nom de ce relais, aubergiste ?

— Anchor.

— Quelle distance jusqu'à Gors Velen ?

— Hein ?

— Combien de milles ?

— Moi, j'ai pas mesuré les milles. Mais il doit y avoir trois jours de route...

— À cheval ?

— En charrette.

— Hé ! s'exclama soudainement à mi-voix le trapu. (Il se redressa et regarda dehors par la porte largement ouverte.) Jette donc un œil, Professeur. Qui c'est celui-là ? Ne serait-ce donc point...

L'homme à lunettes jeta lui aussi un regard au-dehors et son visage se contracta d'un coup.

— Oui, siffla-t-il. C'est lui, positivement. On a de la chance, tout compte fait.

— On attend qu'il entre ?

— Il n'entrera pas. Il a vu nos chevaux.

— Il sait que nous...

— Tais-toi, Yaxa. Il est en train de dire quelque chose.

— Vous avez le choix. (Venant de l'extérieur, une voix, légèrement rauque mais sonore, qu'Aplegatt reconnut aussitôt, résonna.) Soit l'un de vous sort pour me dire qui vous a engagés, et vous partirez alors d'ici sans problème. Soit vous sortez tous les trois. J'attends.

— Salaud..., gronda l'homme aux cheveux noirs. Il sait. Que faisons-nous ?

D'un mouvement lent, l'homme à lunettes repoussa sa coupelle sur le comptoir.

— Ce pour quoi on nous a payés.

Il cracha dans sa main, remua les doigts et dégaina son épée. Aussitôt, les deux autres mirent aussi leurs lames à nu. L'aubergiste ouvrit grand la bouche pour crier, mais la referma bien vite sous le regard froid et perçant de l'homme aux lunettes bleues.

— Assis, tout le monde, et bouche cousue, lança ce dernier. Heim, quand le combat commencera, tâche de le surprendre par-derrrière.

Allons, les amis, je vous dis merde ! Sortons !

Dès qu'ils furent dehors, la lutte s'engagea : on entendait des gémissements, des trépignements, le cliquetis des lames. Et puis un cri retentit. Un cri à vous faire dresser les cheveux sur la tête.

L'aubergiste blêmit, la femme aux yeux cernés poussa un cri étouffé en serrant des deux mains son nourrisson contre sa poitrine. Le chat sur le banc se dressa sur ses pattes, courba l'échine, et sa queue se hérissa. Aplegatt, toujours sur sa chaise, se glissa rapidement dans un coin. Son couteau était sur ses genoux, mais il ne l'avait pas encore sorti de son fourreau.

Au-dehors, de nouveau, le frottement des pas sur une planche, un sifflement, et le cliquetis des lames.

— Oh, toi ! s'écria quelqu'un sauvagement, et ce cri, bien qu'il se termine par une injure corsée, était davantage un cri de désespoir que de rage. Toi !

Les lames qui s'entrechoquaient sifflaient. Aussitôt après, un grand bruit perçant retentit, qui sembla déchirer l'air. Comme si un lourd sac de graines s'écrasait sur les planches. En provenance du poteau d'attache, un bruit de sabot se fit entendre, ainsi que le hennissement des chevaux épouvantés.

Une nouvelle fois, quelque chose s'écrasa avec fracas contre les planches, les pas lourds et rapides de quelqu'un qui courait résonnèrent dans la cour. La femme au nourrisson se serra contre son mari, l'aubergiste cala ses épaules contre le mur. Aplegatt dégaina son couteau, laissant son arme toujours cachée sous la table. L'homme qui courait se dirigea vers l'auberge ; il était clair que d'un instant à l'autre il allait se retrouver sur le pas de la porte. Mais avant qu'il apparaisse, une lame siffla.

L'homme hurla et, tout de suite après, il entra en titubant dans la salle commune. Il était sur le point de tomber sur le seuil, mais il se maintint debout. Il fit quelques pas, au ralenti, vacilla, et alors seulement il s'écroula au beau milieu de la pièce, faisant voler la poussière accumulée dans les fentes du plancher. Il tomba face contre terre, inerte, les mains affaissées, les jambes repliées. Ses lunettes de cristal heurtèrent violemment le plancher et se brisèrent en un magma bleuté. Une flaque sombre, brillante, commença à se répandre sous son corps déjà immobile.

Personne ne fit le moindre geste. Il n'y eut pas même un cri.

L'homme aux cheveux blancs pénétra alors dans la pièce.

Il glissa habilement l'épée qu'il tenait à la main dans le fourreau qu'il avait sur les épaules. Il s'approcha du comptoir, ne daignant pas même jeter un regard au cadavre allongé sur le plancher. L'aubergiste se recroquevilla.

— C'étaient de mauvaises personnes, dit l'homme aux cheveux

blancs d'une voix éraillée. Et ces personnes sont mortes. Quand le bailli arrivera, il s'avérera peut-être qu'il y avait une récompense pour leur tête. Que le bailli en fasse ce que bon lui semble.

L'aubergiste hocha la tête vivement.

— Il se peut, poursuivit après un instant l'homme aux cheveux blancs, que des compères ou des camarades s'inquiètent du sort de ces mauvaises personnes. À ceux-là, aubergiste, dis-leur que c'est le Loup qui les a dévorées. Le Loup blanc. Et dis-leur aussi qu'ils pensent à regarder souvent derrière eux. Un jour, ils verront le Loup à leurs trousses.

* * *

Quand Aplegatt atteignit les grilles de Tretogor, trois jours plus tard, il était déjà minuit bien sonné. Il était en colère parce qu'il avait musardé près du fossé, et il s'était presque arraché la gorge à force de crier pour réveiller les veilleurs : ceux-ci dormaient du sommeil de Dieu et ils avaient traîné pour ouvrir la porte. Aplegatt ne les avait pas ratés et les avait copieusement injuriés, remontant jusqu'à trois générations en arrière. Plus tard, il fut ravi d'entendre le commandant, une fois réveillé, compléter abondamment les quolibets dont il avait personnellement affublé les mères, grands-mères et arrière-grands-mères des pioupious. Naturellement, pas question d'aller voir le roi Vizimir en pleine nuit. Du reste, il avait laissé tomber cette idée. Il comptait se reposer jusqu'à ce que sonnent les matines. Il se leurrait. Plutôt que de lui indiquer un endroit où se reposer, on l'accompagna sans tarder jusqu'au corps de garde. Ce n'est pas le gardien de la Cité qui l'attendait dans la pièce, mais l'autre, le gros, le gigantesque. Aplegatt le connaissait, c'était Dijkstra, l'homme de confiance du roi de Rédanie. Dijkstra – le courrier le savait – était habilité à écouter les nouvelles destinées exclusivement aux oreilles royales. Aplegatt lui confia donc ses lettres.

— Tu as des messages oraux ?

— J'en ai, monseigneur.

— Je t'écoute.

— « De Demawend à Vizimir », se mit à réciter Aplegatt en fermant les yeux. « Primo, les Travestis sont prêts pour la deuxième nuit de juillet après la nouvelle lune. Veille à ce que Foltest ne fasse pas n'importe quoi. Secundo, je n'honorerai pas de ma présence l'assemblée des Astucieux sur l'île de Thanedd, et je te conseille d'en faire autant. Tertio, le Lionceau est mort. »

Dijkstra grimaça légèrement, puis tapota la table de ses doigts...

— Voici des lettres pour le roi Demawend. Et pour le message oral... ouvre bien tes oreilles et fais fonctionner ta mémoire. Tu le répéteras mot pour mot à ton roi. À lui seul, et à personne d'autre. Personne, pigé ?

— Pigé, monseigneur.

— L'information est la suivante : « De Vizimir à Demawend. Contenir absolument les Travestis. Il y a eu trahison. La Flamme a réuni une armée à Dol Angra, et n'attend qu'un prétexte. » Répète.

Aplegatt s'exécuta.

— Bien. (Dijkstra fit un signe de tête.) Tu te mettras en route dès que le soleil se lèvera.

— Cela fait cinq jours que je suis sur les routes, monseigneur. (Le courrier se frotta le derrière.) Si je pouvais faire un somme au moins jusqu'à la fin de la matinée... Me le permettriez-vous ?

— Est-ce que ton roi, Demawend, est en train de dormir en ce moment ? Est-ce que moi, je dors ? Pour avoir simplement posé cette question, garçon, tu devrais prendre mon poing dans la gueule. On va te donner à manger, puis tu pourras allonger un peu tes guiboles sur le foin. Ensuite tu te mettras en route avant le lever du soleil. J'ai demandé à ce qu'on te donne un petit étalon racé. Tu verras, il se déplace tel un ouragan. Et ne fais pas la gueule. Voilà encore cette petite bourse pour toi, c'est une prime, un extra. Pour que tu n'aïlles pas raconter que Vizimir est un pingre.

— Merci à vous, monseigneur.

— Quand tu seras dans les bois sur le Pontar, fais attention. On y a vu des Écureuils. Et ces contrées ne manquent pas de bandits ordinaires.

— Oh, ça ! Je suis au courant, monseigneur. Oh là là ! Quand je pense à ce que j'ai vu, il y a trois jours de ça !

— Qu'as-tu vu ?

Aplegatt relata rapidement les événements d'Anchor. Dijkstra écoutait, ses bras puissants croisés sur sa poitrine.

— Le Professeur..., dit-il, pensif. Heimo Kantor et Yaxa le Bref. Occis par un sorceleur. À Anchor, sur la route qui mène à Gors Velen, autrement dit à Thanedd, à Garstang... Et le Lionceau est mort ?

— Que dites-vous, monseigneur ?

— Aucune importance. (Dijkstra releva la tête.) Du moins pour toi. Repose-toi. Et à l'aube, en route.

Aplegatt mangea ce qu'on lui apporta, et s'allongea un peu. Il était tellement fatigué qu'il n'eut pas même le temps de cligner des yeux. Avant l'aube il avait déjà franchi la porte de la ville. Son étalon était effectivement fringant, mais récalcitrant. Aplegatt n'aimait pas ce type de chevaux.

Sur ses épaules, entre l'omoplate gauche et la colonne vertébrale,

quelque chose le démangeait de manière insupportable ; pas de doute, c'était une puce qui l'avait piqué quand il somnolait dans la grange. Et pas moyen de se gratter.

L'étalon esquissa un pas de danse, poussa un hennissement. Le courrier l'éperonna et il partit au galop. Le temps pressait.

* * *

— Gar'ean, siffla Cairbre. (Caché derrière les branches d'un arbre, il observait le chemin. Il se pencha.) En Dh'oine aen evall a stráede !

Toruviel s'arracha du sol, elle attrapa son épée et l'ajusta ; de la pointe de sa botte, elle donna un coup dans la cuisse de Yaevinn qui somnolait près d'elle, dans un trou de chablis. L'elfe bondit, pesta, brûlé par le sable chaud sur lequel il avait posé la main.

— Que suecc's ?

— Un cheval sur la route.

— Un cheval ? (Yaevinn souleva son arc et son carquois.) Cairbre ? Un seul ?

— Oui. Il se rapproche.

— Eh bien ! Qu'on lui règle son compte. Ça fera un Dh'oine de moins.

— Laisse tomber. (Toruviel le saisit par la manche). À quoi ça sert ? On devait effectuer une reconnaissance, puis rejoindre le commando. Est-ce qu'on doit assassiner des civils sur les routes ? C'est à cela que ressemble la lutte pour la liberté ?

— Justement, oui. Pousse-toi.

— Si on laisse un cadavre sur la route, la première patrouille qui passera donnera l'alerte. L'armée commencera à nous pourchasser. Ils vont surveiller les gués. Nous pourrions avoir des problèmes pour traverser les rivières.

— Il n'y a pas grand monde qui passe par ici. Avant qu'ils découvrent le corps, nous serons déjà loin.

— Ce cavalier est déjà loin, lui aussi, dit Cairbre du haut de son arbre. Au lieu de bavarder, il fallait tirer. Maintenant, tu ne l'atteindras plus. Il est bien à deux cents pas.

— Du haut de mes soixante-six livres ? (Yaevinn caressa son arc.) Avec mon bel engin de trente pouces ? Par ailleurs, il n'y a pas deux cents pas. Cent cinquante, maxi. Mire, que spar aen'le.

— Yaevinn, laisse...

— Thaess aep, Toruviel.

L'elfe retourna son chapeau de manière à ne pas être gêné par la queue d'écureuil qui y était fixée, il banda rapidement son arc, avec

puissance, jusqu'à son oreille, puis il visa avec précision et détendit la corde.

Aplegatt n'entendit pas la flèche. C'était une flèche silencieuse, empennée spécialement avec de longues plumes grises étroites. Elle était dotée d'un empennage à rainures pour augmenter sa rigidité et diminuer son poids. La pointe à trois lames, aiguisée comme un rasoir, atteignit rapidement le courrier au milieu du dos, entre l'omoplate gauche et la colonne vertébrale. Les lames étaient placées à l'encoignure ; en se plantant dans le corps, la pointe tourna comme une vis, massacrant les tissus, entaillant les vaisseaux sanguins, réduisant les os en miettes. Aplegatt s'affaissa sur l'encolure de son cheval et glissa à terre, inerte comme un poids mort.

Par terre, le sable était chaud, brûlant même, tant le soleil tapait fort. Mais cela, le courrier ne le sentit pas. Il était mort sur le coup.

« Dire que je la connaissais serait exagéré. Je pense que, hormis le sorceleur et la magicienne, personne ne la connaissait vraiment. Lorsque je l'ai vue pour la première fois, elle ne m'a pas réellement fait grande impression, bien que les circonstances liées à cette première fois aient été plutôt insolites. J'en ai connu certains qui affirmaient avoir immédiatement ressenti, dès leur première rencontre avec elle, le souffle de la mort qui se déplaçait derrière la jeune fille. Pour ma part, elle m'avait semblé tout à fait ordinaire, et je savais pourtant qu'elle n'avait rien d'ordinaire ; aussi m'efforçai-je instamment de découvrir en elle, de déceler, de ressentir ce quelle avait d'inhabituel. Mais je n'ai rien trouvé, rien perçu. Rien qui aurait pu être le signal, l'annonce ou le présage des événements tragiques qui suivirent. Ceux dont elle était la cause. Et ceux qu'elle occasionnait elle-même. »

Jaskier, *Un demi-siècle de poésie*

Chapitre 2

À la fourche, à l'endroit même où la forêt prenait fin, neuf poteaux étaient plantés en terre. Au sommet de chaque poteau, une roue de charrette était posée à plat. Des corneilles et des corbeaux tournoyaient au-dessus des roues en becquetant et déchiquetant les cadavres attachés aux jantes et aux moyeux. En réalité, la hauteur des poteaux et la kyrielle d'oiseaux qui voltigeaient autour permettaient simplement d'émettre quelques suppositions quant aux restes, méconnaissables, qui gisaient sur les roues. C'étaient pourtant bien des cadavres. Ce ne pouvait être rien d'autre.

Ciri détourna la tête et fronça le nez avec dégoût. La puanteur des corps en décomposition était ramenée par le vent et filait au-dessus du carrefour ; elle donnait la nausée.

— Charmant décor ! (Yennefer se pencha sur sa selle et cracha par terre, oubliant que, très peu de temps auparavant, elle avait sévèrement sermonné Ciri pour avoir fait de même.) Pittoresque et odorant. Mais pourquoi ici, à la lisière de la forêt ? D'ordinaire, on dresse ce genre de choses juste derrière les murs de la ville. N'ai-je pas raison, braves gens ?

— Ce sont des Écureuils, noble dame, s'empressa d'expliquer l'un des marchands ambulants qu'elles venaient de rattraper au niveau de la fourche et qui retenait son cheval pie attelé à une charrette anglaise vide. Là-bas, sur ces poteaux, ce sont des elfes. Voilà pourquoi les poteaux sont dans la forêt. En guise d'avertissement pour les autres Écureuils.

— Est-ce que cela signifie, demanda la magicienne en le

regardant, que l'on ramène ici les Scoia'tael qui ont été pris vivants ?

— Les elfes, madame, se laissent rarement prendre vivants, l'interrompt le marchand. Et même s'il arrive qu'un soldat en attrape un, il est conduit en ville, parce que c'est là que résident les non-humains. Quand ces derniers voient la sentence sur la place du marché, l'envie de rejoindre les Écureuils les quitte bien vite. Mais, s'il arrive aux soldats de tuer des elfes au combat, alors ils ramènent leurs cadavres jusqu'à là fourche et les attachent aux poteaux. Parfois ils les ramènent de loin, et ils empestent déjà quand ils arrivent jusqu'ici...

— Quand on pense, grogna Yennefer, qu'on nous interdit la nécromancie sous prétexte qu'il faut respecter la majesté de la mort et des dépouilles mortelles, celles-ci ayant droit aux honneurs, au repos, ainsi qu'au rituel et à la cérémonie de mise en terre...

— Que dites-vous, madame ?

— Rien. Quittons ces lieux au plus vite, Ciri, partons le plus loin possible de cet endroit. Pfff ! J'ai l'impression d'être déjà entièrement imprégnée de cette puanteur.

— Moi aussi. Beurk..., dit Ciri en faisant au trot le tour de l'attelage du vendeur ambulant. Partons au galop, d'accord ?

— Bien... Mais, Ciri ! au galop, pas à un train d'enfer !

* * *

Bientôt elles aperçurent la ville, immense, entourée de remparts, hérissée de tours aux toits pointus et brillants. Et, derrière la ville, on pouvait voir la mer, d'un vert bleuté, qui miroitait dans les rayons du soleil matinal, émaillée çà et là de petites taches blanches – des voiliers. Ciri arrêta son cheval tout au bord de l'escarpement sablonneux, elle se dressa sur ses étriers et se remplit avidement les poumons du souffle du vent et de l'odeur de la mer.

— Gors Velen, dit Yennefer. (Elle s'avança pour se retrouver juste à côté de Ciri.) Nous sommes arrivées, enfin ! Retournons sur le sentier.

Là, elles repartirent à un galop modéré, dépassant plusieurs attelages de bœufs et des personnes à pied, chargées de fagots de bois. Quand elles eurent devancé tout le monde et qu'elles se retrouvèrent seules, la magicienne ralentit et, d'un geste, retint Ciri.

— Approche-toi, dit-elle. Plus près encore. Prends les rênes et guide mon cheval. J'ai besoin de mes deux mains.

— Pour quoi faire ?

— Prends les rênes, s'il te plaît.

Yennefer sortit de sa besace un petit miroir en argent, elle

l'essuya, puis elle prononça une formule magique à voix basse. Le petit miroir quitta ses mains, se souleva dans les airs et resta suspendu au-dessus de la nuque du cheval, juste en face du visage de la magicienne.

Ciri poussa un soupir d'étonnement, et passa sa langue sur ses lèvres.

La magicienne extirpa un peigne de sa besace, ôta son béret et, durant les quelques minutes qui suivirent, elle se coiffa. Ciri gardait le silence. Elle savait que pendant la séance de coiffage il était interdit de déranger ou de distraire Yennefer. Le désordre original et apparemment négligé des boucles ondulées et luxuriantes ne prenait forme qu'au terme d'attentions soutenues et exigeait des efforts importants.

La magicienne attrapa de nouveau sa besace. Elle fixa des boucles en diamant à ses oreilles et des bracelets à chacun de ses poignets. Elle ôta son châle et déboutonna sa blouse, dévoilant son cou ainsi qu'un ruban de velours noir orné d'une obsidienne en forme d'étoile.

— Ah ! (Ciri ne put se contenir plus longtemps.) Je sais pourquoi tu fais ça ! Tu veux te faire belle parce que nous allons en ville ! J'ai deviné ?

— Tu as deviné.

— Et moi ?

— Quoi, toi ?

— Moi aussi, je veux me faire belle ! Je vais me coiffer...

— Mets ton béret, dit sévèrement Yennefer, toujours occupée à contempler son reflet dans le miroir suspendu au-dessus des oreilles de son cheval, à l'endroit même où il était auparavant. Et cache tes cheveux dessous.

Ciri renifla furieusement, mais obéit immédiatement. Elle avait appris depuis longtemps déjà à discerner les nuances dans le timbre de voix de la magicienne. Elle savait quand elle pouvait essayer de discuter et quand c'était inutile.

Yennefer, ayant enfin arrangé ses boucles sur son front, sortit de sa besace un petit pot en verre de couleur verte.

— Ciri, dit-elle d'une voix douce. Nous voyageons incognito. Et notre voyage n'est pas encore terminé. Voilà pourquoi tu dois cacher tes cheveux sous ton béret. À l'entrée de chaque ville, des individus sont payés pour rester là et observer de manière précise et scrupuleuse les voyageurs. Tu comprends ?

— Non, répliqua effrontément Ciri en tirant sur les rênes de l'étalon moreau de la magicienne. Tu t'es faite tellement belle que les yeux leur sortiront de la tête, à ces dépisteurs de l'entrée de la ville. C'est bien la peine que je sois discrète !

— La ville vers laquelle nous nous dirigeons, dit Yennefer avec un

sourire, c'est Gors Velen. Là-bas, je n'ai pas besoin de me camoufler, moi ; je dirais même, au contraire. Pour toi, c'est une autre affaire. Personne ne doit se souvenir de toi.

— Ceux qui te regarderont bouche bée me verront aussi.

La magicienne déboucha le petit pot d'où s'échappèrent des effluves de lilas et de groseilles à maquereaux.

Plongeant son index dans le bocal, elle passa un peu de son contenu autour de ses yeux.

— Je doute, dit-elle avec le même sourire énigmatique, que quiconque te prête la moindre attention.

* * *

Une longue file s'étirait devant le pont, et, à la porte d'entrée, des voyageurs se pressaient en attendant leur tour pour passer le contrôle. Ciri eut un mouvement d'humeur ; elle grogna, agacée par la perspective d'une longue attente. Yennefer, toutefois, se redressa sur sa selle et partit au trot, le regard dirigé bien au-dessus de la tête des voyageurs ; ces derniers s'empressèrent de s'écarter et de lui faire place, en s'inclinant respectueusement. Les gardes, dans leur long gilet d'armes, avaient eux aussi aperçu la magicienne et ils libérèrent le passage pour elle, usant sans ménagement des manches de leur pique pour corriger ceux qui opposaient une résistance ou étaient trop lents.

— Par ici, par ici, gente dame, appela l'un des gardes, les yeux rivés sur Yennefer et le visage tour à tour rougissant et pâlisant. Entre par ici, je t'en prie aimablement ! Écartez-vous ! Écartez-vous, bandes de malotrus !

Le commandant de garde, appelé en urgence, surgit du corps de garde. Il était en colère et avait la mine renfrognée, mais, à la vue de Yennefer, il rougit, ouvrit de grands yeux ainsi qu'une large bouche, et s'inclina en une profonde révérence.

— Je te souhaite humblement la bienvenue à Gors Velen, gente dame, bafouilla-t-il en se redressant, bouche bée. Je suis à tes ordres... Est-il en mon pouvoir de servir en quoi que soit ta grandeur ? Une escorte est-elle nécessaire ? Un guide ? Je peux appeler quelqu'un, peut-être ?

— Inutile. (Yennefer se redressa sur sa selle et le regarda de toute sa hauteur.) Je séjournerai peu de temps en ville. Je vais sur l'île de Thanedd.

— Je comprends...

Le soldat sautillait d'une jambe sur l'autre, sans détacher ses yeux du visage de la magicienne. Les autres gardes étaient bouche bée, eux

aussi. Ciri bomba fièrement le torse et releva la tête, mais elle constata que personne ne la regardait. Comme si elle n'existait pas.

— Je comprends, répéta le commandant de la garde. Thanedd, oui... Pour l'assemblée. Je comprends, c'est très clair. Eh bien, alors, je te souhaite...

— Merci.

La magicienne pressa son cheval, ostensiblement peu curieuse de savoir ce que comptait lui souhaiter le commandant. Ciri la suivit. Les gardes s'inclinaient au passage de Yennefer, toujours sans la gratifier, elle, du moindre regard.

— Ils ne t'ont même pas demandé ton nom, ronchonna-t-elle en rattrapant Yennefer et en conduisant prudemment son cheval au milieu des ornières creusées dans les rues par la boue. Ni même d'où l'on venait ! Tu les as ensorcelés ?

— Pas eux. Moi.

La magicienne se retourna et Ciri soupira bruyamment. Les yeux de Yennefer flamboyaient d'un éclat violet et son visage était d'une beauté resplendissante. Aveuglante. Provocante. Menaçante. Et anormale.

— Le petit pot vert ! comprit aussitôt Ciri. Qu'est-ce que c'est ?

— Du Glam. Un élixir, ou, plus exactement, une pommade pour les occasions spéciales. Ciri, est-ce que tu es obligée de passer dans chaque flaque d'eau que tu rencontres ?

— Je veux nettoyer les paturons de mon cheval !

— Il n'a pas plu depuis un mois. Ce sont des eaux usagées et de la pisse de cheval, pas de l'eau propre.

— Ah... Dis-moi, pourquoi t'es-tu servie de cet élixir ? Tu tenais tant que ça à...

— Nous sommes à Gors Velen, l'interrompit Yennefer. La ville qui doit son aisance en grande partie aux sorciers. Plus précisément, aux magiciennes. Et moi, je n'avais pas envie de me présenter, ni de prouver qui j'étais. Je préfère que cela saute aux yeux immédiatement. Après cette maison rouge, nous tournons à gauche. Au pas, Ciri, retiens ton cheval, tu vas finir par percuter un enfant.

— Et pour quelle raison sommes-nous venues ici ?

— Je te l'ai déjà dit.

Ciri s'ébroua, se pinça les lèvres, puis talonna vivement sa monture. La jument se mit à zigzaguer ; il s'en fallut de peu qu'elle tombe sur un attelage qui venait en sens inverse. Son cocher se leva de son siège et s'apprêtait à l'incendier dans un langage fleuri de charretier, mais, à la vue de Yennefer, il se rassit promptement et se plongea dans une analyse minutieuse de l'état de ses propres galoches.

— Tu te regimbes de cette manière encore une fois, la prévint Yennefer, et nous serons fâchées. Tu te conduis comme un chevreau,

tu me fais honte...

— Tu veux me faire entrer dans une école, c'est ça ? Je ne veux pas !

— Moins fort. Les gens nous observent.

— C'est toi qu'ils observent, pas moi ! Je ne veux aller dans aucune école ! Tu m'avais promis de toujours rester avec moi, et maintenant tu veux me laisser ! Toute seule ! Je ne veux pas me retrouver toute seule.

— Ce ne sera pas le cas. À l'école, il y a beaucoup d'enfants de ton âge. Tu vas avoir un tas de copines.

— Je ne veux pas de copines. Je veux être avec toi et avec... Je pensais que...

Yennefer se retourna violemment.

— Qu'est-ce que tu pensais ?

— Je pensais qu'on allait voir Geralt. (Ciri releva la tête d'un air provocateur.) Je sais bien à quoi tu réfléchissais durant tout le voyage. Et pourquoi tu soupirais la nuit...

— Assez, siffla la magicienne. (En voyant ses yeux flamboyants, Ciri plongeait la tête dans la crinière de son cheval.) Tu as dépassé les limites. Je te rappelle que le temps où tu pouvais ruer dans les brancards est révolu. Et ce par ta propre volonté. Maintenant, tu dois être docile. Tu feras ce que je te dirai de faire. Tu as bien compris ? (Ciri hocha la tête.) Ce que je t'ordonnerai de faire sera ce qu'il y a de mieux pour toi. Toujours. C'est pourquoi tu vas m'écouter et exécuter mes ordres. C'est clair ? Arrête ton cheval. Nous sommes arrivées.

— C'est cette école ? ronchonna Ciri en levant les yeux sur la somptueuse façade du bâtiment. C'est déjà...

— Pas un mot de plus. Descends. Et conduis-toi comme il faut. Ce n'est pas l'école ; elle est à Aretuza, pas à Gors Velen. Ça, c'est une banque.

— Et que vient-on faire dans une banque ?

— Réfléchis. Descends, je te dis. Pas dans la flaque ! Laisse ton cheval, il y a un service pour ça. Enlève tes gants. On n'entre pas dans une banque avec des gants de voyage. Regarde-moi. Arrange ton béret. Mets ton col comme il faut. Redresse-toi. Tu ne sais pas quoi faire de tes mains ? Eh bien, ne fais rien !

Ciri soupira.

Des domestiques, nombreux, débouchèrent des portes du bâtiment ; ils se bousculaient, se confondaient en saluts. C'étaient des nains. Ciri les contemplant avec curiosité. Bien qu'aussi petits, râblés et barbus que Yarpen Zigrin, ils ne lui rappelaient en rien son ami, ni ses « garçons ». Ils avaient les cheveux plus gris, ils étaient tous vêtus des mêmes uniformes, ils étaient quelconques. Et obséquieux, ce qu'on ne pouvait en aucun cas dire de Yarpen ni de ses « garçons ».

Elles entrèrent à l'intérieur. L'élixir magique agissant toujours, l'apparition de Yennefer provoqua aussitôt une grande agitation, des allées et venues, des révérences, d'autres saluts obséquieux et des « Prêt à vous servir, madame ! ». Seule l'apparition d'un nain incroyablement gros, richement vêtu et à la barbe blanche mit un terme à ce chaos.

— Chère Yennefer ! tonna le nain en faisant tinter une chaîne en or qui pendait le long de son énorme cou et descendait bien en dessous de sa barbe blanche. Mais quelle surprise ! Et quel honneur, surtout ! Je t'en prie, je t'en prie, viens dans mon bureau ! Et vous, ne restez pas là plantés à regarder ! Au travail, à vos bouliers ! Wilfli, ramène tout de suite au bureau une bouteille de castel-de-neuf, année... Tu sais parfaitement quelle année. Allez, au pas de course ! Permets-moi, Yennefer. C'est une vraie joie de te voir. Tu es... sacrebleu ! d'une beauté... à couper le souffle !

— Tu n'as pas mauvaise mine non plus, Giancardi, dit en souriant la magicienne.

— Oui, bien sûr. Je t'en prie, je t'en prie, entre dans mon bureau. Mais non, voyons, non, les dames d'abord. Tu connais le chemin, n'est-ce pas, Yennefer ?

Il faisait un peu sombre dans le bureau et il y régnait une fraîcheur agréable ; une odeur particulière flottait dans l'air, qui rappelait à Ciri la tour de Jarre le scribouillard ; c'était l'odeur de l'encaustique, des parchemins, et de la poussière qui recouvrait les meubles en chêne, les gobelins et les vieux livres.

— Asseyez-vous, je vous en prie. (Le banquier écarta un lourd fauteuil de la table pour Yennefer ; il posa sur Ciri un regard plein de curiosité.) Humm...

— Donne-lui un livre, Molnar, lui dit la magicienne, l'air de rien, quand elle surprit son regard. Elle adore les livres. Elle va s'asseoir au bout de la table et ne nous dérangera pas. N'est-ce pas, Ciri ?

La jeune fille ne jugea pas utile d'acquiescer.

— Un livre ? Hum hum ! répéta le nain d'un air préoccupé en s'avançant vers la commode. Qu'est-ce que nous avons ici ? Oh ! le livre des recettes et des dépenses... Non, pas ça. *Droits douaniers et droits portuaires*... Non plus. *Crédit et crédit documentaire* ? Non. Oh ! et ça, qu'est-ce que ça fait ici ? Le diable seul le sait... Mais ça conviendra sans doute parfaitement. Tiens, jeune demoiselle.

Le livre avait pour titre *Physiologus*. Il était très vieux et tout déchiré. Ciri parcourut la couverture et quelques pages avec précaution. L'ouvrage l'intéressa aussitôt, car il traitait de monstres mystérieux et de bêtes féroces et il contenait de nombreuses gravures. Durant les minutes qui suivirent, elle s'efforça de partager son attention entre le livre et la conversation qu'avaient engagée la

magicienne et le nain.

— As-tu des listes pour moi, Molnar ?

— Non. (Le banquier versa du vin à Yennefer et se servit.) Je n'en ai pas reçu de nouvelles. Je t'avais transmis les dernières, qui remontent à plus d'un mois, par le moyen convenu.

— Je les ai reçues, merci. Et est-ce que, par hasard... quelqu'un se serait intéressé à ces listes ?

— Ici, non, dit en souriant Molnar Giancardi, mais tu as visé juste, ma chère. La banque des Vivaldi m'a informé, en toute confidentialité, qu'on avait essayé de pister les listes. Leur filiale à Vengerberg a découvert également qu'on avait tenté de suivre les opérations de ton compte personnel. L'un des employés s'est révélé peu loyal.

Le nain s'interrompt, regarda la magicienne par-dessous ses sourcils broussailleux. Ciri dressa l'oreille. Yennefer se taisait, elle jouait avec son étoile d'obsidienne.

— Vivaldi, reprit le banquier en baissant la voix, n'a pas pu, ou n'a pas voulu, mener d'enquête dans cette affaire. Le clerc malhonnête et soupçonné de corruption est tombé, en état d'ébriété, dans un fossé et il s'y est noyé. Malheureux accident. Dommage. Trop de hâte, trop de précipitation...

— Le dommage est faible, et brefs sont les regrets. (La magicienne fit la lippe.) Je sais qui s'intéresse à mes listes et à mon compte, l'enquête de Vivaldi n'aurait conduit à aucune révélation.

— Si c'est ce que tu penses... (Giancardi se gratouilla la barbe.) Tu te rends sur l'île de Thanedd, Yennefer ? À cette assemblée universelle des sorciers ?

— En effet.

— Pour décider du sort du monde ?

— N'exagérons rien.

— Différents ragots circulent, dit sèchement le nain, et des choses diverses se produisent.

— Lesquelles, si ce n'est pas indiscret ?

— Depuis l'année dernière, dit Giancardi en se lissant la barbe, on observe des mouvements bizarres en politique fiscale... Je sais, cela ne t'intéresse pas...

— Parle.

— On a doublé l'impôt personnel et l'hiberna, les impôts prélevés directement par les autorités militaires. Tous les marchands et les entrepreneurs doivent en plus payer au Trésor royal un tout nouvel impôt, « le dixième sou », soit un sou supplémentaire pour chaque souverain de chiffre d'affaires. En outre, l'impôt personnel et le fouage ont augmenté pour les nains, les gnomes, les elfes et les hobberas. S'ils exercent une activité commerciale ou productive, ils doivent en plus

payer une donative obligatoire pour les non-humains, qui s'élève à dix pour cent de leurs revenus. Ainsi, je donne au Trésor plus de soixante-dix pour cent de ce que je gagne. Ma banque, toutes filières comprises, donne annuellement aux Quatre Royaumes six cents grivnas. Pour ton information, c'est presque trois fois le montant de la quarte qu'un duc ou un comte puissant paie par trimestre pour une censive de taille.

— Les humains ne paient pas la donative pour l'armée ?

— Non. Ils ne paient que l'hiberna et l'impôt personnel.

— Et, par conséquent, ajouta la magicienne en hochant la tête, ce sont les nains et les autres non-humains qui financent la campagne menée dans les bois contre les Scoia'tael. Je m'attendais à quelque chose de ce genre. Mais qu'ont à voir les impôts avec l'assemblée de Thanedd ?

— Ils se passent toujours quelque chose après vos assemblées, maugréa le banquier. Cette fois, d'ailleurs, je compte qu'il en sera autrement. J'espère que votre assemblée fera en sorte que tout cela s'arrête. Je serais très heureux, par exemple, si ces étranges variations des prix pouvaient cesser.

— Sois plus clair.

Le nain s'affala dans son fauteuil et plaça ses doigts sur son ventre, dissimulé sous sa barbe.

— J'exerce mon métier depuis un bon bout de temps, dit-il. Suffisamment longtemps pour pouvoir relier certains mouvements monétaires à certains faits. Or, dernièrement, les prix des pierres précieuses ont fortement augmenté. Parce qu'il y a une demande les concernant.

— On échange des espèces contre des bijoux pour éviter les pertes liées aux oscillations des cours et de la parité des monnaies ?

— En effet. Mais les pierres précieuses ont une autre grande vertu. Une escarcelle de brillants de plusieurs onces placée dans la poche a une valeur de quelque cinquante grivnas ; or une telle somme en monnaie pèse vingt-cinq livres et, pour la contenir, il faut plutôt un grand sac. Avec une escarcelle dans la poche, on se sauve bien plus vite qu'avec un sac sur l'épaule. Et on a les deux mains libres, ce qui n'est, pas sans importance. D'une main, on peut tenir sa femme, et de l'autre, si la nécessité s'en fait sentir, envoyer bouler quelqu'un.

Ciri pouffa de rire tout bas, mais Yennefer, d'un regard menaçant, la réduisit aussitôt au silence.

— Ainsi, dit-elle en relevant la tête, certains se préparent par avance à la fuite. Et pour aller où, puis-je savoir ?

— C'est le Grand Nord qui revient le plus souvent. Hengfors, Kovir, Poviss. D'abord, parce que c'est loin, effectivement ; ensuite, parce que ces pays sont neutres et ont de bonnes relations avec Nilfgaard.

— Je vois. (La magicienne avait toujours son sourire mauvais sur les lèvres.) Ainsi donc, certains se retrouvent des brillants dans la poche, leur femme à leur côté, et en route pour le Nord... N'est-ce pas trop tôt ? Bah ! Peu importe. Qu'est-ce qui a encore augmenté, Molnar ?

— Les barques.

— Quoi ?

— Oui, les barques, répéta le nain, et il sourit de toutes ses dents. Tous les fabricants de bateaux du littoral construisent des barques commandées par les quartiers-maîtres de l'armée du roi Foltest. Ces derniers paient bien et passent sans cesse de nouvelles commandes. Si tu as de l'argent à placer, Yennefer, investis dans les barques. C'est une affaire en or. Tu fabriques des canots avec des roseaux et des écorces, tu établis les factures pour des bateaux en pin de première qualité, et tu partages les bénéfices moitié-moitié avec le quartier-maître...

— Ne plaisante pas, Giancardi. De quoi s'agit-il ?

— Ces barques sont transportées vers le sud, reprit bon gré mal gré le banquier en regardant le plafond. À Sodden et à Brugge, sur la Iaruga. Mais, d'après ce que je sais, elles ne servent pas à pêcher le poisson de la rivière. On les a cachées dans les bois, sur la rive droite. L'armée, paraît-il, s'exerce pendant des heures à y entrer et à en sortir. À sec, pour l'instant.

— Ah ! (Yennefer se mordilla les lèvres.) Mais pourquoi certains sont-ils si pressés de partir vers le nord ? La Iaruga se trouve au sud.

— Il est une crainte, justifiée, marmonna le nain en jetant un œil à Ciri, selon laquelle l'empereur Emhyr var Emreis ne serait pas enthousiasmé d'apprendre que les barques en question ont été mises à l'eau. Certains considèrent qu'une telle initiative pourrait mettre Emhyr en colère ; en attendant, il est préférable de se trouver le plus loin possible de la frontière de Nilfgaard... Par la peste, que ça tienne au moins jusqu'à la moisson. Quand la moisson sera passée, je pousserai un soupir de soulagement. Mais si quelque chose doit se produire, ça se produira avant.

— Les récoltes seront engrangées, dit lentement Yennefer.

— C'est sûr. Il est difficile de faire paître les chevaux sur du chaume, et l'on assiège longtemps une forteresse aux greniers à blé bien remplis... Le temps est favorable aux agriculteurs et les récoltes s'annoncent plutôt bonnes... Oui, le temps est beau au-delà de toute expression. Le soleil chauffe, la pluie peut toujours se faire attendre ! Et, à Dol Angra, la Iaruga est peu profonde... On peut facilement la traverser à pied. Dans les deux sens.

— Pourquoi Dol Angra ?

— J'espère que je peux te faire confiance ? (Le banquier se lissa la

barbe et lança à la magicienne un regard vif et perçant.)

— C'est le cas depuis toujours, Giancardi. Et rien n'a changé.

— Dol Angra, dit lentement le nain, c'est la Lyrie et Aedirn, qui sont des alliés militaires de la Témérie. Tu n'imagines tout de même pas que Foltest, en achetant des barques, escomptait en profiter tout seul ?

— Non, répondit lentement la magicienne. Je ne le crois pas. Merci pour l'information, Molnar. Qui sait, peut-être as-tu raison finalement ? Peut-être réussirons-nous malgré tout à influencer sur le sort du monde et des gens qui le peuplent ?

— Vous autres, magiciens, n'oubliez pas les nains, gronda Giancardi, ni leurs banques.

— On tâchera. Puisqu'on en parle...

— Je suis tout ouïe.

— Molnar, j'ai des frais. Et, si je retire quelque chose du compte de Vivaldi, quelqu'un risque de nouveau de se noyer, donc...

— Yennefer, l'interrompit le nain, tu as chez moi un crédit illimité. Le massacre de Vengerberg a eu lieu il y a très longtemps. Toi, tu as peut-être oublié, mais moi je ne l'oublierai jamais. Personne, dans la famille des Giancardi, ne l'oubliera. De combien as-tu besoin ?

— Mille cinq cents orins de Témérie, par transfert sur la filiale de Cianfanelli à Ellander, au profit du temple de Melitele.

— C'est réglé. Transfert intéressant, les dons à des temples sont exonérés d'impôts. Quoi d'autre ?

— À combien s'élèvent maintenant les droits d'inscription annuels à l'école d'Aretuza ?

Ciri dressa l'oreille.

— Mille deux cents couronnes de Novigrad, dit Giancardi. Pour une nouvelle adepte, il faut ajouter le coût de l'immatriculation, soit deux cents couronnes environ.

— Ça a augmenté, par la malpeste !

— Tout a augmenté. On ne regarde pas à la dépense pour les adeptes, elles vivent comme des reines à Aretuza. Et la moitié de la ville en vit : les tailleurs, les cordonniers, les confiseurs, les livreurs...

— Je sais. Verse deux mille couronnes sur le compte de l'école. Versement anonyme. En indiquant qu'il s'agit des droits d'inscription et d'un acompte sur les frais de scolarité... d'une nouvelle adepte.

Le nain éloigna sa plume, il jeta un regard à Ciri et sourit d'un air entendu. La jeune fille faisait mine de feuilleter son livre, mais elle écoutait attentivement.

— C'est tout, Yennefer ?

— Encore trois cents couronnes de Novigrad pour moi, en espèces. Il me faudra au moins trois robes pour l'assemblée de Thanedd.

— Pourquoi en espèces ? Je vais te donner des chèques bancaires. Pour un montant de cinq cents couronnes. Le prix des tissus importés a aussi sacrément augmenté, et tu ne vas pas porter de la laine ou du lin, n'est-ce pas ? Si tu as besoin de quelque chose, pour toi-même ou la future adepte de l'école d'Aretuza, sache que mes magasins et entrepôts te sont ouverts.

— Merci. Sur quel pourcentage nous mettons-nous d'accord ?

— Le pourcentage, Yennefer, répondit le nain en relevant la tête, tu l'as payé d'avance à la famille Giancardi. Au moment du massacre de Vengerberg. Ne parlons plus de ça.

— Je n'aime pas avoir de telles dettes, Molnar.

— Moi non plus. Mais moi, je suis un vendeur, un nain des affaires. Je sais ce qu'est un engagement. J'en connais la valeur. Je te le répète, ne parlons plus de ça. Tu peux considérer ce que tu m'as demandé comme réglé. Idem pour ce que tu ne m'as pas demandé.

Yennefer haussa les sourcils.

— Un certain sorcelleur qui t'est proche, gloussa Giancardi, a récemment visité la ville de Dorian. On m'a rapporté qu'il y avait contracté une dette de cent couronnes chez un usurier. Celui-ci travaille pour moi. J'effacerai cette dette, Yennefer.

La magicienne jeta un œil à Ciri et se mordit les lèvres.

— Molnar, dit-elle froidement,, ne pousse pas le bouchon trop loin. Je doute qu'il me considère toujours comme une proche, et, s'il apprend que sa dette a été effacée, il va me détester et plus encore, aucun doute là-dessus. Tu le connais pourtant, c'est un homme d'honneur, ça tourne à l'obsession chez lui. Ça fait longtemps qu'il est passé à Dorian ?

— Une dizaine de jours. Puis on l'a vu à la Petite Couvée. De là, d'après ce qu'on m'a dit, il est allé à Hirundum, parce que des fermiers du coin l'avaient appelé pour une mission. Un de ces monstres à tuer, comme d'habitude...

— Et, comme d'habitude, pour le tuer, il est payé des clopinettes qui ne suffiront pas (la voix de Yennefer se modifia légèrement) à payer les soins s'il se fait esquinter par le monstre. C'est toujours la même chose... Si tu souhaites effectivement faire quelque chose pour moi, Molnar, mets ton nez là-dedans. Contacte les fermiers d'Hirundum et augmente le prix de la récompense. De sorte qu'il ait de quoi vivre.

— Comme d'habitude, pouffa Giancardi. Et s'il finit par l'apprendre ?

Yennefer fixa son regard sur Ciri, laquelle observait et tendait l'oreille sans même essayer de faire semblant de s'intéresser à la lecture de *Physiologus*.

— Et par qui devrait-il l'apprendre ?

Ciri baissa le regard. Le nain sourit d'un air entendu, et se lissa la barbe.

— Iras-tu du côté d'Hirundum avant de te rendre sur Thanedd ? Fortuitement, bien entendu...

— Non. (La magicienne détourna son regard.) Je n'irai pas. Changeons de sujet, Molnar.

Giancardi continuait à se lisser la barbe ; il regarda Ciri. Celle-ci baissa la tête, se racla la gorge et se dandina sur sa chaise.

— C'est juste, confirma-t-il. Il est temps de changer de sujet. Mais ce livre ennuie le plus clairement du monde ta protégée... Notre conversation aussi. Et ce dont je voudrais à présent discuter avec toi va, comme je le soupçonne, l'ennuyer plus encore... Le sort du monde, le sort des nains dans ce monde, celui de leurs banques, c'est un thème quelque peu ennuyeux pour une jeune fille, de surcroît future récipiendaire d'Aretuza... Accorde-lui un peu de liberté, Yennefer. Qu'elle aille se balader un peu dans la cité...

— Oh oui ! s'écria Ciri.

La magicienne tressaillit. Elle s'apprêtait à ouvrir la bouche pour protester, mais elle changea soudain d'idée. Ciri n'en était pas certaine, mais il lui semblait que le léger clin d'œil qui avait accompagné la proposition du banquier avait influencé cette décision.

— Que cette jeune fille aille admirer les merveilles de la vieille cité de Gors Velen, ajouta Giancardi avec un large sourire. Elle est en droit de profiter un peu de sa liberté avant... Aretuza. Quant à nous, nous ferons encore un brin de causette à propos de certaines affaires... disons... personnelles. Ne t'inquiète pas, je ne suis pas en train de suggérer que la fillette aille se promener seule, bien que ce soit une ville sûre. Je vais lui adjoindre un compagnon, et un protecteur. L'un de mes plus jeunes clercs...

— Pardonne-moi, Molnar, dit Yennefer sans répondre à son sourire, mais je n'ai pas l'impression que, par les temps qui courent, même dans une ville sans danger, la compagnie d'un nain...

— Ça ne m'a même pas effleuré l'esprit ! frémit Giancardi. Un nain ? Certes non ! Le clerc dont je parle est le fils d'un respectable marchand, un homme, si je puis m'exprimer ainsi, bien sous tous rapports, dans tous les sens du terme. Tu pensais que je n'embauchais ici que des nains ? Hé, Wilfli ! Fais-moi venir ici Fabio, et au pas de course !

— Ciri. (La magicienne s'avança vers la fillette et se pencha légèrement vers elle.) Que ce soit bien clair : aucune bêtise, et surtout que je n'aie pas à avoir honte. Et, avec le clerc, tuournes sept fois ta langue avant de parler, saisi ? Promets-moi de faire attention à ce que tu fais et à ce que tu dis. Ne fais pas de signe avec la tête. Une promesse doit se faire à voix haute.

— Je te le promets, dame Yennefer.

— Regarde aussi le soleil de temps en temps. À midi, tu rentreras. À midi exactement. Et, au cas où... Non, je ne crois pas que quelqu'un te reconnaisse. Mais, si tu remarquais quelqu'un qui t'observe un peu trop...

La magicienne fouilla dans son sac ; elle en sortit un petit œil-de-chat marqué de runes, taillé en forme de clepsydre.

— Cache-le dans ta bourse. Ne le perds pas. En cas de besoin... Tu te souviens de la formule magique ? Mais sois discrète, la mise en œuvre provoque un écho puissant, et l'amulette en action envoie des ondes. Si quelqu'un était réceptif à la magie dans les parages, au lieu de te camoufler, tu risquerais de te dévoiler. Ah ! j'oubliais... Voilà aussi pour toi... au cas où tu voudrais tacher quelque chose.

— Merci, dame Yennefer.

Ciri plaça l'amulette et l'argent dans sa bourse, puis elle regarda avec intérêt le garçon qui venait d'entrer en courant dans le bureau. Il était couvert de taches de rousseur, ses cheveux étaient bouclés, châtain clair, et retombaient sur le col montant de son uniforme gris de clerc.

— Fabio Sachs, dit Giancardi en guise de présentation.

Le garçon s'inclina poliment.

— Fabio, voici dame Yennefer, notre honorable invitée et vénérée cliente. Et cette demoiselle, sa pupille, souhaiterait visiter la ville. Tu vas l'accompagner, lui servir de guide et de protecteur.

Le garçon s'inclina une nouvelle fois, cette fois clairement en direction de Ciri.

— Ciri, dit froidement Yennefer, lève-toi, s'il te plaît.

La jeune fille obéit, quelque peu étonnée, car elle connaissait suffisamment l'usage pour savoir qu'il n'était pas nécessaire qu'elle se lève. Puis elle comprit aussitôt. Le clerc, il est vrai, avait l'air d'être du même âge qu'elle, mais il faisait une tête de moins.

— Molnar, dit la magicienne, qui doit prendre soin de qui, ici ? Tu ne pourrais pas, pour cette mission, dépêcher quelqu'un au gabarit un tantinet plus... impressionnant ?

Le garçon rougit et regarda son patron d'un air interrogateur. Giancardi acquiesça d'un signe de tête. Le garçon s'inclina une nouvelle fois.

— Gente dame, lança-t-il d'un trait, sans timidité aucune. Je ne suis peut-être pas grand, mais on peut compter sur moi. Je connais bien la cité, les faubourgs, et tous les environs. Je vais prendre soin de cette damoiselle du mieux que je le pourrai. Et lorsque moi, Fabio Sachs le jeune, fils de Fabio Sachs, je fais quelque chose du mieux possible, alors... alors plus d'un grand ne m'arrive pas à la cheville.

Yennefer le regarda pendant quelques minutes, puis se tourna

vers le banquier.

— Je te félicite, Molnar, dit-elle. Tu sais choisir tes employés. Ton plus jeune clerc te donnera dans l'avenir pleine satisfaction. Assurément, la valeur n'attend pas le nombre des années. Ciri, je te confie en toute confiance aux bons soins de Fabio Sachs le jeune, fils de Fabio Sachs, car c'est un homme sérieux et digne de confiance.

Le garçon rougit jusqu'à la racine de ses cheveux châtain clair. Ciri sentit qu'elle aussi prenait des couleurs.

— Fabio. (Le nain ouvrit un coffret, et farfouilla parmi les espèces sonnantes et rébuchantes qui s'y trouvaient.) Tiens, voilà un deminoble et trois... et deux pièces de cinq souverains. Pour le cas où la jeune demoiselle aurait des souhaits. Si elle n'en avait pas, tu les rapporterai. Bon, vous pouvez y aller.

— À midi, Ciri, lui rappela Yennefer. Pas une seconde de plus.

— Je sais, je sais.

— Je m'appelle Fabio, dit le garçon dès qu'ils eurent dévalé l'escalier et se furent retrouvés dans la rue animée. Et toi, tu t'appelles Ciri, c'est ça ?

— Oui.

— Que veux-tu visiter à Gors Velen, Ciri ? La rue principale ? l'impasse des Orfèvres ? le port maritime ? ou peut-être la place du marché et la foire ?

— Tout.

— Hum...s'inquiéta le garçon. Nous n'avons que jusqu'à midi... Le mieux serait d'aller sur la place. C'est jour de marché aujourd'hui, on pourra y voir un tas de choses intéressantes ! Et avant cela, nous irons jusqu'à la muraille, d'où l'on a une vue sur toute la baie et sur la célèbre île de Thanedd. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Allons-y.

Dans les rues, des charrettes roulaient en grondant, des chevaux et des bœufs se traînaient, les tonneliers faisaient rouler leurs tonneaux, partout régnaient le vacarme et la précipitation. Ciri était quelque peu étourdie par ce va-et-vient et toute cette cohue ; elle descendit maladroitement du trottoir de bois et se retrouva dans la boue et le fumier jusqu'aux chevilles. Fabio voulut la prendre par le bras, mais elle s'écarta violemment.

— Je sais marcher toute seule !

— Hum... Bien sûr. Allons-y, alors. Ici, là où nous sommes, c'est la rue principale de la ville. Elle s'appelle Kardo et relie les deux portes, la Porte principale et la Porte maritime. Par ici, tu vois, on va à l'hôtel de ville. Tu vois cette tour avec la girouette en or ? Eh bien c'est justement l'hôtel de ville. Et là-bas, là où il y a une enseigne colorée, c'est l'auberge *Au corset déboutonné*. Mais, euh... on ne va pas aller là-bas. On va aller, tiens, par ici, on va prendre un raccourci par

le marché aux poissons qui se tient près de la rue du Détour.

Ils tournèrent dans l'impasse et sortirent directement sur une placette enclavée dans les murs des maisons. La placette regorgeait d'étals, de tonnelets et de barriques ; la forte odeur de poisson qui en émanait envahissait les narines. C'était l'heure de la criée, bruyante, animée, les crieurs et les acheteurs s'efforçaient de couvrir les rires des mouettes qui tournoyaient au-dessus d'eux. Au pied des murs, des chats, assis, faisaient mine de n'être pas intéressés le moins du monde par les poissons.

— Ta maîtresse, dit soudain Fabio en slalomant entre les étals, est très sévère.

— Je sais.

— Ce n'est pas quelqu'un de ta famille proche, n'est-ce pas ? Ça se voit tout de suite.

— Ah oui ? Et à quoi donc ?

— Elle est très belle, dit Fabio avec la sincérité désarmante, cruelle et désinvolte propre aux jeunes hommes.

Ciri se retourna tel un ressort, mais avant qu'elle ait eu le temps de gratifier Fabio d'une remarque cinglante à propos de ses taches de rousseur ou de sa taille, le garçon la tirait déjà parmi les charrettes, les barriques et les étals, tout en lui expliquant que le beffroi qui dominait la place s'appelait le beffroi du Brigand, que les pierres qui avaient servi à sa construction provenaient du fond de la mer, et que les arbres qui poussaient à ses pieds s'appelaient des platanes.

— Tu es terriblement silencieuse, Ciri, constata-t-il soudain.

— Moi ? fit Ciri en prenant un air étonné. Nullement ! Simplement j'écoute attentivement ce que tu dis. Tu as une manière de raconter très intéressante, tu sais ? Justement, je voulais te demander...

— Je t'écoute, vas-y.

— Est-ce qu'il y a loin d'ici à... d'ici à la ville d'Aretuza ?

— Pas du tout ! Parce que Aretuza, ça n'a rien d'une ville. Grimpons sur les remparts, je vais te montrer. Tiens, l'escalier est là.

La muraille était élevée et les marches étaient raides. Fabio était en nage et avait du mal à reprendre son souffle : rien d'étonnant à cela, car il bavardait sans cesse. Ciri apprit que les remparts qui ceinturaient la cité de Gors Velen étaient de construction récente, bien plus récente que l'ensemble de la ville, bâti du temps des elfes, qu'ils faisaient trente-cinq pieds de haut et qu'il s'agissait de remparts casematés, comme on les appelait, faits de pierres de taille et de briques crues, parce que ce matériel était plus résistant aux coups de bélier.

Au sommet, ils furent accueillis par le vent revigorant de la mer, qui les enveloppa. Après l'atmosphère viciée, épaisse et immobile de la

ville, Ciri huma cet air frais avec joie. Elle s'accouda sur le rebord de la muraille, regardant d'en haut les eaux du port teintées de voiles colorées.

— Qu'est-ce que c'est, Fabio ? cette montagne, là-bas ?

— C'est l'île de Thanedd.

L'île semblait toute proche. Et ne ressemblait pas à une île. On aurait dit un gigantesque pilier enfoncé dans les fonds marins, une grande ziggourat. Une route en faisait le tour, comme une spirale, ainsi que des escaliers en zigzag et des terrasses. Celles-ci verdoyaient de bosquets et de jardins, et, parmi la verdure, accrochées aux roches comme les hirondelles à leur nid, pointaient des tours blanches et élancées ainsi que des coupoles décoratives qui couronnaient des groupes d'immeubles entourés de galeries. Les édifices ne donnaient pas du tout l'impression d'avoir été construits, ils semblaient avoir été façonnés dans les versants mêmes de cette montagne marine.

— Ce sont les elfes qui ont construit tout ça, précisa Fabio. Grâce à la magie elfique, dit-on. Depuis des temps immémoriaux pourtant, Thanedd appartient aux sorciers. Près du sommet, là où tu vois les coupoles brillantes, se trouve le palais Garstang. Dans quelques jours s'y tiendra la plus grande des assemblées de magiciens. Et là, regarde, tout en haut, cette grande tour solitaire avec des créneaux, c'est Tor Lara, la tour de la Mouette...

— Est-ce qu'il est possible de s'y rendre par voie terrestre ? C'est vraiment tout près !

— Oui, c'est possible. Il y a un pont qui relie les rives de la baie à l'île. On ne le voit pas parce qu'il est caché par les arbres. Tu vois ces toits rouges au pied de la montagne ? C'est le palais Loxia. Le pont mène à cet endroit. On est obligé de passer par Loxia pour atteindre la route qui mène aux terrasses du haut.

— Et là où il y a ces charmantes petites galeries et ces petits ponts ? Et les jardins ? comment font-ils pour adhérer à la roche sans que tout s'écroule ? Qu'est-ce que c'est que ce palais ?

— C'est justement Aretuza, dont tu me parlais. Il y a là-bas une célèbre école pour jeunes magiciennes.

— Ah ! (Ciri se passa la langue sur les lèvres.) Alors c'est là... Fabio ?

— Oui ?

— Ça t'arrive de voir les jeunes magiciennes qui étudient dans cette école ? À Aretuza ?

Le garçon la regarda, clairement étonné.

— Mais bien sûr que non ! Personne ne les voit ! Elles n'ont pas le droit de quitter l'île ni de venir en ville. Et personne n'a accès au territoire de l'école. Même le burgrave et le bailli, quand ils ont à faire avec les magiciennes, ne peuvent aller que jusqu'à Loxia. Au niveau le

plus bas.

— C'est ce que je pensais. (Ciri secoua la tête, le regard fixé sur les toits lumineux d'Aretuza.) Ce n'est pas une école, c'est une prison. Située sur une île, sur un rocher, au-dessus d'un précipice. Une prison et rien d'autre.

— Il y a un peu de ça, reconnut Fabio après un instant de réflexion. Il est plutôt difficile d'en sortir... Mais non, ce n'est pas comme en prison. Les adeptes, après tout, sont de jeunes demoiselles. Il faut les protéger.

— De quoi ?

— Mais..., hoqueta le garçon, tu sais bien...

— Non, je ne sais pas.

— Hum... Je pense que... Allons, Ciri, personne ne les enferme à l'école de force, quand même. C'est elles-mêmes qui le souhaitent...

— Mais bien sûr ! (Ciri sourit d'un air canaille.) Elles le souhaitent, alors elles sont enfermées dans cette prison. Si elles ne le voulaient pas, elles ne se laisseraient pas enfermer là-dedans. C'est pas sorcier. Suffit de se tirer à temps. Avant même de s'y retrouver, parce que après ça peut être difficile...

— Comment ça ? Se sauver ? Et où devraient-elles...

— Elles, l'interrompt Ciri, elles n'avaient sans doute nulle part où aller, les pauvres... Dis-moi, Fabio, où est la ville de... Hirundum ?

Le garçon la regarda, surpris.

— Hirundum ? Ce n'est pas une ville, dit-il, c'est une grande ferme. C'est là que se trouvent les vergers et les potagers qui fournissent en fruits et légumes toutes les villes avoisinantes. On y trouve aussi des étangs dans lesquels on élève des carpes et d'autres poissons...

— Quelle distance y a-t-il entre ici et Hirundum ? Par où faut-il passer ? Montre-moi.

— Et pourquoi tu veux savoir ça ?

— Je t'ai demandé de me montrer le chemin.

— Tu vois cette route qui mène vers l'ouest ? là où il y a les charrettes ? C'est justement par là qu'on va à Hirundum. C'est à quelque quinze milles d'ici, tout à travers bois.

— Quinze milles, répéta Ciri. Ce n'est pas loin, si on a un bon cheval... Merci, Fabio.

— Pourquoi me remercies-tu ?

— Peu importe. Maintenant, conduis-moi à la place du marché. Tu me l'as promis.

— Allons-y.

Il régnait sur le marché de Gors Velen un vacarme et une cohue comme Ciri n'en avait jamais vu. En comparaison, le bruyant marché aux poissons qu'ils avaient traversé peu de temps auparavant faisait

l'effet d'un temple silencieux. De fait, la place était gigantesque ; malgré cela, Ciri avait l'impression qu'ils ne pourraient l'observer tout au plus que de loin : il était inutile de songer ne serait-ce qu'à se frayer un chemin jusqu'au lieu de la foire. Fabio, cependant, tenant Ciri par la main, se glissa avec détermination dans la foule en effervescence. Immédiatement, la tête de Ciri se mit à tourner.

Les vendeurs s'égosillaient, les acheteurs criaient plus fort encore, des enfants, perdus dans la foule, hurlaient ou pleurnichaient. Le bétail mugissait, les brebis bêlaient, la volaille cancanait et caquetait. Des nains artisans battaient avec acharnement quelques tôles avec leur marteau, et, sitôt qu'ils s'interrompaient pour se désaltérer, ils se mettaient à jurer comme des charretiers. De plusieurs points de la place, des fifres, des lyres et des cymbales se mirent à résonner ; de toute évidence, des ménestrels et des musiciens donnaient un spectacle. Et comme si ce n'était pas suffisant, quelqu'un qu'on ne voyait pas dans la cohue incessante soufflait dans une trompette en cuivre. Assurément pas un musicien.

Ciri fit un bond pour éviter un cochon qui passait au trot en poussant des grognements perçants, et elle retomba sur des cages contenant des poules. Bousculée, elle piétina quelque chose de mou qui se mit à miauler. Ciri fit un saut de côté, et il s'en fallut d'un cheveu qu'elle ne tombe sous le sabot d'une bête énorme, puante, laide et effrayante qui heurtait les gens de ses flancs velus.

— Qu'est-ce que c'était ? gémit-elle en retrouvant son équilibre.

— Un chameau, répondit Fabio. N'aie pas peur.

— Je n'ai pas peur ! Qu'est-ce que tu crois ?

Elle regarda autour d'elle avec intérêt. Elle observa le travail des hobberas qui, sous les yeux du public, fabriquaient des bibelots décoratifs en peau de chèvre ; elle fut enchantée par les magnifiques poupées présentées sur l'étal d'un couple de demi-elfes. Elle admira les productions en malachite et en jade qu'un gnome morne et râleur avait exposées. Sur l'établi d'un armurier, elle jeta un coup d'œil intéressé et connaisseur aux épées. Elle observa des jeunes filles qui tressaient des paniers en osier. Et en arriva à la conclusion qu'il n'y avait rien de pire que de travailler.

Le souffleur de trompette ne soufflait plus. Sans doute l'avait-on achevé.

— C'est quoi, cette odeur si appétissante ?

— Des beignets. (Fabio palpa sa bourse.) Tu as envie d'en manger un ?

— J'ai envie d'en manger deux.

Le vendeur leur servit trois beignets, il prit la pièce de cinq souverains que Fabio lui tendait et lui rendit quatre billons, dont un qu'il cassa en deux. Ciri retrouvait peu à peu sa contenance et

observait la scène en dévorant avidement le premier de ses beignets.

— Est-ce que l'expression « ça vaut pas un sou cassé » vient de là ? demanda-t-elle en attaquant son second beignet.

— Oui. (Fabio avala le sien.) Tu sais bien qu'il n'y a pas de plus petite monnaie que le sou. On n'utilise donc jamais de demi-sous là d'où tu viens ?

— Non. (Ciri se lécha les doigts.) Là d'où je viens, on utilisait des ducats en or. De toute façon, tout ce cassage était inutile.

— Pourquoi ça ?

— Parce que j'ai envie de manger un troisième beignet.

Ces douceurs fourrées à la confiture de prunes agirent comme le plus miraculeux des élixirs. L'humeur de Ciri s'améliora, et la place grouillante de monde cessa de l'intimider ; elle commença même à l'apprécier. Elle ne permit plus à Fabio de la traîner derrière lui et le conduisit elle-même à l'endroit où régnait la plus grande affluence, où un individu, grimpé sur des tonneaux qui lui servaient de tribune improvisée, haranguait les passants. L'orateur était un homme rondouillard d'âge mûr. Au vu de sa tête rasée et de sa robe de bure, Ciri reconnut en lui un prêtre itinérant. Elle en avait déjà vu de semblables qui s'arrêtaient parfois au temple de Melitele, à Ellander. La mère Nenneke n'en parlait jamais autrement qu'en les traitant de « fanatiques imbéciles ».

— Il n'existe qu'un droit unique sur terre ! braillait le gros prêtre. Le droit divin ! La nature entière est soumise à ce droit, toute la terre, et tout ce qui vit sur cette terre ! Et les sortilèges et la magie sont contraires à ce droit ! Les sorciers sont donc maudits. Et le jour de la colère est proche où les flammes venues des cieux détruiront leur île immonde. Alors les murs de Loxia, d'Aretuza et de Garstang, derrière lesquels se réunissent justement ces païens afin de mettre au point leurs intrigues, tomberont ! Ces murs tomberont...

— Et faudra les reconstruire, fils de chienne, murmura un compagnon maçon, vêtu d'une blouse maculée de chaux, qui se tenait près de Ciri.

— Je vous adjure, pieuses et bonnes personnes, vociférait le prêtre, de ne jamais faire confiance aux sorciers. Ne vous adressez pas à eux, ni pour un conseil ni pour une prière. Ne vous laissez pas duper par leur belle allure ni par leurs discours polis, parce qu'en vérité, je vous le dis, ces prétendus sorciers sont comme les tombeaux blanchis : beaux à l'extérieur, mais remplis d'os minés par les vers et la pourriture à l'intérieur.

— Vous avez vu, un peu, dit une jeune femme qui portait un panier rempli de carottes, comme il est fort en gueule. Il aboie après les sorciers parce qu'il les jalouse, voilà tout.

— Pour sûr, approuva le maçon, visez-le un peu, il a la boule à

zéro et la panse qui traîne jusqu'aux genoux, alors que les sorciers sont d'une beauté ! Ils ne prennent pas un gramme, ne perdent pas un cheveu... Quant aux magiciennes, ah ! quelles merveilles...

— Parce qu'elles ont vendu leur âme au diable en échange de la beauté éternelle ! lança un individu de petite taille qui portait un marteau de cordonnier à la ceinture.

— Tu dis des sottises, faiseur de godasses. S'il n'y avait pas ces bonnes demoiselles d'Aretuza, ça fait longtemps que tu aurais fichu le camp avec tes sacs. Grâce à elles, tu as de quoi bouffer !

Fabio tira Ciri par la manche ; ils se frayèrent de nouveau un chemin dans la foule, qui les emporta vers le centre de la place. Ils entendirent le roulement d'un tambour et de grands éclats de voix qui appelaient à faire moins de bruit. La foule n'avait pas le moins du monde l'intention de se calmer, mais cela ne dérangeait absolument pas le déclamateur perché sur son estrade en bois. Il avait une voix sonore et entraînée et savait s'en servir.

— Nous portons à votre connaissance, se mit-il à brailler en déroulant un rouleau de parchemin, qu'Hugo Ansbach, de la race des hobberas, est déchu de ses droits pour avoir accordé le gîte et le couvert, dans sa propre maison, à ces elfes scélérats qu'on surnomme les Écureuils. Même sanction pour Justin Ingvar, forgeron, de la race des nains, qui a forgé pour ces mêmes vauriens des pointes pour leurs flèches. En conséquence de quoi le burgrave les proclame tous deux hors la loi et ordonne qu'ils soient pourchassés. Une récompense sera offerte à qui les attrapera : cinquante couronnes sonnantes et trébuchantes. Mais celui qui leur donne couvert ou asile, celui-là sera considéré comme leur complice et la même peine lui sera appliquée. Et s'ils sont attrapés dans un village ou un bourg, c'est tout le village ou le bourg qui paiera son tribut...

— Et qui est-ce qui donnerait asile à des hobberas ? s'écria quelqu'un dans la foule. Qu'on aille donc les chercher dans leurs fermes à eux, et on les trouvera. Au trou, tous ces non-humains !

— Pas au trou ! au gibet !

Le déclamateur s'apprêtait à poursuivre la lecture des déclarations du burgrave et du conseil de la ville, mais Ciri s'en désintéressa. Elle était sur le point d'échapper à la foule lorsqu'elle sentit soudain une main impudente, ne devant rien au hasard et – c'est peu de le dire – particulièrement habile, sur sa fesse.

Faire volte-face dans cette cohue paraissait impossible. Mais Ciri, à Kaer Morhen, avait appris à se mouvoir dans des endroits difficiles. Elle se retourna et fut quelque peu troublée. Juste face à elle se tenait un jeune prêtre au crâne rasé qui affichait un sourire arrogant, bien rodé. « Eh bien alors ? disait ce sourire, que vas-tu faire maintenant ? Tu vas rougir joliment et les choses en resteront là, pas vrai ? »

Le prêtre, visiblement, n'avait jamais eu affaire à l'élève de Yennefer.

— Bas les pattes, crâne d'œuf ! vociféra Ciri, pâlisant de rage. Pince donc ton propre derrière, espèce de... espèce de blanchisseur de tombeaux !

Comme le prêtre, prisonnier de la foule, ne pouvait plus bouger, elle s'apprêtait à en profiter pour lui donner un coup de pied dans le derrière, mais Fabio l'en empêcha et l'emmena rapidement loin du prêtre et du lieu de l'incident. Quand il vit qu'elle tremblait de colère, il la régala, pour la calmer, de quelques petites galettes parsemées de sucre en poudre qui firent momentanément oublier à Ciri l'algarade. Ils s'arrêtèrent près d'un étal d'où ils avaient vue sur l'échafaud et le pilori. Il n'y avait toutefois aucun malfaiteur attaché au pilori, et l'échafaud, quant à lui, était décoré de guirlandes de fleurs et servait de décor à un groupe de musiciens ambulants, costumés comme des arlequins, qui jouaient de la cithare comme des casseroles et taquinaient la cornemuse et le fifre. Une fille aux cheveux noirs, jeune, qui portait un gilet sans manches à paillettes, chantait et dansait en agitant de petits tambourins et en faisant claquer ses petits souliers :

*Une magicienne se promenant dans la clairière,
par des vipères fut mordue,
Les reptiles ont tous crevé.
La magicienne seule en vie est restée.*

La foule rassemblée autour de l'échafaud riait à s'en faire péter la panse et applaudissait en rythme. Le vendeur de galettes jeta une nouvelle louchée sur l'huile frémissante. Fabio se lécha les doigts et tira Ciri par la manche.

Les étals sans nombre proposaient tous des choses appétissantes. Ciri et Fabio mangèrent encore un biscuit à la crème chacun ; plus tard, ils se partagèrent une anguille fumée, ensuite ils goûtèrent à quelque chose d'étrange, qui était planté sur des bâtonnets. Plus tard encore, ils s'arrêtèrent près de tonneaux contenant du chou fermenté et se servirent, comme des clients qui goûtent avant d'acheter en plus grande quantité. Quand ils se furent rassasiés sans avoir rien payé, la marchande les traita de petits merdeux.

Ils allèrent plus loin. Avec l'argent qui lui restait, Fabio acheta un panier de poires bergamotes. Ciri regarda le ciel, mais vit qu'il n'était pas encore midi.

— Fabio ? Et ces tentes et ces cabanons là-bas, au pied du mur, c'est quoi ?

— Diverses attractions. Tu veux aller voir ?

— Oui.

Devant la première tente se tenaient exclusivement des hommes. Ils étaient visiblement excités et ne tenaient pas en place. Des sons de flûte parvenaient à la foule depuis l'intérieur.

— « Leila la noire... (Ciri déchiffrait avec peine l'inscription bancale sur la bâche) dévoile avec ses danses tous les secrets de son corps. » En voilà une idiotie ! Quels secrets ?

— Viens, allons plus loin, dit Fabio en activant le mouvement et en rougissant légèrement. Oh ! Regarde, ça c'est curieux. Une voyante qui prédit l'avenir. Il me reste justement deux sous, ça suffira...

— Ça vaut pas le coup, dit Ciri d'une voix nasillarde. Pour deux sous, tu parles d'une prophétie ! Pour faire des prophéties, il faut être prophétesse. La voyance, c'est un grand art. Même parmi les magiciennes, une sur cent seulement possède de telles capacités...

— Une voyante a prédit à ma sœur aînée qu'elle allait se marier, intervint le garçon, et ça s'est réalisé. Ne fais pas ta mauvaise tête, Ciri. Viens, on va se faire lire notre avenir...

— Je ne veux pas me marier. Je ne veux pas de prédictions. Il fait très chaud, et ça pue l'encens sous cette tente. Je n'y entrerai pas. Si tu veux, vas-y tout seul, je t'attendrai. Mais je me demande bien à quoi te servira une prophétie... Qu'est-ce que tu voudrais savoir ?

— Eh bien, balbutia Fabio, plus que tout, j'aimerais savoir... si je vais voyager. J'aimerais bien voyager. Visiter le monde entier...

Il le fera, pensa soudainement Ciri, qui sentit sa tête tourner. Il naviguera sur de grands voiliers blancs... Il atteindra des contrées que personne avant lui n'aura vues... Fabio Sachs, le découvreur... On donnera son nom à un cap, à la limite d'un continent, qui aujourd'hui n'a pas encore de nom. À cinquante-quatre ans, ayant une femme, un fils et trois filles, il mourra loin de sa maison et des siens... d'une maladie qui aujourd'hui n'a pas encore de nom...

— Ciri ! Qu'as-tu ?

Elle se passa la main sur la figure. Elle avait l'impression d'émerger des fonds d'un lac profond et glacial, de revenir à la surface.

— Ce n'est rien, marmonna-t-elle en regardant autour d'elle et en reprenant conscience. Ma tête s'est mise à tourner... C'est à cause de la chaleur. Et à cause de cet encens dans la tente...

— Plutôt à cause de ce chou, dit sérieusement Fabio. On n'aurait pas dû en manger autant. Dans mon ventre aussi, ça gargouille.

— Je n'ai rien ! (Ciri releva prestement la tête, elle se sentait réellement mieux. Les pensées qui avaient traversé son esprit comme un ouragan s'étaient dissipées, égarées dans sa mémoire.) Viens, Fabio. On va plus loin.

— Tu veux une poire ?

— Évidemment que j'en veux une.

Au pied des remparts, un groupe de gamins jouait à la toupie pour de l'argent. Comme si l'on maniait un fouet, il fallait, par une adroite secousse, imprimer un mouvement giratoire à la toupie, qui était soigneusement entourée d'un fil, de façon à lui faire décrire des cercles à l'intérieur de terrains tracés à la craie. À ce jeu, Ciri avait ruiné la majorité des garçons de Skellige, et elle avait aussi dépouillé toutes les adeptes du temple de Melitele. Elle élaborait déjà une technique pour prendre part au jeu et dépouiller les gamins – non seulement de leurs billons, mais aussi de leurs futals tout rapiécés – quand son attention fut soudain attirée par des éclats de voix.

Au pied de la muraille et des marches en pierre, dans un renforcement tout au bout de la rangée de tentes et de cabanons, on pouvait voir un enclos bizarre, semi-circulaire, constitué de bâches tendues sur des perches d'une toise de long. Entre deux toises, l'entrée était protégée par un homme grand, marqué par la variole, vêtu d'une cotte piquée et d'un pantalon à rayures rentré dans des bottes de marin. Un petit groupe de personnes était agglutiné devant lui. Après avoir jeté dans le creux de la main du grêlé quelque menue monnaie, les gens disparaissaient tour à tour derrière la bâche. Le grêlé fourrait l'argent dans un ravissant sac de jaconas qu'il faisait tinter, et il se mettait à brailler de sa voix éraillée :

— Par ici, bonnes gens, par ici ! Vous verrez de vos propres yeux le monstre le plus terrifiant que les dieux aient jamais créé ! Horreur et épouvante ! Un basilic vivant, une terreur venimeuse en provenance des déserts zerricans ! Le diable incarné, un mangeur d'hommes à l'appétit inassouvi ! Jamais encore vous n'avez vu un tel monstre, braves gens. Il vient tout juste d'être capturé, ramené de par-delà les mers sur un vaisseau ! Vous verrez un basilic vivant, cruel ! Vous le verrez de vos propres yeux parce que jamais plus, nulle part, vous ne verrez le même ! C'est votre dernière chance ! Ici, avec moi, pour seulement trois souverains de cinq ! Deux pour les femmes et les gosses !

— Ah ! dit Ciri en chassant une guêpe venue se coller sur sa poire. Un basilic ? Et vivant, en plus ? Il faut absolument que je voie ça. Jusqu'à présent, je n'en ai vu que sur des estampes. Viens, Fabio !

— Je n'ai plus d'argent...

— Moi, j'en ai. Je paierai pour toi. Viens, courage !

— Il en faut six. (Le grêlé jeta un regard aux billons qu'on lui avait jetés dans la paume.) C'est moins cher seulement pour les femmes avec des gosses.

— Lui, dit Ciri en désignant Fabio de sa poire, c'est un gosse, et moi, je suis une femme.

— C'est moins cher seulement pour les femmes avec des gosses dans les bras, grogna le grêlé. Allez, rajoute encore deux pièces, petite

maligne, ou bien dégage et laisse passer les autres. Dépêchez-vous, braves gens ! Plus que trois places de libres !

Derrière l'enceinte formée par les bâches, des habitants se tassaient en un cercle compact autour d'une estrade constituée de planches serrées et sur laquelle était installée une cage en bois recouverte d'un tapis. Après avoir laissé entrer les derniers spectateurs et ainsi affiché complet, le grêlé sauta sur l'estrade, prit un long bâton et s'en servit pour soulever le tapis. Une odeur de charogne et une désagréable puanteur de reptile envahirent l'air. Les spectateurs frémirent et s'écartèrent légèrement.

— Soyez prudents, braves gens, annonça le grêlé. Ne venez pas trop près, parce que c'est dangereux !

Dans la cage, bien trop étroite pour lui, un gros lézard couvert d'écailles sombres au dessin étrange était roulé en pelote. Lorsque le grêlé frappa la cage de sa perche, le reptile se démena, il fit grincer ses écailles contre les barreaux, tendit son long cou et émit un sifflement perçant en découvrant ses dents blanches et tranchantes en forme de cône, qui contrastaient fortement avec la peau quasi noire formée par les écailles autour de sa gueule. Les spectateurs poussèrent des « Oh ! » et des « Ah ! ». Un petit chien aux longs poils, dans les bras d'une femme qui avait l'air d'une marchande, laissa échapper un aboiement perçant.

— Regardez attentivement, bonnes gens, les interpella le grêlé, et réjouissez-vous que des monstres pareils ne vivent pas dans nos contrées ! Voici un affreux basilic de la lointaine Zerricane ! Ne vous approchez pas, n'approchez pas, car il a beau être enfermé dans sa cage, rien qu'avec son haleine, il peut vous empoisonner !

Ciri et Fabio se frayèrent enfin un chemin à travers le cercle des spectateurs.

— Le basilic, c'est la bête la plus venimeuse du monde ! poursuivait le grêlé du haut de sa tribune en s'accrochant à son bâton comme un garde à sa hallebarde. Car le basilic, c'est le roi de toutes les vipères ! S'il y avait plus de basilics, ce monde serait réduit en poussière. Ce monstre, c'est une aubaine extrêmement rare, parce qu'il naît d'un œuf pondu par un coq. Et, braves gens, vous le savez parfaitement, ce n'est pas n'importe quel coq qui va pondre des œufs, mais seulement un sacré dégueulasse qui sera capable, comme la poule couveuse, de présenter son cul à un autre coq.

Les spectateurs réagirent d'un même rire à la fine plaisanterie, ou, devrait-on dire, à l'excellente saillie ! Seule Ciri ne riait pas. Elle ne cessait d'observer attentivement le monstre qui, agacé par le bruit, se pelotonnait, donnait des coups contre les barreaux de la cage en les mordillant, et s'efforçait en vain de déployer les membranes blessées de ses ailes dans sa prison trop étroite.

— Les œufs pondus par un tel coq doivent être couvés par cent un serpents venimeux ! poursuivit le grêlé. Et quand de cet œuf sort un basilic...

— Ce n'est pas un basilic, affirma Ciri en mordant dans sa bergamote.

Le grêlé la regarda de travers.

— Je disais donc, poursuivit-il, que, lorsque l'œuf éclot, alors le basilic se met à bouffer tous les serpents du nid, il absorbe leur venin, sans subir aucun dommage. Ensuite il s'imprègne tellement de ce poison lui-même qu'il arrive à tuer ses proies non seulement d'un coup de dents ou en le touchant simplement, mais aussi avec son haleine. Et si un chevalier sur sa monture transperce le basilic avec sa lance, le venin circule le long de l'arme et terrasse d'un coup d'un seul l'homme et son cheval !

— Ça, c'est n'importe quoi, dit Ciri à voix haute en recrachant un pépin.

— C'est la vérité vraie, protesta le grêlé. Il tue le cheval, et son chevalier avec !

— Bien sûr !

— Tais-toi, jeune fille ! s'écria la marchande au chien. Ne t'en mêle pas. On a envie d'écouter et de s'émerveiller.

— Ciri, arrête, murmura Fabio en lui donnant un coup de coude.

Elle maugréa contre lui et attrapa une autre poire dans le panier.

— Face au basilic, reprit le grêlé en élevant la voix pour couvrir le bruit grandissant parmi les spectateurs, dès qu'il entend son chuintement, chaque animal s'enfuit à toutes jambes. Chaque animal ? Mais qu'est-ce que je raconte ? Même un dragon a peur du basilic ! même un cocodrile ! Or un cocodrile, c'est vraiment effrayant – ceux qui en ont déjà vu le savent bien. Un seul animal, je dis bien un seul, ne craint pas le basilic, et cet animal, c'est la fouine. Quand elle tombe sur ce monstre dans le désert, elle se précipite aussi vite qu'elle peut dans la forêt et, là, elle se met à chercher des herbes connues d'elle seule, puis elle les mange. Et alors le basilic ne lui fait plus peur, et elle peut le tuer d'une simple morsure...

Ciri pouffa de rire et fit entendre un bruit de lèvres ininterrompu, franchement peu distingué.

— Dis donc, la maligne, s'emporta le grêlé, si quelque chose n'est pas à ton goût, alors du balai ! Pas la peine de te forcer à écouter ni à regarder le basilic !

— Ce n'est pas du tout un basilic !

— Ah non ? Et qu'est-ce que c'est alors, mademoiselle je-sais-tout ?

— Une wyvern, affirma Ciri en jetant la queue de sa poire et en se léchant les doigts. Une simple wyvern. Jeune, pas très grande, affamée

et sale. Mais c'est une wyvern, un point c'est tout. « Wyvere », en Langage ancien.

— Visez un peu, hurla le grêlé, sur quelle fille intelligente et instruite on est tombés ! Ferme ton clapet, parce que si je te...

— Eh là ! intervint un jeune homme blond, en pèlerine d'écuyer sans armoiries, coiffé d'un béret de velours. (Il tenait par le bras une jeune fille pâlotte et fragile vêtue d'une robe couleur abricot.) Du calme, monsieur l'attrapeur d'animaux ! Ne menacez pas une noble demoiselle si vous ne voulez pas être copieusement corrigé par mon épée. Et qui plus est, on dirait bien que ça sent l'escroquerie par ici !

— Quelle escroquerie, jeune chevalier ? s'étrangla le grêlé. Elle ment, cette morve... Je voulais dire, cette demoiselle de noble naissance se trompe ! C'est bel et bien un basilic !

— C'est une wyvern, répéta Ciri.

— Mais quelle vern donc ! Un basilic, je vous dis ! Regardez un peu comme il est atroce, comme il siffle, comme il mord sa cage ! Voyez sa denture ! Il a une denture, je le jure, comme...

— Comme celle d'une wyvern, brailla Ciri.

— Puisque tu te crois si maligne, dit le grêlé en lui jetant un regard perçant que n'aurait pas renié un authentique basilic, approche-toi donc ! Avance, qu'elle t'envoie son haleine dans la figure ! Et tout le monde te verra alors t'écrouler quand le poison t'aura rendu toute bleue ! Allez, approche !

— Avec plaisir.

Ciri arracha sa main de l'étreinte de Fabio et fit un pas en avant.

— Je ne le permettrai pas ! s'écria le blond damoiseau qui abandonna sa compagne abricot et barra le passage à Ciri. Cela ne peut être ! Tu t'exposes trop, gente dame.

Ciri, que jamais personne n'avait encore nommée ainsi, rougit légèrement ; elle regarda le jeune homme et battit des cils selon une méthode déjà maintes fois éprouvée auprès de Jarre le scribouillard.

— Il n'y a aucun risque, noble chevalier, dit-elle en souriant d'un air séducteur, en dépit des avertissements de Yennefer qui lui rappelait par trop souvent la parabole de l'idiot et du fromage. Il ne m'arrivera rien. Ce prétendu souffle venimeux est une pure invention.

— J'aimerais rester auprès de toi malgré tout. (Le jeune homme posa la main sur le manche de son épée.) Pour te protéger et te défendre... Le permets-tu ?

— Je le permets.

Ciri ignorait pourquoi l'expression de colère qu'elle lisait sur le visage de la jeune fille abricot lui procurait un tel plaisir.

— C'est moi qui la protège et la défends. (Fabio redressa la tête et regarda le damoiseau d'un air de défi.) Et j'y vais aussi avec elle !

— Messieurs ! (Ciri se rengorgea et redressa son nez.) Un peu

de dignité. Pas de bousculade. Il y en aura pour tout le monde.

Le cercle des spectateurs ondoya et grommela tandis que Ciri se rapprochait franchement de la cage ; elle sentait presque le souffle des deux garçons sur sa nuque. La wyvern émit un sifflement de rage et se débattit ; un relent de reptile envahit les narines de Ciri. Fabio renifla bruyamment, mais Ciri ne recula pas. Elle s'approcha plus près encore et tendit la main ; elle pouvait presque toucher la cage. Le monstre se jeta sur les barreaux qu'il se mit à érafler avec ses dents. La foule de nouveau ondoya, et quelqu'un poussa un cri.

— Alors ? (Ciri se retourna, les poings fièrement serrés sur ses hanches.) Suis-je morte ? Ce prétendu monstre venimeux m'a-t-il empoisonnée ? S'il s'agit d'un basilic, alors moi je suis...

Elle s'interrompt en voyant les visages du damoiseau et de Fabio blêmir soudainement. Elle se retourna en un éclair et vit deux des barreaux de la cage céder sous la poussée de la salamandre furibonde qui arrachait les clous rouillés du châssis.

— Sauvez-vous ! s'écria-t-elle à gorge déployée. La cage est en train de lâcher !

Les spectateurs se précipitèrent en criant vers la sortie. Quelques-uns tentèrent de traverser la bâche, mais ils ne réussirent qu'à s'y empêtrer les uns les autres, et se retrouvèrent tous sens dessus dessous, dans un grouillement braillard. Le damoiseau saisit Ciri par le bras au moment précis où celle-ci tentait de sauter sur le côté. Résultat, tous deux chancelèrent, trébuchèrent et tombèrent, faisant par là même trébucher Fabio. Le chien poilu de la marchande se mit à aboyer, le grêlé, à blasphémer abominablement, et la jeune fille abricot, complètement désorientée, à piailler de manière épouvantable.

Les barreaux de la cage se brisèrent avec fracas, et la wyvern s'arracha de sa prison. Le grêlé sauta en bas de l'estrade et s'efforça de la retenir avec sa perche, mais le monstre, d'un seul coup de patte, le désarma, se recroquevilla avant de le cingler au visage de sa queue épineuse, réduisant les joues grêlées en une bouillie sanglante. La wyvern déploya ses ailes blessées en chuintant ; de l'estrade, elle prit son envol et tenta de quitter le sol pour se jeter sur Ciri, Fabio et le damoiseau. La jeune fille abricot s'évanouit et tomba de tout son long sur le dos. Ciri prit son élan pour sauter, mais comprit qu'elle n'en aurait pas le temps.

C'est le chien poilu qui les sauva ; il s'était échappé des bras de sa maîtresse (celle-ci était tombée et se retrouvait entortillée dans ses jupes, au nombre de six). En aboyant faiblement, le canidé se jeta sur le monstre. La wyvern siffla, se souleva, piétina le chien de ses griffes ; dans un mouvement sinueux et incroyablement vif, elle s'enroula et lui planta ses dents dans la nuque. Le chien se mit à japper

sauvagement.

Le damoiseau se redressa prestement sur ses genoux et tendit la main sur le côté, mais il ne trouva pas le manche de son épée ; Ciri avait été plus rapide. D'un mouvement fulgurant, elle avait sorti l'épée de son fourreau et fait un demi-tour sur elle-même en bondissant. La wyvern se redressa ; coincé dans sa gueule, entre ses dents, pendouillait le museau déchiqueté du chien.

Tous les mouvements que Ciri avait appris à Kaer Morhen revenaient d'eux-mêmes, lui semblait-il, presque indépendamment de sa volonté, sans qu'elle fasse d'efforts. Elle taillada la wyvern, surprise, au niveau de l'abdomen, et se dégagea aussitôt en faisant un tour sur elle-même, tandis que la salamandre, qui s'était jetée sur elle, retombait sur le sable, du sang jaillissant de son corps. Ciri sauta par-dessus la bête en évitant habilement sa queue sifflante ; avec précision, force et assurance, elle fendit le cou du monstre et, par réflexe, elle fit un bond de côté – une esquive devenue désormais inutile – et répéta aussitôt son geste en tranchant cette fois-ci la queue de la bête. La wyvern se tordit encore une fois et s'immobilisa ; seule sa queue de serpent ondulait encore et battait en dispersant du sable tout autour d'elle.

Ciri fourra rapidement dans la main du damoiseau son glaive ensanglanté.

— Le danger est passé ! s'écria-t-elle à l'adresse de la foule en fuite et des spectateurs encore empêtrés dans la bâche. Le monstre a été tué. Ce vaillant chevalier l'a occis...

Brusquement, elle ressentit un poids dans la poitrine, son estomac se mit à tourner et sa vue se brouilla. Elle sentit quelque chose la percuter avec une force redoutable par-derrière au point qu'elle en claqua des dents. Elle regarda autour d'elle, éperdue. Ce qui l'avait percutée, c'était le sol.

— Ciri, murmura Fabio qui s'était agenouillé auprès d'elle. Qu'est-ce que tu as ? Dieu du ciel ! Tu es pâle comme la mort...

— Dommage, bredouilla-t-elle, que tu ne puisses pas te voir.

Les gens s'agglutinèrent autour d'elle. Plusieurs d'entre eux frappaient le corps de la wyvern avec des bâtons et des pelles, quelques-uns pensaient la blessure du grêlé, les autres lançaient des vivats à l'adresse du damoiseau héroïque, l'impavide tueur de dragons, le seul qui ait réussi à conserver son sang-froid et à empêcher un massacre. Le damoiseau ranimait la jeune fille abricot, observant toujours, stupéfait et abasourdi, la lame de son épée couverte d'un filet de sang séché.

— Mon héros... (La jeune fille s'éveilla et jeta ses bras autour du cou du damoiseau.) Mon sauveur ! Mon bien-aimé !

— Fabio, dit Ciri d'une voix faible en voyant les gardes

municipaux se frayer un chemin dans la cohue. Aide-moi à me relever et partons d'ici. Vite.

— Les pauvres enfants... (Une grosse dame en coiffe les regarda alors qu'ils s'échappaient furtivement de l'attroupement.) Vous l'avez échappé belle ! Ah, s'il n'y avait eu ce vaillant chevalier, vos mères auraient versé toutes les larmes de leur corps !

— Renseignez-vous pour savoir auprès de qui ce jeune homme est écuyer ! s'écria un artisan en tablier de cuir. Il mérite la ceinture et les éperons pour son acte !

— Et l'attrapeur de bêtes sauvages, au pilori ! Le fouet, il mérite le fouet ! Ramener un tel monstre dans la cité, parmi la population...

— De l'eau, vite ! La jeune fille s'est encore évanouie !

— Mon pauvre Moucheron ! beugla soudain la marchande, penchée sur ce qui restait de son clébard frisé. Mon malheureux toutou !.. Mes gens ! Attrapez cette fille, cette friponne qui a réveillé le dragon. Où est-elle ? Capturez-la ! Ce n'est pas l'attrapeur de monstres qui est responsable de tout ça, c'est elle !

Les gardes de la ville, aidés par de nombreux volontaires, commençaient à se frayer un chemin parmi la foule et à regarder autour d'eux. Ciri avait réussi à maîtriser ses vertiges.

— Fabio, murmura-t-elle. Séparons-nous. On se retrouve dans un instant dans la petite rue par laquelle nous sommes venus. Va. Et si quelqu'un t'arrêtait et te posait des questions sur moi, tu ne me connais pas et tu ne sais pas qui je suis.

— Mais... Ciri...

— Va !

Elle serra dans son poing l'amulette de Yennefer et elle marmonna les incantations de mise en action. Le sortilège œuvra en un clin d'œil, et il était plus que temps. Les gardes, qui se bouscuaient déjà dans sa direction, s'arrêtèrent, désorientés.

— Morbleu ! fit l'un d'eux, ébahi, alors qu'il regardait pourtant Ciri droit dans les yeux. Elle est où ? J viens juste de la voir...

— Là-bas ! Là-bas ! s'écria un deuxième garde en indiquant la direction opposée.

Ciri se retourna et s'éloigna, toujours légèrement étourdie et affaiblie par sa récente montée d'adrénaline et par l'activation de l'amulette. Celle-ci fonctionnait à merveille, personne, absolument personne ne lui prêtait attention. Résultat, avant qu'elle ait réussi à s'extirper de la foule, elle fut bousculée, on lui marcha sur les pieds, elle reçut un nombre incalculable de coups. Par miracle, elle évita de se faire écrabouiller par un coffre en bois qui avait été précipité du haut d'un chariot. C'est tout juste si elle ne fut pas éborgnée par une fourche. Les formules magiques, comme elle le constatait, avaient leurs bons et leurs mauvais côtés, et possédaient autant de qualités

que de défauts.

L'effet créé par l'amulette ne durait pas longtemps. Ciri n'avait pas suffisamment de pouvoir pour la maîtriser et prolonger la durée de l'incantation. Par chance, le sortilège cessa d'agir au bon moment, alors qu'elle s'extrayait de la foule et apercevait Fabio qui l'attendait dans la ruelle.

— Oh là là ! dit le garçon. Enfin tu es là, Ciri ! Je m'inquiétais...

— C'était inutile. Allons-y, vite. Midi est déjà passé, je dois rentrer.

— Tu t'en es pas mal tirée avec ce monstre. (Le garçon la regarda avec admiration.) Mais tu t'es sauvée bien vite ! Où as-tu appris ça ?

— Quoi ? C'est le damoiseau qui a tué la wyvern.

— Ce n'est pas vrai. J'ai vu...

— Tu n'as rien vu ! Je t'en prie, Fabio, pas un mot de cette histoire à qui que ce soit. Tu n'en parles à personne, tu m'entends ? Et surtout pas à dame Yennefer. Si elle l'apprenait, elle m'en ferait voir...

Elle se tut.

— Eux, là-bas, dit-elle en indiquant la direction du marché derrière elle, ils avaient raison. C'est moi qui ai excité la wyvern... C'est à cause de moi...

— Ce n'est pas à cause de toi, la contredit Fabio avec conviction. La cage était pourrie et assemblée n'importe comment. Elle pouvait céder à tout instant, dans une heure, demain, après-demain... Il valait mieux que ça arrive maintenant, parce que tu as sauvé...

— Le damoiseau a sauvé les spectateurs, hurla Ciri. Le damoiseau, tu comprends ! Fourre-toi ça dans le crâne une bonne fois pour toutes ! Je te le dis : si tu me trahis, je te transforme en... en quelque chose d'horrible ! Je connais des sortilèges. Je vais t'ensorceler...

— Eh là ! (Une voix retentit de derrière.) Ça suffit comme ça !

L'une des deux femmes qui marchaient derrière eux avait les cheveux noirs, bien lisses, des yeux étincelants et des lèvres étroites. Elle portait un court manteau de satin violet, garni d'une fourrure de vair, jeté sur ses épaules.

— Pourquoi n'es-tu pas à l'école, adepte ? demanda-t-elle d'une voix froide et sonore en toisant Ciri de son regard perçant.

— Attends un peu, Tissaia, dit l'autre femme, plus jeune, grande, aux cheveux clairs et qui portait une robe verte très décolletée. Je ne la connais pas. Elle n'est sans doute pas...

— Si, l'interrompit la femme aux cheveux sombres. Je suis certaine que c'est l'une de tes filles, Rita. Tu ne les connais pas toutes, voyons. C'est l'une de celles qui se sont échappées de Loxia en profitant de la pagaille au moment du transfert. Et elle va nous l'avouer tout de suite. Alors, adepte, j'attends.

— Quoi ? fit Ciri en fronçant les sourcils.

La femme serra ses lèvres minces, ajusta les manchettes de ses gants.

— À qui as-tu volé l'amulette de camouflage ? Ou peut-être quelqu'un te la-t-il donnée ?

— Quoi ?

— Ne mets pas ma patience à l'épreuve, adepte. Nom, classe, nom de ta préceptrice. Vite !

— Pardon ?

— Tu fais l'idiot, adepte ? Ton nom ! Comment t'appelles-tu ?

Ciri serra les dents, et ses yeux verts s'embrasèrent.

— Anna Ingeborga Klopstock, prononça-t-elle effrontément.

La femme leva la main et Ciri comprit aussitôt l'énormité de son erreur. Un jour, lassée des caprices répétés de la jeune fille, Yennefer lui avait montré comment fonctionnait le sortilège de paralysie. La sensation avait été exceptionnellement affreuse. C'était la même à présent.

Fabio poussa un cri sourd et se rua vers elle, mais la seconde femme, celle aux cheveux clairs, l'attrapa par le col et le cloua sur place. Le garçon tenta de s'échapper, mais la femme avait une poigne de fer. Ciri ne pouvait même pas remuer le petit doigt. Elle avait l'impression de s'enraciner progressivement. La femme aux cheveux foncés se pencha dans sa direction et plongea ses yeux étincelants dans les siens.

— Je ne suis pas partisane des punitions corporelles, dit-elle d'une voix glaciale, arrangeant de nouveau les manchettes de ses gants, mais je vais faire en sorte que tu sois flagellée. Non pour avoir désobéi, ni pour avoir volé une amulette ou fait l'école buissonnière. Ni même parce que tu portes un habit illicite, que tu te promènes avec un garçon et que tu discutes avec lui de sujets dont il est interdit de parler. Tu seras flagellée pour n'avoir pas reconnu la maîtresse suprême.

— Non, s'écria Fabio. Ne lui fais pas de mal, noble dame ! Je suis clerc à la banque de messire Molnar Giancardi, et cette damoiselle est...

— Ferme-là, gueula Ciri, fer...

L'incantation de bâillonnement fut lancée brutalement et rapidement. Ciri sentit le goût du sang dans sa bouche.

— Alors ? (La femme aux cheveux clairs brusqua Fabio. Elle relâcha le col chiffonné du garçon qu'elle se mit à lisser d'un geste tendre.) Parle. Qui est cette jeune fille insolente ?

Dans un clapotis de vagues, Margarita Laux-Antille émergea du bassin en faisant gicler l'eau autour d'elle. Ciri ne put s'empêcher de l'observer. Elle avait vu Yennefer nue plus d'une fois et n'imaginait pas que quelqu'un puisse avoir une plus belle silhouette. Elle se trompait. En voyant Margarita Laux-Antille nue, les statues de marbre des déesses et des nymphes auraient elles-mêmes rougi de jalousie.

La magicienne saisit le seau en bois contenant l'eau froide et le renversa sur son buste ; elle s'ébroua et, ce faisant, jura avec indécence.

— Hé, jeune fille ! dit-elle en faisant signe à Ciri. Sois gentille et donne-moi une serviette. Allons, cesse donc de me faire la tête.

Ciri pesta en silence, toujours fâchée. Quand Fabio avait révélé qui elle était, les magiciennes l'avaient exposée à la risée de tous en la traînant de force à travers la moitié de la ville. L'affaire, il va de soi, s'éclaircit sur-le-champ à la banque de Giancardi. Les magiciennes s'excusèrent auprès de Yennefer et expliquèrent leur attitude. De fait, les adeptes d'Aretuza avaient été temporairement transférées à Loxia, les locaux de l'école devant servir à héberger les participants à l'assemblée des magiciens ainsi que leurs invités.

Profitant de la confusion au moment du transfert, plusieurs adeptes avaient pris la poudre d'escampette pour faire l'école buissonnière en ville. Margarita Laux-Antille et Tissaia de Vries, alertées par l'activation de l'amulette de Ciri, avaient pris celle-ci pour l'une des vagabondes.

Les magiciennes s'étaient excusées auprès de Yennefer, mais aucune n'avait eu l'idée de faire de même auprès de Ciri. Yennefer les avait écoutées tout en regardant Ciri, dont les oreilles étaient devenues écarlates. Mais le plus malheureux était Fabio : Molnar Giancardi lui passa un tel savon que le garçon en eut les larmes aux yeux. Ciri avait pitié de lui, mais, d'un autre côté, elle en était fière : il avait tenu parole et n'avait pas soufflé mot de la wyvern.

De fait, Yennefer connaissait parfaitement Tissaia et Margarita. Les magiciennes l'invitèrent au *Héron d'argent*, la meilleure auberge de Gors Velen – et la plus chère –, où Tissaia de Vries était descendue à son arrivée, retardant, pour des raisons connues d'elle seule, son départ pour l'île. Margarita Laux-Antille, dont il s'avéra qu'elle était la rectrice d'Aretuza, avait accepté l'invitation de son aînée et partageait temporairement son gîte avec la magicienne. L'auberge était véritablement luxueuse et possédait au sous-sol ses propres bains, que Margarita et Tissaia avaient loués pour leur usage exclusif, payant pour cela une somme inimaginable. Bien entendu, Yennefer et Ciri furent invitées à en profiter. Résultat, depuis déjà plusieurs heures, toutes les quatre barbotaient à tour de rôle dans le bassin et suaient

dans la vapeur, tout en cancanant sans discontinuer.

Ciri tendit une serviette à la magicienne. Margarita lui pinça délicatement la joue. La jeune fille pesta de nouveau puis sauta dans le bassin, faisant bruyamment clapoter l'eau qui sentait le romarin.

— Elle nage comme un petit phoque, dit en éclatant de rire Margarita tandis qu'elle se prélassait auprès de Yennefer sur une paillasse en bois. Et gracieuse comme une naïade ! Tu me la laisses, Yenna ?

— C'est pour ça que je l'ai amenée ici.

— En quelle année dois-je l'inscrire ? Elle connaît les bases ?

— Oui. Mais qu'elle commence comme les autres, par les Fröbeliennes. Cela ne lui fera pas de mal.

— C'est sensé, dit Tissaia de Vries, occupée à mettre correctement en place les timbales sur la plaque en marbre de la table, recouverte d'une fine couche de vapeur condensée. C'est sensé, Yennefer. Ce sera plus facile pour l'enfant de commencer en même temps que les autres novices.

Ciri sauta hors du bassin, s'assit sur le bord de la margelle et essora ses cheveux, laissant ses jambes barboter dans l'eau. Yennefer et Margarita papotaient paresseusement et s'essuyaient régulièrement le visage avec des torchons trempés dans de l'eau froide. Tissaia, modestement enveloppée dans un drap, ne se mêlait pas à la conversation ; elle donnait l'impression d'être totalement absorbée par le rangement de la petite table.

— Je vous prie humblement de m'excuser, noble dame ! lança soudain le propriétaire de l'auberge, invisible depuis l'étage. Daignez me pardonner d'oser ainsi vous déranger, mais... un certain officier demande à voir instamment dame de Vries. Il dit qu'il ne souffrira aucun délai.

Margarita Laux-Antille se mit à ricaner et fit un clin d'œil à Yennefer, après quoi, comme obéissant à un commandement, toutes deux laissèrent glisser les serviettes de leurs hanches et prirent des poses assez recherchées et très suggestives.

— Faites entrer l'officier, s'écria Margarita en se retenant de rire. Je vous en prie. Nous sommes prêtes !

— De vraies gosses, soupira Tissaia de Vries en tournant la tête. Ciri, couvre-toi.

L'officier entra, mais la facétie des magiciennes tourna court. Car l'officier ne se troubla pas à leur vue, il ne rougit pas, n'ouvrit pas les lèvres et ne fit pas les yeux ronds. C'était une femme. Grande, svelte, avec une épaisse tresse noire ; elle portait une épée à son côté.

— Madame, dit-elle sèchement en s'inclinant légèrement en direction de Tissaia et en faisant cliqueter son haubert. Je vous informe que vos ordres ont été exécutés. Je vous demande

l'autorisation de rentrer à la garnison.

— Autorisation accordée, répondit brièvement Tissaia. Merci pour votre escorte et votre assistance. Bonne route.

Yennefer s'assit sur sa paillasse en regardant la cocarde sur le bras de la guerrière.

— Je ne t'aurais pas déjà rencontrée ?

Toute raide, la guerrière s'inclina et s'essuya la figure, d'où perlaient des gouttes de sueur. Il faisait très chaud dans les bains, et elle portait un haubert et un pourpoint de cuir.

— Je suis souvent allée à Vengerberg, dame Yennefer, dit-elle. Mon nom est Rayla.

— D'après ta cocarde, tu sers dans les détachements spéciaux du roi Demawend ?

— Oui, madame.

— À quel grade ?

— Capitaine.

— Très bien, dit Margarita Laux-Antille en éclatant de rire. Je constate avec satisfaction que l'armée de Demawend accorde enfin à des soldats qui ont des couilles le droit de devenir officier.

— Puis-je m'en aller ? (La guerrière se redressa, la main posée sur le pommeau de son épée.)

— Tu peux.

— J'ai perçu de l'hostilité dans ta voix, Yenna, dit finalement Margarita. Qu'as-tu contre madame la capitaine ?

Yennefer se leva, ôta deux timbales de la petite table.

— Tu as vu les poteaux qui se trouvaient aux carrefours ? demanda-t-elle. Tu as dû les voir, tu as dû flairer la puanteur des cadavres décomposés. Ces poteaux, c'est une idée à eux, c'est leur œuvre. Son œuvre, à elle et à ses subalternes des détachements spéciaux. Bande de sadiques !

— C'est la guerre, Yennefer. Cette Rayla a dû voir plus d'une fois ses compagnons d'armes tomber vivants entre les pattes des Écureuils. Pendus aux arbres par les bras pour servir de cibles à leurs flèches. Rendus aveugles, castrés, les jambes brûlées sur les feux de camp. Les atrocités commises par les Scoia'tael sont dignes de Falka elle-même.

— On peut en dire autant des méthodes des détachements spéciaux. Mais il ne s'agit pas de cela, Rita. Je ne suis pas en train de m'attendrir sur le sort des elfes, je sais ce qu'est une guerre. Je sais aussi comment se gagnent les guerres. Grâce aux soldats qui, avec conviction et dévouement, défendent leur pays, leur maison. Elles ne se gagnent pas avec des gens tels que Rayla, des mercenaires qui se battent pour de l'argent, qui ne savent pas et ne veulent pas se sacrifier. Eux ignorent même le sens du sacrifice. Et s'ils le connaissent, ils le méprisent.

— Advienne d'elle que pourra, de son sacrifice et de son mépris. En quoi ça nous regarde ? Ciri, mets-toi quelque chose sur le dos et fais un saut là-haut pour nous ramener une nouvelle carafe. J'ai envie de me saouler aujourd'hui.

Tissaia de Vries poussa un soupir en secouant la tête. Cela n'échappa pas à l'attention de Margarita.

— Par chance, ricana-t-elle, nous ne sommes plus à l'école, chère maîtresse. Nous avons maintenant le droit de faire ce qui nous plaît.

— Même en présence d'une future adepte ? demanda, sarcastique, Tissaia. Moi, quand j'étais rectrice à Aretuza...

— On s'en souvient, et même très bien, l'interrompit Yennefer avec un sourire. Même si on le voulait, on ne pourrait pas l'oublier. Va chercher la carafe, Ciri.

Là-haut, en attendant qu'on la serve, Ciri fut témoin du départ de la guerrière et de son détachement, qui se composait de quatre soldats. Elle observa avec curiosité et admiration leur attitude, leur mine, leurs habits et leurs armes. Rayla, la capitaine à la tresse noire, était précisément en train de se quereller avec le propriétaire de l'auberge.

— Je ne vais pas attendre jusqu'à l'aube ! Et j'en ai rien à foutre que les portes soient fermées ! Je veux me retrouver derrière les remparts sur-le-champ ! Je sais que l'auberge possède sa propre poterne dans les écuries ! J'ordonne qu'elle soit ouverte !

— Le règlement...

— Rien à foutre du règlement ! J'exécute les ordres de la maîtresse suprême de Vries !

— C'est bon, capitaine, ne criez pas. Je vais vous ouvrir...

Ladite poterne se révéla être un passage étroit, solidement verrouillé, qui menait directement au-delà des murs de la ville. Avant de prendre la carafe des mains du serviteur, Ciri eut le temps d'observer comment on ouvrait la poterne, puis elle vit Rayla et son détachement partir au-dehors, dans la nuit.

Elle resta songeuse.

* * *

— Ah ! Enfin ! dit Margarita, sans qu'on sache si c'était la vue de Ciri ou de la carafe qu'elle rapportait qui la réjouissait. Ciri posa la carafe sur la table – pas là où il l'aurait fallu, sans doute, car Tissaia de Vries la repositionna aussitôt. Au moment de verser le vin, Yennefer démolit toute la disposition et Tissaia dut l'arranger de nouveau. Ciri se représenta avec horreur Tissaia en institutrice.

Yennefer et Margarita retournèrent à leur conversation interrompue, sans lésiner sur la boisson. Il était clair pour Ciri qu'elle devrait rapidement retourner chercher une nouvelle carafe. Elle réfléchit tout en prêtant l'oreille à la conversation des magiciennes.

— Non, Yenna, dit Margarita en secouant la tête, à ce que je vois, tu n'es pas au courant. J'ai rompu avec Lars. C'en est fini. Elaine deireádh, comme disent les elfes.

— Et c'est pour ça que tu as envie de te saouler ?

— Entre autres, confirma Margarita Laux-Antille. Je suis triste, je ne le cache pas. Finalement, je suis restée quatre ans avec lui. Mais j'ai dû rompre. On ne fait pas de pain avec cette farine-là...

— Surtout que Lars était marié, pouffa Tissaia de Vries, le regard plongé dans le vin doré de sa timbale qu'elle agitait délicatement.

— Ce détail, en l'occurrence, dit la magicienne en haussant les épaules, est à mes yeux dénué d'importance. Tous les hommes attrayants dont l'âge pourrait me convenir sont mariés, je n'y peux rien. Lars m'aimait, et du reste je l'ai aimé aussi, pendant un certain temps, du moins l'ai-je cru... Bah ! Que dire de plus ? Il en voulait trop. Il a menacé ma liberté, et moi, la seule idée de la monogamie me donne la nausée. D'ailleurs, j'ai pris exemple sur toi, Yenna. Tu te souviens de cette conversation, l'autre fois, à Vengerberg ? quand tu avais décidé de rompre avec ton sorcelleur ? Je t'avais conseillé alors de réfléchir, je t'avais dit que l'amour, ça ne se trouvait pas au coin de la rue. Mais finalement, c'est toi qui avais raison. L'amour est une chose, et la vie en est une autre. L'amour passe...

— Ne l'écoute pas, Yennefer, dit froidement Tissaia. Elle est pleine d'amertume et de regrets. Tu sais pourquoi elle ne va pas au banquet d'Aretuza ? Parce qu'elle a honte de s'y montrer seule, sans l'homme à qui on l'associait depuis quatre ans. Qu'on lui enviait. Qu'elle a perdu, parce qu'elle n'a pas su apprécier son amour.

— On pourrait peut-être parler d'autre chose, non ? proposa Yennefer d'une voix peu affectée en apparence, mais un rien altérée. Ciri, verse-nous à boire. Bon sang ! Elle est petite, cette carafe. Sois mignonne, rapporte-nous-en une autre.

— Ramènes-en deux, dit Margarita en riant. En récompense, tu pourras en avoir une gorgée et tu seras autorisée à t'asseoir près de nous. Ainsi, tu n'auras plus besoin de tendre l'oreille pour écouter la conversation. Ton éducation débutera ici, tout de suite, avant même que tu arrives chez moi à Aretuza.

— Son éducation ? (Tissaia leva les yeux au plafond.) Dieu du ciel !

— Silence, chère maîtresse. (Margarita fit claquer sa main sur sa cuisse mouillée, faisant mine d'être en colère.) C'est moi la rectrice de l'école, à présent ! Tu n'as pas réussi à me coincer aux examens

terminaux !

— Je le regrette.

— Moi aussi, figure-toi. Je serais aujourd'hui comme Yenna, je pratiquerais à titre privé, je n'aurais pas à me fatiguer avec des adeptes, à leur torcher le nez, à ces pleurnichardes, ni à me prendre la tête avec ces petites arrogantes. Ciri, écoute-moi bien et apprends ceci : une magicienne agit toujours. En bien ou en mal, ça se révélera plus tard. Mais il faut agir, mordre la vie à pleines dents. Crois-moi, petite, on ne regrette que l'inaction, l'indécision, les hésitations. Les actes que l'on commet, les décisions que l'on prend, même s'ils apportent parfois la tristesse et le remords, on ne les regrette pas. Regarde cette dame sérieuse, assise là-bas, qui fait des manières et, avec pédanterie, met de l'ordre partout où elle peut. C'est Tissaia de Vries, la maîtresse suprême qui a formé des dizaines de magiciennes. En leur apprenant qu'il fallait agir. Que l'indécision...

— Arrête, Rita.

— Tissaia a raison, dit Yennefer, le regard toujours plongé dans un coin des bains. Arrête. Je sais que tu es triste à cause de Lars, mais ne transforme pas ton chagrin en leçon de vie. Cette jeune fille a encore le temps pour ce genre de leçons. Et ce n'est pas à l'école qu'elle les apprendra. Ciri, va chercher une carafe.

Ciri se leva. Elle était déjà tout habillée.

Et tout à fait décidée.

* * *

— Quoi ? hurla Yennefer. Qu'est-ce que ça veut dire ? Comment ça, elle est partie ?

— Elle a exigé..marmotta le patron en blêmissant et en calant un peu plus ses épaules contre le mur. Elle a exigé qu'on lui selle un cheval...

— Et toi, tu lui as obéi ? Au lieu de t'adresser à nous ?

— Mais madame ! Comment j'aurais pu savoir ? J'étais certain qu'elle agissait selon vos ordres... L'idée ne m'a même pas traversé l'esprit que...

— Espèce de maudit imbécile !

— Du calme, Yennefer. (Tissaia posa la main sur son front.) Ne cède pas à l'émotion. C'est la nuit. Ils ne la laisseront pas franchir la porte.

— Elle a ordonné qu'on lui ouvre la poterne..., chuchota le patron.

— Et on lui a ouvert ?

— Avec cette assemblée, madame (le patron baissa les yeux), il y a plein de sorciers en ville... Les gens ont peur, personne n'ose se mettre en travers de leur chemin... Comment aurais-je pu lui refuser ? Elle parlait comme vous, mesdames, la même voix, tout... Et elle avait le même regard... Personne n'osait même la regarder dans les yeux ; alors, lui poser des questions ! Elle était comme vous... en tous points... Elle a demandé qu'on lui amène une plume et de l'encre... et elle a écrit une lettre.

— Donne !

Tissaia de Vries fut la plus prompte.

— « Dame Yennefer », lut-elle à voix haute. « Pardonne-moi. Je vais à Hirundum pour voir Geralt. Je veux le voir avant d'aller à l'école. Pardonne ma désobéissance, mais je dois le faire. Je sais que tu vas me punir, mais je ne veux pas regretter mon indécision et mes hésitations. Si je dois avoir des regrets, que ce soit pour des actes et des faits. Je suis une magicienne. Je mords la vie à pleines dents. Je rentrerai dès que je le pourrai. » Signé : « Ciri ».

— C'est tout ?

— Il y a aussi un post-scriptum : « Dis à dame Rita qu'elle n'aura pas à me torcher le nez à l'école. »

Margarita Laux-Antille hocha la tête, incrédule. Et Yennefer blasphéma. L'aubergiste rougit et ouvrit la bouche. Il avait entendu beaucoup de blasphèmes dans sa vie, mais un comme celui-là, jamais.

* * *

Le vent venait des terres et soufflait en direction de la mer. Des vagues de nuages avaient masqué la lune suspendue au-dessus de la forêt. La route vers Hirundum était plongée dans l'obscurité. Galoper était devenu par trop dangereux. Ciri ralentit, passa au trot. Il ne lui vint même pas à l'idée d'aller au pas. Elle était pressée.

On entendait au loin les grondements d'un orage qui approchait, l'horizon s'éclaircissait au gré des éclairs qui trouaient l'obscurité par-dessus les cimes des arbres en dents de scie.

Ciri retint son cheval. Elle était à un carrefour : la route formait une fourche, les deux bifurcations semblaient identiques.

Pourquoi Fabio ne lui avait-il pas parlé de ces fourches ? *Oh, et puis après tout, quelle importance ? Je ne me perds jamais, de toute façon, je sais toujours quelle direction prendre... Alors pourquoi est-ce que cette fois-ci je ne sais pas où aller ?*

Une forme immense se déplaça sans bruit au-dessus de sa tête. Ciri sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Son cheval hennit, fit une

ruade et fila au galop en choisissant la bifurcation de droite. Au bout d'un instant, elle réussit à l'arrêter.

— C'est une simple chouette, haleta-t-elle en tentant de se rassurer et de calmer sa monture. Un oiseau ordinaire... Il n'y a pas de quoi avoir peur...

Le vent s'intensifiait, les nuages noirs avaient totalement masqué la lune. Mais, droit devant elle, dans la perspective de la route, sortant d'une brèche béante au milieu de la forêt, il y avait de la clarté. Elle accéléra, le sable fusait sous les sabots de sa monture.

Bientôt elle dut s'arrêter. Devant elle se trouvait un précipice, et au-delà la mer d'où émergeait le cône noir et familier de l'île. De l'endroit où elle se trouvait, on ne voyait pas les lumières de Garstang, ni de Loxia ou d'Aretuza. Seule était visible la tour, solitaire et élancée, qui surplombait Thanedd.

Tor Lara.

Il y eut soudain un grondement de tonnerre et, un instant plus tard, le ruban aveuglant d'un éclair sembla relier le tapis de nuages au sommet de la tour. De ses fenêtres semblables à des yeux rougis, Tor Lara la dévisageait ; on aurait dit que l'espace d'une seconde le feu avait envahi l'intérieur de la tour.

Tor Lara... la tour de la Mouette... Pourquoi ce nom éveille-t-il en moi une telle angoisse ?

Le vent ébouriffait les arbres, les branches bruissaient. Ciri cligna des yeux, des grains de poussière ainsi que de petites feuilles vinrent cingler sa joue. Elle arrêta son cheval qui s'ébrouait et faisait des caprices. Elle avait retrouvé son sens de l'orientation. L'île de Thanedd indiquait le nord, elle devait aller en direction de l'est. Dans les ténèbres, la route sablonneuse s'étirait comme un ruban blanc bien délimité. Elle partit au galop.

De nouveau un coup de tonnerre résonna. Dans la lumière de l'éclair, Ciri aperçut soudain des voyageurs. Des silhouettes sombres, indistinctes, qui se mouvaient des deux côtés de la route. Elle entendit un cri.

— Gar'ean !

Sans réfléchir elle cabra son cheval, lui tint la bride haute, fit demi-tour et partit au galop. Derrière elle, un cri, un sifflement, le hennissement d'un cheval, le fracas des sabots.

— Gar'ean ! Dh'oine !

Un galop, le fracas des sabots, et le souffle de l'air sur son visage. L'obscurité, dans laquelle clignotent les troncs blancs des bouleaux sur le bord de la route. Le tonnerre. Un éclair. Dans la lumière de l'éclair, deux cavaliers tentent de lui barrer la route. L'un d'entre eux tend la main ; il veut attraper les rênes. Une queue d'écureuil est attachée à sa toque. Ciri talonne son cheval, elle s'accroche à son cou, la vitesse

l'entraîne sur le côté. Derrière elle, un cri, un sifflement, le fracas du tonnerre. Un éclair.

— Spar'le, Yaevinn !

Au galop ! Au galop ! Plus vite, cheval ! Le tonnerre. Un éclair. Une bifurcation. *À gauche ! Je ne me perds jamais !* De nouveau, une bifurcation. *À droite ! Au galop, cheval ! Plus vite, plus vite !*

La route filait vers le haut ; sous les sabots du cheval, du sable ; la monture, bien qu'éperonnée, ralentit l'allure...

En haut de la côte, Ciri regarda autour d'elle. Un nouvel éclair illumina la route, totalement déserte. Elle tendit l'oreille, mais n'entendit que le vent qui bruissait dans les feuilles. Le tonnerre.

Il n'y a personne ici. Les Écureuils... Ce n'est qu'un souvenir de Kaedwen. La rose de Shaerrawedd... J'ai rêvé tout ça. Il n'y a pas âme qui vive ici, personne ne me poursuit...

Le vent lui cingla le visage. *Le vent souffle des terres, se dit-elle, et je le sens sur ma joue droite... Je me suis perdue.*

Un nouvel éclair déchira le ciel et illumina la surface de la mer où se détachait le cône noir de l'île de Thanedd. Ainsi que Tor Lara, la tour de la Mouette. La tour qui attirait comme un aimant... *Mais je ne veux pas aller dans cette tour. Moi, je vais à Hirundum. Parce que je dois voir Geralt.*

De nouveau, le ciel s'embrasa.

Entre elle et le précipice se dressait un cheval noir. Et sur ce cheval se tenait un chevalier au heaume surmonté des ailes d'un rapace. Ces ailes, soudain, se déployèrent, l'oiseau s'apprêtant à prendre son envol...

Cintra !

Ciri était paralysée par la peur. Ses mains serraient la lanière des rênes. Un éclair jaillit. Le chevalier noir talonnait sa monture. Il avait un masque de fantôme à la place du visage. Un battement d'ailes...

Sans y avoir été obligé, le cheval de Ciri partit au galop. L'obscurité régnait, déchirée seulement par les éclairs. La forêt touchait à sa fin. Un clapotis se fit entendre sous les sabots – le boubier. Derrière elle, le bruissement des ailes du rapace. Plus près... De plus en plus près...

Sa monture galopait telle une bête enragée. À cause de la course, les yeux de Ciri s'étaient emplis de larmes. Dans la lueur des éclairs qui sillonnaient le ciel, elle vit des deux côtés de la route les aulnes et les saules. Mais ce n'étaient pas des arbres. C'étaient les serviteurs du roi Aulne. Les serviteurs du chevalier noir qui galopait derrière elle, les ailes de l'oiseau de proie bruissant sur son heaume. Des deux côtés de la route, les monstres bicornus allongeaient vers elle leurs bras noduleux, ils riaient sauvagement, les cavités de leurs troncs semblant bâiller comme des gueules noires. Ciri s'allongea sur l'encolure de son

cheval. Les branches sifflaient, lui cinglaient le visage, s'accrochaient à ses vêtements. Les troncs bicornus crissaient, les creux des arbres se tordaient, portaient d'un rire sardonique...

Le Lionceau de Cintra ! L'Enfant de Sang ancien !

Le chevalier noir était là, juste derrière elle, Ciri sentait sa main qui tentait de l'attraper par les cheveux, à la base de sa nuque. Encouragé par un cri, son cheval fonça vers l'avant ; il bondit brutalement, rencontra un obstacle invisible, et piétina violemment les joncs avant de trébucher...

Ciri lui tint la bride haute et se redressa sur sa selle ; elle fit faire demi-tour au cheval, qui s'ébroua. Puis elle poussa un cri, sauvage et furieux. Elle dégaina son épée, la fit tourner au-dessus de sa tête. *Ce n'est plus Cintra ! Je ne suis plus une enfant ! Je ne suis plus sans défense ! Je ne permettrai pas...*

— Je ne permettrai pas qu'on me fasse du mal ! poursuivit-elle à voix haute. Tu ne m'atteindras plus ! Tu ne m'atteindras plus jamais !

Le cheval, en clapotant et barbotant, se retrouva dans l'eau jusqu'aux flancs. Ciri se pencha, poussa un cri, éperonna sa monture et la fit sortir de l'eau pour se retrouver de nouveau sur la levée de terre. *Des étangs, pensa-t-elle. Fabio m'a parlé d'étangs avec des poissons. C'est Hirundum. Je suis arrivée. Je ne me perds jamais...*

Un autre éclair. La levée de terre était derrière elle. Plus loin, le mur noir de la forêt se dressait en dents de scie vers le ciel. Et toujours pas âme qui vive. Le silence... interrompu seulement par le hurlement du vent. Quelque part sur l'étang, un canard effrayé cancanait.

Personne. Il n'y a personne sur la levée de terre. Personne ne me poursuit. C'était une hallucination, un cauchemar. Un souvenir de Cintra. C'était juste mon imagination.

Dans le lointain, une petite lumière. Une lanterne. Ou un feu. C'était une ferme. Hirundum... Le village était tout prêt maintenant. Encore un dernier effort...

Un éclair. Puis un deuxième, un troisième. Mais pas de tonnerre. Le vent, soudainement, se tut. Le cheval hennit, remua la tête et se cabra.

Dans le ciel noir apparut un ruban laiteux qui s'éclaircit rapidement, s'enroulant comme un serpent. Le vent souffla de nouveau dans les saules, soulevant de terre les feuilles empoussiérées et les herbes séchées.

La lumière dans le lointain s'évanouissait. Elle sombrait et se noyait dans le flot des milliards de flammèches bleues qui soudain illuminaient et enflammaient l'étang tout entier. Sur la levée de terre, le cheval s'ébroua, hennit, devenant comme fou. Ciri avait du mal à se maintenir en selle.

Dans le ruban qui se faufilait dans le ciel, des silhouettes de

cavaliers, indistinctes, cauchemardesques, firent leur apparition. Elles étaient de plus en plus proches, de plus en plus nettes. Les cornes de buffle et les plumets effilochés vacillaient sur leurs heaumes ; au-dessous, les masques cadavériques blêmissaient. Les cavaliers étaient assis sur des squelettes de chevaux recouverts de caparaçons en lambeaux. Le vent violent vagissait dans les saules, les éclairs croisés zébraient sans cesse le ciel noir. Le vent gémit soudain plus fort. Non, ce n'était pas le vent. C'était le chant des fantômes.

La cavalcade cauchemardesque tournoyait, filant droit sur elle. Les sabots des chevaux-fantômes balayaient les lueurs des feux follets suspendus au-dessus des marécages. En tête de la cavalcade galopait le roi de la Traque.

Un morion tout rouillé se balançait au-dessus de son masque cadavérique et des trous béants de ses orbites dans lesquelles brûlait un feu bleuté. Son manteau en lambeaux s'agitait. Le collier qu'il portait, dépouillé comme une vieille cosse, cliquetait contre son plastron couvert de rouille. Jadis il était incrusté de pierres précieuses. Elles avaient dû tomber durant une poursuite sauvage dans le ciel. Et étaient devenues des étoiles...

Ce n'est pas vrai ! Cela n'existe pas ! C'est un cauchemar, une hallucination, une illusion ! C'est seulement mon imagination !

Le roi de la Traque talonna son cheval-fantôme ; il éclata de rire, un rire sauvage, effrayant.

— Enfant de Sang ancien ! Tu nous appartiens ! tu es des nôtres ! Joins-toi au cortège, joins-toi à notre Traque ! Nous allons traquer, jusqu'au bout, jusqu'à l'infini, l'extrémité de l'existence ! Tu es des nôtres, fille du Chaos aux yeux couleur d'étoile ! Rejoins-nous, connais la joie de la Traque ! Tu es des nôtres ! Ta place est parmi nous !

— Non ! hurla-t-elle. Allez-vous-en ! Vous êtes des cadavres !

Le roi de la Traque rit en faisant claquer ses dents pourries par-dessus le col rouillé de son armure. Les orbites des masques cadavériques brillaient d'une lueur bleutée.

— Oui, nous, nous sommes des cadavres. Mais c'est toi qui symbolises la mort.

Ciri s'agrippa à l'encolure de son cheval. Elle n'eut pas à le presser. Sentant derrière elle les spectres qui les pourchassaient, la monture fila sur la grève à un train d'enfer.

* * *

Bernie Hofmeier, un hobberas fermier de Hirundum, releva sa tête frisée, prêtant l'oreille à l'écho lointain du tonnerre.

— Ça, c'est dangereux, dit-il, un orage pareil sans pluie. La foudre va tomber quelque part, et c'est parti pour l'incendie...

— Un peu de pluie ne ferait pas de mal, soupira Jaskier en serrant une vis de son luth, l'air est aussi sec et tranchant qu'une lame de couteau... La chemise te colle à la peau, les moustiques attaquent... Mais c'est sûrement pas la peine d'y compter. L'orage a tourné, tourné, mais, depuis quelque temps, ça tempête quelque part au nord. Au-dessus de la mer, certainement.

— Il est sur Thanedd, confirma le hobberas. C'est le point le plus haut dans les environs. Cette tour sur l'île, Tor Lara, attire la foudre comme la peste. Quand il y a un orage violent, elle donne l'impression d'être en feu. Ça paraît même étonnant qu'elle ne s'écroule pas...

— C'est de la magie, affirma le troubadour avec conviction. Tout est magique sur Thanedd, le rocher comme le reste. Et les sorciers n'ont pas peur de la foudre. Mais qu'est-ce que je raconte ? Sais-tu, Bernie, qu'ils arrivent à attraper la foudre ?

— Ben voyons ! Tu mens, Jaskier.

— Que le tonnerre me... (Le poète s'interrompit et regarda le ciel, inquiet.) Qu'une oie me botte les fesses si je mens. Je te le dis, Hofmeier, les magiciens attrapent la foudre. Je l'ai vu de mes propres yeux. Le vieux Gorazd, celui qu'on a ensuite tué sur le mont Sodden, un jour, sous mes propres yeux, il a attrapé la foudre. Il avait pris un long morceau de fil de fer, puis il en avait accroché un bout au sommet de sa tour ; quant à l'autre bout...

— L'autre bout, faut le mettre dans une bouteille, piailla soudain le fils de Hofmeier, un tout petit hobberas à la tignasse épaisse et frisée comme la toison d'un mouton, qui s'agitait sur le perron. Dans une bonbonne de verre, comme celle dans laquelle on distille le vin de papa. La foudre va courir le long du fil jusqu'à la bonbonne...

— Rentre à la maison, Franklin, gronda le fermier. Au lit, au dodo, allez oust ! Il est bientôt minuit, et demain faut travailler ! Et que j't'attrape un peu à faire le malin avec des bonbonnes ou des fils de fer pendant l'orage, et ma ceinture se mettra à l'ouvrage ! Tu pourras plus poser ton cul sur une chaise pendant deux semaines ! Pétunia, emmène-le d'ici ! Et rapporte-nous encore de la bière !

— Vous en avez eu assez, répondit Pétunia Hofmeier, visiblement fâchée, en emmenant son fils loin du perron. Vous vous êtes suffisamment imbibés.

— Arrête de bougonner. Le sorceleur ne va pas tarder à arriver. Il convient de régaler son invité.

— Quand le sorceleur reviendra, pour lui, j'en apporterai.

— Pfff, espèce de radine, bougonna Hofmeier, mais en veillant à ce que sa femme ne l'entende pas. Ils le sont tous dans sa famille ; les Biberveldt des Herbes, des grippe-sous de père en fils, et y en a pas un

pour racheter l'autre... Le sorcelleur met bien du temps à revenir. Il a complètement disparu depuis qu'il est parti vers l'étang. Il est bizarre, comme bonhomme. Tu l'as vu regarder les petites, Cina et Tangerinka, dès le début de la soirée, quand elles jouaient dans la cour ? Il avait un regard bizarre. Et maintenant... Je ne peux me défaire de l'idée qu'il est parti pour être seul. Et s'il a accepté mon hospitalité, c'est parce que ma ferme se trouve à l'écart, loin des autres. Toi, tu le connais mieux, Jaskier, dis...

— Moi, le connaître ? (Le poète tua un moustique d'une claque sur son cou, puis tapota sur son luth, le regard fixé sur les silhouettes noires des statues le long de l'étang.) Non, Bernie. Je ne le connais pas. Je pense que personne ne le connaît. Mais ce qui se passe avec lui, ça, je le vois. Pourquoi est-ce qu'il est venu ici, à Hirundum ? Pour être plus près de l'île de Thanedd ? Pourtant, quand je lui ai proposé hier qu'on aille ensemble à Gors Velen, d'où l'on a une vue imprenable sur l'île, il a refusé tout net. Qu'est-ce qui le retient ici ? Vous lui avez passé des commandes rentables ?

— Penses-tu, marmonna le lutin. Pour parler franchement, je ne crois pas du tout qu'il y ait un quelconque monstre par ici. Ce gamin qui s'est noyé dans l'étang, il a pu avoir une crampe. Mais tous se sont aussitôt écriés que c'était un noyeur ou une kikimore qui l'avait attrapé, et qu'il fallait faire venir un sorcelleur... Quant à l'argent qu'ils lui ont promis, c'est une telle misère que c'en est honteux. Et lui, qu'est-ce qu'il fait ? Ça fait trois nuits qu'il vadrouille le long des grèves ; le jour, il dort ou bien il reste assis sans parler, comme un épouvantail, il regarde les gamins, la maison... Bizarre. Un être à part, je dirais.

— Tu dirais bien.

Un éclair déchira le ciel, éclairant la cour et les bâtiments de la ferme. Au bout de la grève, l'espace d'un instant, on aperçut les ruines du petit palais des elfes dans un éclat de blancheur. Une minute plus tard, le grondement du tonnerre se répercuta au-dessus des vergers. Un vent violent se déchaîna, les arbres et les roseaux se mirent à bruisser et ployèrent au-dessus de l'étang ; la surface de l'eau se rida et devint opaque, les feuilles des nénuphars se hérissèrent et se retrouvèrent à la verticale.

— L'orage arrive quand même chez nous. (Le fermier contempla le ciel.) Peut-être que les magiciens l'ont chassé de l'île grâce à leurs pouvoirs. Y en a plus de deux cents qui sont arrivés sur Thanedd... Qu'en penses-tu, Jaskier ? Sur quoi ils vont délibérer là-bas, à leur assemblée ? Est-ce qu'il en sortira quelque chose de bon ?

— Pour nous ? J'en doute. (Le troubadour pinça les cordes de son luth avec son pouce.) Ces assemblées sont habituellement l'occasion pour les sorciers de passer en revue la mode du moment, de s'adonner

aux cancans, aux médisances, et de laisser libre cours à leurs rivalités internes ; elles sont le théâtre de querelles pour savoir s'il faut vulgariser la magie ou bien la réserver à une élite. Y naissent des histoires entre ceux qui veulent servir les rois et ceux qui préfèrent de loin exercer sur eux des pressions...

— Ah ! dit Bernie Hofmeier. J'ai comme qui dirait l'impression que, durant cette assemblée, ça va tonner et faire des étincelles comme pendant un orage.

— C'est possible. Mais en quoi ça nous regarde ?

— Toi, en rien, dit le hobberas, lugubre. Parce que tu fais que gratter ton luth et pousser la chansonnette. Tu regardes le monde autour de toi et tu ne vois que des rimes et des notes. Tandis que nous, rien que la semaine dernière, les chevaux nous ont piétiné par deux fois nos choux et nos navets. L'armée chasse les Écureuils, les Écureuils se sauvent et détalent, et il faut que leur chemin, aux uns comme aux autres, passe par nos choux...

— Il n'est pas l'heure de se plaindre des choux lorsque flambe la forêt, déclama le poète.

— Toi, Jaskier, dit Bernier Hofmeier en le regardant de travers, quand tu dis quelque chose, on ne sait pas s'il faut pleurer, rire ou te donner un coup de pied au cul. Je cause sérieusement ! Et je vais te dire, des temps détestables sont arrivés. Près des routes, des pieux et des potences ; dans les clairières et les trouées, des cadavres... Par la peste, c'est à ça que devait ressembler le pays du temps de Falka ! Alors, comment vivre ici ? Dans la journée, des gens du roi viennent te menacer et te disent que, si tu aides les Écureuils, ils te mettront dans des carcans, et, la nuit, les elfes font leur apparition. Essaie donc alors de leur refuser l'aide qu'ils demandent ! Immédiatement, ils te promettent en vers que la nuit peut prendre des reflets rouges... Ça donne envie de gerber tellement ils sont poètes. Et voilà comment ils nous ont pris entre deux feux...

— Tu espères que l'assemblée des magiciens y changera quelque chose ?

— J'y compte. Tu as dit toi-même que deux parties s'opposaient parmi les magiciens. Dans l'temps, il est déjà arrivé que des magiciens tempèrent les rois, mettent un terme aux guerres et aux émeutes. Ce sont précisément les magiciens, après tout, qui ont conclu la paix avec Nilfgaard il y a trois ans. Alors peut-être que maintenant aussi...

Bernie Hofmeier se tut, tendit l'oreille. Jaskier étouffa de la main les cordes de son luth qui résonnaient.

Sortant de l'obscurité, le sorcelleur apparut sur la grève. Il marchait lentement en direction de la maison. De nouveau un éclair scintilla dans le ciel. Quand le tonnerre gronda, le sorcelleur était déjà près d'eux, sur le perron.

— Eh bien, Geralt ! dit finalement Jaskier pour mettre fin au silence pesant. Tu as déniché la monstruosité ?

— Non. Ce n'est pas une nuit pour pister. C'est une nuit agitée. Trop agitée... Je suis fatigué, Jaskier.

— Assieds-toi donc, détends-toi.

— Tu ne m'as pas compris.

— De fait, marmonna le hobberas en regardant le ciel, aux aguets, c'est une nuit agitée, il y a un truc mauvais dans l'air... Les bêtes à l'étable sont affolées... et dans cette bourrasque, on entend des cris...

— La Traque sauvage, dit tout bas le sorceleur. Fermez bien les volets, messire Hofmeier.

— La Traque sauvage ? s'effraya Bernie. Des fantômes ?

— Soyez sans crainte. Ils passeront haut. En été, ils passent toujours haut. Mais les enfants peuvent se réveiller. La Traque provoque des cauchemars. Il vaut mieux fermer les volets.

— La Traque sauvage, dit Jaskier en lorgnant le ciel, inquiet, annonce la guerre.

— Bêtises. Superstitions.

— Pourtant, peu de temps avant l'attaque de Nilfgaard sur Cintra...

— Silence !

Le sorceleur l'interrompit d'un geste et se redressa soudain, le regard plongé dans l'obscurité.

— Qu'est-ce que...

— Des chevaux.

— Par la peste, siffla Hofmeier en s'arrachant de son banc. La nuit, ça ne peut être que des Scoia'tael...

— Il n'y a qu'un seul cheval, coupa le sorceleur en soulevant son épée du banc. Un seul vrai cheval. Les autres, ce sont ceux des spectres de la Traque... Par la peste, ce n'est pas possible... En été ?

Jaskier aussi s'était levé prestement, mais il avait honte de se sauver, parce que ni Geralt ni Bernie ne semblaient disposés à fuir. Le sorceleur avait dégainé son épée et il était parti en courant en direction de la grève ; le hobberas, armé d'une fourche, s'était précipité à sa suite sans hésiter. Un nouvel éclair ; sur la grève, le bruit d'un cheval au galop était perceptible. Et soudain apparut une chose indéfinie, comme un tourbillon irrégulier engendré par la lueur et l'obscurité, qui progressait derrière le cheval. C'était comme un vortex, une vision. Quelque chose qui éveillait une peur panique, répugnante, une terreur à tordre les entrailles.

Le sorceleur poussa un cri, souleva son épée. Le cavalier l'aperçut, accéléra l'allure, regarda autour de lui. Le sorceleur hurla de nouveau. Le tonnerre gronda.

Il y eut un nouvel éclair, mais, cette fois, ce n'était pas l'orage. Jaskier s'accroupit près du banc. Il se serait bien glissé dessous, mais il s'avéra que le banc était trop près du sol. Bernie laissa tomber sa fourche. Pétunia Hofmeier, qui s'était précipitée hors de la maison, poussa un hurlement.

L'éclair aveuglant se matérialisa en une sphère transparente à l'intérieur de laquelle une forme commença à apparaître, ses contours se précisant en un temps record. Jaskier la reconnut aussitôt. Il connaissait ces boucles noires en bataille et l'étoile en obsidienne accrochée à un ruban de velours. Ce qu'il ne connaissait pas et qu'il n'avait jamais vu jusque-là, c'était ce visage. Le visage de la Furie et de la Rage, le visage de la déesse de la Vengeance, de l'Anéantissement et de la Mort.

Yennefer leva la main et, dans un sifflement d'où jaillissaient des étincelles, hurla une incantation ; de ses mains surgirent des spirales qui trouaient le ciel de la nuit et brillaient de mille reflets à la surface des étangs. Les spirales s'enfonçaient comme des piques dans le tourbillon qui pourchassait le cavalier solitaire. Le tourbillon s'agitait de plus en plus, Jaskier avait l'impression d'entendre les cris des fantômes, de voir les silhouettes cauchemardesques, hallucinatoires, de leurs montures squelettiques. Il ne vit la scène que l'espace d'une fraction de seconde, car, soudain, le tourbillon se contracta, forma une boule et fut projeté en l'air, dans le ciel, avant de s'étirer et de laisser derrière lui une traînée semblable à la queue d'une comète. L'obscurité enveloppa de nouveau les alentours, trouée seulement par la lumière tremblotante de la lanterne que tenait Pétunia Hofmeier.

Le cavalier fit stopper net son cheval dans la cour, devant la maison, puis descendit de sa monture, chancelant. Jaskier comprit aussitôt de qui il s'agissait. Jamais jusqu'ici il n'avait vu cette jeune fille menue aux cheveux gris. Mais il la reconnut sans hésiter.

— Geralt..., dit tout bas la jeune fille, dame Yennefer... Pardonnez-moi... Il le fallait. Tu sais bien...

— Ciri, dit le sorcelleur.

Yennefer fit un pas en direction de la jeune fille, mais elle se ravisa. Elle se taisait.

Vers qui se tournera-t-elle ? se demandait Jaskier. Ni le sorcelleur ni la magicienne ne feront le premier pas, le premier geste. Vers qui ira-t-elle en premier ? Lui ou elle ?

Ciri n'alla vers aucun des deux. Elle ne pouvait choisir.

Finalement, elle tourna de l'œil.

La maison était vide, le hobberas et toute sa famille étaient partis travailler dès l'aube. Ciri faisait semblant de dormir, mais elle entendit Geralt et Yennefer sortir. Elle se glissa hors de son lit, s'habilla à la hâte et s'échappa furtivement de la pièce pour les suivre dans le verger.

Geralt et Yennefer se dirigèrent vers la grève, parmi les étangs colorés de blanc et de jaune par les nénuphars et les nymphéas. Ciri se cacha derrière le mur en ruine et les observa tous deux à travers une fente. Elle pensait que Jaskier, le célèbre poète dont elle avait souvent lu les vers, dormait encore. Mais elle se trompait. Il ne dormait pas. Et il la surprit en flagrant délit d'espionnage.

— Eh ! dit-il en s'approchant à l'improviste et en gloussant sottement, c'est du joli, ça, de regarder et d'écouter en douce ! Un peu plus de discrétion, petite, accorde-leur d'être un peu seuls.

Ciri rougit, mais elle se pinça les lèvres aussitôt.

— Premièrement, je ne suis pas petite, siffla-t-elle crânement. Et deuxièmement, je ne pense pas être en train de les déranger, si ?

Jaskier se fit soudain plus sérieux.

— Sans doute pas, dit-il. Il me semble même que tu leur rends service.

— Comment ? En quoi ?

— Ne fais pas semblant. C'était très habile hier. Mais tu n'as pas réussi à me tromper, moi. Tu as fait semblant de t'évanouir, pas vrai ?

— C'est vrai, marmonna-t-elle en détournant la tête. Dame Yennefer l'a compris, mais pas Geralt...

— Ils t'ont tous deux ramenée à la maison. Leurs mains se sont touchées. Ils sont restés assis près de ton lit presque jusqu'au matin, mais ils n'ont pas échangé une seule parole. Maintenant, seulement, ils semblent prêts à se parler un peu. Là-bas, sur la grève, près de l'étang. Et toi, tu as décidé d'écouter en douce ce qu'ils se disaient... Et de les épier à travers un trou dans un mur. Tu as donc une si furieuse envie de savoir ce qu'ils fabriquent là-bas ?

— Ils ne font rien du tout, là-bas. (Ciri rougit légèrement.) Ils parlent un peu, c'est tout.

— Et toi (Jaskier s'assit dans l'herbe, sous un pommier, et s'appuya contre le tronc après avoir vérifié qu'il n'y avait ni fourmis ni chenilles), toi, tu voudrais savoir de quoi ils parlent, n'est-ce pas ?

— Oui... Non ! Et d'ailleurs... De toute façon, je n'entends rien. Ils sont trop loin.

— Si tu veux, dit en riant le barde, je te le dirai.

— Et comment est-ce que tu pourrais le savoir ?

— Ah ! Moi, chère Ciri, je suis un poète. Les poètes savent tout sur ce genre de choses. Je vais même te confier un secret : sur ce

genre de choses, les poètes en savent plus long même que les personnes intéressées.

— Ben voyons !

— Je te le jure. Parole de poète.

— Ah oui ? Eh bien alors... alors, dis-moi de quoi ils parlent ! Explique-moi ce que tout ça veut dire !

— Jette encore un coup d'œil par le trou et vois ce qu'ils font.

— Hmm... (Ciri se mordilla la lèvre inférieure, puis elle se pencha et approcha son œil de la brèche.) Dame Yennefer est debout près de la tour... Elle arrache des feuilles et s'amuse avec son étoile... Elle ne dit rien et ne regarde pas du tout Geralt... Et Geralt est debout à côté d'elle. Il a la tête baissée. Et il dit quelque chose. Non, il se tait. Oh là là ! Il fait une de ces têtes... Ça alors !

— C'est simple comme bonjour. (Jaskier trouva une pomme dans l'herbe, il l'essuya sur son pantalon et la regarda d'un œil critique.) Il est précisément en train de la prier de lui pardonner ses diverses paroles et actes stupides. Il lui demande pardon pour son impatience, pour son manque de confiance et d'espoir, pour son obstination, son acharnement, ses bouderies et ses attitudes, indignes d'un homme. Il lui demande pardon pour ce qu'il n'a pas compris autrefois, pour ce qu'il ne voulait pas comprendre...

— C'est faux, archifaux ! (Ciri se redressa et, d'un geste violent, repoussa sa frange sur son front.) Tu as tout inventé !

— Il lui demande pardon pour ce qu'il vient à peine de comprendre. (Jaskier contempla le ciel, et sa voix commença à suivre le rythme d'une véritable ballade.) Pour ce qu'il voudrait comprendre mais qu'il craint de ne pas avoir le temps de comprendre... et pour ce qu'il ne comprendra jamais. Il la prie de lui accorder son pardon. Hum, hum... Sens... Conscience... Existence ? Tout est banal, par la peste !...

— Ce n'est pas vrai ! (Ciri tapa du pied.) Geralt ne dit pas ça du tout ! Il ne... il ne parle pas. Je l'ai bien vu. Il est là, debout, avec elle, et il se tait...

— C'est bien en cela que réside le rôle de la poésie, Ciri. Parler des choses que les autres taisent.

— Il est idiot, ton rôle. Et toi, tu inventes tout !

— C'est aussi cela, le rôle de la poésie. Hé ! J'entends des éclats de voix qui viennent de l'étang. Jette vite un coup d'œil, regarde ce qui se passe là-bas.

Ciri approcha de nouveau son œil du trou dans le mur.

— Geralt est debout, la tête baissée. Et Yennefer est très remontée contre lui. Elle hurle et agite les bras. Oh là là ! Qu'est-ce que ça peut vouloir dire ?

— C'est simple comme bonjour. (Jaskier plongeait de nouveau son

regard dans les nuages qui s'étiraient dans le ciel.) C'est elle qui maintenant lui demande pardon.

« Ainsi je te prends, pour t'avoir et te garder, pour une destinée belle ou mauvaise, pour le meilleur et pour le pire, le jour et la nuit, dans la maladie ou la santé, car de tout mon cœur je te chéris, et je jure de te chérir éternellement, jusqu'à ce que la mort nous sépare. »

Ancienne formule des épousailles

« De l'amour, nous savons peu de chose. Il en est de l'amour comme d'une poire. La poire est sucrée, chacun en connaît la forme. Mais essayez donc de définir la forme d'une poire. »

Jaskier, *Un demi-siècle de poésie*

Chapitre 3

Geralt avait toutes les raisons de présumer que les banquets des sorciers se singularisaient des festins et des agapes du commun des mortels. Il en était même convaincu. Il ne s'attendait cependant pas à ce que les différences soient à ce point considérables.

Le fait que Yennefer lui ait proposé de l'accompagner au banquet précédant l'assemblée des sorciers l'avait surpris, mais sans toutefois le plonger dans la stupéfaction. En effet, ce n'était pas la première proposition de ce genre qu'elle lui faisait. Précédemment déjà, alors qu'ils vivaient ensemble et que tout allait bien entre eux, Yennefer avait souhaité qu'il assiste aux assemblées et aux colloques en sa compagnie. À l'époque, cependant, il avait toujours fermement refusé. Il était persuadé que parmi la société des sorciers il serait traité au mieux comme un original et une curiosité, au pire comme un intrus et un paria. Yennefer se moquait de ses appréhensions, mais elle n'insistait pas. Puisqu'elle était capable, dans d'autres situations, d'insister avec acharnement au point que la maison entière en tremblait et que les verres se brisaient en mille morceaux, Geralt avait fini par se persuader que son choix était juste.

Cette fois-ci, pourtant, il accepta. Sans hésitation. La proposition était tombée au terme d'une longue conversation, sincère et pleine d'émotion. Cet échange les avait indéniablement rapprochés, leur permettant de mettre de côté les conflits passés, de les oublier, au même titre que les regrets, l'orgueil et l'acharnement. Après leur entretien sur la grève à Hirundum, Geralt aurait consenti à toutes les propositions, sans exception aucune, émanant de Yennefer. Il aurait

même accepté de l'accompagner en enfer afin d'y boire une tasse de goudron bouillant en compagnie de démons ardents si elle le lui avait demandé.

Et puis il y avait Ciri, sans laquelle cette conversation, cette rencontre, n'aurait pas eu lieu. Ciri, à laquelle s'intéressait un certain sorcier, selon Codrigher. Geralt escomptait que sa présence à l'assemblée serait perçue comme une provocation par ledit sorcier et le forcerait à agir. Mais il ne dit pas un mot de tout cela à Yennefer.

Depuis Hirundum, ils partirent directement sur Thanedd, lui, elle, Ciri et Jaskier. Ils s'arrêtèrent tout d'abord dans l'immense complexe du palais de Loxia qui occupait la base sud-est de la montagne. Le palais regorgeait déjà d'invités devant assister à l'assemblée ainsi que de personnes qui les accompagnaient ; pour Yennefer, pourtant, on trouva des chambres sur-le-champ. Elle et ses compagnons passèrent toute la journée à Loxia. Geralt en profita pour discuter avec Ciri, Jaskier pour vadrouiller, collecter et colporter des ragots, la magicienne pour essayer et choisir des tenues. Et quand vint le soir, le sorceleur et Yennefer se joignirent au cortège coloré qui se dirigeait vers le palais d'Aretuza où devait avoir lieu le banquet. Maintenant qu'ils y étaient, alors qu'il s'était promis de ne s'étonner de rien et de ne se laisser surprendre sous aucun prétexte, Geralt allait de surprise en surprise, incapable de dissimuler son étonnement.

La gigantesque salle centrale du palais était construite en forme de T. Le côté le plus long comportait des fenêtres, étroites et incroyablement hautes, qui atteignaient presque la voûte soutenue par des colonnes. La voûte aussi était élevée. Tellement élevée qu'il était difficile de distinguer les détails de la fresque qui la décorait. Notamment le sexe des nus, qui constituaient le motif le plus récurrent des tableaux. Aux fenêtres, il y avait des vitraux qui devaient valoir une véritable fortune, mais on sentait pourtant clairement un courant d'air dans le hall. Geralt s'étonnait que les bougies ne s'éteignent pas, mais, après un examen plus minutieux, il comprit quelle en était la raison. Les candélabres étaient magiques, et peut-être même illusoire. En tout cas, ils fournissaient beaucoup de lumière, bien plus que ne l'auraient fait d'authentiques bougies.

Quand ils entrèrent dans la salle, une bonne centaine de personnes se divertissaient déjà à l'intérieur. Comme avait pu en juger le sorceleur, la salle pouvait contenir au moins trois fois plus de monde, même si l'on y avait disposé au centre, comme l'exigeait la tradition, des tables en fer à cheval. Mais il n'y avait point de fer à cheval traditionnel. Il semblait qu'on allait festoyer debout, en cheminant patiemment le long des murs décorés de tapisseries, de guirlandes et de fanions flottant dans le courant d'air. Des rangées de longues tables avaient été disposées sous les tapisseries et les

guirlandes. Et, sur les tables, au milieu de compositions florales soignées et de sculptures de glace sophistiquées, des mets raffinés sur des plateaux qui l'étaient plus encore s'amoncelaient. En y regardant de plus près, Gerald constata que le raffinement dépassait de loin la quantité de victuailles.

— Pas de tables où s'asseoir, constata-t-il d'une voix lugubre en lissant le pourpoint noir chamarré d'argent, court et serré à la taille, dont l'avait affublé Yennefer.

Un tel pourpoint, qui était du dernier cri, portait le nom de justaucorps. D'où sortait ce nom, le sorcelleur n'en avait pas la moindre idée. Et il ne tenait pas à le savoir.

Yennefer ne réagit pas. Geralt n'attendait pas de réaction de sa part, il savait bien que la magicienne n'avait pas coutume de répondre à de telles récriminations. Mais il ne renonça pas. Il continuait à ronchonner. Il avait tout bonnement envie de râler un peu.

— Il n'y a pas de musique. Il y a un putain de courant d'air. On va donc devoir rester debout pour boire et manger ?

Le regard langoureux dont le gratifia la magicienne fit ressortir l'éclat violet de ses yeux.

— Tout à fait, dit-elle d'une voix étonnamment calme. Nous allons manger debout. Sache également que s'attarder à une table où il y a à manger est considéré comme un manque de tact.

— Je vais m'efforcer de ne pas manquer de tact, marmonna-t-il. D'autant plus que, d'après ce que je vois, il n'y a pas vraiment matière à s'attarder.

— Boire de manière intempérante est considéré comme un grand manque de tact. (Yennefer poursuivait ses leçons de morale sans prêter la moindre attention aux grognements de Geralt.) Fuir la conversation, comme un manque de tact impardonnable...

— Et le fait, la coupa-t-il, que ce gringalet dans ses braies ridicules soit justement en train de me montrer du doigt à deux de ses compagnons est-il considéré comme un manque de tact ?

— Oui, mais léger.

— Que va-t-on faire, Yen ?

— Circuler dans la salle, se saluer, flirter, converser... Arrête de lisser ton justaucorps et de tripoter tes cheveux.

— Tu m'as interdit de mettre mon bandeau...

— Ton bandeau est prétentieux. Arrête de ronchonner, prends-moi par le bras et allons-y. Rester près de l'entrée est également considéré comme un manque de tact.

Ils circulèrent dans la salle qui, progressivement, se remplissait. Geralt avait terriblement faim, mais il se rendit très vite compte que Yennefer ne plaisantait pas. Il devenait évident que les convenances en vigueur parmi les sorciers préconisaient de manger peu et de boire

avec modération, tout en prenant une mine dégoûtée. Et, pour couronner le tout, chaque arrêt à une table où il y avait à manger impliquait de sacrifier à des obligations mondaines. Quelqu'un vous remarquait, manifestait sa joie de vous avoir distingué, s'approchait et vous saluait, de manière aussi expansive qu'hypocrite. Après la comédie d'usage – bises sur la joue ou légère poignée de main déplaisante –, après les rires hypocrites et les compliments plus hypocrites encore, quoique pas mal servis, s'ensuivait alors une conversation, courte et banale, sur tout et sur rien.

Le sorceleur regardait attentivement autour de lui, cherchant des visages familiers avec l'espoir surtout de ne pas être la seule personne étrangère à la Confrérie des magiciens. Yennefer l'avait assuré du contraire ; néanmoins, ou bien il ne voyait personne en dehors de la Congrégation, ou alors il ne savait discerner personne.

Des pages distribuaient des coupes de vin sur des plateaux en slalomant entre les invités. Yennefer ne buvait rien. Le sorceleur avait envie de boire, mais il ne le pouvait pas. En revanche, à voir ses aisselles, son justaucorps, lui, avait bien bu.

En jouant habilement des coudes, la magicienne détourna Geralt de la table et le guida au beau milieu de la salle, faisant de lui le centre même de la curiosité de l'assistance. Résister n'aurait servi à rien. Il comprit de quoi il s'agissait. C'était la démonstration la plus banale au monde.

Geralt savait à quoi s'attendre, c'est donc avec un calme stoïque qu'il supporta les regards pleins de curiosité malsaine des magiciennes et les petits sourires énigmatiques des sorciers. Bien que Yennefer l'ait assuré que les convenances et le tact condamnaient l'utilisation de la magie au cours de ce genre de manifestations, il ne pouvait croire que les magiciens puissent s'en empêcher, d'autant que Yennefer l'avait ostensiblement exposé à la vue de tous. Et il avait raison de ne pas y croire. À plusieurs reprises, il ressentit les vibrations de son médaillon et les picotements liés aux impulsions magiques. Certains – certaines, surtout – tentaient avec impudence de lire dans ses pensées. Il y était préparé, il savait de quoi il retournait et comment riposter. Il regardait Yennefer. Yennefer, qui marchait à ses côtés, arborant moult brillants et vêtue de noir et blanc, avec ses cheveux de jais et ses yeux violets. Les sorciers qui le sondaient étaient troublés, déconcertés, ils s'égarèrent et perdaient clairement leur contenance. À sa grande satisfaction. *Oui*, leur répondait-il en pensée, *oui, vous ne vous trompez pas. Il n'y a qu'elle, elle à mes côtés, ici et maintenant, et il n'y a que cela qui compte. Ici et maintenant. Qui elle était auparavant, où et avec qui elle se trouvait, tout cela n'a aucune importance, pas la moindre importance. Aujourd'hui, elle est avec moi, ici, parmi vous. Avec moi et personne d'autre. Voilà ce que je crois, et je pense à elle, toujours, en permanence, et*

je sens l'odeur de son parfum et la chaleur de son corps. Et vous tous, vous pouvez en crever de jalousie.

La magicienne lui serra fort l'avant-bras, puis se blottit légèrement contre lui.

— Pas de gloriole excessive, s'il te plaît.

— Est-ce que vous, les sorciers, prenez toujours la sincérité pour de la gloriole ? Est-ce parce que vous ne croyez pas en la sincérité, même lorsque vous la ressentez dans les pensées d'autrui ?

— Oui, c'est pour ça.

— Et malgré tout, tu me remercies ?

— Parce que toi, je te crois. (Elle serra son bras plus fort encore, et tendit la main pour prendre une petite assiette.) Sers-moi un peu de saumon, sorcelleur. Et du crabe.

— Ce sont des crabes de Poviss. Ça doit faire un mois qu'ils ont été pêchés, et, avec les grandes chaleurs qui règnent en ce moment, tu n'as pas peur que...

— Ces crabes, le coupa-t-elle, paraissent aujourd'hui encore dans les fonds marins. La téléportation est une découverte formidable.

— En effet, acquiesça-t-il. Ça vaudrait le coup de la vulgariser, tu ne crois pas ?

— Nous y travaillons. Donne-m'en encore, j'ai faim.

— Je t'aime, Yen.

— Je te l'ai déjà dit, pas de gloriole..., l'interrompit-elle. (Elle releva la tête, écarta les boucles noires de sa joue, ouvrit tout grands ses yeux violets.) Geralt ! C'est la première fois que tu me l'avoues !

— Impossible. Tu te moques de moi.

— Non, je ne me moque pas de toi. Avant, tu le pensais simplement ; aujourd'hui, tu l'as dit.

— Cela fait-il une si grande différence ?

— Énorme.

— Yen...

— Ne parle pas la bouche pleine. Moi aussi, je t'aime. Je ne te l'avais jamais dit ? Dieu, tu vas t'étrangler ! Lève les mains, je vais te frapper dans le dos. Respire profondément.

— Yen...

— Respire, respire, ça va passer tout de suite.

— Yen !

— Oui. Je te rends ta franchise.

— Tu te sens bien ?

— Ça, je l'attendais. (Elle pressa du citron sur son saumon.) Il n'était pas convenable, après tout, que je réagisse à un aveu formulé en pensée. J'attendais des paroles. Tu m'as donné l'occasion de répondre, j'ai répondu. Comme tu peux le voir, je me porte à merveille.

— Que s'est-il passé ?

— Je te raconterai plus tard. Mange. Ce saumon est délicieux, je le jure par la Force, absolument délicieux.

— Est-ce que je peux t'embrasser ? Maintenant, ici, devant tout le monde ?

— Non.

— Yennefer ! (Une magicienne aux cheveux noirs qui passait près d'eux libéra son bras de dessous le coude de l'homme qui l'accompagnait, puis elle s'approcha.) Tu es donc venue, finalement ? Ah, c'est merveilleux ! Ça fait des siècles que je ne t'ai pas vue !

— Sabrina ! (Yennefer se réjouit tellement sincèrement que tous, hormis Geralt, auraient pu s'y tromper.) Ma chère ! Comme je suis contente !

Les magiciennes s'étreignirent avec circonspection. Elles se firent la bise – plus précisément, chacune effleura l'oreille ainsi que la boucle d'oreille de l'autre, ornée pareillement de brillants et de pierres d'onyx. Les boucles d'oreille des deux magiciennes – semblables à des grappes de raisin miniatures – étaient identiques ; un vent de haine furieuse se propagea aussitôt dans la salle.

— Geralt, tu permets, voici ma camarade d'école, Sabrina Glevissig, d'Ard Carraig.

Le sorcier s'inclina, baisa la main qu'on lui présenta bien haut. Il avait déjà pu observer qu'au moment des salutations toutes les magiciennes s'attendaient à ce qu'on leur baise la main, geste qui les plaçait au moins au même rang que les princesses. Sabrina Glevissig redressa la tête, faisant ainsi vibrer et tinter ses boucles d'oreilles. Tout doucement, mais avec ostentation et impudence.

— J'avais très envie de faire ta connaissance, Geralt, dit-elle avec un sourire. (Comme toutes les magiciennes, elle méprisait les « Monseigneur », « Votre Grâce » et autres civilités en vigueur chez la noblesse.) Je me réjouis donc sincèrement de te rencontrer ici. Tu as enfin cessé de nous le cacher, Yenna. Pour parler franchement, je m'étonne que tu aies tellement temporisé. Il n'y a absolument pas de quoi avoir honte.

— C'est aussi ce que je pense, rétorqua tranquillement Yennefer en clignant légèrement des yeux. (Elle dégagea ostensiblement ses cheveux de sa boucle d'oreille.) Jolie blouse, Sabrina, tout à fait charmante. N'est-ce pas, Geralt ?

Le sorcier hocha la tête, ravalant sa salive. La blouse de Sabrina Glevissig était en mousseline noire et dévoilait absolument tous ses charmes, qui avaient de quoi attirer le regard ! Conformément à la dernière mode, sa jupe couleur carmin, froncée par une ceinture en argent fermée par une grande boucle en forme de rose, était fendue sur le côté. Bien que la mode enjoigne de porter les jupes fendues

jusqu'à la moitié de la cuisse, celle de Sabrina était fendue jusqu'à la moitié de la hanche.

— Quoi de neuf à Kaedwen ? demanda Yennefer, feignant d'ignorer ce que regardait Geralt. Ton roi Henselt continue-t-il à épuiser ses forces et ses moyens à pourchasser les Écureuils dans les forêts ? Pense-t-il toujours à mettre sur pied une expédition punitive contre les elfes de Dol Blathann ?

— Laissons la politique en paix, dit Sabrina en souriant. (Son nez un tantinet trop long et ses yeux de rapace rappelaient les portraits classiques des magiciennes.) Demain, pendant la conférence, nous nous abreuverons de politique jusqu'à plus soif. Et on nous rebattra les oreilles de diverses... leçons de morale. Du besoin d'une coexistence pacifique... de l'amitié... de la nécessité d'adopter une position solidaire face aux projets et aux intentions de nos rois... Que nous ressassera-t-on encore, Yennefer ? Que nous ont donc préparé le Chapitre et Vilgefortz ?

— Tu as raison, laissons la politique en paix.

Au léger tintement répété des boucles d'oreilles, Sabrina Glevissig laissa échapper un rire cristallin.

— Sage décision. Attendons demain. Demain... tout sera plus clair. Ah ! ces histoires de politique, ce sont des débats sans fin... Comme ils marquent fâcheusement la peau. Par chance, je possède une excellente crème, crois-moi, ma chère, les rides fondent comme neige au soleil... Tu veux que je t'en donne la formule ?

— Je te remercie, ma chère, mais je n'en ai pas besoin. Vraiment.

— C'est vrai, j'oubliais. À l'école, déjà, je t'enviais ta peau. Dieu, ça fait combien de temps déjà ?

Yennefer s'inclina, faisant mine de répondre au salut de personnes qui passaient. Puis Sabrina sourit au sorceleur et bomba voluptueusement sa poitrine, ostensiblement visible sous la mousseline noire. Geralt avala de nouveau sa salive, s'efforçant de ne pas regarder trop hardiment ses mamelons roses, par trop perceptibles sous le tissu transparent. Il lança un regard gêné à Yennefer. La magicienne souriait, mais il la connaissait trop bien : elle était furieuse.

— Ah ! excuse-moi, dit-elle soudainement. Je vois là-bas Filippa, il faut absolument que je discute avec elle. Tu viens, Geralt ? Bye, Sabrina.

— Bye, Yenna. (Sabrina Glevissig regarda le sorceleur dans les yeux.) Je te félicite une fois encore pour... ton goût.

— Merci. (La voix de Yennefer était singulièrement fraîche.) Merci, ma chère.

Filippa Eilhart était en compagnie de Dijkstra. Geralt avait été autrefois en contact fugace avec l'espion de Rédanie, il aurait donc dû,

en principe, être ravi : enfin il tombait sur quelqu'un de sa connaissance, quelqu'un qui, tout comme lui, n'appartenait pas à la Confrérie ! Pourtant, il était loin d'être ravi.

— Je suis heureuse de te voir, Yenna. (Filippa lui fit une bise en effleurant son oreille.) Salut, Geralt. Vous connaissez tous deux le comte Dijkstra, n'est-ce pas ?

— Qui ne le connaît pas ! (Yennefer inclina la tête et tendit à Dijkstra sa main que l'espion baisa en faisant la révérence.) Je suis ravie de vous revoir, comte.

— C'est moi qui suis ravi de te revoir, assura le chef des services secrets du roi Vizimir, surtout en si charmante compagnie. Messire Geralt, mes plus profonds respects...

Geralt, s'abstenant d'assurer que son respect était plus profond encore, serra la main qu'on lui tendait, ou plutôt tenta de le faire : Dijkstra ayant des mains aux proportions hors norme, il était de fait quasiment impossible d'échanger avec lui une véritable poignée de mains. L'immense espion était vêtu d'un justaucorps beige clair, déboutonné de manière quelque peu informelle. À l'évidence, il s'y sentait à l'aise.

— J'ai remarqué, dit Filippa, que vous aviez discuté avec Sabrina.

— Oui, nous avons discuté, riposta Yennefer. Tu as vu ce qu'elle a sur elle ? Il faut n'avoir aucun goût ni aucune pudeur pour... Bon sang de bonsoir ! Elle est plus vieille que moi de... Peu importe. Si encore elle avait quelque chose à montrer ! Sale morue !

— Elle a essayé de vous tirer les vers du nez ? Tout le monde sait qu'elle espionne pour Henselt de Kaedwen.

— Vraiment ? répondit Yennefer, feignant la surprise, ce qui fut interprété à juste titre comme une excellente saillie.

— Et monsieur le comte s'amuse-t-il bien à notre manifestation ? demanda Yennefer quand Filippa et Dijkstra eurent enfin cessé de rire.

— Extraordinairement bien, répondit l'espion du roi Vizimir en s'inclinant courtoisement.

— Si l'on considère que le comte est ici en mission, dit Filippa en souriant, une telle assertion est pour nous un compliment sans pareil. Mais, comme tout compliment de ce genre, il est peu sincère. Le comte m'avouait à l'instant même préférer une pénombre sympathique et familière, la légère puanteur des flambeaux et un bon morceau de viande rôtie à la broche. La table traditionnelle, arrosée de sauce et de vin, sur laquelle il aurait pu battre la mesure avec sa chope de bière au rythme des horribles chansons à boire lui manque aussi. Il aurait pu, le matin venu, s'affaïsser sous cette table avec fracas et s'endormir parmi les lévriers occupés à ronger leurs os. Et il est resté sourd, imaginez-vous, à mes arguments lui démontrant la supériorité de notre façon de festoyer.

— Vraiment ? (Le sorcelleur jeta à l'espion un coup d'œil plus aimable.) Et quels étaient ces arguments, si ce n'est pas indiscret ?

Cette fois sa question fut accueillie le plus clairement du monde comme une excellente saillie, car les deux magiciennes éclatèrent de rire simultanément.

— Ah, vous les hommes ! dit Filippa, vous ne comprenez rien. Comment une magicienne peut-elle en imposer, avec sa robe et sa silhouette, assise à une table, dans la pénombre et la fumée ?

Geralt, qui ne trouva pas de repartie, se contenta de s'incliner. Yennefer lui serra délicatement le bras.

— Ah ! dit-elle, je vois là-bas Triss Merigold. Je dois absolument échanger quelques mots avec elle... Pardonnez-nous, nous allons vous abandonner. À plus tard, Filippa. Assurément, nous trouverons bien aujourd'hui une autre occasion de faire un brin de causette. N'est-il pas vrai, comte ?

— Sans aucun doute. (Dijkstra sourit et s'inclina profondément.) Je suis à ton service, Yennefer. Il te suffit de me faire signe.

Ils s'approchèrent de Triss, étincelante dans ses couleurs azur et céladon. Lorsqu'elle les vit, elle interrompit sa conversation en cours avec deux sorciers, elle éclata de rire joyeusement, puis étreignit Yennefer. Le rituel des bises se répéta. Geralt serra la main qu'on lui tendait, mais il décida d'agir en dépit du cérémonial : il étreignit la magicienne aux cheveux châains et l'embrassa sur la joue, qu'elle avait douce et veloutée comme une pêche. Triss rougit légèrement.

Les sorciers se présentèrent. L'un d'entre eux était Drithelm de Pont Vanis, l'autre, son frère Detmold. Tous deux étaient au service du roi Esterad de Kovir. Ils se révélèrent peu causants et ils s'éloignèrent ensemble à la première occasion.

— Vous avez discuté avec Filippa et Dijkstra de Tretogor, fit remarquer Triss en jouant avec le cœur en lapis-lazuli serti d'argent et de brillants qu'elle portait au cou. Vous savez, bien sûr, qui est Dijkstra ?

— Nous le savons, dit Yennefer. Il a parlé avec toi ? Il a essayé de t'interroger ?

— Il a essayé. (La magicienne sourit d'un air significatif et ricana.) Assez prudemment. Mais Filippa l'en empêchait autant qu'elle le pouvait. Je croyais pourtant qu'ils s'entendaient à la perfection.

— Ils s'entendent extraordinairement bien, l'avertit sérieusement Yennefer. Fais attention, Triss. Ne lui souffle pas un mot de... de tu sais qui.

— Je sais. Je ferai attention. Et à propos... (Triss baissa la voix :) Quelles sont les nouvelles ? Est-ce que je pourrai la voir ?

— Si tu te décides enfin à donner des cours à Aretuza, dit Yennefer en souriant, tu pourras la voir très souvent.

— Ah ! (Triss ouvrit de grands yeux.) Je comprends. Est-ce que Ciri...

— Plus bas, Triss. Nous parlerons de cela plus tard. Demain, après le conseil.

— Demain ? fit Triss en souriant tristement.

Yennefer fronça les sourcils, mais, avant qu'elle ait eu le temps de poser des questions, une légère agitation s'empara soudain de la salle.

— Ils sont là, dit Triss en se raclant la gorge. Ils sont enfin arrivés.

— Oui, confirma Yennefer en détournant les yeux de ceux de son amie. Ils sont là finalement. Geralt, l'occasion t'est enfin donnée de faire la connaissance des membres du Chapitre et du Conseil supérieur. Si une possibilité se présente, je t'introduirai auprès d'eux, mais cela ne te fera pas de mal de savoir avant qui est qui.

Les sorciers rassemblés s'écartèrent et s'inclinèrent respectueusement devant les personnalités qui pénétraient dans la salle. Le premier à s'avancer était un homme plutôt âgé, mais robuste, vêtu d'un habit de laine singulièrement sobre. À ses côtés se tenait une grande femme aux traits sévères et aux cheveux lisses et foncés.

— C'est Gerhart d'Aelle, connu sous le nom de Hen Gedymdeith, le plus âgé des sorciers vivants, expliqua Yennefer à mi-voix. La femme qui marche à ses côtés, c'est Tissaia de Vries. Elle n'a que quelques années de moins que Hen, mais elle utilise les élixirs sans vergogne.

Derrière le couple marchait une femme attrayante aux longs cheveux blond foncé, vêtue d'une robe froufroulante ornée de dentelle couleur réséda.

— Il s'agit de Francesca Findabair, surnommée Enid an Gleanna, la Pâquerette des vallées. Ne te frotte pas les yeux, sorceleur. Elle est universellement reconnue comme étant la plus belle femme du monde.

— Elle est membre du Chapitre ? s'étonna Geralt dans un murmure. Elle a l'air d'être très jeune. C'est aussi le résultat d'un élixir magique ?

— Pas dans son cas. Francesca est une elfe de sang pur. Sois attentif à l'homme qui l'accompagne. C'est Vilgefortz de Roggeveen. Lui est réellement jeune, mais incroyablement talentueux.

Geralt n'ignorait pas qu'on pouvait dire d'un magicien qu'il était jeune même s'il avait atteint déjà l'âge de cent ans. Vilgefortz avait l'air d'en avoir trente-cinq. Il était grand et bien bâti, il portait un pourpoint court selon le patron chevaleresque, mais sans armoiries, naturellement. Il était aussi diablement bel homme. Cela sautait aux yeux, même si à ses côtés se mouvait, vaporeuse, Francesca Findabair qui, avec ses immenses yeux de biche, était d'une beauté à vous couper le souffle.

— Ce petit homme qui marche à côté de Vilgefortz, c'est Artaud

Terranova, expliqua Triss Merigold. Ces cinq-là forment le Chapitre...

— Et cette jeune fille au visage étrange qui marche derrière Vilgefortz ?

— C'est son assistante, Lydia van Bredevoort, dit froidement Yennefer. Une personne sans importance, mais la dévisager est un grand manque de tact. Porte plutôt ton attention sur ces trois-là qui arrivent encore derrière ; ce sont les membres du Conseil. Fercart de Cidaris, Radcliffe d'Oxenfurt et Carduin de Lan Exeter.

— C'est là tout le Conseil ? Dans son entier ? Je pensais qu'ils étaient plus nombreux.

— Le Chapitre compte cinq personnes, le Conseil aussi. Filippa Eilhart fait également partie du Conseil.

— Ce qui nous en fait toujours quatre, pas cinq.

Geralt tourna la tête, et Triss pouffa de rire.

— Tu ne lui as pas dit ? Vraiment, tu ne sais rien, Geralt ?

— À quel propos au juste ?

— Yennefer aussi siège au Conseil, voyons ! Depuis la bataille de Sodden. Tu ne t'en étais pas encore vantée auprès de lui, ma chère ?

— Non, ma chère. (La magicienne regarda son amie droit dans les yeux.) Premièrement, je n'aime pas me vanter. Deuxièmement, je n'en ai pas eu le temps. Je n'avais pas vu Geralt depuis très longtemps ; nous avons beaucoup de choses à rattraper. Nous avons établi une longue liste ; nous réglons nos affaires en fonction de cette liste.

— C'est évident, dit Triss, d'un ton mal assuré. Hum... Après si longtemps... Je comprends. Il y a largement de quoi discuter...

— Les discussions, dit Yennefer en souriant d'un air équivoque et en gratifiant le sorceleur d'un nouveau regard langoureux, se trouvent en queue de liste, Triss. Tout à la fin.

Manifestement troublée, la magicienne aux cheveux châains rougit légèrement.

— Je comprends, répéta-t-elle en jouant avec son petit cœur en lapis-lazuli pour cacher son embarras.

— J'en suis ravie. Geralt, apporte-nous du vin. Non, ne te sers pas auprès de ce page-ci. Plutôt de celui-là, là-bas.

Geralt obéit, ayant sans conteste perçu l'ordre dans la voix de Yennefer. Tout en prenant la carafe sur le plateau que portait le page, il observait discrètement les deux magiciennes. Yennefer parlait vite et à voix basse. Triss Merigold écoutait, tête baissée. Quand il revint, Triss n'était plus là. Yennefer ne manifestant pas le moindre intérêt pour le vin qu'il avait rapporté, il reposa les deux timbales inutiles sur la table.

— Tu n'aurais pas exagéré, non ? demanda-t-il d'un ton sec.

Les yeux de Yennefer virèrent au violet foncé.

— N'essaie pas de me prendre pour une idiote. Tu croyais que je

ne savais pas, pour vous deux ?

— Si c'est de cela qu'il s'agit...

— C'est de cela, justement, le coupa-t-elle. Ne prends pas cet air d'abruti et abstiens-toi de tout commentaire. Et surtout, n'essaie pas de mentir. J'ai connu Triss avant de te connaître, on s'aime, on se comprend à merveille, et on se comprendra toujours, indépendamment de divers petits... incidents. Mais tout à l'heure, j'ai eu l'impression qu'elle avait quelques doutes. Je les ai donc levés, c'est tout. N'en parlons plus.

Il n'en avait pas l'intention. Yennefer dégagea ses boucles de sa joue.

— Maintenant, je vais te laisser un instant, je dois parler à Tissaia et à Francesca. Mange encore quelque chose, ton ventre gargouille. Et sois vigilant. Plusieurs personnes, sans conteste, vont t'aborder. Ne te fais pas rouler dans la farine et ne nuis pas à ma réputation.

— Sois tranquille.

— Geralt ?

— Je t'écoute.

— Tu as exprimé récemment l'envie de m'embrasser, ici, devant tout le monde. C'est toujours d'actualité ?

— Toujours.

— Tâche de ne pas m'enlever mon rouge à lèvres.

Tout en lorgnant du coin de l'œil les personnes rassemblées autour d'eux, Geralt s'exécuta. Les invités observaient le baiser, mais pas de manière importune. Filippa Eilhart, debout non loin d'un groupe de jeunes sorciers, lui lança un clin d'œil et fit mine d'applaudir.

Yennefer arracha ses lèvres de celles du sorceleur, puis elle poussa un profond soupir.

— Ce n'est pas grand-chose, grogna-t-elle, mais ça fait du bien. Bon, j'y vais. Je reviens vite. Et plus tard, après le banquet... Hum !

— Je t'écoute ?

— Évite de manger de l'ail, s'il te plaît.

Quand elle s'éloigna, le sorceleur laissa tomber les convenances ; il déboutonna son justaucorps, vida les deux timbales de vin et entreprit sérieusement de se trouver à manger. Mais son plan tomba à l'eau.

— Geralt.

— Monsieur le comte.

— Pas de monsieur le comte entre nous, se vexa Dijkstra. Je ne suis pas comte le moins du monde. Vizimir m'a ordonné de me présenter ainsi pour ne pas incommoder les courtisans et les sorciers avec mon ignoble généalogie. Eh bien ! les robes et les silhouettes de ces dames t'en imposent-elles ? Tu arrives à faire semblant de bien

t'amuser ?

— Je ne suis pas obligé de faire semblant. Je ne suis pas ici en service.

— C'est curieux, sourit l'espion, mais cela confirme l'opinion générale selon laquelle tu es inimitable et unique en ton genre. Parce que tous les autres ici sont en service.

— C'est justement ce que je craignais. (Geralt jugea utile de sourire aussi.) Je sentais que je serais ici unique en mon genre. Pas à ma place, à vrai dire.

L'espion inspecta les plateaux avoisinants. Il prit dans l'un d'entre eux la gousse verte d'une plante inconnue de Geralt, la porta à sa bouche et la croqua.

— Au fait, dit-il, je te remercie pour les frères Michelet. Pas mal de monde en Rédanie a poussé un soupir de soulagement quand tu leur as réglé leur compte à tous les quatre au port d'Oxenfurt. J'ai rigolé grassement quand, pour l'enquête, on a fait venir un carabin de l'université : en voyant les blessures, il a affirmé que quelqu'un s'était servi d'une faux montée verticalement.

Geralt ne fit aucun commentaire. Dijkstra porta une nouvelle gousse à ses lèvres.

— Dommage, poursuivit-il en mastiquant, que tu ne te sois pas présenté au bourgmestre après les avoir zigouillés. Il y avait une récompense pour leur capture, morts ou vifs. Une grosse récompense.

— Trop de soucis avec la déclaration de revenus. (Le sorcelleur s'était décidé lui aussi pour la gousse verte ; elle avait comme un goût de céleri trempé dans de l'eau savonneuse.) D'autre part, je devais alors partir d'urgence parce que... Mais je t'ennuie, sans doute. Après tout, Dijkstra, tu sais tout, n'est-ce-pas ?

— Penses-tu ! sourit l'espion, je ne sais pas tout. Comment donc pourrais-je tout savoir ?

— Grâce à tes relations avec Filippa Eilhart, pour ne pas chercher bien loin.

— Les relations, les récits, les ragots... Il faut bien que je les écoute. C'est mon métier. Mais mon métier m'oblige également à les filtrer minutieusement. Dernièrement, figure-toi, des rumeurs me sont parvenues : quelqu'un avait sabré le Professeur, de piètre réputation, en même temps que ses deux comparses. Ça s'est produit près d'une auberge à Anchor. Celui qui a fait le coup était aussi trop pressé pour récupérer la récompense.

Geralt haussa les épaules.

— Des commérages, rien de plus. Filtre-les minutieusement, et tu verras ce qu'il en reste.

— C'est inutile. Je sais ce qu'il en restera. La plupart du temps, c'est une tentative de désinformation intentionnelle. À propos, puisque

nous parlons de désinformation, comment va la petite Cirilla, la pauvre, la petite souffreteuse, si sensible à la diphtérie ? Elle est guérie, au moins ?

— Laisse tomber, Dijkstra, lui répondit froidement le sorcier en regardant l'espion droit dans les yeux. Je sais que tu es ici en mission, mais oublie l'excès de zèle.

L'espion eut un rire vulgaire. Deux magiciennes qui passaient près d'eux les observèrent avec étonnement. Et curiosité.

— Le roi Vizimir, reprit Dijkstra après avoir cessé de glousser, me paie une prime exceptionnelle pour chaque secret dévoilé. L'excès de zèle m'assure un train de vie confortable. Tu vas rire, mais j'ai une femme et des enfants.

— Je ne vois là rien de drôle. Travaille donc pour le bien-être de ta femme et de tes enfants, mais pas à mes frais, si je puis me permettre. D'après ce que je vois, il ne manque pas de secrets dans cette salle, ni de mystères.

— Bien au contraire. Aretuza tout entière est à elle seule une grande énigme. Tu l'as certainement remarqué ? quelque chose est ici suspendu dans l'air, Geralt. Pour être clair, j'ajouterai qu'il ne s'agit pas des candélabres.

— Je ne comprends pas.

— Je veux bien le croire. Parce que moi-même je n'y comprends rien ! Je le voudrais bien, pourtant. Et toi, non ? Ah ! Pardon. En définitive, tu sais probablement tout, quoi qu'il arrive. Grâce à tes relations avec la belle Yennefer de Vengerberg, pour ne pas chercher bien loin. Et dire qu'il fut un temps où il m'arrivait à moi aussi d'apprendre deux ou trois choses par la belle Yennefer. Ah ! Où donc sont les neiges d'antan ?

— Vraiment Dijkstra, je ne vois pas où tu veux en venir. Pourrais-tu exprimer tes pensées plus clairement ? Essaie, je t'en prie. À une condition, que ce ne soit pas à titre professionnel. Pardonne-moi, mais je n'ai pas l'intention de t'aider à gagner tes primes exceptionnelles.

— Tu estimes donc que j'essaie de t'aborder pour d'infâmes raisons ? grimaça l'espion. Que mon intention est de te soutirer des informations par la ruse ? Tu me vexes, Geralt. Je suis simplement curieux de savoir si tu es frappé par les mêmes évidences que moi dans cette salle.

— Et qu'est-ce donc qui te frappe ainsi ?

— N'es-tu pas surpris par l'absence totale de têtes couronnées au milieu de cette assemblée, comme on peut sans peine le constater ?

— Pas le moins du monde. (Geralt réussit enfin à planter son olive marinée sur un cure-dent.) Les rois préfèrent probablement les banquets traditionnels autour d'une table, sous laquelle on peut, le matin venu, s'affaisser élégamment. Par ailleurs...

— Quoi, par ailleurs ?

Dijkstra mit dans sa bouche quatre olives qu'il avait sans complexe prises avec ses doigts dans la coupe à fruits.

— Par ailleurs (le sorceleur jeta un regard à la foule qui déambulait dans la salle), les rois n'avaient pas envie de se déranger. Ils ont envoyé une armée d'espions pour les remplacer. Ceux de la Confrérie, et ceux de l'extérieur. Sans doute pour espionner et découvrir ce qui est ici suspendu dans l'air.

Dijkstra recracha les noyaux d'olives sur la table. Sur un petit plateau en argent, il prit une longue fourchette avec laquelle il se mit à farfouiller dans le profond saladier en cristal.

— Vilgefoltz, quant à lui, dit-il sans cesser de farfouiller, a fait en sorte qu'il ne manque ici pas un seul espion. Tous ses espions royaux se retrouvent dans un seul chaudron. Pourquoi Vilgefoltz a-t-il agi de la sorte, sorceleur ?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Et ça m'est égal. J'ai dit que j'étais ici à titre privé. Je suis, comment dire, en dehors du chaudron.

L'espion du roi Vizimir pécha une petite pieuvre dans le saladier et l'examina d'un air dégoûté.

— Dire qu'ils mangent ça, dit-il en hochant la tête avec une compassion feinte. (Puis il se tourna vers Geralt :) Écoute-moi attentivement, sorceleur, dit-il tout bas. Ta conviction d'être ici à titre privé, ta certitude que rien ne t'importe et ne peut t'importer... cela me bouleverse et m'incline à l'aventure. As-tu le goût de l'aventure ?

— Sois plus clair, je te prie.

— Je te propose un défi. (Dijkstra souleva sa fourchette, sur laquelle était piqué un céphalopode.) J'affirme que, dans le courant de l'heure qui va suivre, Vilgefoltz t'invitera à une longue conversation. J'affirme qu'au cours de cette conversation il te prouvera que tu n'es pas ici à titre privé et que tu fais partie de son chaudron. Si je me trompe, je mangerai cette merde sous tes yeux, avec ses tentacules, et tout le reste. Tu tiens le pari ?

— Et qu'est-ce que je devrai manger, si je perds ?

— Rien. (Dijkstra regarda rapidement autour de lui.) Si tu perds, tu me rapporteras une partie de ta conversation avec Vilgefoltz.

Le sorceleur se tut quelques instants et regarda tranquillement l'espion.

— Adieu, comte, dit-il enfin. Merci pour la causette. Elle fut instructive.

Dijkstra se vexa légèrement.

— Ainsi donc...

— Oui, l'interrompt Geralt. Adieu.

L'espion haussa les épaules, jeta telle quelle dans le saladier la pieuvre plantée sur sa fourchette, se détourna et partit. Geralt ne le

regarda pas s'éloigner. Il passa lentement à une autre table, pressé par l'envie d'atteindre les énormes crevettes rose pâle qui culminaient sur un plat en argent, parmi des feuilles de salade et des quartiers de citron. Elles lui faisaient envie, mais, comme il sentait toujours des regards curieux posés sur lui, il voulait manger les crustacés de manière distinguée, en respectant les convenances. Il avançait à une allure ostensiblement lente, discrètement, en grignotant dignement quelques amuse-gueules disposés sur d'autres plateaux.

À la table suivante se tenait Sabrina Glevissig, plongée dans une conversation avec une magicienne aux cheveux roux flamboyant que Geralt ne connaissait pas. La magicienne rousse était vêtue d'une jupe blanche et d'une petite blouse en georgette assortie. La petite blouse, semblable à celle de Sabrina, était également transparente, mais comportait plusieurs appliqués et broderies disposés stratégiquement. Les appliqués, comme le remarqua Geralt, avaient une propriété intéressante : ils servaient alternativement à dissimuler et à dévoiler.

Les magiciennes discutaient en se gavant de morceaux de langouste à la mayonnaise. Elles parlaient tout bas et en Langage ancien. Elles avaient beau ne pas regarder dans sa direction, de toute évidence, elles parlaient de lui. Il tendit indiscrètement son oreille exercée de sorceleur, en faisant mine de ne s'intéresser qu'aux crevettes.

— Avec Yennefer ? répéta la magicienne aux cheveux roux en jouant avec son collier de perles. (Il était enroulé de telle manière autour de son cou qu'on aurait dit un collier de chien.) Tu parles sérieusement, Sabrina ?

— Absolument, répondit cette dernière. Tu ne le croiras pas, ça fait déjà plusieurs années que ça dure. Qu'il tienne le coup lui aussi avec ce reptile nuisible, vraiment, ça m'étonne.

— De quoi t'étonnes-tu ? Elle lui a jeté un sort, elle le tient sous son charme. N'ai-je pas fait de même de nombreuses fois ?

— C'est pourtant un sorceleur. Ce genre d'homme ne se laisse pas ensorceler. Pas aussi longtemps, en tout cas.

— Alors, c'est l'amour, soupira la rousse, et l'amour est aveugle.

— C'est lui qui est aveugle, grimaça Sabrina. Tu te rends compte, Marti ? Elle a osé me présenter comme sa camarade d'école ! Bloede pest, elle est plus vieille que moi de... Peu importe. Je te le dis, elle est jalouse de ce sorceleur comme la peste. La petite Merigold lui a simplement souri, et cette mégère l'a incendiée sans mâcher ses mots et l'a fait partir. Et en ce moment... Regarde un peu. Elle est là-bas, elle discute avec Francesca et ne quitte pas le sorceleur des yeux.

— Elle a peur qu'on le lui enlève, ne serait-ce que pour cette nuit. Qu'est-ce que tu en dis, Sabrina ? on essaie ? L'homme ne manque pas d'attraits, c'est autre chose que nos chiffes molles arrogantes avec

leurs complexes et leurs prétentions...

— Parle plus bas, Marti, siffla Sabrina. Arrête de le regarder et de minauder. Yennefer nous observe. Et surveille ton langage. Tu veux le séduire ? C'est de mauvais goût.

— Hmm ! tu as raison, reconnut Marti après réflexion. Et s'il s'avancait soudain et faisait lui-même une proposition ?

— Dans ce cas (Sabrina Gleivissig lança au sorceleur un regard noir de rapace), j'accepterais sans hésiter, même si cela devait se passer sur une pierre.

— Et moi, ricana Marti, sur un hérisson, même.

Le regard fixé sur la nappe, le sorceleur cacha son air stupide derrière une feuille de salade et une crevette, infiniment heureux que la mutation de ses vaisseaux sanguins l'empêche de rougir.

— Sorceleur Geralt ?

Ce dernier avala sa crevette et se retourna. Un magicien aux traits familiers sourit imperceptiblement en touchant les revers brodés de son justaucorps violet.

— Dorregaray de Vola. Nous nous connaissons, voyons. Nous nous sommes rencontrés...

— Je me souviens. Pardon, je ne t'avais pas reconnu tout de suite. Très heureux...

Le magicien sourit un peu plus franchement en enlevant deux coupes d'un plateau porté par un page.

— Je t'observe depuis un certain temps, dit-il en remettant l'une des coupes à Geralt. Tu as déclaré être heureux à tous ceux que Yennefer t'a présentés... Sournoiserie ou manque de discernement ?

— Simple politesse.

— Envers eux ? dit Dorregaray en désignant les festoyeurs. Crois-moi, ils ne valent pas la peine qu'on se donne tant de mal. C'est une bande d'orgueilleux, de jaloux et de menteurs, ils n'apprécieront pas ta politesse et la prendront au contraire pour du sarcasme. Avec eux, sorceleur, il faut faire selon leur mode, être grossiers, arrogants, malpolis, alors seulement tu leur en imposeras. Tu boiras bien un peu de vin avec moi ?

— Le claret qu'on sert ici ? dit Geralt avec un aimable sourire. Avec la plus grande aversion. Mais si, toi, tu l'apprécies... je ferai un effort.

Sabrina et Marti, tendant l'oreille depuis leur table, pouffèrent bruyamment. Dorregaray les toisa toutes les deux d'un regard plein de mépris, il se retourna, choqua sa timbale contre la coupe du sorceleur et sourit, mais sincèrement cette fois.

— Un point pour toi, reconnut-il tranquillement. Tu apprends vite. Tudieu ! où donc as-tu acquis ce sens de l'humour, sorceleur ? sur les chemins où tu traînes toujours en quête de créatures en voie de

disparition ? À ta santé. Tu vas rire, mais tu es l'un des rares dans cette salle à qui j'ai envie de proposer ce toast.

— Vraiment ? (Geralt avala une gorgée et fit délicatement claquer sa langue, se délectant de la saveur du vin.) En dépit du fait que je pratique l'abattage de créatures en voie de disparition ?

— Ne joue pas avec les mots ! (Le magicien le tapa amicalement sur l'épaule.) Le banquet vient tout juste de commencer. Quelques personnes encore vont sans doute te mettre le grappin dessus, économise donc tes ripostes sanglantes. Après, pour ce qui est de ton métier... Toi, au moins, tu es suffisamment modeste pour ne pas faire étalage de tes trophées. Mais regarde tout autour de toi. Vas-y franchement, fais fi des convenances, ils aiment qu'on leur prête attention.

Docilement, le sorceleur braqua son regard sur la poitrine de Sabrina Glevissig.

— Regarde ! (Dorregaray l'attrapa par la manche, lui montrant du doigt une magicienne qui passait près d'eux en faisant virevolter ses tuelles.) Des souliers en peau de dragon des montagnes. Tu as remarqué ?

Geralt hocha la tête, hypocrite, car il avait vu uniquement ce que ne dissimulait pas la blouse en tulle transparente.

— Oh ! Voyez-vous ça, du cobra royal ! (Le magicien, infailible, identifiait les souliers successifs qui paraient dans la salle. La mode, qui avait relevé le bas des jupes d'un empan au-dessus de la cheville, lui facilitait la tâche.) Et là-bas... un iguane blanc. Une salamandre. Une wyvern. Un caïman à lunettes. Un basilic... Tous, jusqu'au dernier reptile, sont menacés d'extinction. Tudieu ! ne peut-on pas porter des chaussures en cuir de veau ou de porc ?

— Encore en train de parler de cuir, Dorregaray, comme d'habitude ? devina Filippa Eilhart en s'arrêtant près d'eux. De tannerie et de cordonnerie ? Quel sujet trivial et peu ragoûtant.

— Ce qui est peu ragoûtant pour l'un ne l'est pas pour d'autres, répondit, vexé et hautain, le magicien. Tu as de jolis appliqués sur ta robe, Filippa. Si je ne me trompe pas, c'est de l'hermine grise ? Très bon goût. Tu sais certainement qu'en raison de son beau pelage cette variété a été complètement exterminée il y a vingt ans ?

— Trente, rectifia Filippa en enfournant à la suite les dernières crevettes (celles que Geralt n'avait pas eu le temps de manger). Je sais, je sais, une espèce qui ressusciterait indubitablement si j'ordonnais à ma modiste de me coudre une robe avec des gerbes d'étope. J'ai pris cela en considération. Mais la couleur des étoupes n'était pas assortie au reste de ma tenue.

— Passons donc à l'autre table, de ce côté, proposa tranquillement le sorceleur. J'y ai vu pas mal de coupelles remplies de

caviar noir. Et comme les esturgeons *Scaphirhynchus* ont aussi pratiquement disparu jusqu'au dernier, il faut se dépêcher.

— Du caviar en ta compagnie ? J'en rêvais ! (Battant des cils, Filippa plaça d'office son bras sous le coude de Geralt, et aussitôt une excitante odeur de cannelle et de nard parvint aux narines du sorceleur.) Allons-y sans tarder. Tu nous tiens compagnie, Dorregaray ? Non ? Eh bien, va ! et amuse-toi bien !

Le magicien renifla et se détourna. Sabrina Glevissig et sa camarade rousse le suivirent de leurs regards plus venimeux encore que ceux du cobra royal menacé d'extinction.

— Dorregaray, marmonna Filippa en se serrant sans la moindre gêne contre Geralt, espionne pour le compte du roi Ethäin de Cidaris. Tiens-toi sur tes gardes. Ses reptiles et ses cuirs, c'est le prélude à l'interrogatoire. Quant à Sabrina Glevissig, elle tendait attentivement l'oreille...

— ... parce qu'elle espionne pour le compte d'Henselt de Kaedwen, acheva-t-il. Je sais, tu m'en avais parlé. Et cette rousse, sa copine ?

— Pas rousse, décolorée. Tu ne vois donc pas clair ? C'est Marti Sodergren.

— Pour qui espionne-t-elle ?

— Marti ? (Filippa éclata de rire et ses dents scintillèrent sous ses lèvres peintes en vif carmin.) Pour personne. Marti ne s'intéresse pas à la politique.

— C'est bouleversant. Je pensais que tout le monde ici espionnait.

— Beaucoup de monde, en effet. (La magicienne cligna des yeux.) Mais pas tous. Pas Marti Sodergren. Elle, c'est une guérisseuse. Et une nymphomane. Ah ! Tonnerre de Dieu, regarde ! Ils ont dévoré tout le caviar ! Jusqu'au dernier petit grain ! Ils ont léché la coupe ! Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ?

— Maintenant, dit Geralt en souriant innocemment, tu vas m'annoncer que quelque chose est suspendu dans l'air. Tu vas me dire que je dois laisser tomber ma neutralité et faire un choix. Tu vas me proposer un pari. Que ce pari puisse contenir ma récompense, je n'ose même pas y songer. Mais je sais ce que je devrai faire si je perds.

Filippa Eilhart garda longtemps le silence, sans baisser le regard.

— J'aurais dû m'en douter, dit-elle à voix basse. Dijkstra n'a pas pu résister. Il t'a fait une proposition. Je l'avais pourtant prévenu que tu méprisais les espions.

— Je ne les méprise pas. Je méprise l'espionnage. Et le mépris. Ne me propose aucun pari, Filippa. Bien sûr, moi aussi, je sens bien que quelque chose est suspendu dans l'air. Et alors ? Cela ne me concerne pas et n'est d'aucune importance pour moi.

— Tu m'as déjà dit ça un jour. À Oxenfurt.

— Je suis content que tu n'aies pas oublié. Tu te souviens aussi, je présume, des circonstances ?

— Précisément. Je ne t'avais pas dévoilé alors pour qui travaillait ce fameux Rience, ou quel que soit le nom qu'on lui donnait. Je lui ai permis de se sauver. Ah ! Comme tu étais en colère contre moi alors...

— C'est peu de le dire !

— Le temps est venu de faire mon *mea-culpa*. Demain, je te donnerai ce Rience. Ne m'interromps pas, ne fais pas cette tête. Ce n'est pas du tout un pari dans le style de celui de Dijkstra. C'est une promesse ; et moi, je tiens mes promesses. Non, pas de questions, s'il te plaît. Attends jusqu'à demain. Maintenant, en revanche, concentrons-nous sur le caviar et les menus ragots.

— Il n'y a pas de caviar.

— Un instant.

Elle jeta un rapide coup d'œil autour d'elle, agita la main et marmonna une formule magique. Instantanément, le récipient en argent, incurvé en forme de poisson bondissant, se remplit de caviar d'esturgeon *Scaphirhynchus* menacé d'extinction. Le sorceleur sourit.

— On peut se rassasier avec de l'illusion ?

— Non. Mais elle permet d'apprécier tranquillement une saveur de snobinard. Goûte.

— Hmm... En effet... On dirait qu'il est meilleur que le vrai...

— Et il ne fait pas grossir, dit fièrement la magicienne en aspergeant de jus de citron une nouvelle et copieuse cuillerée de caviar. Puis-je te demander un verre de vin blanc ?

— À ton service. Filippa ?

— Je t'écoute.

— Il paraît que les convenances interdisent de jeter des sorts ici. Ne serait-il pas plus sage, par conséquent, de produire, plutôt que l'illusion du caviar, l'illusion de la saveur même ? La sensation elle-même ? Tu y arriverais, non ?

— Bien sûr que j'y arriverais. (Filippa Eilhart le regarda à travers le cristal de son verre.) La fabrication d'une telle formulation est plus simple que celle d'un fléau. Mais si nous n'avions que la sensation de la saveur, nous perdrons le côté agréable que procure l'acte. Le processus, les mouvements rituels qui l'accompagnent, les gestes. La conversation qui s'ajoute au processus, le contact des yeux... Je vais te faire rire avec une comparaison amusante, tu veux bien ?

— Je t'écoute et m'en réjouis à l'avance.

— Je saurais également reproduire par magie la sensation de l'orgasme.

Avant que le sorceleur ait retrouvé la parole, une magicienne, petite, menue, aux longs cheveux raides couleur paille, s'était approchée d'eux. Il la reconnut aussitôt : c'était celle aux chaussures

en peau de dragon des montagnes dont la blouse de tulle vert ne masquait rien, pas même un menu détail tel qu'un grain de beauté sur son sein gauche.

— Excusez-moi, mais je dois interrompre votre petit flirt. Filipa, Radcliffe et Detmold te réclament pour une petite conversation. C'est urgent.

— Eh bien ! Puisqu'il en est ainsi, j'y vais. Bye, Geralt. Nous flirterons plus tard !

— Tiens tiens ! (La blonde le gratifia d'un regard.) Geralt ! Le sorcier dont Yennefer est devenue dingue ! Je t'ai observé et je me suis creusé la tête en me demandant qui donc tu pouvais bien être. Ça m'a beaucoup tourmentée !

— Je connais ce genre de tourments, répondit-il en souriant amicalement. Je l'éprouve précisément en cet instant.

— Pardon pour ce faux pas. Je suis Keira Metz. Oh ! du caviar !

— Fais attention, c'est une illusion.

— Diable ! Tu as raison ! (La magicienne laissa tomber sa cuiller comme s'il s'était agi d'une queue de scorpion noir.) Qui a été suffisamment impudent... Toi ? Tu sais provoquer des illusions de quatrième niveau ? Toi ?

— Exact, mentit-il sans cesser de sourire. Je suis un maître de la magie, je me fais passer pour un sorcier pour préserver mon incognito. Crois-tu que Yennefer s'intéresserait à un simple sorcier ?

Keira Metz le regarda droit dans les yeux, puis elle fit la grimace.

Elle portait au cou un médaillon en argent, en forme de croix d'ankh, serti de zircons.

— Un peu de vin, peut-être ? proposa-t-il pour mettre un terme au silence embarrassant. (Il craignait que sa plaisanterie ait été mal interprétée.)

— Non merci... collègue maître, dit Keira d'un ton glacial. Je ne bois pas. Je ne peux pas. J'envisage de tomber enceinte cette nuit.

— De qui ? demanda en s'approchant l'amie de Sabrina Glevissig, la fausse rousse vêtue d'une petite blouse transparente de georgette blanche, décorée d'appliqués ingénieusement placés. De qui ? répéta-t-elle, faisant innocemment battre ses longs cils.

Keira se retourna et la toisa de la tête aux pieds, de son diadème en perles à ses souliers en iguane blanc.

— Et qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Rien. Curiosité professionnelle. Tu ne me présentes pas à ton compagnon, le célèbre Geralt de Riv ?

— Avec déplaisir. Mais je sais que tu ne t'en laisseras pas conter. Geralt, voici Marti Sodergren, qui est guérisseuse. Sa spécialité, ce sont les aphrodisiaques.

— Faut-il vraiment parler affaires ? Oh ! Vous m'avez laissé un

peu de caviar ! Comme c'est aimable à vous.

— Attention ! dirent en chœur Keira et le sorceleur. C'est une illusion.

— Effectivement ! (Marti Sodergren se pencha, plissa son nez ; après quoi elle se saisit d'un verre, et regarda la trace de rouge à lèvres couleur carmin sur le rebord.) Filippa Eilhart, mais bien sûr ! Qui d'autre aurait osé faire preuve d'une telle impudence ! Horrible vipère. Savez-vous qu'elle espionne pour le compte de Vizimir de Rédanie ?

— Et est-ce une nymphomane ? osa le sorceleur.

Marti et Keira explosèrent en même temps.

— Y comptais-tu lorsque tu flirtais avec elle et lui faisais la cour ? demanda la guérisseuse. Si c'est cela, sache que quelqu'un t'a méchamment dupé. Depuis un certain temps, Filippa a cessé de goûter les hommes.

— Mais peut-être es-tu une femme ? (Keira Metz tordit ses lèvres brillantes en une moue provocante.) Tu fais peut-être semblant d'être un homme, collègue maître de la magie ? Pour préserver ton incognito ? Tu sais, Marti, il m'a avoué à l'instant qu'il aimait faire semblant.

— Il aime et il sait faire semblant, sourit méchamment Marti. N'est-ce pas, Geralt ? Je t'ai vu il n'y a pas si longtemps faire mine d'avoir une mauvaise ouïe et de ne pas connaître le Langage ancien.

— Il a une multitude de défauts, dit froidement Yennefer en s'approchant et en saisissant impérieusement le sorceleur par le bras. Pour ainsi dire, il n'a quasiment que des défauts. Vous perdez votre temps, les filles.

— Ça m'en a tout l'air, acquiesça Marti Sodergren, qui affichait toujours son mauvais sourire. Nous vous souhaitons donc un agréable amusement. Viens, Keira, allons boire quelque chose... de non alcoolisé. Peut-être vais-je me décider moi aussi à tenter l'aventure cette nuit ?

— Ouf ! souffla Geralt quand elles furent parties, juste à temps, Yen. Je te remercie.

— Tu me remercies ? Vraiment ? J'en doute. Dans cette salle, il y a exactement onze femmes qui se pavanent en montrant leurs tétons sous leurs blouses transparentes. Je te laisse une demi-heure, et je te surprends en conversation avec deux d'entre elles... (Yennefer s'interrompit, et regarda les récipients en forme de poisson.)... et en train de manger une illusion de caviar, ajouta-t-elle. Mon pauvre Geralt ! Viens. C'est le moment de te présenter quelques personnes qui valent la peine d'être connues.

— Est-ce que l'une de ces personnes est Vilgefortz ?

— C'est curieux que tu parles précisément de lui. (La magicienne

cligna des yeux.) Oui, c'est Vilgefortz qui souhaite faire ta connaissance et bavarder avec toi. Je te prévien, la conversation pourra te sembler banale et légère, mais ne t'y trompe pas. Vilgefortz, c'est un joueur averti, formidablement intelligent. Je ne sais pas ce qu'il attend de toi, mais sois vigilant.

— Je n'y manquerai pas, soupira-t-il. Mais je ne crois pas que ton joueur averti soit en état de me surprendre. Pas après ce que je viens d'endurer. Des espions se sont jetés sur moi, des reptiles en voie de disparition et des hermines me sont tombés dessus. On m'a donné à manger du caviar qui n'existait pas. Des nymphomanes qui ne goûtaient pas les hommes ont mis en doute ma virilité, menacé de me violer sur un hérisson, m'ont mis la pression en parlant de grossesse, et même, tiens ! d'orgasme, d'un genre qui ne nécessite pas de recourir aux gestes rituels. Brrr...

— Tu as bu ?

— Un soupçon de vin blanc de Cidaris. Mais il contenait sans doute un aphrodisiaque... Yen ? Est-ce qu'après la conversation avec ce Vilgefortz nous rentrerons à Loxia ?

— Nous ne rentrerons pas à Loxia.

— Pardon ?

— Je veux passer la nuit à Aretuza. Avec toi. Un aphrodisiaque, dis-tu ? Dans le vin ? Intéressant...

* * *

— Ah ! mon Dieu ! soupira Yennefer en s'étirant et en venant coller sa cuisse contre celle du sorceleur. Cela faisait si longtemps que je n'avais pas fait l'amour... Terriblement longtemps.

Geralt désentortilla ses doigts des boucles de la magicienne sans faire de commentaires. Premièrement, une telle affirmation pouvait être une provocation, et il craignait l'uppercut qui se cachait peut-être derrière l'appât. Deuxièmement, il ne tenait pas à effacer par des mots le goût de la volupté qu'il avait toujours sur les lèvres.

— Cela faisait longtemps que je n'avais pas fait l'amour avec un homme m'ayant déclaré qu'il m'aimait, et auquel j'avais moi aussi déclaré mon amour, ronronna-t-elle au bout d'un instant, quand il fut clair désormais que le sorceleur ne mordrait pas à l'hameçon. J'avais oublié ce que l'on ressentait alors. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

Elle s'étira plus fort encore et tendit les bras en saisissant des deux mains les coins de son oreiller ; ses seins éclairés par les reflets de la lune prirent alors une forme qui interpella le sorceleur, et un frisson le parcourut dans le bas du dos. Il l'enlaça ; tous deux restèrent

allongés, immobiles. Ils devaient s'apaiser, se calmer peu à peu.

Derrière la fenêtre de la petite chambre, on entendait le vacarme des cigales, ainsi que des voix et des rires lointains, étouffés, qui attestaient que le banquet se poursuivait encore malgré l'heure assez tardive.

— Geralt ?

— Oui, Yen ?

— Raconte.

— La conversation avec Vilgefortz ? Maintenant ? Je te la raconterai demain matin.

— Maintenant, s'il te plaît.

Il regardait le petit secrétaire dans le coin de la chambre. Des livres y étaient posés, ainsi que des albums et d'autres objets que l'adepte transférée momentanément à Loxia n'avait pas emmenés avec elle. Pieusement appuyée contre les livres, il y avait une petite poupée de chiffon, toute ronde, qui portait une robe à volants terriblement froissée ; sa jeune propriétaire, sans doute, avait souvent dû la serrer dans ses bras. *Elle n'a pas emporté sa poupée, se dit-il, pour ne pas être exposée à la risée de ses camarades dans le dortoir commun. Elle n'a pas emporté sa poupée. Et maintenant, sûrement, elle n'arrive pas à s'endormir sans elle.*

La poupée l'observait de ses yeux en boutons. Il détourna le regard.

Lorsque Yennefer l'avait présenté au Chapitre, il avait observé attentivement l'élite des magiciens. Hen Gedyndeith ne lui avait accordé qu'un bref regard fatigué – on voyait que le banquet avait eu le temps, déjà, de lasser et d'épuiser l'ancêtre. Artaud Terranova, dont le regard n'avait cessé de passer du sorceleur à Yennefer, s'était incliné avec une grimace équivoque, mais, devant la réaction de ses pairs, il était redevenu sérieux sur-le-champ. Les yeux d'elfes de Francesca Findabair étaient d'un bleu insondable et aussi durs que du verre. Quand il fut présenté à la Pâquerette des vallées, elle sourit. Ce sourire, certes infiniment charmant, troubla le sorceleur par la menace qu'il contenait. Tissaia de Vries, elle, en apparence accaparée par le réajustement constant de ses manchettes et de ses bijoux, le gratifia d'un sourire au moment des présentations, bien moins charmant, certes, mais bien plus sincère. Et c'est elle qui engagea aussitôt la conversation, en évoquant devant ses pairs l'un des nobles actes dont lui, le sorceleur, était l'auteur, acte dont, entre parenthèses, il ne se souvenait pas et dont il soupçonnait qu'il avait été inventé de toutes pièces par la magicienne.

Ce fut à ce moment-là que Vilgefortz se joignit à la conversation. Vilgefortz de Roggeveen, un magicien à l'allure imposante, aux traits nobles et beaux, à la voix pure et honnête. Geralt savait que l'on

pouvait s'attendre à tout de la part d'un individu d'une telle envergure.

Ils avaient parlé brièvement, sentant sur eux des regards remplis d'inquiétude. Le sorceleur était observé par Yennefer ; Vilgefortz, par une jeune magicienne aux jolis yeux qui tentait sans cesse de masquer le bas de son visage derrière un éventail. Ils avaient échangé quelques remarques d'usage, après quoi Vilgefortz avait proposé au sorceleur de poursuivre la conversation dans le cadre d'un cercle plus restreint. Geralt avait eu l'impression que seule Tissaia de Vries avait été étonnée par cette proposition.

— Tu t'es endormi, Geralt ? (Le grognement de Yennefer l'arracha à ses réflexions.) Tu devais me parler de votre conversation.

La poupée du secrétaire continuait à fixer Geralt de ses yeux en boutons. Il détourna les yeux.

— Dès que nous sommes entrés dans la galerie, commença-t-il après un instant, cette jeune fille au visage étrange...

— Lydia van Bredevoort. L'assistante de Vilgefortz.

— Oui, c'est vrai, tu me l'avais dit. Une personne sans importance. Ainsi donc, quand nous sommes entrés dans la galerie, ladite personne sans importance s'est arrêtée, a regardé Vilgefortz et lui a demandé quelque chose. Par télépathie.

— Ce n'était pas un manque de tact. Lydia ne peut pas se servir de sa voix.

— C'est ce que je me suis dit. Parce que Vilgefortz n'a pas eu recours à la télépathie. Il lui a répondu de vive voix...

* * *

— Oui, Lydia, c'est une bonne idée, répondit Vilgefortz. Nous allons faire un tour dans la Galerie de la Gloire. Tu auras ainsi l'occasion d'avoir un aperçu de l'histoire de la magie, Geralt de Riv. Je ne doute pas que tu connaisses le sujet, mais tu auras là la possibilité de faire connaissance avec son histoire de visu. Si tu es amateur de peinture, ne sois pas effrayé. La majorité des tableaux sont l'œuvre d'étudiantes enthousiastes d'Aretuza. Lydia, sois gentille et éclaire un peu les ténèbres qui règnent ici.

Lydia van Bredevoort agita les mains en l'air, et le couloir s'éclaircit aussitôt.

Le premier tableau représentait un navire de l'Antiquité, ballotté par des tourbillons entre les récifs saillants au milieu des brisants. À la proue du bateau, un homme en blanc se tenait debout, la tête entourée d'une auréole lumineuse.

— Le premier débarquement, devina le sorcelleur.

— En effet, confirma Vilgefortz. Le Bateau des Exilés. On y voit Jan Bekker soumettre la Force à sa volonté. Il apaise les vagues et démontre que la magie ne doit surtout pas être mauvaise et destructrice, et qu'elle peut aussi sauver des vies.

— Cet événement a réellement eu lieu ?

— J'en doute, dit le magicien en souriant. Il est plus vraisemblable que, du temps du premier voyage et du premier débarquement, Bekker, ainsi que d'autres, aient vomi leur bile, penchés par-dessus bord. Ce n'est qu'après le débarquement, qui, par le plus grand des hasards, se révéla chanceux, que Bekker réussit à prendre le pouvoir. Allons un peu plus loin. Là, tu vois de nouveau Jan Bekker qui force l'eau à jaillir du rocher à l'endroit de la fondation du premier village. Et ici, regarde, entouré par les colons agenouillés, Bekker chasse les nuages et retient l'orage pour épargner la moisson.

— Et là ? Quel événement représente ce tableau ?

— La reconnaissance des Élus. Bekker et Giambattista soumettent les enfants des colons nouvellement arrivés au test magique, pour découvrir la Source. Les enfants sélectionnés seront retirés à leurs parents et emmenés à Mirthe, le premier siège des sorciers. Il s'agit là d'un véritable moment historique. Comme tu le vois, tous les enfants sont effarouchés ; seule cette brunette espiègle au sourire confiant tend la main vers Giambattista. C'est Agnès de Glanville, qui, par la suite, deviendra célèbre – elle est la première femme à être devenue magicienne. Cette femme derrière elle, un peu triste, c'est sa mère.

— Et cette scène collective ?

— Il s'agit de l'union de Novigrad. Bekker, Giambattista et Monck concluent un compromis avec les autorités, les prêtres et les druides. Une sorte de pacte de non-agression garantissant la séparation de la magie et de l'État. C'est d'un démodé terrible. Allons plus loin. Tiens, ici nous voyons Geoffrey Monck en route pour le mont Pontar, qui s'appelait encore à l'époque Aevon y Pont ar Gwennelen, « la rivière des Ponts d'albâtre ». Monck navigua jusqu'à Loc Muinne pour inciter les elfes qui y vivaient à accueillir la Source, un groupe d'enfants qui devaient être éduqués par des mages elfiques. Tu seras peut-être surpris d'apprendre que parmi ces enfants se trouvait un petit garçon qu'on appellera plus tard Gerhart d'Aelle. Tu viens de faire sa connaissance. Aujourd'hui, ce petit garçon est devenu grand et s'appelle Hen Gedymdeith.

— Ici, dit le sorcelleur en jetant un coup d'œil au magicien, on s'attendrait presque à voir des scènes de bataille. Car, quelques années après l'expédition couronnée de succès de Monck, les armées du maréchal Raupennecki de Tretogor ont perpétré le carnage de Loc Muinne et d'Est Haemlet, tuant tous les elfes sans tenir compte de leur

âge ni de leur sexe. La guerre a commencé, et elle s'est terminée par le massacre de Shaerrawedd.

— Étant donné ton imposante connaissance de l'Histoire, dit Vilgefortz avec un nouveau sourire, tu sais cependant qu'aucun des nombreux magiciens ne prit part à ces guerres. Ce thème n'a donc inspiré aucun tableau approprié à aucune adepte. Allons plus loin.

— Je te suis. Et cette toile, là, quel événement représente-t-elle ? Ah ! oui, je sais. C'est Raffard le Blanc qui réconcilie les rois brouillés et met un terme à la guerre de Six Ans. Ah ! Et ici, nous voyons Raffard en train de refuser la couronne. Un beau geste, noble.

— C'est ce que tu penses ? dit Vilgefortz en faisant la moue. Eh bien, en tout cas, c'est un geste qui a fait office de précédent. Raffard a tout de même accepté le poste de Premier Conseiller et, dans la pratique, c'est lui qui gouvernait puisque le roi était débile.

— La Galerie de la Gloire, marmonna le sorceleur en s'avançant vers le tableau suivant... Et qu'avons-nous ici ?

— L'instant historique de la convocation du premier Chapitre et le décret des Lois. En partant de la gauche : Herbert Stammelford, Aurora Henson, Iyo Richert, Agnès de Glanville, Geoffrey Monck et Radmir de Tor Carnedd. Pour être franc, cet événement-là mériterait aussi d'être complété par un tableau de bataille. En effet, ceux qui ne voulaient pas reconnaître le Chapitre ni se soumettre aux Lois ont très vite été éliminés au cours d'une guerre brutale. Raffard le Blanc en tête. Mais cela, les traités historiques le passent sous silence afin de ne pas nuire à la beauté de la légende.

— Et ici ? Hum... Oui, ce tableau a sans doute été peint par une adepte. Très jeune, qui plus est...

— Sans aucun doute. C'est d'ailleurs une allégorie. Je l'appellerais l'allégorie de la Féminité triomphante. L'Air, l'Eau, la Terre et le Feu. Et quatre célèbres magiciennes, maîtresses dans le maniement des forces de ces éléments : Agnès de Glanville, Aurora Henson, Nina Fioravanti et Klara Larissa de Winter. Regarde la toile suivante, très réussie. Là aussi, tu vois Klara Larissa : elle procède à l'inauguration de l'école pour jeunes filles. Le bâtiment où nous nous trouvons justement. Et ces portraits, ce sont ceux des anciennes élèves, devenues célèbres, d'Aretuza. C'est la longue histoire de la Féminité triomphante et de la progressive féminisation de la profession : Yanna de Murivel, Nora Wagner, sa sœur Augusta, Jade Glevissig, Leticia Charbonneau, Ilona Laux-Antille, Caria Demetia Crest, Violenta Suarez, April Wenhaver... Et la seule encore en vie : Tissaia de Vries...

Ils continuèrent. La soie de la robe de Lydia van Bredevoort chuchotait joyeusement, porteuse d'un secret menaçant.

— Et ça ? (Geralt s'arrêta.) C'est quoi, cette scène horrible ?

— Le martyr du mage Radmir, écorché vif du temps de la

rébellion de Falka. Dans le fond, c'est la cité de Mirthe, que Falka avait ordonné de réduire en cendres, en proie aux flammes.

— Ce pour quoi Falka fut elle-même brûlée vive peu de temps après. Sur un bûcher.

— C'est un fait universellement connu. Aujourd'hui encore, les enfants de Témérie et de Rédanie s'amuse à brûler des poupées à l'effigie de Falka à la veille de Saovine. Faisons demi-tour pour que tu puisses regarder l'autre partie de la galerie... Je vois que tu as envie de me demander quelque chose. Je t'écoute.

— La chronologie m'étonne. Je sais comment fonctionnent les élixirs de jeunesse, ça va de soi, mais voir sur un même tableau des personnes en vie auprès de personnes mortes depuis longtemps...

— En d'autres termes, tu t'étonnes d'avoir rencontré Hen Gedyndeith et Tissaia de Vries au banquet, alors que Bekker, Agnès de Glanville, Stammelford ou Nina Fioravanti ne sont pas parmi nous, n'est-ce pas ?

— Non. Je sais que vous n'êtes pas immortels...

— Qu'est-ce que la mort ? l'interrompit Vilgefortz. Selon toi ?

— La fin.

— La fin de quoi ?

— De l'existence... La philosophie s'est invitée dans la conversation, on dirait !

— La Nature ne connaît pas la notion de philosophie, Geralt de Riv. On a coutume d'appeler philosophie les tentatives pitoyables et risibles des hommes pour comprendre la Nature. Les résultats de ces tentatives échappent aussi à la philosophie. C'est comme si une betterave revendiquait les raisons et les conséquences de son existence et donnait au fruit de ses réflexions un titre ronflant comme « Conflit mystérieux et éternel de la Bulbe et de la Fane », et qu'elle considère la pluie comme une force productive insondable. Nous autres, sorciers, ne perdons pas de temps à sonder ce qu'est la Nature. Nous, nous savons ce qu'elle est, parce que nous sommes nous-mêmes la Nature. Tu me suis ?

— Je m'y efforce, mais parle plus lentement, s'il te plaît. Tu t'adresses à une betterave, ne l'oublie pas.

— T'es-tu déjà interrogé sur ce qui s'était passé lorsque Bekker contraignit l'eau à jaillir du rocher ? En termes très simples : Bekker dompta le Pouvoir. Il imposa à l'élément la soumission. Il avait assujéti la Nature, il en était devenu le maître... Quelle est ta relation aux femmes, Geralt ?

— Pardon ?

Lydia van Bredevoort se retourna dans un bruissement de soie, figée dans l'attente. Geralt vit qu'elle tenait sous son bras une toile emballée. Il ignorait totalement d'où provenait cette toile : l'instant

d'avant, Lydia n'avait rien entre les mains. L'amulette qu'il portait au cou vibra légèrement.

Vilgefortz sourit.

— Je t'ai demandé, rappela-t-il, quel était ton point de vue sur les relations entre hommes et femmes.

— Sur quel aspect, précisément, de cette relation ?

— À ton avis, peut-on soumettre une femme à l'obéissance ? Je parle des vraies femmes, naturellement, pas des petites femelles. Peut-on maîtriser une véritable femme ? La dominer ? Faire en sorte qu'elle se soumette à notre volonté ? Et, si oui, de quelle manière ? Réponds.

* * *

Les yeux en boutons de la poupée de chiffon demeuraient fixes, immobiles. Yennefer détourna le regard.

— Tu as répondu ?

— J'ai répondu.

La main gauche de la magicienne se resserra sur le coude de Geralt, tandis que sa main droite agrippait ses doigts, posés sur sa poitrine.

— De quelle manière ?

— Tu le sais bien.

* * *

— Tu as compris, dit Vilgefortz un instant plus tard. Et ce depuis le début, sans doute. Tu comprendras aussi par conséquent que si les notions de volonté et de soumission, de commandement et d'obéissance, de seigneur et d'esclave venaient à disparaître, on atteindrait alors l'unité. La communauté, la fusion en une seule entité. Une pénétration réciproque. Et lorsqu'une telle chose arrive, la mort ne compte plus. Là-bas dans la salle du banquet, Jan Bekker, qui fut l'eau jaillissant de la roche, est présent. Dire que Jan Bekker est mort, c'est comme si l'on affirmait que l'eau n'est plus. Regarde cette toile.

Geralt obéit.

— Elle est particulièrement belle, dit-il après un instant. (Et il sentit aussitôt son médaillon de sorcelleur vibrer légèrement.)

— Lydia, dit Vilgefortz en souriant, te remercie pour ta considération. Et moi, je te félicite pour ton goût. Cette toile représente la rencontre de Cregennan de Lod et Lara Dorren aep

Shiadhhal, les amants légendaires, séparés et détruits par le temps du Mépris. Lui était un magicien, elle, une elfe, de l'élite Aen Saevherne, autrement dit, les Érudits. Ce qui aurait pu être le début d'une réconciliation s'est mué en tragédie.

— Je connais cette histoire. J'ai toujours cru que c'était une fable. Que s'est-il passé en réalité ?

— Cela, dit le magicien en redevenant sérieux, personne ne le sait. Ou plutôt presque personne. Lydia, accroche ton tableau ici, à côté. Geralt, admire la nouvelle œuvre née sous le pinceau de Lydia. C'est le portrait de Dorren aep Shiadhhal, réalisé sur la base d'une miniature antique.

— Félicitations. (Le sorceleur s'inclina devant Lydia van Bredevoort ; sa voix n'avait même pas tremblé.) C'est un véritable chef-d'œuvre.

Sa voix n'avait pas tremblé alors que, du haut de son portrait, Lara Dorren aep Shiadhhal continuait à le regarder avec les yeux de Ciri.

* * *

— Et que s'est-il passé ensuite ?

— Lydia est restée dans la galerie. Vilgefortz et moi sommes sortis sur la terrasse. Et il s'est joué de moi, à mes dépens.

* * *

— Par ici, Geralt, tu veux bien ? Ne marche que sur les dalles sombres, s'il te plaît.

En bas, la mer bruissait ; l'île de Thanedd se dressait au milieu de l'écume blanche. Les vagues venaient se briser contre la muraille de Loxia qui se trouvait précisément au-dessous d'eux. Loxia brillait de mille lumières, de même qu'Aretuza. Le bloc de pierre de Garstang, en revanche, était noir et désert.

— Demain, dit le sorcier en suivant le regard du sorceleur, les membres du Chapitre et du Conseil revêtiront leurs costumes traditionnels – manteaux noirs à traîne et chapeaux pointus – que tu connais par le biais des estampes de l'Antiquité. Nous serons aussi armés de longues baguettes magiques et de sceptres, ressemblant ainsi aux sorciers et aux sorcières qui font peur aux enfants. C'est la tradition. En compagnie de plusieurs autres délégués, nous nous

rendrons là-haut, sur Garstang. Nous y siégerons, dans une salle spécialement préparée à cet effet. Les autres attendront à Aretuza notre retour et nos décisions.

— Les délibérations à Garstang en cercle restreint, c'est aussi la tradition ?

— Et comment ! Une longue tradition, adoptée pour des raisons pratiques. Il est arrivé que les délibérations des magiciens soient orageuses et qu'on en vienne à échanger nos points de vue de manière assez vive. Au cours de l'un de ces échanges, une boule de feu a endommagé la coiffe et la robe de Nina Fioravanti. Nina, qui y avait consacré un an de travail, enveloppa la muraille de Garstang d'une aura à la force invraisemblable et d'un blocus antimagique. Depuis ce temps-là, aucune incantation ne peut agir à Garstang et les discussions se passent plus sereinement. Surtout quand on n'oublie pas de retirer leurs couteaux aux intervenants.

— Je comprends. Et cette tour solitaire, au-dessus de Garstang, tout en haut, qu'est-ce que c'est ? Un nouvel édifice ?

— C'est Tor Lara, la tour de la Mouette. Une ruine. Est-elle importante ? Vraisemblablement, oui.

— Vraisemblablement ?

Le magicien s'appuya contre la balustrade.

— Selon les informations elfiques, Tor Lara serait reliée par un portail à la mystérieuse Tor Zireael, qu'on n'a toujours pas retrouvée. La tour de l'Hirondelle.

— Serait ? Vous n'avez pas réussi à découvrir ce portail ? Je n'en crois rien.

— Tu fais bien. Nous avons découvert le portail, mais il a fallu le bloquer. Il y eut des protestations, tous brûlaient d'envie d'y faire des expérimentations, chacun souhaitait accéder à la célébrité en tant qu'explorateur de Tor Zireael, le siège mythique des mages et des sages elfiques. Le portail est néanmoins irréversiblement corrompu et ses acheminements sont chaotiques. Il y eut des victimes, aussi l'a-t-on bloqué. Allons-y, Geralt, il commence à faire froid. Ne pose tes pieds que sur les dalles sombres.

— Pourquoi seulement sur les dalles sombres ?

— Ces bâtisses sont en ruine. L'humidité, l'érosion, les vents forts, le sel dans l'air, tout ça agit de manière catastrophique sur la muraille. Les travaux coûteraient trop cher, nous utilisons donc l'illusion. Le prestige, tu comprends.

— Pas complètement.

Le magicien agita la main et la terrasse disparut. Ils se tenaient au-dessus du précipice, au-dessus d'un gouffre dont le fond était hérissé de rochers aux dents saillantes couvertes d'écume. Ils se tenaient sur une bande très étroite de dalles sombres, déployées en

forme de trapèze entre le perron d'Aretuza et le pilier qui soutenait la terrasse.

Geralt maintint son équilibre à grand-peine. S'il avait été un homme ordinaire, et non un sorcier, il n'y serait pas parvenu. Mais même lui se laissa surprendre. Son mouvement violent ne put échapper à l'attention du magicien, et des changements avaient dû survenir aussi sur son visage. Le vent le faisait osciller sur la passerelle étroite, le précipice l'attirait par le sinistre bruissement des vagues.

— Tu as peur de la mort, constata Vilgefortz avec un sourire. Malgré toutes tes déclarations, elle te fait peur.

* * *

La poupée de chiffon les regardait toujours de ses yeux en boutons.

— Il t'a eu, grommela Yennefer en se serrant contre le sorcier. Il n'y avait pas de danger, il avait certainement assuré ta sécurité ainsi que la sienne par un champ de lévitation. Il n'aurait pas pris ce risque... Que s'est-il passé ensuite ?

— Nous sommes passés dans une autre aile d'Aretuza. Il m'a emmené dans une grande pièce, vraisemblablement le cabinet de l'une des chargées de cours, peut-être même celui de la rectrice. Nous nous sommes assis à une table sur laquelle était posé un sablier. Le sable s'écoulait tranquillement. J'ai senti l'odeur des parfums de Lydia, je savais qu'elle était dans la pièce devant nous...

— Et Vilgefortz ?

— Il m'a posé une question.

* * *

— Pourquoi n'es-tu pas devenu magicien, Geralt ? L'Art ne t'a-t-il jamais attiré ? Sois sincère.

— D'accord. Si, l'art m'a attiré.

— Alors, pourquoi n'as-tu pas suivi ton penchant ?

— J'ai estimé qu'il était plus sage de me laisser guider par la voix de la raison.

— C'est-à-dire ?

— Mes années de travail en tant que sorcier m'ont appris une chose : « À chacun selon ses moyens. » Tu sais, Vilgefortz, j'ai connu jadis un lutin qui, enfant, rêvait de devenir elfe. Qu'en penses-tu, le

serait-il devenu s'il avait suivi la voix de son penchant ?

— C'était censé être une comparaison ? un parallèle ? Dans ce cas, c'est tombé à côté. Il était impossible que le lutin réalise son rêve. Sa mère n'était pas une elfe.

Geralt resta silencieux un long moment.

— Ça y est, j'y suis, dit-il enfin. J'aurais dû m'en douter. Tu as fouillé un peu dans ma biographie. Peux-tu m'avouer dans quel dessein ?

— Peut-être, dit le magicien avec un léger sourire, rêvé-je d'un tableau dans la Galerie de la Gloire ? Nous deux, attablés, et, sur la plaquette de cuivre, l'inscription « Vilgefortz de Roggeveen conclut un pacte avec Geralt de Riv ».

— Ce serait une allégorie, dit le sorceleur. Dont le titre serait : « Le Savoir triomphe de l'Ignorance ». Je préférerais un tableau plus réaliste, intitulé « Vilgefortz explique à Geralt son plan ».

Le magicien joignit ses doigts à hauteur de sa bouche.

— N'est-ce pas évident ?

— Non.

— As-tu oublié ? Le tableau dont je rêve est suspendu dans la Galerie de la Gloire, les générations futures le regardent, elles savent parfaitement de quoi il s'agit, quel événement est représenté sur ce barbouillage. Sur la toile, les figures peintes de Vilgefortz et de Geralt s'entendent et concluent un accord au terme duquel le sorceleur, suivant non pas la voix de je ne sais quel courant ou penchant mais plutôt celle d'une véritable vocation, entrera enfin dans le cercle des magiciens, mettant fin à l'existence, peu raisonnable et sans avenir, qu'il menait jusque-là.

— Et dire que, très récemment encore, reprit le sorceleur après un long moment de silence, j'imaginais que plus rien ne pouvait me surprendre. Crois-moi, Vilgefortz, je penserai longtemps à ce banquet et à ces événements féériques. Assurément, cela mérite un tableau. Avec en titre : « Geralt quitte l'île de Thanedd, hilare ».

— Je t'ai mal compris, alors. (Le magicien se pencha légèrement.) Je me suis égaré dans la grandiloquence, abondamment ponctuée de mots choisis, de ta déclaration.

— Les raisons de ton incompréhension sont pour moi claires : nous sommes trop différents pour nous entendre. Tu es un puissant magicien du Chapitre, qui est parvenu à l'unité avec la Nature. Moi, je suis un vagabond, un sorceleur, un mutant, qui va de par le monde et qui, pour de l'argent, achève les monstres...

— La grandiloquence fait maintenant place aux clichés, l'interrompt le magicien.

— Nous sommes trop différents. (Geralt ne se laissa pas déstabiliser.) Et le fait, sans importance, que ma mère ait d'aventure

été une magicienne, ne parviendra pas à effacer cette différence. À propos, par simple curiosité, qui était ta mère ?

— Je n'en ai pas la moindre idée, dit tranquillement Vilgeförtz.

Le sorceleur se tut immédiatement.

— Les druides du Cercle de Kovir, reprit le magicien un instant plus tard, m'ont trouvé dans le caniveau à Lan Exeter. Ils m'ont ramassé, m'ont élevé. Pour être druide, cela va sans dire. Tu sais ce qu'est un druide ? C'est une espèce de mutant, de vagabond, qui va de par le monde et s'incline face au saint chêne.

Le sorceleur se taisait.

— Et puis, poursuivit Vilgeförtz, au cours de quelque rituel druidique, mes capacités ont éclaté au grand jour. Capacités qui, de toute évidence et de manière indubitable, ont permis de déterminer ma généalogie. Deux êtres, par accident apparemment, m'avaient enfanté, et l'un d'entre eux au moins était un magicien.

Geralt se taisait.

— Celui qui a découvert mes modestes talents était effectivement un magicien, rencontré par hasard, poursuivit tranquillement Vilgeförtz. Et ce même magicien m'a accordé une grande faveur : il m'a offert une éducation et la possibilité de me perfectionner, avec, en perspective, l'entrée dans la Confrérie des magiciens.

— Et toi, dit le sorceleur d'une voix sourde, tu as accepté sa proposition.

— Non. (La voix de Vilgeförtz devenait de plus en plus froide et désagréable.) Je l'ai rejetée de manière désobligeante, et même ignoble. J'ai déversé sur le vioque toute ma colère. Je voulais qu'il se sente coupable, lui et toute sa Confrérie magique. Coupable, bien entendu, du caniveau de Lan Exeter, coupable du fait qu'un ou deux vauriens de magiciens, des crapules dénuées de cœur et de sentiments humains, m'aient jeté dans le ruisseau après ma naissance, au lieu de s'abstenir de me mettre au monde. Le magicien, cela va de soi, n'a ni compris ni accepté ce que je lui dis alors. Il s'est contenté de hausser les épaules et de s'en aller au loin, se laissant ainsi marquer, lui et l'ensemble de ses compagnons d'armes, du sceau des fils de pute insensibles et arrogants, dignes du plus grand des mépris.

Geralt se taisait.

— J'en avais cordialement assez des druides, dit Vilgeförtz. J'ai donc laissé tomber la sainte chênaie et je suis parti à la découverte du monde. J'ai fait diverses choses. De certaines d'entre elles, j'ai honte, encore aujourd'hui. Finalement, je suis devenu mercenaire. Comme tu peux t'en douter, mon histoire s'est déroulée selon le schéma classique. Soldat victorieux, soldat défait, maraudeur, pillard, violeur, meurtrier, et enfin fugitif se terrant au bout du monde pour échapper à la corde. Je me suis sauvé jusqu'au bout du monde. Et là-bas, j'ai

connu une femme. Une magicienne.

— Fais attention, murmura le sorceleur, et ses yeux s'étrécirent. Fais attention, Vilgefartz, à ce que ton désir de vouloir à tout prix trouver des similitudes entre toi et moi ne t'emmène pas trop loin.

— Les similitudes s'arrêtent là, répondit le magicien sans baisser le regard. Car moi je n'ai pas réussi à me débrouiller avec les sentiments que j'éprouvais pour cette femme. Et puis, ses sentiments à elle, je n'ai pas su les comprendre ; elle n'a d'ailleurs guère essayé de m'y aider. Je l'ai quittée. Parce qu'elle était polyandre, arrogante, méchante, insensible et froide. Parce que la dominer était impossible, et sa domination à elle était humiliante. Je l'ai quittée, car je savais qu'elle s'intéressait à moi uniquement parce que mon intelligence, ma personnalité et mon mystère fascinant masquaient le fait que je n'étais pas un magicien. Or elle n'avait pour habitude d'honorer de plus d'une nuit que les seuls magiciens. Je l'ai quittée parce que... parce qu'elle était comme ma mère. J'ai soudainement compris que ce que je ressentais pour elle n'était pas du tout de l'amour, mais un sentiment infiniment plus complexe, plus puissant, mais difficile à définir : un mélange de frayeur, de regret, de rage, de remords et un besoin d'expiation, un sentiment de culpabilité, d'injustice et de perte, un besoin pervers de souffrance et de pénitence. Ce que je ressentais pour cette femme, c'était de la haine.

Geralt se taisait. Vilgefartz regarda de côté.

— Je l'ai quittée, reprit-il après un instant. Et je ne pouvais plus vivre avec le vide qui me saisit alors. J'ai soudain compris que ce n'était pas le manque de cette femme qui provoquait ce vide, mais le manque de ce que je ressentais à l'époque. Paradoxal, n'est-ce pas ? Je n'ai sans doute pas besoin de terminer, tu devines la suite. Je suis devenu magicien. Par haine. Et ce n'est qu'alors que j'ai compris comme j'avais été bête. J'avais confondu le ciel avec les étoiles qui se réfléchissaient, la nuit, sur la surface de l'étang.

— Comme tu l'as fait justement remarquer, les parallèles entre nous ne sont que partiels, marmonna Geralt. Contrairement aux apparences, Vilgefartz, nous n'avons que peu de chose en commun. Qu'as-tu voulu prouver en me racontant ton histoire ? que la route qui mène à la maîtrise de la sorcellerie, bien que sinueuse et difficile, reste accessible à tous ? Même – excuse le parallèle – à des bâtards et des enfants perdus, des vagabonds ou des sorceleurs...

— Non, l'interrompit le magicien. Je n'avais pas l'intention de prouver que la route était accessible à tous, parce que c'est évident et prouvé depuis longtemps. Le fait que pour certaines personnes il n'y ait tout simplement pas d'autre voie n'était pas à prouver non plus.

— Or donc, dit en souriant le sorceleur, je n'ai pas d'issue ? Je dois conclure ce pacte avec toi, lequel deviendra le thème d'un célèbre

tableau, et devenir magicien ? Uniquement en raison de mon ascendance ? Ça alors ! Je connais un peu la théorie de l'hérédité. Mon père, d'après ce que j'en ai déduit, non sans mal d'ailleurs, était un vagabond, un rustre, un querelleur et un sabreur. L'héritage des gènes passe par le glaive, non par la lignée féminine. Le fait que je me débrouille pas mal au sabre tendrait également à le confirmer.

— En effet. (Le magicien sourit d'un air railleur.) Le sablier s'est pour ainsi dire écoulé, et moi, Vilgeförtz de Roggeveen, maître de la magie, membre du Chapitre, je suis toujours là à dissenter, non sans plaisir, avec un rustre, un sabreur, dont le père était lui-même un rustre, un sabreur et un vagabond. Nous parlons de choses et d'affaires qui, comme chacun sait, sont les sujets habituels dont débattent les sabreurs rustres autour d'un feu de camp. Comme, par exemple, le thème de la génétique. D'ailleurs, où as-tu appris ce terme, mon cher sabreur ? À l'école du temple d'Ellander, où l'on apprend à épeler et à écrire vingt-quatre runes ? Qu'est-ce qui t'a poussé à lire des ouvrages dans lesquels on pouvait trouver ce terme et d'autres mots tout aussi savants ? Où as-tu ciselé ta rhétorique et ton éloquence ? et pour quelle raison as-tu fait cela ? Pour converser avec les vampires ? Mon cher vagabond, à qui Tissaia de Vries sourit. Mon cher sorcelleur, qui fascine tant Filippa Eilhart que ses mains en tremblent. Mon cher sabreur, à l'évocation duquel Triss Merigold pique un fard. Sans parler de Yennefer de Vengerberg.

— Tu fais peut-être bien de ne pas en parler. Il reste effectivement si peu de sable dans le sablier qu'on peut presque en compter les grains. Cesse de tourner autour du pot, Vilgeförtz. Dis-moi de quoi il s'agit. Dis-moi tout avec des mots simples. Imagine-toi que nous sommes assis autour d'un feu de camp, deux vagabonds en train de faire cuire un cochonnet qu'ils viennent de voler, et qui tentent sans succès de se saouler avec du jus de bouleau. Une simple question surgit. Réponds-y. De vagabond à vagabond.

— Quelle est cette simple question ?

— En quoi consiste ce pacte que tu me proposes ? Quel est cet accord que nous devons conclure ? Pourquoi veux-tu me mettre dans ton chaudron, Vilgeförtz ? Dans la marmite qui commence, semble-t-il, à bouillir ? Qu'est-ce qui, hormis les candélabres, est ici suspendu dans les airs ?

— Hum ! (Le magicien réfléchit, ou fit mine de réfléchir.) La question n'est pas simple, mais je vais essayer d'y répondre. Mais pas de vagabond à vagabond. Je répondrai... comme un sabreur mercenaire parlerait à un autre sabreur mercenaire qui lui ressemble.

— Soit.

— Alors écoute, camarade sabreur. Un sacré affrontement se prépare, une lutte sans merci, à la vie à la mort. Il n'y aura pas de

pardon. Les uns vaincront, les autres se feront becqueter par les corbeaux. Je vais te dire, camarade, joins-toi donc à ceux qui ont le plus de chances de l'emporter. Joins-toi à nous. Abandonne donc les autres et crache-leur un bon glaviot à la figure, parce que eux sont perdus d'avance, et tu devras coûte que coûte périr avec eux si tu choisis leur camp. Non, non, camarade, ne fais pas cette tête, je sais ce que tu vas dire. Que tu es neutre, que tu n'en as rien à foutre des uns et des autres, et que tu attendras simplement l'affrontement dans les montagnes, à Kaer Morhen. C'est une mauvaise idée, camarade. Avec nous, tu auras tout ce que tu souhaites. Si tu ne te joins pas à nous, tu perdras tout. Et, à ce moment-là, le vide, le néant et la haine te dévoreront. Le temps du Mépris que voici te détruira. Sois donc raisonnable et place-toi du bon côté quand viendra l'heure du choix. Et cette heure viendra. Tu peux me croire.

— C'est incroyable, dit le sorceleur avec un affreux sourire, à quel point ma neutralité bouleverse tout le monde. Elle ne cesse de me valoir des propositions de pactes et d'accords, des offres de collaboration, des recommandations sur la nécessité de faire un choix et de se placer du bon côté. Terminons-en avec cette conversation, Vilgefortz. Tu perds ton temps. Dans ce jeu, je ne suis pas un partenaire de choix. Je ne vois pas comment nous pourrions tous deux nous retrouver sur le même tableau dans la Galerie de la Gloire. Surtout pas dans une scène de bataille.

Le magicien ne disait rien.

— Place tes rois, tes dames, tes cavaliers et tes pions sur ton échiquier, poursuit Geralt, ne t'occupe pas de moi, parce que j'ai autant d'importance sur cet échiquier que la poussière qui le recouvre. Tu affirmes que je vais devoir choisir ? Je t'assure que tu te trompes. Je ne choisirai pas. Je m'adapterai aux événements. Je m'adapterai au choix des autres. C'est ce que j'ai toujours fait.

— Tu es fataliste.

— En effet. Bien que ce soit encore un terme que je ne devrais pas connaître. Je le répète, ce n'est pas ma partie.

— Vraiment ? (Vilgefortz se pencha au-dessus de la table.) Dans cette partie, sorceleur, le cavalier noir se tient déjà sur l'échiquier, lié à toi, pour le meilleur et pour le pire, par les liens de la destinée. Tu sais de qui je parle, n'est-ce pas ? Tu ne souhaites pas la perdre, sans doute ? Sache qu'il n'y a qu'un seul moyen pour ne pas la perdre.

Les yeux du sorceleur s'étrécirent.

— Qu'attendez-vous de cette enfant ?

— Il n'y a qu'un seul moyen pour toi de l'apprendre.

— Je te préviens : je ne permettrai pas qu'on lui fasse du mal...

— Il n'y a qu'une seule façon pour toi de la protéger. Je t'ai offert cette possibilité, Geralt de Riv. Réfléchis à ma proposition. Tu as toute

la nuit pour cela. Médite, en regardant le ciel, les étoiles. Et ne les confonds pas avec celles qui se reflètent à la surface de l'étang. Le sablier est vide.

* * *

— J'ai peur pour Ciri, Yen.

— Il ne faut pas.

— Mais...

— Fais-moi confiance, dit-elle en l'embrassant. Fais-moi confiance, je t'en prie. Ne t'en fais pas pour Vilgefortz. C'est un joueur. Il a voulu te tester, te provoquer. Et il a réussi, en partie. Mais ça n'a pas d'importance. Ciri est sous ma protection, et elle sera en sécurité à Aretuza. Ici, elle pourra développer ses dons et personne ne l'en empêchera. Personne. Cependant, tu peux oublier ton désir de faire d'elle une sorceleuse. Elle a d'autres talents. Et elle est destinée à d'autres œuvres. Tu peux me croire.

— Je te crois.

— C'est un progrès considérable. Et ne t'inquiète pas pour Vilgefortz. La journée de demain éclaircira de nombreuses questions et dénouera de nombreux problèmes.

La journée de demain, se dit-il. Elle me cache quelque chose. Et moi, j'ai peur de lui demander ce que c'est. Codrigher avait raison. Je me suis fourré dans un sale pétrin. Mais je n'ai plus le choix maintenant. Je dois attendre de voir ce qu'apportera cette journée de demain qui doit, paraît-il, tout résoudre. Je dois lui faire confiance. Je sais qu'il se passera quelque chose. J'attendrai. Et je m'adapterai à la situation.

Il regarda le secrétaire.

— Yen ?

— Je suis là.

— Lorsque tu étais étudiante à Aretuza... lorsque tu dormais dans une petite chambre comme celle-ci... est-ce que tu avais une poupée sans laquelle tu ne pouvais pas t'endormir ? Une poupée que tu posais sur le secrétaire durant la journée ?

— Non. (Yennefer s'agita violemment.) Je n'avais pas de poupée du tout. Ne m'interroge pas sur cette période, Geralt ; je t'en prie, ne me demande rien.

— Aretuza, murmura-t-il en regardant autour de lui. Aretuza, sur l'île de Thanedd. Sa maison. Pour tellement d'années... Quand elle sortira d'ici, elle sera une femme...

— Arrête. Ne pense pas à ça et changeons de sujet. En fait, je voudrais...

— Quoi, Yen ?

— Fais-moi l'amour.

Il l'enlaça. La caressa. La retrouva. Yennefer, tendre et dure à la fois, soupirait de plus en plus fort. Les paroles qu'ils prononçaient se déchiraient, s'égarait, interrompues par leur respiration accélérée ; elles perdaient toute signification, se dispersaient. Alors ils se turent et se concentrèrent sur la recherche de leur être profond, sur la recherche de la vérité. Ils se cherchèrent longuement, d'abord avec prévenance et précision, s'effrayant de leur hâte sacrilège, de leur légèreté, de leur nonchalance. Puis intensément, avec force et ardeur, s'effrayant de l'indécision et du doute impie. Prudemment, enfin, s'effrayant de leur indiscretion réciproque.

Ils se trouvèrent, ils vainquirent leur peur, et, l'instant d'après, ils atteignirent la vérité ; elle éclata sous leurs yeux de son effrayante, de son aveuglante évidence, arrachant des gémissements à leurs lèvres obstinément serrées. Et, après un dernier soubresaut, le temps s'arrêta, plus rien n'existait ; l'unique sens encore en éveil était le toucher.

L'éternité passa, la réalité refit surface, et, pour la seconde fois, le temps tressaillit avant de reprendre son cours, lentement, paresseusement, telle une charrette qui s'ébranle. Geralt regarda par la fenêtre. La lune était toujours en place dans le ciel ; pourtant, le choc qui venait de se produire aurait dû la précipiter à terre.

— Oh là là ! Dieu du ciel ! s'exclama Yennefer au bout d'un long moment en essuyant d'un mouvement lent les larmes qui coulaient sur ses joues.

Ils étaient allongés, immobiles. Dans les draps défaits, les frissons, la chaleur brûlante et la félicité cédaient la place au silence. Tandis qu'une obscurité profonde, saturée de l'odeur de la nuit et du son des cigales, s'élevait alentour. Sachant que les capacités télépathiques de la magicienne étaient sensibles et particulièrement puissantes dans ces moments-là, Geralt s'efforçait de penser à de belles histoires, à de jolies choses. Des choses susceptibles de lui procurer de la joie. Comme la clarté explosive du lever du soleil. La brume de l'aurore suspendue au-dessus d'un étang de montagne. Une cascade de cristal d'où bondissaient des saumons extraordinairement scintillants, comme si leurs écailles étaient en argent fin. Des gouttes d'eau chaude qui tombaient sur les feuilles des bardanes lourdes de rosée.

Il pensait pour elle. Yennefer souriait, à l'écoute de ses pensées. Son sourire tremblait, tout comme l'ombre de ses cils sur sa joue, éclairée par la lune.

— Une maison ? demanda soudain la magicienne. Quelle maison ? Tu en as une, toi ? Tu veux construire une maison ? Oh... pardonne-moi. Je n'aurais pas dû...

Il se taisait. Il était en colère contre lui-même. En la laissant accéder à ses pensées, il lui avait involontairement permis de lire dans ses désirs la concernant.

— Joli rêve. (Yennefer lui caressa doucement l'épaule.) Une maison. Construite de tes propres mains, et toi et moi vivant à l'intérieur. Toi, tu élèverais des chevaux et des brebis, moi, je m'occuperais du jardin, je ferais la cuisine et je carderais de la laine que l'on vendrait au marché. Avec le sou que nous rapporterait la vente de la laine et de divers produits de la terre, nous achèterions ce qui nous serait indispensable – parions sur des chaudrons en cuivre et des râpeaux en fer. De temps en temps, Ciri nous rendrait visite avec son mari et ses trois enfants, Triss Merigold passerait parfois et resterait avec nous quelques jours. Nous vieillirions joliment et dignement. Et lorsque je m'ennuierais, le soir, tu jouerais pour moi de ta cornemuse que tu aurais toi-même bricolée. La cornemuse, comme chacun sait, est le meilleur remède contre le spleen.

Le sorceleur se taisait. La magicienne se racla la gorge doucement.

— Je te demande pardon, dit-elle finalement.

Il se redressa sur son coude, se pencha, l'embrassa. Elle s'agita violemment, l'enlaça. En silence.

— Dis quelque chose.

— Je n'ai pas envie de te perdre, Yen.

— Mais je suis là.

— Cette nuit va prendre fin.

— Tout prend fin.

Non, pensa-t-il. Je ne veux pas qu'il en soit ainsi. Je suis fatigué. Trop fatigué pour accepter la perspective de devoir tout recommencer de nouveau. J'aimerais...

— Ne dis rien. (Elle plaça rapidement ses doigts sur les lèvres de Geralt.) Ne me dis pas ce que tu aimerais et ce à quoi tu aspires. Car il se pourrait que je ne puisse pas exaucer tes vœux, et cela me ferait du mal.

— Et toi, Yen, que souhaites-tu ? De quoi rêves-tu ?

— Seulement de choses réalisables.

— De moi ?

— Toi, je t'ai déjà.

Il resta longuement silencieux, attendant qu'elle rompe le silence.

— Geralt ?

— Mmm ?

— Fais-moi l'amour, s'il te plaît.

Au début, avides de se redécouvrir, ils faisaient preuve de beaucoup de fantaisie, d'imagination et d'ingéniosité, assoiffés de choses nouvelles. Et comme chaque fois, il s'avéra rapidement que c'était à la fois trop et trop peu. Ils le comprirent simultanément et se manifestèrent de nouveau leur amour.

Lorsque Geralt revint à lui, la lune était toujours en place. Les cigales chantaient avec acharnement, comme si elles aussi voulaient vaincre l'inquiétude et la peur par la folie et le souvenir. Dans l'aile gauche d'Aretuza, un hôte en quête de sommeil exigea le silence en gueulant et en jurant âprement d'une fenêtre proche. D'une autre, située en face, une âme apparemment plus lyrique applaudit avec enthousiasme et lança des félicitations.

— Yen ! voyons ! chuchota le sorceleur d'un air de reproche.

— J'avais des raisons de crier, dit-elle en l'embrassant, puis elle enfouit son visage dans l'oreiller. Alors je l'ai fait. Il ne faut pas réprimer ces choses, ce n'est pas sain ni naturel. Embrasse-moi, veux-tu ?

« Téléportation de Lara, appelée également portail de Benavent, du nom de son inventeur. Localisation : île de Thanedd, tour de la Mouette, dernier étage. Portail permanent, fonctionne par intermittence. Principes de fonctionnement : inconnus. Destination : inconnue, vraisemblablement déviée, à la suite d'une désintégration spontanée ; diverses bifurcations ou dispersions non exclues.

» Mise en garde : le portail est chaotique et mortellement dangereux. Les expérimentations y sont formellement interdites. L'utilisation de la magie (magie de téléportation en particulier) n'est autorisée ni dans la tour de la Mouette ni dans les environs proches. Les demandes d'autorisation d'accès à Tor Lara ou d'observation du portail sont examinées à titre exceptionnel par le Chapitre. Les demandes doivent être justifiées par des travaux de recherche déjà en cours et une spécialisation dans la matière.

» Bibliographie : Geoffrey Monck, *La Magie du Peuple ancien* ; Immanuel Benavent, *Le Portail de Tor Lara*, Nina Fioravanti, *Théorie et pratique de la téléportation* ; Ransant Alvaro, *Les Portes du mystère*. »

Prohibitus (Inventaire des artefacts interdits),
Ars Magica, Éd. LVIII

Chapitre 4

Ce ne fut tout d'abord qu'un chaos vacillant de vibrations, un tourbillon, un abîme d'où jaillissaient des sons, des voix, et une cascade d'images. Ciri voyait la tour qui pointait dans le ciel et les éclairs qui dansaient sur sa toiture. Elle entendait le cri d'un rapace, et elle devenait ce rapace. Elle volait à tire-d'aile par-dessus la mer déchaînée. Elle voyait une petite poupée de chiffon et, soudain, elle devenait cette poupée, enveloppée par l'obscurité qui résonnait du chant des cigales. Elle voyait un grand chat noir et blanc, et, soudain, elle était ce chat et se retrouvait dans une maison obscure aux boiseries patinées, où flottait une odeur de bougies et de livres anciens. Elle entendait quelqu'un l'appeler, prononcer son nom à plusieurs reprises. Elle voyait des saumons argentés bondissant au-dessus de cascades, elle entendait le bruit de la pluie qui tombait sur les feuilles. Puis elle entendait Yennefer, ou plutôt son cri, étrange et ininterrompu. Et ce cri la réveilla, l'arracha aux profondeurs de l'intemporalité et de la confusion.

Alors qu'elle tentait sans succès de se rappeler son rêve, seuls lui parvinrent les sons assourdis du luth et de la flûte, les battements du tambourin, des rires et des chants. Dans sa chambre au bout du couloir, Jaskier, qui logeait lui aussi à Loxia, s'amusait visiblement beaucoup en compagnie d'un groupe de ménestrels qu'il avait rencontrés par hasard.

Par la fenêtre filtrait un rayon de lune qui trouait la pénombre de la chambre, rappelant ainsi à Ciri un lieu qu'elle avait vu en rêve. Elle rejeta ses draps. Elle était trempée de sueur, ses cheveux collaient à

son front. La veille, elle avait mis longtemps à s'endormir ; bien que la fenêtre soit grande ouverte, elle manquait d'air. Elle en connaissait la raison. Avant de sortir avec Geralt, Yennefer avait enveloppé la pièce de sortilèges protecteurs. Prétendument pour empêcher quiconque d'y entrer, mais Ciri se doutait qu'il s'agissait plus précisément de l'empêcher, elle, d'en sortir. Elle était tout bonnement emprisonnée. Yennefer – quoique visiblement ravie d'avoir retrouvé Geralt – n'avait pas oublié les circonstances qui étaient à l'origine de cette rencontre ; elle n'avait pas encore pardonné à Ciri sa fuite insensée et incohérente pour Hirundum.

Pour Ciri, revoir Geralt avait été une source de tristesse et de désillusion. Le sorcier était taciturne, tendu, inquiet, et clairement ambigu. Leurs conversations étaient hachées, hésitantes ; leurs échanges se réduisaient à des phrases et des questions interrompues, prononcées à demi-mot. Le regard du sorcier se dérobaient devant elle, il prenait la fuite, de même que ses pensées. Ciri savait bien où celles-ci s'envolaient.

De la chambre du fond du couloir lui parvenait le chant solitaire et silencieux de Jaskier, la musique, frémissante comme un ruisseau sur des cailloux, des cordes de son luth. Elle reconnut la mélodie que le barde composait depuis plusieurs jours. La ballade – Jaskier s'en était vanté à plusieurs reprises – s'intitulait *L'Insaisissable* et devait assurer au poète un triomphe lors du tournoi annuel des bardes prévu à la fin de l'automne au château de Vartburg. Ciri prêta attention aux paroles :

*Par-dessus les toits mouillés, tu t'envoies,
Tu plonges parmi les nénuphars jaunes,
Mais, si toutefois on m'en laisse le temps,
Moi je te comprendrai, quoi qu'il arrive...*

Des sabots qui résonnent, des cavaliers qui galopent dans la nuit ; à l'horizon, les lueurs d'incendie qui se multiplient dans le ciel. Le rapace glapit et déploie ses ailes en prenant son envol.

Ciri s'était replongée dans son rêve et elle entendit prononcer son nom à plusieurs reprises. La première fois, c'était Geralt qui l'appelait, puis ce fut au tour de Yennefer et de Triss Merigold de prononcer son nom. Enfin, une jeune fille menue aux cheveux clairs que Ciri ne connaissait pas l'appela plusieurs fois d'affilée en la regardant au travers d'une miniature placée dans un cadre en corne et en laiton.

Soudain elle vit un chat noir et blanc et, un instant plus tard, elle était devenue ce chat, elle voyait à travers les yeux de l'animal. Elle était dans une maison inconnue, sombre. Elle voyait de grandes étagères couvertes de livres, un pupitre éclairé de plusieurs

chandeliers ; près du pupitre, deux hommes penchés sur des rouleaux. L'un de ces hommes toussait et s'essuyait la bouche avec un mouchoir. Le second, un nain avec une tête immense, était assis dans un fauteuil à roulettes. Il n'avait plus de jambes.

* * *

— Phénoménal..., dit Fenn en poussant un soupir et en parcourant du regard le fragile parchemin. J'ai peine à y croire... D'où tiens-tu ces documents ?

— Si je te le disais, répondit Codrigher en toussant, tu ne le croirais pas. Est-ce que tu saisis maintenant qui est réellement Cirilla, la princesse de Cintra ? Les enfants de Sang ancien... La dernière pousse de ce putain d'arbre de la haine ! La dernière branche et, sur cette branche, la dernière pomme empoisonnée...

— Le Sang ancien... Si loin en arrière... Pavetta, Calanthe, Adalia, Elen, Fiona...

— Et Falka.

— Par les dieux, c'est impossible ! Premièrement, Falka n'avait pas d'enfants ! Deuxièmement, Fiona était une fille légitime...

— Premièrement, nous ne savons rien de la jeunesse de Falka. Deuxièmement, ne me fais pas rire, Fenn. Tu sais bien que pouffer. Je crois en ce document, car il est authentique selon moi, et il dit la vérité. Fiona, l'arrière-arrière-grand-mère de Pavetta était la fille de Falka, ce monstre au corps humain. Par le diable ! Je ne crois pas à tous ces présages déments, oracles et autres bêtises, mais lorsque je me remémore maintenant la prophétie d'Itlina...

— Le sang impur ?

— Impur, dénaturé, maudit, on peut l'interpréter de différentes manières. Et d'après la légende, si tu t'en souviens, Falka était maudite justement parce que Lara Dorren aep Shaiadhal avait jeté un anathème sur sa mère.

— Ce sont des histoires, Codrigher.

— Tu as raison, ce sont des histoires. Mais sais-tu à quel moment les histoires cessent d'être des histoires ? Dès l'instant où quelqu'un commence à y croire. Et quelqu'un croit en l'histoire du Sang ancien. Surtout au passage qui raconte qu'un vengeur, né du sang de Falka, détruira le vieux monde, et sur ses gravats en reconstruira un nouveau.

— Et ce vengeur est censé être Cirilla ?

— Non. Pas Cirilla. Son fils.

— Et Cirilla est recherchée par...

— Emhyr var Emreis, l'empereur de Nilfgaard, acheva froidement Codrigher. Tu comprends, maintenant ? Cirilla, indépendamment de sa volonté, doit devenir la mère du successeur au trône. L'archiduc, qui doit devenir l'Archiduc des Ténèbres, le descendant et le vengeur de cette diablesse de Falka. L'extermination et, plus tard, la reconstruction du monde doivent, à mon avis, se dérouler de manière dirigée et contrôlée.

L'infirmier se tut un long moment.

— Ne crois-tu pas, demanda-t-il enfin, qu'il conviendrait d'en informer Geralt ?

— Geralt ? (Codrigher fit la grimace.) Qui c'est celui-là ? Ne serait-ce pas ce jobard qui tentait récemment de me persuader qu'il ne travaillait pas pour le profit ? Oh ! je veux bien croire qu'il n'agit pas pour son propre profit. Il agit pour le profit d'autrui. Inconsciemment, d'ailleurs. Il course Rience, qui est tenu en laisse, sans sentir le collier qui enserre son propre cou. Et je devrais, moi, l'informer ? Aider ceux qui veulent eux-mêmes maîtriser la poule aux œufs d'or pour faire chanter Emhyr ou entrer dans ses bonnes grâces ? Non, Fenn. Je ne suis pas idiot à ce point.

— Le sorcelleur agit sur ordre ? Mais de qui ?

— Réfléchis.

— Par la peste !

— Expression fort appropriée. Il agit sur ordre de la seule personne qui ait de l'influence sur lui. À qui il fait confiance. Mais moi, je ne lui fais pas confiance, pas plus aujourd'hui qu'hier. Je vais prendre part au jeu, moi aussi.

— C'est un jeu dangereux, Codrigher.

— Tous les jeux sont dangereux. Certains en valent la chandelle, d'autres pas. Fenn, mon frère, ne comprends-tu pas ce qui vient de nous tomber entre les mains ? La poule aux œufs d'or, qui nous apportera, à nous et à personne d'autre, une montagne d'or...

Codrigher fut pris d'une quinte de toux.

— Ça, l'or ne le guérira pas, dit Fenn en regardant le mouchoir dans les mains de son collègue, et il ne me rendra pas non plus mes jambes...

— Qui sait ?

Quelqu'un tambourina à la porte. Fenn, inquiet, se mit à s'agiter dans son fauteuil à roulettes.

— Tu attends quelqu'un, Codrigher ?

— Absolument. J'attends les personnes qui iront sur Thanedd chercher pour moi la poule aux œufs d'or.

— N'ouvre pas cette porte ! s'écria Ciri. N'ouvre pas ! La mort t'attend derrière cette porte !

* * *

— Voilà, voilà, dit Codrigher en déverrouillant la porte. (Puis il se retourna vers son chat qui miaulait :) Mais vas-tu te taire, bête de malheur...

Il s'interrompt. Sur le seuil ne se tenaient pas les personnes qu'il espérait, mais trois individus qu'il ne connaissait guère.

— Noble messire Codrigher ?

— Sa Grandeur s'est absentée pour affaires. (L'avocat prit une mine d'ahuri et modifia sa voix, qui devint un peu stridente.) Je suis le majordome de Sa Grandeur, je me nomme Glomb, Michael Glomb. En quoi puis-je servir ces nobles messires ?

— En rien, dit l'un des individus, un demi-elfe de haute stature. Puisque sa seigneurie n'est pas là, nous lui laisserons simplement une lettre et un message. Voici la lettre.

— Je la lui transmettrai sans faute. (Codrigher, qui s'était glissé à merveille dans la peau du serviteur peu dégourdi, s'inclina bien bas et tendit la main pour saisir le rouleau de parchemin noué d'un ruban rouge que tenait l'inconnu.) Et le message ?

Soudain le ruban qui entourait le rouleau se déplia tel un serpent prêt à l'attaque, cingla Codrigher et lui enserra étroitement le poignet. Le grand elfe tira fortement sur le lien. Codrigher perdit l'équilibre et partit en avant pour ne pas tomber sur le demi-elfe ; instinctivement, il plaqua sa main gauche contre sa poitrine. Impossible pour lui, dans cette position, d'éviter le stylet de son adversaire, qui vint se planter dans son ventre. Il poussa un cri sourd et tomba en arrière, mais le ruban magique enroulé autour de son poignet ne céda pas. Le demi-elfe l'attira à lui et lui donna un second coup de couteau. Cette fois, Codrigher resta accroché à la lame.

— Voici le message, avec les salutations de Rience, glapit le grand demi-elfe en relevant avec force le stylet vers le haut. (L'avocat frétillait comme un poisson pris dans un filet.) Va en enfer, Codrigher. Directement en enfer !

Codrigher hoqueta. Il sentait le tranchant du stylet crisser sur ses côtes et son sternum. Il s'affaissa sur le sol, puis se recroquevilla. Il voulut crier afin de prévenir Fenn, mais seul un coassement sortit de sa bouche, aussitôt étouffé par une vague de sang.

Le grand demi-elfe passa par-dessus son corps ; les deux autres le

suivirent et entrèrent à leur tour. Eux étaient des humains.

Fenn ne se laissa pas surprendre.

Une corde claqua ; l'un des sbires tomba à la renverse, atteint en plein front par une boule d'acier. Sur son fauteuil, Fenn s'éloigna du pupitre, tentant en vain de réarmer l'arbalète de ses mains tremblantes.

Le demi-elfe bondit jusqu'à lui ; d'un puissant coup de pied, il renversa le fauteuil. Le nain valdingua parmi les papiers éparpillés par terre. Agitant inutilement ses petites mains et ses moignons, il ressemblait à une araignée mutilée.

Le demi-elfe donna un coup de pied dans l'arbalète, la mettant hors de portée de Fenn. Sans prêter attention à l'infirme qui tentait de ramper, il jeta rapidement un regard sur les documents posés sur le pupitre. Son attention fut attirée par une petite miniature dans un cadre en corne et en laiton qui représentait une jeune fille aux cheveux clairs. Il la souleva avec le morceau de papier fixé dessus.

Laissant en plan son collègue atteint par la boule de l'arbalète, le second sbire s'approcha. Le demi-elfe haussa les sourcils, l'air interrogateur. Le sbire hocha la tête.

Le demi-elfe cacha la miniature dans une poche intérieure, ainsi que quelques documents qu'il prit sur le pupitre. Puis il s'empara d'un assortiment de plumes sur l'écritoire, et y mit le feu à l'aide d'un bougeoir. Il inclina l'allume-feu pour qu'il prenne bien, après quoi il le jeta sur le pupitre parmi les rouleaux, qui s'enflammèrent instantanément.

Fenn hurla.

Le grand demi-elfe saisit sur la table déjà en feu une bouteille contenant du liquide à effacer l'encre, il se posta devant le nain qui se démenait et versa sur lui le contenu de la bouteille. Fenn hurla de plus belle. Le second sbire retira d'une étagère quelques rouleaux et les aplatit contre l'infirme.

Les flammes s'élancèrent jusqu'au plafond. Une deuxième bouteille plus petite, contenant le même liquide, explosa avec fracas ; les flammes léchaient désormais les étagères. Les bobines, les rouleaux et les serviettes commencèrent à noircir, à se racornir, à crépiter. Fenn hurlait toujours. Le grand demi-elfe s'écarta du pupitre en flammes, forma un autre allume-feu avec du papier et l'embrasa. Le second sbire jeta une nouvelle sélection de rouleaux de vélin sur l'infirme.

Fenn ne cessait de crier.

Le demi-elfe se tint au-dessus de lui, un parchemin en flammes dans la main.

Le grippeminaud noir et blanc de Codringher alla s'installer sur un mur avoisinant. Les flammes destructrices de l'incendie jaillissaient dans la nuit et se reflétaient dans les yeux jaunes de l'animal. Une

clameur montait alentour : « Horreur ! Horreur ! De l'eau ! » Des gens couraient en direction de la maison. Le grippeminaud s'immobilisa ; il les regarda, étonné et méprisant. Visiblement, ces imbéciles se précipitaient dans l'ancre flamboyant dont lui-même était parvenu à s'extirper de justesse.

Impassible, l'animal se détourna et se remit à lécher sa patte qui avait baigné dans le sang.

* * *

Ciri se réveilla trempée de sueur, ses poings crispés sur les draps à s'en faire mal. Autour d'elle régnaient le silence et la pénombre qu'un faible rai de lune transperçait comme un stylet.

Un incendie. Le feu. Du sang. Un cauchemar... Je ne me souviens pas, je ne me souviens de rien...

Elle respira profondément l'air vif de la nuit. L'impression de lourdeur qui l'oppressait avait disparu. Elle savait pourquoi : les sortilèges de protection avaient cessé d'agir.

Il s'est passé quelque chose, se dit Ciri. Elle sauta hors de son lit et s'habilla en hâte. Elle passa sa dague sous sa ceinture. Elle n'avait pas son épée, Yennefer la lui avait prise et l'avait confiée à Jaskier. Celui-ci devait dormir, à coup sûr. Le silence régnait à Loxia. Ciri se demandait si elle ne devrait pas aller réveiller le poète lorsqu'elle sentit soudain de fortes pulsations battre dans ses oreilles et dans ses veines.

Le rai de lune qui filtrait par la fenêtre devint une route. Très loin au bout de la route, elle vit une porte. Celle-ci s'ouvrit ; sur le seuil se tenait Yennefer.

— Viens.

Derrière les épaules de la magicienne, de nouvelles portes s'ouvraient. Les unes après les autres. À l'infini. Dans l'obscurité se dessinaient, indistinctes, des colonnes aux contours noirs. Ou des statues peut-être... *Je rêve*, se dit Ciri sans y croire elle-même. *Je rêve. Ce n'est pas du tout une route, c'est une lumière, un filet de lumière. Impossible de marcher dessus...*

— Viens.

Elle obéit.

* * *

Sans les stupides scrupules du sorceleur, sans ses principes chimériques, nombre des événements qui suivirent auraient pris une tout autre tournure. Nombre de ces événements n'auraient tout simplement pas eu lieu. Sans aucun doute. Et l'histoire du monde se serait alors déroulée différemment.

Mais le sorceleur avait des scrupules. Lorsque, le matin venu, il se réveilla et eut envie d'aller aux toilettes, il ne fit pas ce que tout autre que lui aurait fait, il ne sortit pas sur le balcon pour se soulager dans les pots de capucines. Sans faire de bruit, sans réveiller Yennefer – qui dormait d'un sommeil de plomb, immobile et respirant à peine –, Geralt s'habilla, il sortit de la chambre et alla dans le jardin.

Le banquet n'était pas encore achevé, mais il avait pris, comme le laissaient supposer les échos qui parvenaient au sorceleur, une forme rudimentaire. Les fenêtres de la salle de bal scintillaient, inondant de lumière l'atrium et les parterres de pivoines. Le sorceleur se dirigea donc plus avant, vers des buissons un peu plus épais. Il contempla alors le ciel qui s'éclaircissait : l'aurore pointait déjà, teintant l'horizon d'une zébrure pourpre.

Alors qu'il revenait lentement sur ses pas, réfléchissant à des affaires sérieuses, son médaillon se mit à vibrer fortement. Il le bloqua avec la paume de sa main, sentant les vibrations traverser son corps tout entier. Pas de doute, quelqu'un jetait des sorts à Aretuza. Geralt tendit l'oreille et entendit des cris étouffés, une rumeur et une clameur qui provenaient de la galerie, dans l'aile droite du palais.

Tout autre que lui aurait fait demi-tour sans hésitation et, d'un pas rapide, aurait poursuivi son chemin, faisant mine de n'avoir rien entendu. Et peut-être que, là encore, l'histoire du monde aurait pris une autre tournure. Mais le sorceleur avait des scrupules et il avait coutume d'agir selon des principes stupides et chimériques.

Lorsqu'il se précipita en courant dans la galerie et le corridor, il constata qu'une bataille y était engagée. Quelques sbires en tuniques grises tentaient d'immobiliser un petit magicien à terre. L'opération était dirigée par Dijkstra, le chef du détachement de Vizimir, le roi de Rédanie. Avant qu'il ait eu le temps d'entreprendre quoi que ce soit, Geralt lui-même se trouva immobilisé : deux autres sbires vêtus de gris l'avaient acculé contre le mur, et un troisième le tenait en respect de la pointe de sa crosse.

Tous les sbires portaient sur la poitrine un hausse-col avec les armoiries de Rédanie.

— C'est ce qui s'appelle « se mettre dans un beau merdier », expliqua à voix basse Dijkstra, qui s'était rapproché. Et toi, sorceleur, tu as sans doute un talent inné dans ce domaine. Reste tranquille et tâche de n'attirer l'attention de personne.

Les Rédaniens parvinrent enfin à immobiliser le petit magicien et

le soulevèrent en le tenant par le bras. C'était Artaud Terranova, un membre du Chapitre.

La lumière qui permettait d'apprécier la scène dans ses moindres détails provenait d'une boule suspendue au-dessus de la tête de Keira Metz, l'une des magiciennes avec qui Geralt avait papoté la veille au banquet. Il eut du mal à la reconnaître : elle avait troqué ses tulles vaporeux contre un habit d'homme, et elle portait un stylet à son côté.

— Menottez-le, ordonna-t-elle sèchement.

Dans sa main retentirent des menottes en métal bleuâtre.

— Ne t'avise pas de me mettre ça, Metz ! Je suis un membre du Chapitre !

— Dis plutôt que tu l'étais. Maintenant, tu n'es plus qu'un vulgaire traître. Et tu seras traité comme tel.

— Et toi, tu es une vulgaire putain qui...

Keira fit un pas de côté, se balançant légèrement et, de toutes ses forces, lui assena son poing dans la figure. La tête du magicien partit en arrière avec une telle violence que l'espace d'un instant Geralt eut l'impression qu'elle allait s'arracher de son torse. Son nez et ses lèvres ruisselant de sang, Terranova s'affaissa entre les mains des hommes qui le soutenaient. La magicienne ne lui assena pas un second coup, bien qu'elle ait gardé la main en l'air. Le sorcelleur aperçut l'éclat d'un poing américain en cuivre dans sa paume. Il ne fut pas étonné. Keira était minuscule, elle aurait été incapable de porter un tel coup à main nue.

Il ne bougea pas. Les sbires le tenaient fermement et l'aiguillon de la corsèque lui mordait la poitrine. Geralt n'était pas convaincu que s'il avait été libre il aurait bougé, ni même qu'il aurait su quoi faire.

Les Rédaniens firent claquer les menottes sur les mains tendues en arrière du magicien. Terranova poussa un cri, se débattit, puis fléchit, laissant échapper un râle tandis qu'il était pris d'un réflexe convulsif. Geralt avait déjà compris en quoi étaient faites les menottes. C'était un alliage de fer et de dymérite, un métal rare dont les propriétés consistaient à annihiler les pouvoirs magiques. Cette annihilation s'accompagnait d'effets secondaires assez fâcheux pour les magiciens.

Keira Metz releva la tête et repoussa ses cheveux, dégageant son front. À ce moment-là, elle le vit.

— Qu'est-ce qu'il fait là, bon sang de bonsoir ? Comment a-t-il atterri ici ?

— Il est tombé là par hasard, répondit tranquillement Dijkstra. Il est doué pour ça. Qu'est-ce que je dois faire de lui ?

Le visage de Keira s'assombrit ; elle fit claquer l'un de ses hauts talons plusieurs fois contre le sol.

— Surveille-le. Je n'ai pas le temps de m'en occuper maintenant.

Elle s'éloigna rapidement, et les Rédaniens la suivirent en traînant Terranova. La boule lumineuse vola derrière la magicienne, mais c'était déjà l'aurore, le jour venait vite. Sur un signe de Dijkstra, les sbires relâchèrent Geralt. L'espion s'approcha et regarda le sorceleur dans les yeux.

— Tu restes tranquille, quoi qu'il arrive.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? Qu'est-ce que...

— Et tu gardes le silence, quoi qu'il arrive.

Keira Metz revint presque aussitôt ; elle n'était pas seule. Un magicien aux cheveux blonds, présenté la veille à Geralt comme étant Detmold de Ban Ard, l'accompagnait. En voyant le sorceleur, celui-ci jura et cogna son poing contre la paume de son autre main.

— Tudieu ! Est-ce celui dont s'est amourachée Yennefer ?

— C'est lui, confirma Keira, Geralt de Riv. Le problème est que je ne sais pas ce qu'il en est avec Yennefer...

— Moi non plus, je ne sais pas, dit Detmold en haussant les épaules. En tout cas, lui est déjà impliqué. Il en a trop vu. Conduisez-le à Filippa, elle décidera. Menottez-le.

— Ce n'est pas utile, dit Dijkstra d'une voix faussement molle. Je réponds de lui. Je vais le conduire là où il faut.

— C'est parfait, dit Detmold en hochant la tête. Parce que nous, nous n'avons pas le temps. Viens, Keira, les choses se compliquent là-haut...

— Qu'ils sont donc énervés, marmonna l'espion rédanien en les regardant s'éloigner. Manque de pratique, rien d'autre. Et les coups d'État, les putschs, c'est comme le gaspacho, c'est un plat qui se mange froid. Allons-y Geralt. Et souviens-toi : tranquillement, dignement, et sans histoires. Ne m'oblige pas à regretter de ne pas t'avoir fait menotter ni entraver.

— Qu'est-ce qui se passe ici, Dijkstra ?

— Tu n'as pas encore deviné ? (L'espion marchait à ses côtés, les trois Rédaniens se tenaient plus en arrière.) Dis-moi un peu, sorceleur, sincèrement, comment se fait-il que tu te sois retrouvé ici ?

— J'avais peur de faire crever les capucines.

— Geralt ! (Dijkstra le regarda de travers.) Tu es dans la merde jusqu'au cou, ta tête surnage, mais tes jambes n'ont pas encore atteint le fond de la fosse septique. Quelqu'un te tend une main secourable, risquant ainsi d'y tomber lui-même et d'empêcher à son tour. Alors évite les blagues stupides. C'est Yennefer qui t'a ordonné de venir ici, n'est-ce pas ?

— Non. Yennefer dort bien au chaud dans son lit. Tu es rassuré ?

L'immense espion se retourna brutalement, saisit le sorceleur par les épaules et le plaqua contre le mur du couloir.

— Non, je ne suis pas rassuré, espèce de doux imbécile, siffla-t-il.

Est-ce que tu n'as pas encore saisi, abruti, que les magiciens honnêtes, fidèles aux rois, ne dorment pas cette nuit ? Qu'ils ne se sont même pas couchés ? Seuls les traîtres achetés par Nilfgaard dorment bien au chaud dans leurs lits, les mercenaires, qui ont eux-mêmes fomenté le putsch, mais pour plus tard. Ils ignoraient que leurs plans avaient été percés à jour et leurs intentions, devancées. Et maintenant on les sort justement de leurs pieux tout chauds, on leur envoie un poing américain dans les dents, on leur met des menottes de dymérite aux pattes. Les traîtres sont finis, tu saisis ? Si tu ne veux pas toucher le fond avec eux, arrête de faire l'idiot. Est-ce que Vilgefortz t'a enrôlé hier soir ? Ou c'est peut-être Yennefer qui t'a enrôlé, plus tôt encore ? Accouche ! Vite, parce que la merde commence à envahir ta bouche !

— Pense au gaspacho, Dijkstra, lui rappela Geralt. Conduis-moi à Filippa. Tranquillement, dignement, et sans histoires.

L'espion le relâcha, puis recula d'un pas.

— Allons-y, dit-il froidement. Prends cet escalier, là, qui monte. Mais nous terminerons cette discussion. Ça, je te le promets.

* * *

À l'endroit où se rejoignaient les quatre couloirs, sous la colonne qui soutenait la voûte, il faisait clair grâce aux lanternes et aux boules magiques. C'est là que se pressaient Rédaniens et magiciens. Parmi ces derniers se trouvaient Radcliffe – un des membres du Conseil – et Sabrina Gleivissig. Sabrina, de même que Keira Metz, était vêtue d'un habit d'homme gris. Geralt comprit que dans le putsch qui avait lieu sous ses yeux l'uniforme permettait de différencier les parties.

Triss Merigold était agenouillée sur le plancher, penchée au-dessus d'un corps gisant dans une mare de sang. Geralt devina qu'il s'agissait de Lydia van Bredevoort. Il la reconnut à ses cheveux et à sa robe de soie. Il n'aurait pu l'identifier à son visage, car ce n'en était déjà plus un. C'était un masque cadavérique, horrible, macabre, ses dents brillaient dans sa bouche grande ouverte d'où saillait l'os difforme, creux et mal soudé de sa mâchoire inférieure.

— Recouvrez-la, dit Sabrina Gleivissig d'une voix sourde. Quand elle est morte, l'illusion s'est volatilisée... Bon sang, recouvrez-la avec quelque chose.

— Comment est-ce arrivé, Radcliffe ? demanda Triss en écartant sa main de la poignée dorée du stylet resté planté sous le sternum de Lydia. Comment une telle chose a-t-elle pu se produire ? Il ne devait pas y avoir de cadavres !

— Elle nous a attaqués, marmonna le magicien en baissant la

tête. Quand on a fait sortir Vilgefortz, elle s'est jetée sur nous. Il y a eu confusion... Moi-même je ne sais pas comment... C'est son propre stylet.

— Recouvrez son visage ! (Sabrina se détourna vivement et vit Geralt ; ses yeux de rapace flamboyaient :) Et celui-là, qu'est-ce qu'il fiche ici ?

Triss sursauta vivement et fonça sur le sorcelleur. Geralt eut le temps de voir la paume de sa main passer juste devant son visage. Puis il vit un éclair et fut doucement plongé dans l'obscurité. Il sentit une main sur son col ainsi qu'une violente secousse.

— Tenez-le, sinon il va tomber.

La voix de Triss n'était pas naturelle, elle était emplie d'une feinte colère. Elle le secoua de nouveau de manière à ce qu'il se retrouve tout près d'elle l'espace d'une seconde.

— Pardonne-moi. (Il entendit son murmure rapide.) Il le fallait.

Les hommes de Dijkstra le soutinrent.

Il remua la tête. Il se concentra sur ses autres sens. Le mouvement dominait dans les couloirs, l'air ondoyait, laissant dans son sillage de multiples odeurs. Des voix lui parvenaient. Sabrina Glevissig jurait, Triss la tempérait. Les Rédaniens, qui empestaient les bêtes, traînaient un corps inerte dont la robe de soie bruissait sur le sol. Du sang. L'odeur du sang. Et de l'ozone. L'odeur de la magie. Encore des voix, plus fortes. Puis des pas, et un claquement nerveux de talons.

— Dépêchez-vous ! Ça traîne, c'est trop long ! On devrait déjà être à Garstang !

C'était la voix de Filippa Eilhart, manifestement énervée.

— Sabrina, trouve vite Marti Sodergren. Tire-la de son lit, s'il le faut. Gedyndeth va mal. C'est sûrement une attaque. Que Marti s'occupe de lui. Mais ne lui dis rien, ni à elle ni à celui qui dort avec elle. Triss, va chercher Dorregaray, Drithelm et Carduin et ramène-les à Garstang.

— Pour quoi faire ?

— Ils représentent les rois. Qu'Ethaïn et Esterad soient informés de notre action et de ses conséquences. Tu les accompagneras... Mais... Triss, tes mains sont couvertes de sang ! De qui... s'agit-il ?

— De Lydia.

— Sacré bon sang ! Quand est-ce arrivé ? Comment ?

— Est-ce si important de savoir comment ?

La voix était claire, calme. Tissaia de Vries. Geralt perçut un bruissement de robe. Tissaia était en robe de bal. Pas en uniforme de rebelle. Geralt tendit l'oreille, mais il n'entendit pas le tintement des menottes en dymérite.

— Tu feins d'être affectée ? répéta Tissaia. Affligée ? Pourtant, lorsqu'on organise des révoltes, lorsqu'on introduit, de nuit, des sbires

armés, il faut s'attendre à ce qu'il y ait des victimes. Lydia est morte, Hen Gedyndeith se meurt. J'ai vu il y a un instant Artaud, le visage massacré. Combien y aura-t-il encore de victimes, Filippa Eilhart ?

— Je ne sais pas, répondit durement Filippa. Mais je ne reculerai pas.

— Naturellement. Tu ne recules devant rien, toi.

L'air trembla ; sur un rythme qui était familier à Geralt, des talons claquèrent sur le plancher. Filippa venait vers lui. Il avait gardé en mémoire le rythme nerveux de ses pas, lorsqu'ils avaient la veille traversé la salle d'Aretuza pour se régaler de caviar. Il avait gardé en mémoire l'odeur de cannelle et de nard. À ce parfum se mêlait désormais une odeur de soude. Geralt excluait toute participation à un quelconque putsch ou renversement, mais néanmoins une question le tourmentait : songerait-il, en pareilles circonstances, à se brosser les dents ?

— Il ne te voit pas, Fil, dit Dijkstra sur un ton apparemment détaché. Il ne voit rien et n'a rien vu. La dame aux cheveux magnifiques l'a aveuglé.

Geralt entendit la respiration de Filippa. Il sentait chacun de ses mouvements, mais, feignant la perplexité, il remua la tête comme s'il ne comprenait pas ce qui se passait. La magicienne ne tomba pas dans le panneau.

— Ne fais pas semblant, Geralt. Triss t'a obscurci la vue, mais elle ne t'a tout de même pas ôté la raison. Par quel miracle t'es-tu retrouvé ici ?

— Je suis tombé. Où est Yennefer ?

— Bienheureux ceux qui ne savent pas, car ils vivront plus longtemps. (Il n'y avait aucune ironie dans la voix de Filippa.) Sois reconnaissant à Triss. C'était une faible incantation, la cataracte passera bientôt. Et toi, tu n'as pas vu ce que tu ne devais pas voir. Surveille-le, Dijkstra. Je reviens tout de suite.

De l'agitation, de nouveau. Des voix. Celle, sonore et aiguë, de Keira Metz, et celle, nasillarde et grave, de Radcliffe. Le claquement sec des godillots rédaniens. Et la voix forte de Tissaia de Vries.

— Lâchez-la ! Comment avez-vous pu ? comment avez-vous pu lui faire ça ?

— C'est une traîtresse. (Geralt reconnut la voix nasillarde de Radcliffe.)

— Jamais je ne croirai ça !

— Bon sang ne saurait mentir, rétorqua Filippa Eilhart. Et l'empereur Emhyr a promis la liberté aux elfes. Ainsi qu'un Etat propre, indépendant. Ici, sur ces terres. Certes, après en avoir éliminé tout le monde. Et cela a suffi pour qu'elle nous trahisse aussitôt.

— Réponds ! cria Tissaia de Vries avec émotion. Réponds-lui,

Enid !

— Réponds, Francesca.

Geralt entendit le tintement des menottes en dymérite. Et l'accent chantant, typique des elfes, de Francesca Findabair, la Pâquerette des vallées, la plus belle femme du monde :

— Va vort a me, Dh'oine. N'aen te a dice'n.

— Cela te suffit-il, Tissaia ? (La voix de Filippa était aussi cinglante qu'une claque.) Est-ce que tu me crois maintenant ? Toi, moi, nous tous ne sommes et n'avons jamais été à ses yeux que des Dh'oine, des humains, à qui elle, Aen Seidhe, n'a rien à dire. Et toi, Fercart ? Que t'ont promis Vilgefortz et Emhyr pour que tu te décides à trahir ?

— Va au diable, catin pervertie.

Geralt retint sa respiration, se préparant à entendre une mâchoire craquer sous l'impact d'un coup-de-poing américain, mais il ne discerna aucun bruit. Filippa avait plus de maîtrise que Keira. Ou peut-être n'avait-elle pas de poing américain.

— Radcliffe, emmène les traîtres à Garstang ! Detmold, donne le bras à la maîtresse suprême de Vries. Allez. Je vous rejoins tout de suite.

Des pas. L'odeur de cannelle et de nard.

— Dijkstra.

— Oui, Fil ?

— Tes sous-fifres ne sont plus utiles ici. Qu'ils retournent à Loxia.

— Est-ce que, véritablement...

— À Loxia, Dijkstra !

— À tes ordres, dame miséricordieuse ! (La voix de l'espion se teinta d'ironie.) Les laquais vont partir, ils ont fait ce qu'ils avaient à faire. Maintenant, la situation est exclusivement entre les mains des magiciens. D'ailleurs, ne logeant pas moi-même en ces lieux, je vais me soustraire aux beaux yeux de Votre Grandeur. Je n'attendais pas de remerciements pour mon aide ni pour ma collaboration au putsch, mais je suis certain que Votre Grandeur se souviendra de moi avec reconnaissance.

— Pardonne-moi, Sigismond. Je te remercie pour ton aide.

— Il n'y a pas de quoi, tout le plaisir a été pour moi. Hé, Voymir ! rassemble les hommes. Cinq restent avec moi. Ramène les autres en bas et embarque sur *La Chute*. Mais surtout pas de bruit, pas de vague, ni vu ni connu. Prenez les couloirs de service. Et quand vous serez à Loxia ou au port, motus et bouche cousue ! Exécution !

— Tu n'as rien vu, Geralt, dit Filippa Eilhart dans un murmure, envoyant vers le sorcelleur ses effluves de cannelle, de nard et de soude. Tu n'as rien entendu. Tu n'as jamais discuté avec Vilgefortz. Dijkstra va maintenant t'emmener à Loxia. Je tâcherai de t'y

retrouver, lorsque... lorsque tout sera terminé. Je t'ai promis quelque chose hier et je tiendrai parole.

— Qu'en est-il de Yennefer ?

— C'est sans doute une obsession chez lui. (Dijkstra revenait en traînant les pieds.) Yennefer par-ci, Yennefer par-là... C'est d'un ennui. Ne t'en fais pas pour lui, Fil. Il y a des choses plus importantes. A-t-on trouvé sur Vilgefortz ce qu'on cherchait ?

— Tout à fait. Tiens, c'est pour toi.

— Oh ! (Geralt entendit le bruit d'un papier que l'on déplie.) Magnifique ! Le duc Nitert ! Excellent ! Le baron...

— Sois plus discret, pas de noms. Et, de grâce, je te le demande instamment, à ton retour à Tretogor, n'attaque pas tout de suite avec les exécutions. Ne provoque pas de scandale prématuré.

— Ne crains rien. Les gars qui se trouvent sur cette liste, si friands de l'or de Nilfgaard, sont en sécurité. Pour l'instant. Je vais en faire de parfaites petites marionnettes. C'est moi qui tirerai les fils, et ce sont ces mêmes fils qui, plus tard, serviront à les étrangler... Je me demande... Y avait-il d'autres listes ? Les traîtres de Kaedwen, de Témérie, d'Aedirn ? Je serais ravi d'y jeter un œil. Ne serait-ce que brièvement...

— Je sais que tu en serais ravi. Mais ce n'est pas ton problème. Les autres listes, ce sont Radcliffe et Sabrina Glevissig qui les ont récupérées, et ils sauront bien comment les utiliser, ne t'en fais pas. Maintenant, adieu. Je suis pressée.

— Fil ?

— Oui ?

— Rends la vue au sorceleur. Qu'il n'aille pas se casser la figure dans l'escalier.

* * *

Dans la salle de réception d'Aretuza, le bal se poursuivait, mais il avait pris une forme plus traditionnelle, plus intime. Les tables avaient été déplacées ; les magiciens et les magiciennes avaient déniché des fauteuils, des chaises et des tabourets, et les avaient ramenés dans la salle. Ils avaient pris place sur ces sièges plus confortables et se livraient à divers passe-temps, effrontés pour la plupart. Plusieurs convives, assis autour d'un énorme tonneau de vodka amère, buvaient, papotaient et, de temps à autre, partaient d'un rire tonitruant. Ceux qui, tout récemment encore, piquaient de leur fourchette en argent des mets raffinés, rongeaient désormais sans gêne une côte d'agneau qu'ils tenaient à pleines mains. Certains jouaient aux cartes, sans prêter la

moindre attention à ce qui se passait alentour. D'autres dormaient. Dans un coin, un couple s'embrassait éperdument, et l'ardeur des baisers échangés était le signe qu'il ne s'en tiendrait pas là.

— Regarde-les donc, sorceleur. (Dijkstra se pencha au-dessus de la balustrade de la galerie, observant de haut les magiciens.) Comme ils s'amuse^{nt} joyeusement, ces damoiseaux ! Incroyable, non ? Et pendant ce temps, quasiment tout leur Chapitre a été liquidé par les membres du Conseil qui s'apprêtent à juger ledit Chapitre pour trahison pour s'être acoquiné avec Nilfgaard. Regarde donc un peu ces deux-là. Ils vont maintenant se trouver un petit coin à l'écart, et, avant qu'ils aient fini d'assouvir leurs instincts primaires, Vilgefortz pendra au bout d'une corde. Ah ! que ce monde est bizarre...

— Ferme-la, Dijkstra.

* * *

La route qui menait à Loxia pénétrait en un zigzag d'escaliers dans le flanc de la montagne. Des marches reliaient les terrasses, ornementées de haies négligées, de parterres et d'agaves en pot desséchés. Dijkstra s'arrêta sur l'une des terrasses ; il s'approcha du mur et s'avança vers une rangée de chimères en pierre dont les gueules béantes dégouttaient de l'eau. L'espion se pencha, puis but longuement.

Le sorceleur s'approcha de la balustrade. La mer scintillait de reflets dorés, la couleur du ciel était encore plus improbable que sur les tableaux de la Galerie de la Gloire. Geralt voyait en bas la troupe des Rédaniens renvoyés d'Aretuza qui, en rangs disciplinés, se dirigeaient vers le port. Ils étaient justement en train de traverser le petit pont qui reliait les deux bords de la crevasse rocheuse.

Une silhouette solitaire, colorée, retint soudainement son attention. La silhouette se distinguait très nettement, car elle se déplaçait rapidement. Et allait dans la direction opposée à celle des Rédaniens. Elle montait vers Aretuza.

— Bon, pour qui doit se mettre en route, il est l'heure, dit Dijkstra en grognant, pressant le sorceleur.

— Si tu es si impatient, vas-y tout seul.

— Mais bien sûr ! grimaça l'espion. Et toi, tu vas retourner là-haut sauver ta Yennefer. Et tu vas faire des histoires, comme un gnome enivré. Nous allons à Loxia, sorceleur. Te ferais-tu des illusions, par hasard ? Tu t'imagines que je t'ai tiré d'Aretuza au nom d'une longue amitié secrète ? Eh bien non ! Je t'ai tiré de là parce que j'avais besoin de toi.

— Pourquoi faire ?

— Tu le fais exprès ? Vingt jeunes filles des meilleures familles de Rédanie étudient à Aretuza. Je ne peux risquer un conflit avec son honorable rectrice, Margarita Laux-Antille. Elle ne me donnera jamais Cirilla, princesse de Cintra, amenée sur Thanedd par Yennefer. Par contre, à toi, elle te la confiera. Si tu le lui demandes.

— D'où te vient cette ridicule supposition que je lui demanderais une chose pareille ?

— De cette ridicule hypothèse que tu tiendras à assurer la sécurité de Cirilla. À Tretogor, sous ma protection et celle du roi Vizimir, elle ne courra aucun danger. Sur Thanedd, elle n'est pas en sécurité. Abstiens-toi de commentaires malveillants. Oui, je sais, initialement, les rois n'avaient pas pour cette jeune fille des plans très réjouissants. Mais maintenant, c'est différent. Il est devenu évident que vivante, en bonne santé et en sécurité, Cirilla vaut davantage, dans la guerre imminente, que dix cohortes de cavalerie lourde. Morte, elle ne vaut pas un centime.

— Filippa Eilhart est-elle au courant de ce que tu comptes faire ?

— Non, elle n'est pas au courant. Elle ignore même que je sais que la jeune fille est à Loxia. Fil, autrefois ma bien-aimée, fanfaronne mais, le roi de Rédanie, c'est toujours Vizimir. Moi, j'exécute les ordres de Vizimir ; les intrigues des magiciens, j'en ai rien à foutre. Ciri va prendre place à bord de *La Chute* et naviguera jusqu'à Novigrad ; de là, elle partira pour Tretogor. Et elle sera en sécurité. Tu as confiance en moi ?

Le sorceleur se pencha vers l'une des têtes de chimère et but un peu d'eau qui se déversait de la gueule monstrueuse.

— Tu as confiance en moi ? répéta Dijkstra, debout derrière lui.

Geralt se redressa, s'essuya les lèvres et, de toutes ses forces, frappa l'espion à la mâchoire. Dijkstra tituba mais se maintint debout. Le plus proche des Rédaniens fit un bond et voulut saisir le sorceleur, mais, avant même qu'il ait pu le toucher, il se retrouva assis, une dent en moins et crachant du sang. À ce moment-là, tous se jetèrent sur le sorceleur. S'ensuivit une pagaille et une confusion terribles, exactement ce qu'avait prévu Geralt.

L'un des Rédaniens se fracassa le crâne contre la tête en pierre de la chimère, colorant aussitôt de rouge l'eau qui s'écoulait de sa gueule. Un second Rédanien reçut un coup de poing dans la trachée et se recroquevilla comme si on venait de lui arracher les parties génitales. Le troisième, qui avait reçu un coup de coude dans l'œil, recula en gémissant. Dijkstra, tel un ours, saisit le sorceleur dans une étreinte puissante, mais Geralt lui assena avec force un coup de talon sur le métatarse. L'espion hurla et se mit à sautiller de manière comique sur une seule jambe.

Un autre sbire voulut toucher le sorceleur de son fer, mais il frappa dans le vide. Geralt le saisit par le coude d'une main, par le poignet de l'autre et le fit tourner, faisant de nouveau s'écrouler par terre deux autres hommes de main qui tentaient de se relever. Le Rédanien que tenait Geralt était fort, il n'avait pas du tout l'intention de lâcher son fer. Geralt raffermi sa prise et lui cassa le bras.

Dijkstra, clopinant toujours sur une jambe, saisit une corsèque qui se trouvait sur le sol et s'apprêtait à clouer le sorceleur au mur avec son tranchant à trois dents, mais Geralt se pencha, saisit la hampe de l'arme à deux mains et mit en pratique le principe du levier, bien connu des savants. L'espion, voyant s'élever devant ses yeux les briques et les emboîtures du mur, lâcha son arme, mais il ne put éviter à ses parties génitales de venir heurter la gueule d'une chimère.

Geralt profita de la corsèque pour renverser un autre sbire, puis, appuyant la hampe de l'arme contre le sol, il la brisa d'un coup de pied pour la ramener à la longueur d'une épée. Il testa le bâton en commençant par donner un coup sur la nuque de Dijkstra, assis à califourchon sur une chimère, et immédiatement après en faisant taire l'escogriffe à la main cassée qui braillait. Les coutures de son justaucorps avaient cédé depuis longtemps sous les aisselles et le sorceleur s'en trouvait bien mieux.

Le dernier Rédanien qui tenait sur ses jambes avait lui aussi une corsèque et il se lança à l'attaque, jugeant que la longueur de son arme lui donnait l'avantage. Geralt le frappa à la base du nez, contraignant l'escogriffe à s'effondrer sur un agave en pot. Un autre Rédanien, fichtrement obstiné, s'agrippa à la cuisse du sorceleur et le mordit profondément. Geralt devint mauvais et, d'un puissant coup de pied, lui ôta définitivement l'envie de mordre.

Sur les marches accourut Jaskier, essoufflé ; il vit ce qui se passait et devint blanc comme un linge.

— Geralt ! hurla-t-il au bout d'un instant. Ciri a disparu ! Elle n'est plus là !

— Je m'y attendais. (D'un coup de bâton, le sorceleur sonna un autre Rédanien qui ne voulait pas rester tranquille.) Bon sang, Jaskier ! qu'est-ce que tu t'es fait désirer ! Je t'ai dit hier que s'il se passait quelque chose tu devais courir dare-dare à Aretuza ! Tu m'as ramené mon glaive ?

— Les deux !

— Le deuxième, c'est l'épée de Ciri, idiot. Geralt assena un coup au Rédanien à la corsèque qui tentait de se relever.

— Je ne m'y connais pas en épées, haleta le poète. Par tous les dieux, arrête de les rosser ! Ne vois-tu pas les blasons rédaniens ? Ce sont les hommes du roi Vizimir ! S'en prendre à eux est synonyme de trahison et de rébellion, on peut être jetés aux oubliettes pour ça...

— À l'échafaud ! bredouilla Dijkstra en dégainant un stylet et en se rapprochant d'un pas chancelant. Vous irez tous les deux à l'échafaud...

Il n'eut pas le temps d'en dire plus, car il tomba à quatre pattes, touché au crâne par le bout de la hampe de la corsèque.

— On aura droit au supplice de la roue, estima sombrement Jaskier, nos membres seront tiraillés dans des tenailles brûlantes...

Le sorceleur donna un coup de pied dans les côtes de l'espion. Dijkstra se renversa sur le côté comme un élan qu'on vient d'abattre.

— Ils nous démembreront, estima finalement le poète.

— Arrête, Jaskier. Passe-moi les deux épées. Et va-t'en d'ici, vite. Sauve-toi de l'île. Sauve-toi le plus loin possible !

— Et toi ?

— Je retourne là-haut. Je dois sauver Ciri... et Yennefer. Dijkstra, reste sagement allongé, et laisse ton stylet tranquille !

— Tu me le paieras, haleta l'espion. Je vais ramener mes hommes... J'irai à ta poursuite...

— Mais non.

— Si, j'irai à ta poursuite. J'ai cinquante hommes à bord de *La Chute*...

— Et est-ce qu'il y a un maître barbier parmi eux ?

— Hein ?

Geralt s'approcha de l'espion par-derrière, se pencha, l'attrapa par le pied, le tira et le fit brusquement tourner violemment. Un craquement se fit entendre. Dijkstra hurla et s'évanouit. Jaskier beugla comme s'il s'était agi de sa propre articulation.

— Ce qu'on me fera après mon démembrement, franchement, je n'en ai rien à faire, murmura le sorceleur.

* * *

Le silence régnait à Aretuza. Dans la salle de bal ne restaient plus que des rescapés, qui n'avaient plus la force de chahuter. Geralt évita la salle, il ne souhaitait pas être remarqué.

Non sans mal, il retrouva la petite chambre où il avait passé la nuit avec Yennefer. Les couloirs du palais étaient un véritable labyrinthe et toutes les pièces se ressemblaient.

La poupée de chiffon le regarda de ses yeux en boutons.

Il s'assit sur le lit, et serra sa tête entre ses mains. Sur le sol de la chambre, il n'y avait pas de sang. Mais sur le dossier de la chaise pendait une robe noire. Manifestement, Yennefer s'était changée. Peut-être pour revêtir un uniforme d'homme, celui des comploteurs.

Ou bien alors on l'avait entraînée hors de la chambre en chemise de nuit. Les mains cerclées de menottes en dymérite.

* * *

Marti Sodergren, la guérisseuse, était assise dans l'encoignure de la fenêtre. Elle releva la tête en entendant des pas. Elle avait les joues mouillées de larmes.

— Hen Gedyndeith est mort, dit-elle d'une voix brisée. Le cœur a lâché. Je n'ai rien pu faire... Pourquoi m'ont-il fait venir si tard ? Sabrina m'a frappée. Elle m'a frappée au visage. Pourquoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ici ?

— Est-ce que tu as vu Yennefer ?

— Non, je ne l'ai pas vue. Laisse-moi. Je veux être seule.

— Indique-moi le chemin le plus court pour Garstang. S'il te plaît.

* * *

Au-dessus d'Aretuza, on pouvait voir trois terrasses couvertes de broussailles ; plus haut encore, la montagne devenait abrupte et inaccessible. Au-dessus du précipice se dressait Garstang. À la base, le palais était un bloc de pierre sombre, uniformément lisse, agglutiné aux roches. Seul l'étage supérieur en marbre resplendissait, avec les vitraux qui ornaient ses fenêtres, et ses dômes qui étincelaient au soleil en un tapis doré.

La route pavée qui menait à Garstang s'enroulait comme un serpent autour de la montagne jusqu'à son sommet. Cependant, un autre chemin – plus court – existait : juste sous Garstang, des marches reliaient les terrasses et s'évanouissaient dans la gueule noire d'un tunnel. C'étaient précisément ces marches que Marti Sodergren avait indiquées au sorceleur.

Juste derrière le tunnel, un pont reliait les arêtes du précipice. Après le pont, un escalier grimpait en pente raide, tournait, puis disparaissait derrière un méandre. Le sorceleur accéléra le pas.

La rambarde de l'escalier était décorée de statuettes de faunes et de nymphes. On aurait dit qu'elles étaient vivantes. Elles semblaient se mouvoir. Le médaillon du sorceleur se mit à vibrer intensément.

Geralt se frotta les yeux. Le mouvement apparent des statuettes était dû au fait qu'elles changeaient d'apparence. La pierre lisse se muait en une masse poreuse, informe, dévorée par les vents forts et le

sel. Et, immédiatement après, elle se transformait de nouveau.

Le sorceleur savait ce que cela signifiait. L'illusion qui masquait Thanedd vacillait, elle se dissipait. Le pont aussi était en partie illusoire. À travers le camouflage troué comme une claie apparaissaient le précipice et, tout en bas, sa cascade assourdissante.

Les plaques sombres qui assuraient le chemin avaient disparu. Le sorceleur traversa le pont lentement, hésitant à chaque pas, maudissant mentalement cette perte de temps. Lorsqu'il se retrouva de l'autre côté du précipice, il entendit quelqu'un courir.

Il le reconnut aussitôt. Dorregaray, le magicien au service du roi Ethaïn de Cidaris, descendait les marches au pas de course. Geralt se remémora les paroles de Filippa Eilhart. Les magiciens qui représentaient les rois neutres avaient été invités à Garstang comme observateurs. Mais le rythme auquel Dorregaray descendait l'escalier suggérait que l'invitation avait soudain tourné court.

— Dorregaray !

— Geralt ? haleta le magicien. Qu'est-ce que tu fais ici ? Ne reste pas planté là, sauve-toi ! Descends vite à Aretuza !

— Que s'est-il passé ?

— Trahison !

— Quoi ?

Dorregaray fut pris d'un tremblement soudain, il toussa bizarrement, puis il se pencha aussitôt et tomba de plein fouet sur le sorceleur. Avant de le rattraper, Geralt eut le temps d'entrevoir l'empennage en plumes grises d'une flèche qui saillait de son dos. Tenant le magicien dans ses bras, Geralt chancela, ce qui lui sauva la vie : une seconde flèche, identique à la première, plutôt que de lui transpercer la gorge, vint se ficher au milieu de la tête impudemment souriante d'un faune de pierre, privant la sculpture de son nez et d'une partie de sa joue. Le sorceleur lâcha Dorregaray et plongea derrière la rambarde. Le magicien s'écroula sur lui.

Il y avait deux tireurs, tous deux avaient une queue d'écureuil sur leur bonnet. L'un resta en haut de l'escalier, bandant son arc, l'autre dégaina une épée de son fourreau et se précipita au bas de l'escalier, bondissant sur les marches. Geralt repoussa Dorregaray et se dégagea en saisissant son épée. Une flèche siffla, mais le sorceleur stoppa la course du trait en transperçant sa pointe d'un vif coup de fer. Le second elfe était déjà proche, mais, à la vue de la flèche transpercée, il hésita un instant. Un très bref instant. Puis il se jeta sur le sorceleur qui faisait tourner son épée en prévision d'une attaque. Geralt fit une brève parade, de biais, de manière à ce que le fer de l'elfe glisse sur le tranchant de sa lame. L'elfe perdit l'équilibre, le sorceleur fit un gracieux demi-tour et le frappa au niveau du cou, sous l'oreille. Une seule fois suffit.

Le tireur en haut de l'escalier banda de nouveau son arc, mais il n'eut pas le temps de lâcher la corde. Geralt vit un éclair, l'elfe poussa un cri, lâcha tout et se rua en bas de l'escalier en roulant sur les marches. La tunique sur ses épaules était en feu.

Un deuxième magicien descendait l'escalier en courant. À la vue du sorceleur, il s'arrêta, leva un bras. Geralt ne perdit pas de temps en explications ; il se jeta à terre de tout son long, et un éclair flamboyant passa au-dessus de lui avec un chuintement, réduisant une statue de faune en poussière.

— Arrête, hurla-t-il, c'est moi, le sorceleur !

— Tudieu ! haleta le magicien en s'approchant en courant. (Geralt ne se rappelait pas l'avoir vu au banquet.) Je t'avais pris pour l'un des ces elfes bandits... Qu'en est-il de Dorregaray ? Il est encore en vie ?

— Sans doute que oui...

— Vite, de l'autre côté du pont !

Ils s'en sortirent bien et tirèrent Dorregaray, oubliant dans leur hâte que l'illusion vacillait et disparaissait. Personne ne les poursuivait, néanmoins le magicien tendit la main, scanda une formule magique, et un éclair jaillit qui détruisit le pont. Les pierres grondèrent le long des murs du précipice.

— Cela devrait les retenir, dit-il.

Le sorceleur essuya le sang qui coulait des lèvres de Dorregaray.

— Il a un poumon percé. Tu peux l'aider ?

— Moi, je peux, dit Marti Sodergren en se hissant avec effort sur l'escalier qui venait d'Aretuza, côté tunnel. Que se passe-t-il ici, Carduin ? Qui lui a tiré dessus ?

— Des Scoia'tael. (Le magicien s'essuya le front avec sa manche.) À Garstang, c'est toujours la bagarre. Satanées bandes, l'une comme l'autre ! Au cours de la nuit, Filippa passe les menottes à Vilgefortz, et Vilgefortz et Francesca Findabair font venir les Écureuils sur l'île ! Quant à Tissaia de Vries... Bon sang de bonsoir, celle-là a mis un de ces bazars !

— Sois donc plus éloquent, Carduin !

— Je ne vais pas perdre de temps en parlote ! Je me sauve à Loxia et, de là, je me téléporte aussitôt à Kovir. Quant aux autres là-bas, à Garstang, ils n'ont qu'à s'entretuer ! Cela n'a plus aucune importance ! C'est la guerre ! Tout ce rififi a été manigancé par Filippa pour permettre aux rois d'entrer en guerre contre Nilfgaard ! Meve de Lyrie et Demawend d'Aedirn ont provoqué Nilfgaard. Vous comprenez ça ?

— Non, dit Geralt. Et nous ne voulons pas comprendre. Où est Yennefer ?

— Taisez-vous, tous les deux ! hurla Marti Sodergren, penchée sur

Dorregaray. Aidez-moi ! Soutenez-le ! Je n'arrive pas à retirer la flèche !

Ils s'exécutèrent. Dorregaray geignait et frissonnait, les marches tremblaient elles aussi. Geralt supposa tout d'abord que les incantations magiques de Marti la guérisseuse en étaient la cause. Mais c'était Garstang. Soudain, les vitraux explosèrent, des flammes se mirent à scintiller aux fenêtres du palais, et des nuages de fumée commencèrent à tournoyer.

— Ils se battent toujours, dit Carduin en grinçant des dents. Ça y va fort, les formules magiques se succèdent les unes après les autres...

— Des formules magiques ? À Garstang ? Mais il est entouré d'une aura antimagique !

— C'est l'œuvre de Tissaia. Elle a choisi brusquement son camp. Elle a enlevé le bocus, liquidé l'aura et neutralisé la dymérite. C'est à ce moment-là qu'ils se sont tous sauté à la gorge ! Vilgefartz et Terranova d'un côté, Filippa et Sabrina de l'autre... Les colonnes ont éclaté et la voûte s'est effondrée... Et Francesca a ouvert l'entrée des souterrains, c'est de là que ces diables d'elfes ont soudain surgi... Nous avons crié que nous étions neutres, mais Vilgefartz s'est contenté d'éclater de rire. Avant que l'on ait eu le temps de créer une couverture de protection, Drithelm avait reçu une flèche dans l'œil et ils avaient farci Rejean comme un hérisson... Je n'ai pas attendu la suite des événements. Marti, tu en as pour longtemps encore ? Nous devons déguerpir d'ici au plus vite !

— Dorregaray ne pourra pas partir d'ici. (La guérisseuse essuya ses mains pleines de sang sur sa robe de bal blanche.) Téléporte-nous, Carduin.

— D'ici ? Tu as sans doute perdu la tête ! C'est trop près de Tor Lara. Le portail de Lara rayonne et détourne chaque téléportation. C'est beaucoup trop dangereux !

— Il ne peut pas marcher ! Je dois rester auprès de lui...

— Alors reste ! (Carduin se leva.) Et amuse-toi bien ! Personnellement, je tiens à la vie ! Je rentre à Kovir ! Kovir est neutre !

— Magnifique ! (Le sorcier cracha en regardant le magicien disparaître dans le tunnel.) Quel bel exemple de camaraderie et de solidarité ! Cela dit, moi non plus, Marti, je ne peux pas rester avec toi. Je dois aller à Garstang. Mais ton confrère neutre a démoli le pont. Y a-t-il un autre chemin ?

Marti Sodergren renifla. Puis elle se redressa et acquiesça de la tête.

Geralt était déjà sous les remparts de Garstang lorsque Keira Metz tomba littéralement sur lui.

La route indiquée par la guérisseuse passait par des jardins suspendus reliés par de petites marches en colimaçon. Celles-ci étaient envahies par le lierre et le chèvrefeuille ; les mauvaises herbes rendaient l'ascension difficile, mais elles constituaient une cachette idéale. Le sorceleur réussit à atteindre furtivement le mur même du palais. Alors que Geralt en cherchait l'entrée, Keira tomba sur lui, et tous deux s'écroulèrent dans les buissons de prunelliers.

— Je me suis cassé une dent, constata lugubrement la magicienne en zozotant légèrement. (Elle était hirsute, sale, couverte de plâtre et de suie, et elle avait un gros hématome sur la joue.) Et j'ai sans doute la jambe cassée, ajouta-t-elle en crachant du sang. C'est toi, sorceleur ? Je suis tombée sur toi ? Par quel miracle ?

— Je me le demande.

— Terranova m'a jetée par la fenêtre.

— Tu peux te lever ?

— Non, je ne peux pas.

— Je veux rentrer dans le palais. Incognito. Par où dois-je passer ?

— Est-ce que tous les sorceleurs sont dingos ? (Keira cracha de nouveau, gémit en tentant de se soulever sur un coude.) Ils se battent toujours à Garstang ! Ça bouillonne tellement là-dedans que le plâtre en tombe des murs ! Tu cherches les ennuis ?

— Non, je cherche Yennefer.

— Ah ! (Keira cessa ses efforts, puis elle s'allongea sur le dos.) Que j'aimerais que quelqu'un m'aime comme ça, moi aussi ! Prends-moi la main.

— Peut-être une autre fois. Je suis un peu pressé.

— Prends-moi la main, te dis-je ! Je vais t'indiquer la route pour Garstang. Je dois rattraper ce salopard de Terranova. Alors, qu'est-ce que tu attends ? Tu ne trouveras pas l'entrée tout seul, et, même si tu y arrives, ces salopards d'elfes t'achèveront... Je ne peux pas marcher, mais je suis encore capable de jeter quelques sorts. Si quelqu'un se met en travers de notre chemin, il le regrettera.

Elle hurla quand il la souleva.

— Pardon.

— Ce n'est pas grave. (Elle lui mit les bras autour du cou). C'est cette jambe. Tu sens toujours son parfum, tu sais ? Non, pas par là. Fais demi-tour et va sur la colline. Il y a une deuxième entrée, du côté de Tor Lara. Il n'y a peut-être pas d'elfes là-bas... Aïïïe ! Attention, bon sang !

— Excuse-moi. Qu'est-ce que les Scoia'tael fabriquent ici ?

— Ils étaient dans les souterrains. Thanedd est totalement déserte ; il y a là-bas une grande caverne, on peut y accéder par bateau si on sait par où passer. Quelqu'un leur a dévoilé le chemin... Aïïïeee ! Fais attention ! Arrête de me secouer !

— Désolé. Donc les Écureuils sont arrivés par la mer. Quand ?

— La peste le sait ! Hier peut-être, ou bien il y a une semaine ? Nous étions en train de manigancer contre Vilgefortz, et Vilgefortz manigançait contre nous. Vilgefortz, Francesca, Terranova et Fercart... Ils nous ont roulés en beauté. Filippa pensait qu'il s'agissait pour eux d'une lente prise de pouvoir au sein du Chapitre, afin d'exercer une influence sur les rois... alors que leur intention était de nous achever pendant l'assemblée... Geralt, je ne le supporterai pas... Ma jambe... Pose-moi un instant. J'ai mal !

— Keira, c'est une fracture ouverte. Le sang coule à travers ta jambière.

— Ferme-la et écoute. Parce qu'il s'agit maintenant de ta Yennefer. Nous sommes entrés dans Garstang, dans la salle des délibérations. Un blocus antimagique y est installé, mais il n'agit pas sur la dymérite, nous nous sentions donc en sécurité. Puis une querelle a éclaté. Tissaia et ceux qui étaient neutres hurlaient sur nous, et nous sur eux. Quant à Vilgefortz, il se taisait et souriait...

* * *

— Je le répète, Vilgefortz est un traître ! Il s'est acoquiné avec Nilfgaard, il en a attiré d'autres dans le complot ! Il a rompu le Droit, il nous a trahis, ainsi que les rois...

— Doucement, Filippa. Je sais que les attentions dont t'entoure Vizimir signifient plus pour toi que la solidarité vis-à-vis de la Confrérie. Idem pour toi, Sabrina, car tu joues un rôle semblable à Kaedwen. Keira Metz et Triss Merigold représentent les intérêts de Foltest de Témérie, Radcliffe est l'instrument de Demawend d'Aedirn...

— Où veux-tu en venir, Tissaia ?

— Les intérêts des rois ne doivent pas supplanter les nôtres. Je sais parfaitement de quoi il s'agit. Les rois ont commencé l'extermination des elfes et des autres non-humains. Tu estimes peut-être que c'est juste, Filippa. Peut-être que toi, Radcliffe, tu considères qu'il est bon d'aider les armées de Demawend dans sa traque contre les Scoia'tael. Mais moi, je suis contre. Et je ne m'étonne pas qu'Enid Findabair soit contre. Mais cela ne veut pas dire qu'il y ait eu trahison. Ne m'interromps pas ! Je sais parfaitement ce qu'ont prévu vos rois, je

sais qu'ils veulent déclencher la guerre. Les opérations menées pour empêcher cette guerre sont peut-être une trahison aux yeux de ton Vizimir, mais pas aux miens. Si tu veux juger Vilgefoltz et Francesca, juge-moi également !

— De quelle guerre parle-t-on ici ? Mon roi, Esterad de Kovir, ne soutiendra aucun acte agressif contre l'empereur Nilfgaard ! Kovir est, et restera, neutre.

— Tu es membre du Conseil, Carduin ! et non pas ambassadeur de ton roi !

— Et qui dit cela, Sabrina ?

— Ça suffit. (Filippa tapa du poing sur la table.) Je vais satisfaire ta curiosité, Carduin. Tu veux savoir qui prépare la guerre ? C'est Nilfgaard qui la prépare, qui s'apprête à nous attaquer et à nous détruire. Mais Emhyr var Emreis se souvient du mont Sodden et, cette fois, il a décidé de se prémunir, d'exclure les magiciens du jeu. Dans ce but, il a établi des contacts avec Vilgefoltz de Roggeveen. Il l'a acheté, en lui promettant le pouvoir et les honneurs. Oui, Tissaia, Vilgefoltz, le héros de Sodden, doit devenir le gouverneur et le souverain de tous les pays conquis du Nord. C'est Vilgefoltz, soutenu par Terranova et Fercart, qui doit gouverner les provinces qui verront le jour à la place des royaumes vaincus, c'est lui qui doit brandir le fouet nilfgaardien sur les esclaves qui habitent ces pays et qui se décarcassent chaque jour pour l'Empire. Quant à Francesca Findabair, Enid an Gleanna, elle doit devenir reine de l'État des Elfes libres. Ce sera bien évidemment un protectorat nilfgaardien, mais cela suffit aux elfes, du moment que l'empereur Emhyr leur donne carte blanche pour tuer les humains. Et les elfes ne désirent rien tant que de tuer des Dh'oïne.

— C'est une lourde accusation que tu viens de prononcer. Les preuves devront être à la hauteur de tes dires. Mais avant de jeter ces arguments dans la balance, Filippa Eilhart, sois consciente de ma position. Les preuves, on peut les fabriquer ; les actes et leurs motivations, on peut les interpréter. Mais rien ne changera les faits. Tu as rompu l'unité et la solidarité de la Confrérie, Filippa Eilhart. Tu as enchaîné, comme de vulgaires bandits, les membres du Chapitre. Ne t'avise donc pas de me proposer de prendre part au nouveau Chapitre qu'a l'intention de former ta bande de putschistes vendus aux rois. Entre nous il y a la mort, le sang. La mort de Hen Gedyndeth. Et le sang de Lydia van Bredevoort. Tu as versé ce sang avec mépris. Tu étais ma meilleure élève, Filippa Eilhart. J'ai toujours été fière de toi. Maintenant, je n'ai plus pour toi que du mépris.

Keira Metz était pâle comme un linge.

— On dirait que ça se calme à Garstang, murmura-t-elle. La bagarre semble sur le point de se terminer... Ils se poursuivent à travers le palais. Il y a cinq étages à l'intérieur, soixante-dix-sept chambres et salles. De quoi jouer à cache-cache...

— Tu devais parler de Yennefer. Dépêche-toi, s'il te plaît. J'ai peur que tu t'évanouisses.

— De Yennefer ? Ah oui ! Tout se déroulait selon nos prévisions quand soudain Yennefer est apparue. Et elle fit entrer ce médium dans la salle...

— Qui ?

— Une jeune fille, âgée de quatorze ans environ. Des cheveux cendrés, de grands yeux verts... Avant qu'on ait eu le temps de bien l'observer, la jeune fille commença à prophétiser. Elle a parlé d'événements à Dol Angra. Personne ne doutait qu'elle disait la vérité. Elle était en transe, et lorsqu'on est en transe, on ne ment pas.

* * *

— Hier dans la nuit, dit le médium, des armées aux emblèmes de la Lyrie et portant les étendards d'Aedirn ont agressé l'empire de Nilfgaard. Glevitzingen, le fort frontalier de Dol Angra, a été attaqué. Au nom du roi Demawend, les hérauts ont claironné par tous les villages avoisinants qu'à compter de ce jour Aedirn prenait le pouvoir sur tout le pays. La population a été appelée à un soulèvement armé contre Nilfgaard...

— C'est impossible ! C'est une abominable provocation !

— Ce mot traverse aisément tes lèvres, Filippa Eilhart, dit tranquillement Tissaia de Vries, mais ne te leurre pas, tes vociférations n'interrompront pas les transes. Continue, mon enfant.

— L'empereur Emhyr var Emreis a donné l'ordre de répondre coup pour coup. Aujourd'hui à l'aube, les armées nilfgaardiennes sont entrées en Lyrie et à Aedirn.

— Une fois de plus, sourit Tissaia, nos rois ont démontré quels souverains raisonnables ils étaient, éclairés et épris de paix. Et quelques-uns des magiciens ont prouvé quelle cause ils servaient réellement. Ceux qui auraient pu empêcher l'occupation ont été prudemment enchaînés dans des menottes de dymérite et il leur a été fait des reproches absurdes...

— Tout cela n'est qu'un tissu de mensonges !

— Vous faites chier tous autant que vous êtes, éclata soudain

Sabrina Glevissig. Filippa ! Que signifie tout cela ? Comment doit-on comprendre la bataille à Dol Angra ? N'étions-nous pas convenus qu'il ne fallait pas commencer trop tôt ? Pourquoi ce foutu Demawend ne s'est-il pas contenu ? Pourquoi cette salope de Meve...

— Tais-toi, Sabrina !

— Mais non, qu'elle parle. (Tissaia de Vries redressa la tête.) Qu'elle parle des armées d'Henselt de Kaedwen concentrées à la frontière. Qu'elle parle des troupes de Foltest de Témérie qui sont certainement déjà en train de mettre à l'eau les barques jusqu'à présent cachées dans les broussailles le long de la Iaruga. Qu'elle parle des corps d'expédition, sous le commandement de Vizimir de Rédanie, placés le long du Pontar. T'imaginais-tu, Filippa, que nous étions aveugles et sourds ?

— C'est une saloperie de provocation ! Le roi Vizimir...

— Le roi Vizimir, l'interrompit la voix impassible du médium aux cheveux gris, a été assassiné dans la nuit d'hier. Poignardé par un terroriste. La Rédanie n'a plus de roi.

— La Rédanie n'avait plus de roi depuis longtemps. (Tissaia de Vries se leva.) En Rédanie régnait la toute-puissante dame Filippa Eilhart, digne héritière de Raffard le Blanc. Prête à sacrifier des dizaines de milliers d'existences pour obtenir le pouvoir absolu.

— Ne l'écoutez pas, explosa Filippa. N'écoutez pas ce médium ! C'est un instrument, un instrument absurde... Au service de qui es-tu, Yennefer ? Qui t'a ordonné d'amener ici ce monstre ?

— Moi, répondit Tissaia de Vries.

* * *

— Que s'est-il passé ensuite ? Qu'est-il arrivé à la jeune fille ? Et à Yennefer ?

— Je ne sais pas. (Keira ferma les yeux.) Soudain, Tissaia a mis fin au blocus. D'une seule formule. Je n'avais jamais vu une chose pareille de ma vie... Elle nous a étourdis, bloqués, puis elle a libéré Vilgefortz et les autres... Quant à Francesca, elle a ouvert l'entrée des souterrains et Garstang s'est mis à grouiller de Scoia'tael. Ils étaient commandés par un hurluberlu en armure avec un heaume nilfgaardien ailé. Il était aidé par un type dont le visage portait une marque. Celui-là savait jeter des sorts. Et utiliser la magie pour se protéger...

— Rience.

— Peut-être, je ne sais pas. Il faisait chaud... Le plafond a commencé à s'effondrer. Les sorts et les flèches... Un véritable massacre... Parmi les leurs, Fercart a été tué ; parmi les nôtres,

Drithelm est mort, ainsi que Radcliffe, Marquard, Rejean et Bianca d'Este. Triss Merigold a été contusionnée, Sabrina blessée... Quand Tissaia a vu les cadavres, elle a compris son erreur, elle a essayé de nous protéger, de tempérer Vilgefartz et Terranova... mais Vilgefartz lui a ri au nez. À ce moment-là, Tissaia a complètement perdu la tête et elle s'est sauvée. Ah ! Tissaia... Tant de cadavres...

— Que s'est-il passé pour la jeune fille et Yennefer ?

— Je ne sais pas. (La magicienne fut prise d'une quinte de toux, elle cracha du sang. Elle avait le souffle court et respirait manifestement avec difficulté.) Au bout de je ne sais combien d'explosions, j'ai perdu connaissance pendant un moment. L'homme à la balafre m'a paralysée avec l'aide de ses elfes. Terranova a commencé par me donner un coup de pied, et puis il m'a jetée par la fenêtre.

— Il n'y a pas que ta jambe qui a souffert, Keira. Tu as les côtes cassées.

— Ne me laisse pas.

— Il le faut. Mais je reviendrai te chercher.

— Bien sûr...

* * *

Au début, elle ne perçut qu'un vaste chaos, une ombre vacillante, le crépuscule et soudain la clarté qui affluait, un chœur de voix indistinctes en provenance du précipice. Les voix, soudain, prirent de l'ampleur ; des clameurs s'élevaient alentour. La clarté, dans le crépuscule, se changea en un feu qui semblait lancer ses gerbes d'étincelles depuis les murs, les balustrades et les colonnes soutenant la voûte, et l'incendie se mit à dévorer les tapisseries et les gobelins.

Asphyxiée par la fumée, Ciri comprit qu'il ne s'agissait plus d'un rêve.

Elle tenta de se lever en prenant appui sur ses bras. Elle sentit l'humidité sous ses paumes, et elle jeta un regard au-dessous d'elle. Elle était agenouillée dans une mare de sang. Juste à côté d'elle était étendu un corps immobile. C'était un elfe. Elle le comprit aussitôt.

— Lève-toi.

Yennefer se tenait debout près d'elle. Elle avait un stylet à la main.

— Dame Yennefer... Où sommes-nous ? Je ne me souviens de rien...

La magicienne l'attrapa par la main d'un geste vif.

— Je suis près de toi, Ciri.

— Où sommes-nous ? Pourquoi tout brûle-t-il ? Qui est-ce... celui-là ?

— Je t'ai dit un jour, il y a des lustres, que le Chaos te tendait la main. Tu te souviens ? Non, tu ne t'en souviens sûrement pas. Cet elfe t'a tendu la main. J'ai dû le tuer au couteau, parce que ses maîtres n'attendent que cela, que l'une d'entre nous se trahisse en utilisant la magie. Et ils y parviendront, mais pas encore, pas maintenant... Tu es tout à fait consciente à présent ?

— Ces magiciens..., murmura Ciri, ceux dans la grande salle... Qu'est-ce que je leur ai dit ? Et pourquoi est-ce que j'ai raconté tout ça ? Je n'avais pas du tout envie de... Mais il fallait que je le dise ! Pourquoi ? Pourquoi, dame Yennefer ?

— Chut, petit laideron. J'ai commis une erreur. Personne n'est parfait.

Venant d'en bas, une détonation se fit entendre, ainsi qu'un cri terrifiant.

— Viens. Vite. Nous n'avons pas le temps.

Elles coururent à travers le corridor. La fumée devenait de plus en plus épaisse, oppressante, étouffante, aveuglante. Les explosions faisaient vaciller les murs.

— Ciri ! (Yennefer s'arrêta à un croisement de couloirs, et serra fermement la main de la fillette.) Écoute-moi bien maintenant, écoute attentivement. Moi, je dois rester ici. Tu vois cet escalier ? Tu vas descendre...

— Non ! Ne me laisse pas seule !

— Il le faut. Tu vas descendre par cet escalier. Tu iras jusqu'en bas. Là, il y aura une porte ; derrière cette porte, tu verras un long couloir. Au bout de ce couloir, tu trouveras une écurie où tu verras un cheval sellé. Il n'y aura qu'un seul cheval. Tu le sortiras de l'écurie, et tu monteras dessus. C'est un cheval aguerri, il sert aux coursiers qui vont à Loxia. Il connaît la route, il te suffira de l'éperonner. Lorsque tu seras à Loxia, tu iras trouver Margarita et tu te mettras sous sa protection. Ne la quitte pas, pas même d'une semelle...

— Dame Yennefer ! Non ! Je ne veux pas rester toute seule !

— Ciri, dit la magicienne à voix basse, je t'ai déjà dit un jour que tout ce que je faisais, je le faisais pour ton bien. Fais-moi confiance. Je t'en prie. File maintenant.

Ciri était déjà dans l'escalier quand elle entendit de nouveau la voix de Yennefer. La magicienne était debout, le front appuyé contre une colonne.

— Je t'aime, petite fille, bafouilla-t-elle. File.

Ils la cernèrent à mi-hauteur de l'escalier : en bas, deux elfes arborant des queues d'écureuil à leur bonnet ; en haut, un homme en costume noir. Sans réfléchir, Ciri sauta par-dessus la balustrade et se sauva par un couloir latéral. Ils la pourchassèrent. Elle était plus rapide et leur aurait échappé sans mal si la seule issue du couloir n'avait été une fenêtre.

Elle jeta un regard au-dehors. Tout le long de la muraille courait un rebord en pierre, large de deux pouces environ. Ciri passa ses jambes par-dessus le parapet et se mit à marcher sur le rebord. Elle s'éloigna de la fenêtre, plaqua ses épaules contre le mur. Au loin la mer scintillait.

Un elfe se pencha à la fenêtre. Il avait des cheveux très clairs et des yeux verts, et portait un foulard de soie autour du cou. Ciri s'écarta vite, progressant vers la seconde fenêtre. Mais un homme en costume noir passa la tête par cette deuxième ouverture. Celui-là avait des yeux sombres et affreux, et une tache rougeâtre sur la joue.

— Nous te tenons, fillette !

Elle regarda en bas. En dessous d'elle, très loin, elle voyait une cour. Et au-dessus de la cour, à environ cent pieds du rebord sur lequel elle se tenait, il y avait un petit pont qui reliait deux galeries. Sauf que ce n'était pas un pont. C'étaient les débris d'un pont. Il ne restait plus qu'une étroite passerelle en pierre et les vestiges d'une balustrade délabrée.

— Qu'attendez-vous ? s'écria l'homme à la cicatrice. Sortez donc, et attrapez-la !

L'elfe aux cheveux clairs sortit prudemment sur le rebord de la fenêtre, colla ses épaules contre le mur. Il tendit la main. Il était tout proche.

Ciri avala sa salive. Ce qui restait du pont – la passerelle en pierre – n'était pas plus étroit que la balançoire de Kaer Morhen, et elle avait sauté des dizaines de fois sur la balançoire, elle savait amortir les chocs et garder son équilibre. Mais, au sein de la forteresse des sorceleurs, quatre pieds seulement séparaient la balançoire du sol, tandis que sous la passerelle de pierre grondait le précipice, tellement profond que les plaques dans la cour paraissaient plus petites qu'une main.

Elle sauta, atterrit en chancelant, mais elle parvint à maintenir son équilibre en s'agrippant à la balustrade dégingluée. À pas sûrs elle atteignit la galerie. Obéissant à une pulsion, elle se retourna et montra à ses poursuivants son poing replié, geste que lui avait appris le nain Yarpen Zigrin. L'homme à la cicatrice jura bruyamment.

— Saute, cria-t-il à l'elfe aux cheveux clairs qui se tenait debout sur le rebord. Saute et poursuis-la !

— Tu es sans doute devenu fou, Rience, dit froidement l'elfe. Sautte toi-même si tu y tiens.

* * *

La chance ne durant généralement qu'un temps, Ciri fut capturée alors qu'elle se sauvait de la galerie et se glissait dans les broussailles au milieu des prunelliers, derrière la muraille. Un homme de petite taille, légèrement obèse, le nez enflé et la lèvre fendue, l'attrapa et l'immobilisa dans une étreinte étonnamment puissante.

— Par ici, siffla-t-il, par ici, ma jolie !

Ciri se démena et hurla, car les mains serrées sur ses épaules l'avaient soudainement foudroyée et paralysée dans un paroxysme de douleur. L'homme ricana.

— Arrête de gigoter, oiseau gris, sinon je vais te brûler les plumes. Permits que je te regarde. Que je regarde donc un peu l'oisillon qui a tant de valeur pour l'empereur de Nilfgaard, Emhyr var Emreis. Et pour Vilgefortz.

Ciri cessa de se démener. Le petit homme passa sa langue sur sa lèvre blessée.

— C'est curieux, siffla-t-il de nouveau en se penchant vers elle. Tu as beaucoup de valeur, à ce qu'on dit, mais moi, vois-tu, je ne donnerais pas même un sou cassé pour toi. Comme les apparences sont trompeuses ! Ah ! Mon trésor ! Et si ce n'était ni Vilgefortz, ni Rience, ni ce galant au heaume en plumes qui t'offrait en présent à Emhyr, mais le vieux Terranova ? Qu'est-ce que tu dis de ça, petite prophétesse ? Parce que tu sais prophétiser, n'est-ce pas ?

Son haleine empestait. Ciri secoua la tête en faisant la grimace. Il se méprit sur son geste.

— N'essaie pas de me picorer avec ton bec, petit oiseau ! Je n'ai pas peur des oiseaux. Mais peut-être que je devrais ? Alors, devin factice ? oracle de substitution ? Devrais-je avoir peur des oiseaux ?

— Oui, tu devrais, murmura Ciri en sentant sa tête tourner et le froid l'envahir soudain.

Terranova se mit à rire en rejetant la tête en arrière. Mais son rire se transforma en un rugissement de douleur. Une immense chouette grise plana sans bruit et vint lui planter ses griffes dans les yeux. Le magicien lâcha brusquement Ciri, repoussa la chouette, puis tomba à genoux aussitôt et saisit son visage entre ses mains. Du sang coula entre ses doigts. Ciri hurla, puis elle s'écarta. Terranova ôta de son visage ses doigts ensanglantés et couverts de mucosités ; d'une voix sauvage, déchirée, il se mit à scander des sorts. Il n'arriva pas au bout

de ses incantations. Derrière lui apparut une forme indistincte, la lame du sorceleur mugit dans l'air et lui trancha la tête, juste sous l'occiput.

* * *

— Geralt !

— Ciri !

— L'heure n'est pas aux câlins, dit la chouette du haut de la muraille en se transformant en une femme aux cheveux sombres. Sauvez-vous ! Les Écureuils viennent par ici !

Ciri se libéra de l'étreinte de Geralt et regarda avec étonnement. La femme-chouette assise au sommet de la muraille avait une apparence affreuse. Elle était couverte de goudron, déguenillée, toute barbouillée de cendres et de sang.

— Toi, petit monstre, dit la femme-chouette en la regardant de haut, pour ta prophétie inopportune, je devrais te... Mais j'ai promis quelque chose à ton sorceleur, et je tiens toujours parole. Je n'ai pas pu te donner Rience, Geralt. En échange, c'est elle que je te donne. Vivante. Maintenant, sauvez-vous !

* * *

Cahir Mawr Dyffryn aep Ceallach était furieux. Il n'avait vu qu'un instant la fille qu'on lui avait ordonné d'attraper, mais, avant qu'il ait pu tenter quoi que ce soit, ces sorciers de malheur avaient provoqué l'enfer à Garstang, ce qui rendait toute entreprise impossible. Dans la fumée et l'incendie, Cahir était désorienté, il parcourait les couloirs à l'aveuglette, courait dans les escaliers et les galeries en maudissant Vilgeförtz, Rience, lui-même et le monde entier.

De la bouche d'un elfe de passage, il apprit que l'on avait aperçu la jeune fille au-delà du palais, elle se sauvait par la route qui menait à Aretuza. La chance, alors, sourit à Cahir. Les Scoia'tael trouvèrent dans l'écurie un cheval sellé.

* * *

— Pars en avant, Ciri. Ils sont proches. Je vais les retenir, et toi, cours ! Cours aussi vite que tu peux ! Comme au « Souffrir » !

— Toi aussi, tu veux me laisser seule ?

— Je serai juste derrière toi. Mais ne regarde pas en arrière !

— Donne-moi mon épée, Geralt.

Il la regarda. Ciri recula instinctivement. Jamais encore elle ne lui avait vu de tels yeux.

— Ton épée à la main, tu vas peut-être devoir tuer. Tu t'en sens capable ?

— Je ne sais pas. Donne-la-moi quand même.

— Cours, maintenant. Et ne regarde pas derrière toi.

* * *

Sur la route, Ciri entendit un bruit de sabots. Elle regarda plus attentivement. Et la peur la paralysa sur place.

Elle était poursuivie par le chevalier noir au heaume ailé. Les ailes du rapace bruissaient, le manteau noir du chevalier flottait au vent. Les fers de son cheval faisaient des étincelles sur le pavé de la route.

Elle était incapable de bouger.

Le cheval noir s'élança dans les broussailles qui bordaient la route, et le chevalier poussa un grand cri. Ce cri, c'était Cintra. C'était la nuit, le meurtre, le sang, l'incendie. Ciri surmonta la peur qui la paralysait et entreprit de fuir. Prenant son élan, elle franchit une haie et se retrouva dans une courette dotée d'un petit bassin et d'une fontaine. La courette n'avait pas d'issue ; tout autour se dressaient des murs hauts et lisses. Un cheval hennit juste derrière ses épaules. Elle recula, trébucha et frissonna lorsque son dos heurta le mur solide et intraitable. Elle était prise au piège.

Le rapace battit des ailes, s'apprêtant à prendre son envol. Le chevalier noir talonna sa monture et franchit la haie qui le séparait de la cour. Les sabots résonnèrent sur les dalles du sol, le cheval dérapa, glissa, et se retrouva sur la croupe. Le chevalier chancela sur sa selle, puis il se pencha. Sa monture s'élança, et cette fois le chevalier tomba, son armure heurtant la pierre avec fracas. Cependant il se releva aussitôt, prêt à traquer Ciri qui s'était enfoncée dans un coin.

— Tu ne me toucheras pas, s'écria-t-elle en prenant son épée. Plus jamais tu ne me toucheras.

Le chevalier s'approcha lentement, paraissant à chaque pas plus grand, comme une immense tour noire. Les ailes sur son heaume s'agitaient et bruissaient.

— Tu ne m'échapperas plus, Lionceau de Cintra. (Des yeux impitoyables flamboyaient à travers les fentes du heaume.) Pas cette

fois. Cette fois, tu n'as nulle part où te sauver, folle jeune fille.

— Tu ne me toucheras pas, répéta-t-elle d'une voix étouffée par l'épouvante, les épaules plaquées contre la muraille de pierre.

— J'y suis obligé. J'exécute les ordres.

Quand il avança la main vers elle, elle sentit la peur céder soudain la place à une fureur sauvage. Ses muscles bridés, figés par l'effroi, se mirent en mouvement comme des ressorts, tous les gestes appris à Kaer Morhen s'effectuaient d'eux-mêmes, aisément et harmonieusement. Elle fit un bond, le chevalier se jeta sur elle, mais il n'était pas préparé à la pirouette qu'elle fit pour lui échapper et se maintenir ainsi hors de sa portée. Son épée siffla et toucha infailliblement son adversaire entre les tôles de sa cuirasse.

Le chevalier chancela, tomba sur un genou, un filet de sang rouge clair jaillit de sous son épaulette. Hurlant rageusement, Ciri le contourna de nouveau d'une pirouette et lui porta un deuxième coup, cette fois directement sur son casque, faisant tomber le chevalier sur son autre genou. La rage et la fureur l'aveuglaient totalement, elle ne voyait rien hormis les ailes détestées du rapace. Les ailes noires s'écartèrent ; l'une se détacha du heaume et tomba, tandis que l'autre pendouillait sur l'épaulette ensanglantée. Le chevalier, s'efforçant en vain de se relever, tentait d'arrêter le fer de l'épée à l'aide du gantelet de sa cuirasse ; il gémit douloureusement lorsque le tranchant de la lame de sorceleur transperça les mailles de son armure et atteignit sa main.

Sous les coups successifs, le heaume tomba ; Ciri fit un bond de côté pour prendre de la vitesse et porter le dernier coup, le coup mortel.

Mais elle retint sa main.

Le heaume noir n'existait plus, les ailes de rapace dont le bruissement la poursuivait dans ses cauchemars avaient disparu. Le chevalier noir de Cintra n'était plus. Seul restait un adolescent aux cheveux noirs, aux yeux bleus étourdis et aux lèvres déformées par une grimace d'épouvante, pâle, agenouillé dans une mare de sang. Le chevalier noir de Cintra était tombé sous les coups de son épée, il avait cessé d'exister ; des ailes menaçantes ne subsistaient plus que des plumes éparpillées. Terrifié, recroquevillé, en sang, le jeunot n'était rien. Elle ne le connaissait pas, elle ne l'avait jamais vu. Elle s'en fichait. Elle n'avait pas peur de lui, elle ne le haïssait pas. Et ne voulait pas le tuer.

Elle jeta son épée à terre.

Soudain elle se détourna en entendant les cris des Scoia'tael qui arrivaient de Garstang en courant. Elle comprit que d'un instant à l'autre ils allaient la traquer dans la cour. Elle comprit qu'ils allaient la rattraper. Elle devait être plus rapide qu'eux. Elle courut vers le cheval

moreau qui faisait claquer ses sabots sur les dalles du sol ; d'un cri, elle le fit partir au galop et bondit en selle tandis que le cheval filait à toute allure.

* * *

— Laissez-moi..., gémit Cahir Mawr Dyffryn aep Ceallach en repoussant de sa main valide les elfes qui le soulevaient. Je n'ai rien ! C'est une blessure légère... Poursuivez-la. Poursuivez la jeune fille...

L'un des elfes cria ; sur le visage de Cahir, du sang jaillit. Un deuxième Scoia'tael vacilla et tomba sur les genoux, ses deux mains plaquées sur son ventre béant. Les autres reculèrent et se dispersèrent dans la cour, faisant luire leurs épées.

Ils furent attaqués par un monstre aux cheveux blancs qui bondit sur eux du haut de la muraille. Celle-ci était pourtant d'une hauteur telle qu'il était inimaginable de sauter depuis son sommet sans se casser une jambe. Inimaginable d'atterrir en douceur, de virevolter en une pirouette éclair et de tuer en une fraction de seconde. C'est ce que fit pourtant le monstre aux cheveux blancs. Et il commença à tuer.

Les Scoia'tael luttèrent avec acharnement. En nombre, ils avaient l'avantage. Mais ils n'avaient aucune chance. Sous les yeux épouvantés de Cahir se perpétrait un massacre. La jeune fille aux cheveux cendrés qui l'avait blessé un instant auparavant était rapide, elle était incroyablement agile, on aurait dit une chatte défendant ses petits. Mais le monstre aux cheveux blancs qui avait atterri au milieu des Scoia'tael était comme un tigre zerrican. La demoiselle de Cintra aux cheveux cendrés qui, pour une raison inconnue, ne l'avait pas tué, était comme folle. Le monstre aux cheveux blancs n'était pas fou. Il était calme et froid. Et il tuait méthodiquement.

Les Scoia'tael n'avaient aucune chance de l'emporter. Leurs cadavres s'effondraient les uns après les autres sur les dalles de la cour. Mais ils ne cédaient pas. Même lorsqu'ils ne furent plus que deux, ils ne se sauvèrent pas, ils attaquèrent une fois encore le monstre aux cheveux blancs. Sous les yeux de Cahir, le monstre trancha le bras de l'un au niveau du coude, puis il porta au dernier Scoia'tael un coup qui, malgré son apparente mollesse, fit partir l'elfe en arrière ; celui-ci trébucha sur la margelle de la fontaine et tomba à l'eau, faisant déborder le bassin d'une vague couleur carmin.

L'elfe au bras tranché était à genoux près de la fontaine, il regardait d'un œil égaré son moignon qui pissait le sang. Le monstre aux cheveux blancs l'attrapa par la tignasse et, d'une touche rapide de son épée, lui trancha la gorge.

Lorsque Cahir ouvrit les yeux, le monstre était là, tout près de lui.

— Ne me tue pas..., murmura-t-il.

Il n'essayait même plus de se relever du dallage couvert de sang. Sa main, blessée par la jeune fille aux cheveux gris, ne le faisait plus souffrir, elle était engourdie.

— Je sais qui tu es, Nilfgaardien. (Le monstre aux cheveux blancs donna un coup de pied dans le heaume aux ailes décapitées.) Tu l'as pourchassée, longtemps et obstinément. Mais tu n'auras plus jamais l'occasion de lui nuire.

— Ne me tue pas...

— Donne-moi une seule raison de t'épargner. Presse-toi.

— C'est moi, chuchota Cahir, c'est moi qui l'ai emmenée de Cintra, l'autre fois. L'incendie... Je l'ai sauvée. Je lui ai sauvé la vie...

Lorsqu'il rouvrit les yeux, le monstre avait disparu. Il se trouvait seul dans la cour où gisaient les cadavres des elfes. L'eau de la fontaine bruissait, elle se déversait par le bord de la margelle, nettoyant le sang répandu sur les dalles. Cahir s'évanouit.

* * *

Au pied de la tour, un bâtiment formait une unique et immense salle, ou plus exactement une sorte de péristyle. Le toit, sans doute illusoire, était magnifique avec toutes ses ouvertures. Il prenait appui sur des colonnes et des pilastres sculptés en forme de cariatides chichement vêtues et aux bustes imposants. Des statues identiques soutenaient l'arc du portail par lequel avait disparu Ciri. Derrière le portail, Geralt aperçut un escalier qui menait à la tour.

Il jura dans sa barbe. Il ne comprenait pas pourquoi la jeune fille avait fui dans cette direction. En se précipitant derrière elle le long des murailles, il l'avait vue tomber de cheval, puis se relever prestement, mais, au lieu de continuer sur la route qui serpentait en colimaçon autour du sommet, elle s'était soudain lancée à l'assaut de la montagne, en direction de la tour solitaire. Il n'aperçut que plus tard les elfes sur la route. Ces derniers n'avaient pas vu Ciri, ni lui non plus, occupés à tirer leurs flèches sur les gens qui couraient le long de la montagne. Des renforts arrivaient d'Aretuza.

Geralt s'apprêtait à suivre les traces de Ciri dans l'escalier quand il entendit un bruissement venant du ciel. Il se retourna vivement. Ce n'était pas un oiseau.

Faisant bruisser ses larges manches, Vilgefortz passa à travers un trou du toit et atterrit délicatement sur le sol.

Geralt se planta devant l'entrée de la tour, prit son épée et poussa

un soupir. Il avait sincèrement espéré que la dramatique lutte finale se jouerait entre Vilgefortz et Filippa Eilhart. Lui n'avait pas la moindre envie de prendre part à un tel mélodrame.

Vilgefortz épousseta son gambison, arrangea ses manchettes, regarda le sorceleur et lut ses pensées.

— Putain de mélodrame en effet, soupira-t-il.

Geralt ne fit pas de commentaires.

— Elle est entrée dans la tour, reprit Vilgefortz.

Le sorceleur ne répondit pas. Le magicien hocha la tête.

— Eh bien ! Voici donc notre épilogue, dit-il froidement. Le final qui couronne l'œuvre. Ou peut-être est-ce le destin ? Tu sais où mènent ces marches ? À Tor Lara, la tour de la Mouette. Là-haut, il n'y a pas d'issue. Tout est fini.

Geralt s'écarta de manière à ce que les cariatides qui soutenaient le portail protègent ses flancs.

— Bien parlé ! énonça-t-il lentement en observant les mains du magicien. Tout est fini. La moitié de tes complices sont morts. Les cadavres des elfes attirés sur Thanedd sont alignés en rang d'oignons d'ici à Garstang. Les autres se sont enfuis. Les magiciens et les hommes de Dijkstra arrivent d'Aretuza. Le Nilfgaardien qui devait enlever Ciri s'est sans doute vidé de tout son sang à l'heure qu'il est. Et Ciri est là-haut, dans la tour. Il n'y a pas d'issue là-haut ? Je suis heureux de l'entendre. Cela signifie qu'on y accède par une seule entrée. Celle que je condamne.

Vilgefortz tressaillit.

— Tu es incorrigible. Une nouvelle fois, tu es incapable d'évaluer correctement la situation. Le Chapitre et le Conseil ont cessé d'exister. Les troupes de l'empereur Emhyr se dirigent vers le nord ; privés des conseils et de l'aide des magiciens, les rois sont aussi impuissants que des enfants. Sous la poussée de Nilfgaard, leurs royaumes tombent comme des châteaux de cartes. Je réitère la proposition que je t'ai faite hier : joins-toi aux vainqueurs. Crache à la figure des perdants.

— C'est toi le perdant. Pour Emhyr, tu n'étais qu'un instrument. C'est Ciri qui lui importait, c'est pour ça qu'il a envoyé ici ce chevalier au heaume ailé. Je me demande ce qu'Emhyr fera de toi quand tu lui rapporteras que ta mission s'est soldée par un fiasco.

— Tu tires à l'aveuglette, sorceleur. Sans atteindre ta cible, c'est évident. Si je te disais que c'est Emhyr qui est mon instrument ?

— Je ne le croirais pas.

— Geralt, sois raisonnable. Tu veux vraiment faire de la figuration dans une banale lutte finale entre le Bien et le Mal ? Réfléchis bien à ma proposition. Il n'est pas trop tard. Tu peux toujours faire un choix, te placer du bon côté...

— Tu veux parler de celui que j'ai quelque peu affaibli

aujourd'hui ?

— Garde tes sourires démoniaques, ils n'ont aucun effet sur moi. Tu penses à ces quelques elfes fauchés ? À Artaud Terranova ? Bagatelles sans importance. On peut passer directement à l'ordre du jour.

— Mais absolument. Je connais ta conception du monde. La mort ne compte pas, n'est-ce pas ? Surtout celle des autres.

— Ne sois pas banal. Dommage pour Artaud, qu'est-ce qu'on y peut ? Appelons cela... un règlement de comptes. En définitive, par deux fois j'ai essayé de te tuer. Emhyr s'impatiait, j'ai donc donné l'ordre d'envoyer des meurtriers à ta poursuite. Je l'ai fait à contrecœur, chaque fois, crois-le bien. Moi, vois-tu, je garde toujours l'espoir qu'un jour nous serons réunis sur un même tableau.

— Oublie cet espoir, Vilgefortz.

— Range ton épée. Nous allons monter ensemble à Tor Lara. Nous allons rassurer l'Enfant de Sang ancien qui, là-haut, quelque part, crève sans doute de peur. Et nous partirons d'ici. Ensemble. Tu seras auprès d'elle. Tu verras sa destinée se réaliser. Quant à l'empereur Emhyr... il obtiendra ce qu'il désirait. Vois-tu, j'ai oublié de te dire que, bien que Codrigher et Fenn soient morts, leur œuvre et leur concept existent toujours et se portent bien.

— Tu mens. Pars d'ici, pars avant que je t'envoie un énorme glaviot à la figure.

— Je n'ai vraiment pas envie de te tuer. Je tue sans plaisir.

— Vraiment ? Et Lydia van Bredevoort ?

Le magicien fit la grimace.

— Ne prononce pas ce nom, sorcelleur.

Geralt serra plus fortement le manche de son épée dans le creux de sa main, puis il sourit d'un air railleur.

— Pourquoi fallait-il que Lydia meure, Vilgefortz ? Pourquoi lui as-tu ordonné de mourir ? Elle devait créer une diversion, n'est-ce pas ? Elle devait te donner le temps de t'immuniser contre la dymérite, d'envoyer un message télépathique à Rience ? Pauvre Lydia ! L'artiste au visage déformé. Tous savaient que c'était une personne sans importance. Tous. Sauf elle.

— Tais-toi.

— Tu as tué Lydia, magicien. Tu t'es servi d'elle. Et maintenant tu voudrais te servir de Ciri ? Avec mon aide ? Pas question. Tu ne monteras pas à Tor Lara.

Le magicien recula d'un pas. Geralt se tendit tel un ressort, prêt à bondir et à frapper. Mais Vilgefortz ne leva pas la main, il se contenta de l'étendre légèrement sur le côté. Un imposant bâton de six pieds se matérialisa soudain dans sa main.

— Je sais ce qui te gêne dans l'appréciation raisonnable de la

situation. Je sais ce qui complique et déränge tes justes prévisions de l'avenir. C'est ton arrogance, Geralt. Je t'apprendrai l'humilité. À l'aide de la baguette que voici.

Le sorceleur cligna des yeux, soulevant légèrement son épée.

— J'en brûle d'impatience.

Quelques semaines plus tard, enfin guéri grâce aux soins des dryades et à l'eau de Brokilone, Geralt s'interrogerait sur l'erreur qu'il avait dû commettre au cours de la bagarre. Et il en arriverait à la conclusion qu'il n'en avait commis aucune. Sa seule erreur, il le réaliserait à ce moment-là, avait été de ne pas fuir avant que la bataille commence.

Le magicien était rapide, le bâton voltigeait dans ses mains, aussi rapide que l'éclair. La surprise de Geralt fut d'autant plus grande lorsque, au cours du combat, la baguette émit un bruit métallique au contact de l'épée. Mais le temps n'était pas à la surprise. Vilgefortz attaquait, le sorceleur devait se replier en esquives et pirouettes. Il avait peur de parer les coups avec son épée. Cette satanée baguette était en fer et, qui plus est, elle était magique.

À quatre reprises, il se trouva en position de contre-attaquer et de frapper. Quatre fois, il frappa son adversaire. À la tempe, au cou, sous le bras et à la cuisse. Chacun de ces coups aurait dû être mortel. Mais Vilgefortz les contra tous.

Aucun être humain n'aurait été capable de contrer de tels assauts. Petit à petit, Geralt commençait à comprendre. Mais il était déjà trop tard.

Il ne vit pas venir le coup de son adversaire. Il fut acculé contre le mur. Il tourna les épaules, n'eut le temps ni de bondir ni de faire une feinte ; l'attaque l'avait privé de son souffle. Le magicien le frappa de nouveau, cette fois à l'épaule, et Geralt partit une fois encore en arrière, se cognant l'occiput contre le pilastre, sur la poitrine saillante d'une cariatide. D'un bond habile, Vilgefortz s'approcha du sorceleur, le coinça avec son bâton et le frappa au ventre, sous les côtes. violemment. Geralt se plia en deux et reçut alors un coup sur le côté de la tête. Ses genoux soudain cédèrent sous lui, et il tomba. Ainsi se termina la lutte. Du moins à première vue.

Mollement, Geralt tenta de se protéger avec son épée. Sa lame, plantée entre un mur et un pilastre, avait cédé sous le choc en émettant une plainte cristalline. Il se protégea la tête de la main gauche, le bâton s'abattit prestement sur lui et lui brisa l'os de l'avant-bras. La douleur l'aveugla totalement.

— J'aurais pu te transpercer le cerveau en t'enfonçant ce bâton dans les oreilles, lui dit Vilgefortz. (La voix du magicien lui semblait venir de très loin.) Mais ce combat était censé n'être qu'une leçon, n'est-ce pas ? Tu t'es trompé, sorceleur. Tu as confondu le ciel avec les

étoiles qui se reflètent la nuit à la surface de l'étang. Ha ha ! Tu dégueules ? Bien. Choc cérébral. Tu saignes du nez ? Parfait. Eh bien ! À plus tard, qui sait ? Un jour, peut-être, nous nous reverrons.

Le sorcier ne voyait plus rien, n'entendait plus rien. Il semblait, semblait plonger dans quelque chose de chaud. Il pensait que Vilgefortz était parti. Il fut surpris de recevoir brutalement sur sa jambe un autre coup de bâton métallique qui réduisit en bouillie une partie de l'os de sa cuisse.

Les autres coups, s'il y en eut, il ne s'en souvenait pas.

* * *

— Tiens bon, Geralt, ne te laisse pas aller, répétait sans cesse Triss Merigold. Tiens bon. Ne meurs pas... Je t'en prie, ne meurs pas...

— Ciri...

— Ne parle pas. Je vais te sortir d'ici tout de suite. Tiens bon... Dieux du ciel ! Je n'ai pas la force...

— Yennefer... Je dois...

— Tu ne dois rien du tout ! Tu ne peux rien faire du tout ! Tiens bon, accroche-toi... Ne t'évanouis pas... Ne meurs pas, je t'en supplie...

Elle le traîna le long du dallage jonché de cadavres. Il vit qu'il avait la poitrine et le ventre couverts de sang. Il sentait le liquide chaud couler de son nez. Il vit sa jambe. Elle était tordue selon un angle bizarre et semblait bien plus courte que la seconde. Il ne sentait pas la douleur. Il sentait le froid ; son corps entier était froid, ankylosé, et lui paraissait celui d'un étranger. Il avait envie de vomir.

— Tiens bon, Geralt. Des secours arrivent d'Aretuza. Ce ne sera plus long...

— Dijkstra... Si Dijkstra me retrouve... c'en est fini de moi...

Triss jura. De désespoir.

Elle le traîna le long de l'escalier. La jambe et le bras cassés de Geralt tressaillaient au contact des marches. La douleur se raviva, s'insinua dans ses viscères, au niveau de sa tempe meurtrie, elle se répandit jusque dans ses yeux, ses oreilles, jusqu'au sommet de son crâne. Pourtant, il ne criait pas. Il savait que crier le soulagerait, mais il résistait, se contentant pour se soulager d'entrouvrir les lèvres.

Soudain il entendit une détonation.

Tissaia de Vries se tenait en haut des marches. Elle avait les cheveux en désordre, son visage était couvert de poussière. Elle leva les deux mains, et ses paumes s'enflammèrent. Elle prononça une incantation, et le feu qui dansait au bout de ses doigts roula en bas

sous la forme d'une boule crépitante et aveuglante. D'en bas, le sorceleur entendit le fracas des murs qui s'effondraient et les clameurs stridentes des brûlés.

— Tissaia, non ! s'écria Triss dans un accès de désespoir. Ne fais pas ça !

— Ils n'entreront pas ici, dit la maîtresse suprême sans tourner la tête. Ici, c'est Garstang, sur l'île de Thanedd. Personne n'a convié au palais les valets royaux exécutant les ordres de leurs souverains myopes !

— Tu es en train de les tuer !

— Silence, Triss Merigold ! L'attentat contre l'unité de la Confrérie a échoué, l'île est toujours gouvernée par le Chapitre ! Rois, ne vous mêlez pas des affaires du Chapitre ! C'est notre conflit et nous seuls le résoudrons ! Nous réglerons nos affaires, puis nous mettrons un terme à cette guerre stupide ! Parce que ce sont nous, les magiciens, qui portons la responsabilité du sort du monde !

De la paume de sa main jaillit une nouvelle boule de feu, et l'écho démultiplié de l'explosion se répercuta contre les colonnes et les murs de pierre.

— Hors d'ici ! cria-t-elle de nouveau. Vous n'entrerez pas dans notre sanctuaire ! Allez-vous-en !

Les hurlements venant d'en bas s'étaient tus. Geralt comprit que les assiégeants s'étaient éloignés de l'escalier et avaient déguerpi. Puis la silhouette de Tissaia s'estompa sous ses yeux. Ce n'était pas de la magie. Il perdait conscience.

— Sauve-toi d'ici, Triss Merigold. (Il entendit les paroles de la magicienne qui lui parvenaient de loin, comme de derrière un mur.) Filippa Eilhart s'est déjà sauvée, elle s'est enfuie grâce à ses ailes de chouette. Tu étais sa complice dans cet infâme complot, je devrais te châtier. Mais assez de sang, assez de morts et de malheur ! Hors d'ici ! Va à Aretuza, chez tes alliés ! Téléporte-toi. Le portail de la tour de la Mouette n'existe plus, déjà. Il a été détruit, en même temps que la tour. Tu peux te téléporter sans crainte. Là où tu le désires. Ne serait-ce que chez ton roi Foltest, pour lequel tu as trahi la Confrérie !

— Je ne laisserai pas Geralt..., geignit Triss. Il ne peut pas tomber entre les mains des Rédaniens... Il est gravement blessé... Il saigne à l'intérieur... Et moi je n'ai plus de force pour ouvrir le portail ! Tissaia ! Aide-moi, par pitié !

Puis ce fut l'obscurité. Un froid glacial envahit Geralt tout entier. De loin, de derrière le mur de pierre, Geralt entendit la voix de Tissaia de Vries :

— Je t'aiderai.

Evertsen Peter, né en 1220, confident de l'empereur Emhyr Deithwen et l'un des véritables artisans de la puissance de l'Empire. Sergent en chef de l'armée du temps des Guerres nordiques ; à partir de 1290, Grand Trésorier de la Couronne. Élevé au rang de coadjuteur de l'Empire durant la dernière période de règne d'Emhyr. Accusé à tort d'abus au cours du règne de l'empereur Morvran Voorhis ; condamné et emprisonné. Mort en 1301 au château de Winneburg. Réhabilité après sa mort en 1328 par l'empereur Jan Valveit.

Effenberg et Talbot
Encyclopaedia Maxima Mundi, tome V

« Tremblez, car voici venir le Destructeur des Peuples. Lui et ses disciples fouleront vos terres et prendront une corde pour en faire le partage. Vos villes seront détruites et privées de leurs habitants. Les chauves-souris, les grands-ducs et les corbeaux envahiront vos maisons, les serpents viendront y faire leurs nids. »

Aen Ithlinnespeath

Chapitre 5

Le commandant du détachement stoppa sa monture, ôta son heaume et, du bout des doigts, remit en place les quelques cheveux qu'il avait encore sur le crâne et qui étaient collés par la sueur.

— Fin de la course, répéta-t-il en voyant le regard interrogateur du troubadour.

— Hein ? Comment ça ? s'étonna Jaskier. Pourquoi ?

— On ne va pas plus loin. Voyez, là ? La petite rivière qui brille en bas ? C'est le Ruban. On devait vous escorter jusqu'au Ruban, pas plus loin. Par conséquent, c'est l'heure de se séparer.

Le reste du détachement s'était arrêté derrière eux, mais aucun des soldats ne mit pied à terre. Tous jetaient des regards inquiets autour d'eux. Jaskier mit sa main en visière devant les yeux, et se dressa sur ses étriers.

— Où donc voyez-vous une rivière ?

— En bas, j'ai dit. Descendez le ravin, vous tomberez dessus vite fait.

— Accompagnez-moi au moins jusqu'au rivage, protesta Jaskier. Indiquez-moi le gué...

— Pfff ! Y a rien à indiquer ! Depuis mai, c'est la canicule, et rien d'autre, alors l'eau a baissé, le Ruban s'est asséché. À cheval, vous pourrez traverser n'importe où.

— J'ai montré une lettre du roi Venzlav à votre commandant, dit le troubadour en bombant le torse. Le commandant a pris connaissance de la lettre et je l'ai entendu personnellement vous ordonner de m'accompagner jusqu'à Brokilone même. Et vous, vous

voulez m'abandonner ici, dans ces broussailles ? Et si je me perds ?

— Vous vous perdrez pas, bougonna d'un ton sinistre un autre soldat. (Il s'était rapproché d'eux depuis un moment déjà, mais jusqu'à présent il était resté silencieux.) Z'aurez pas le temps de vous perdre. Les nymphes des grottes vous trouveront avant.

— Vous en faites des poltrons, et ballots avec ça ! se moqua Jaskier. Qu'est-ce que vous les craignez, ces dryades ! Brokilone se trouve de l'autre côté du Ruban, voyons ! Le Ruban, c'est la frontière. Nous ne l'avons pas encore franchie !

— Leur frontière, expliqua le commandant en regardant autour de lui, peut aller aussi loin que leurs flèches. Une flèche tirée de l'autre côté de la rivière peut gaillardement atteindre la lisière du bois, et elle aura assez de vitesse pour entailler le haubert de n'importe qui. Vous vous êtes entêté, vous avez tenu à venir, c'est votre affaire. Quant à moi, je tiens à la vie. J'irai pas plus loin. Je préfère encore qu'on m'enfourne la gueule dans un nid de frelons !

— Je vous ai expliqué que j'allais à Brokilone en mission. (Jaskier repoussa son petit chapeau vers l'arrière et se redressa sur sa selle.) Je suis, comme qui dirait, ambassadeur. Je n'ai pas peur des dryades. Mais je vous demande de bien vouloir m'escorter jusqu'au bord du Ruban. Et si des brigands me tombent dessus dans les broussailles ?

Le deuxième soldat, celui à l'air sinistre, eut un rire forcé.

— Des brigands ? Ici ? De jour ? Pendant la journée, monsieur, vous ne rencontrerez pas âme qui vive dans le coin. Ces derniers temps, les mamounes décochent leurs flèches à tous ceux qui se montrent sur la rive du Ruban, et plus d'une fois il leur est arrivé de s'enfoncer loin de notre côté. Non, vous n'avez pas à vous en faire pour les brigands !

— C'est vrai, ça, confirma le commandant. Il faudrait qu'ils soient de parfaits imbéciles pour oser s'aventurer, de jour, le long du Ruban. Et nous, on n'est pas des bêtes. Vous, vous voyagez tout seul, sans armure et sans arme, et, pardon de vous le dire, mais vous n'avez pas du tout l'air d'un guerrier, même vu de très loin. C'est peut-être ce qui va vous sauver. Mais quand les mamounes vont nous reluquer, nous, avec nos chevaux et nos armures, on ne pourra plus voir le jour à travers leur volée de flèches.

— C'est donc votre dernier mot ? (Jaskier tapota son cheval sur le cou, et regarda en bas, vers le ravin.) Alors j'y vais tout seul. Adieu, soldats ! Merci pour l'escorte.

— Vous pressez pas tant. (Le soldat à l'air sinistre jeta un coup d'œil vers le ciel.) Le soir est proche. Attendez que la brume se soit levée au-dessus du ruisseau pour y aller. Parce que sinon, vous savez...

— Quoi ?

— Dans le brouillard, une flèche a moins de chance d'atteindre sa cible. Si le sort vous est favorable, la mamoune vous ratera. Mais sachez, monsieur, que ça leur arrive rarement...

— Je vous ai dit...

— Pour sûr, pour le dire, vous l'avez dit. Que vous alliez comme qui dirait en mission chez elles. Mais moi, je vais vous expliquer encore autre chose : que vous veniez en mission ou en procession, ça leur est égal. Elles vous envoient leur projectile, un point c'est tout.

— Vous persistez à vouloir m'effrayer ? dit le poète en prenant de nouveau de grands airs. Pour qui me prenez-vous ? pour un rat de bibliothèque ? Moi, messieurs les soldats, j'ai vu plus de champs de bataille que vous tous réunis. Et j'en sais aussi plus que vous sur les dryades. Par exemple je sais qu'elles ne tirent jamais sans mise en garde.

— Dans le temps, c'était comme ça, comme vous dites, répondit tout bas le commandant du détachement. Dans le temps, elles mettaient en garde. Elles lançaient leurs flèches dans une souche ou sur la piste, ça voulait dire « voyez le projectile, c'est la limite, pas un pas de plus ». Si le bonhomme faisait vite demi-tour, il pouvait s'en sortir sain et sauf. Mais maintenant, c'est différent. Maintenant, elles tirent directement pour tuer.

— D'où vient cette hostilité ?

— C'est que... voyez-vous, marmonna le soldat, quand les rois ont conclu l'armistice avec Nilfgaard, ils s'en sont pris violemment aux bandes d'elfes. On voit bien qu'ils sont sérieusement opprimés de toutes parts, parce qu'il n'y a pas une nuit sans que des rescapés passent par Brugge ; ils vont chercher refuge à Brokilone. Et quand les nôtres pourchassent les elfes, il arrive qu'ils aient aussi parfois affaire aux mamounes venues en renfort de par-delà le Ruban. Et c'est arrivé qu'en les poursuivant nos troupes aient fait un peu de zèle... Vous comprenez ?

— Je comprends. (Jaskier regarda attentivement le soldat et hochla la tête.) En poursuivant les Scoia'tael, vous avez franchi le Ruban. Vous avez tué des dryades. Et maintenant, les dryades se vengent, forcément. C'est la guerre.

— Tout juste, monsieur, vous me l'ôtez de la bouche. C'est la guerre. Ça a toujours été une lutte à mort, mais maintenant, ça va vraiment très mal. La haine dans les deux camps est grande. Je vous le dis encore une fois, si vous n'avez pas d'obligation, n'allez pas là-bas.

Jaskier ravala sa salive.

— Le fait est, dit-il en se redressant sur sa selle et en faisant un grand effort pour adopter un air martial et une attitude fringante, que j'y suis obligé. Alors je pars. Tout de suite. Nuit ou pas, brouillard ou pas, quand le devoir appelle, il faut y aller.

Des années d'entraînement avaient fait leur œuvre. La voix du troubadour résonnait, magnifique et inquiétante, ferme et grave ; elle vibrait de sa bravoure et témoignait de sa détermination de fer. Les soldats le regardèrent avec un étonnement non feint.

— Avant de vous mettre en route, dit le commandant en ôtant une gourde en bois plate, nouée à sa selle par un cordon, buvez donc une rasade de vodka, monsieur le chanteur. Rincez-vous le gosier...

— La mort vous sera plus douce, ajouta l'autre soldat d'une voix sinistre.

Le poète avala une gorgée.

— Un poltron, déclara-t-il avec dignité dès qu'il eut cessé de tousser et repris son souffle, meurt cent fois. Un homme courageux ne meurt qu'une fois. Mais dame Fortune sourit aux audacieux et méprise les poltrons.

Les soldats l'observèrent avec plus d'étonnement encore. Ils ne savaient pas – ils ne pouvaient pas savoir – que Jaskier citait les paroles d'une épopée héroïque, écrite, qui plus est, par un autre que lui.

— Que ceci en revanche, dit le poète en sortant d'une poche intérieure un petit sac de cuir rempli de pièces, vous prouve ma reconnaissance envers votre escorte. Avant de rentrer au fort, avant que la rude mère patrie vous cajole de nouveau, entrez donc dans un estaminet et buvez un coup à ma santé.

— Merci, monsieur. (Le commandant rougit légèrement.) Vous êtes généreux, pourtant nous... Pardonnez-nous de vous laisser tout seul, mais...

— Ce n'est rien. Adieu.

D'un geste théâtral, le barde repoussa son petit chapeau sur son oreille gauche, il talonna son cheval et se mit à descendre par le ravin en sifflotant la mélodie de *Noces à Bullerlyn*, une célèbre chanson de la cavalerie particulièrement gaillarde.

— Quand on pense à ce que la cornette nous avait dit au fort, remarqua le soldat sinistre dont la voix parvenait encore à Jaskier, que c'était un parasite, un poltron et une andouille. En fait, c'est un preux et vaillant homme, bien que rimailleur.

— Absolument, c'est la vérité, répondit le commandant. Il n'est pas peureux, ça, on peut pas dire. Même sa paupière n'a pas tremblé, j'l'ai bien vu. Et en plus, il siffle, tu entends ? Tu te souviens de ce qu'il a dit ? Qu'il était un ambassadeur. T'en fais pas, va, ils ne nomment pas ambassadeur n'importe qui. Il faut avoir la tête sur les épaules pour devenir ambassadeur...

Jaskier accéléra, il voulait s'éloigner au plus vite. Il n'avait pas envie de ternir l'image qu'il venait tout juste de se forger. Et il savait que ses lèvres desséchées par l'effroi ne pourraient siffler encore très

longtemps.

Le ravin était sombre et humide, la glaise mouillée et le tapis de feuillage flétri qui l'envahissait étouffaient le claquement des talons du hongre moreau. Pégase, comme l'avait baptisé le poète, avançait lentement, le museau baissé. Il faisait partie de ces chevaux, peu nombreux, auxquels tout était toujours parfaitement égal.

La forêt s'achevait, mais une large prairie de joncs séparait encore Jaskier du lit de la rivière. Le poète arrêta sa monture. Il regarda attentivement autour de lui, mais ne vit rien. Il tendit l'oreille, mais n'entendit que le chant des grenouilles.

— Eh bien, le cheval ! dit-il en se raclant la gorge. Désormais, c'est « marche ou crève ». En avant !

Pégase releva à peine le museau et, interrogateur, tendit ses oreilles habituellement pendantes.

— Tu as bien entendu. En avant !

Le hongre se mit en route avec réticence ; la boue clapotait sous ses sabots. À grands bonds, les grenouilles fuyaient sur le passage du cheval. À quelques pas devant eux, un canard détaleta en cancanant et en battant des ailes. Le cœur du troubadour, lui, faillit s'arrêter de battre et se figea un instant... avant de repartir de plus belle, plus vite et plus fort. Pégase ne se soucia pas du canard le moins du monde.

— Un héros allait son chemin, ânonnait Jaskier en essuyant son cou trempé de sueur avec un mouchoir sorti d'une poche intérieure. (Il poursuivit :) Intrépide, il traversait un coupe-gorge, sans prêter attention aux batraciens bondissants ni aux dragons volants... Il allait son chemin, il allait... jusqu'à ce qu'il parvienne à une vaste étendue d'eau...

Pégase s'ébroua et s'arrêta. Ils étaient au bord de la rivière, parmi les roseaux et les joncs dont la hauteur atteignait les étriers. Jaskier essuya ses paupières couvertes de sueur, puis il noua son foulard autour du cou. Il observa longuement, jusqu'à en avoir les yeux larmoyants, l'aulnaie drue qui se trouvait sur la rive d'en face. Il ne vit rien ni personne. Des goémons agités par le courant troublaient la surface de l'eau, des martins-pêcheurs orange et turquoise passèrent en coup de vent juste au-dessus d'eux. Des essaims d'insectes virevoltaient dans l'air. Les poissons bondissants engloutissaient des éphéméroptères, laissant de grands cercles à la surface de l'eau.

À perte de vue, on apercevait des huttes de castors, des tas de branches coupées, des troncs abattus et rongés, lavés par un courant paresseux. *Il y en a des castors par ici*, se dit le poète. *Une véritable colonie ! Rien d'étonnant à ce qu'ils soient si nombreux. Personne n'importune ces maudits mangeurs d'arbres. Les brigands et les chasseurs ne s'aventurent pas ici, pas plus que les apiculteurs ; même les trappeurs ubiquistes ne tendent pas leurs pièges dans le coin. Ceux qui ont essayé ont*

reçu une flèche dans la gorge, ou ont été mordus par des crabes dans la vase côtière. Et moi, pauvre imbécile, je me presse ici de ma propre volonté, le long du Ruban, le long de la rivière d'où s'élève une puanteur de cadavres telle que même l'odeur d'acore et de menthe ne peut la faire disparaître...

Il poussa un profond soupir.

Pégase engagea lentement dans la rivière ses pattes de devant, abaissa son museau à la surface de l'eau, but longuement, puis tourna la tête et regarda Jaskier. L'eau ruisselait de sa gueule et de ses naseaux. Le poète hocha la tête, poussa un nouveau soupir, et renifla bruyamment.

— Le héros observa les profondeurs agitées, reprit-il à voix basse en s'efforçant de ne pas claquer des dents. Il les observa et se mit en route, car son cœur ne connaissait pas la peur.

Pégase laissa pendre son museau et ses oreilles.

— ... ne connaissait pas la peur, répéta le poète pour se donner du courage.

Pégase secoua la tête, faisant tinter les anneaux de ses brides et de son mors. Jaskier planta les talons dans ses flancs. Avec une pathétique résignation, le hongre pénétra dans l'eau.

Le Ruban était peu profond, mais très broussailleux. Avant qu'ils aient atteint le centre du courant, de longues tresses de mauvaises herbes traînaient déjà derrière les pattes de Pégase. Le cheval avançait lentement et avec peine, s'efforçant à chaque pas de s'arracher aux varechs qui l'entravaient.

Les joncs et les aulnaies de la rive droite étaient désormais tout proches. Si proches que Jaskier sentit son estomac se nouer douloureusement. Il avait conscience qu'au beau milieu de la rivière et emprisonné dans les algues il constituait une cible magnifique, impossible à rater. Il imaginait déjà les rangées d'arcs, les cordes qui se tendaient et les piques effilées des flèches qui le visaient.

Il serra les flancs de son cheval avec ses mollets, mais Pégase n'en avait cure. Au lieu de se presser, il s'arrêta et releva la queue... Tandis que les boules de crottin tombaient une à une dans l'eau, Jaskier gémit longuement.

— Le héros, ânonna-t-il en fermant les yeux, ne réussit pas à franchir les cascades grondantes. Il mourut de la mort des braves, frappé d'une pluie de projectiles. Les profondeurs bleues firent disparaître son corps à jamais ; les algues, vertes comme le jade, l'enserrèrent dans leurs lianes. Toute trace de lui disparut, seule subsista le crottin de son cheval, emporté par le courant vers les mers lointaines...

Pégase, apparemment soulagé, se mit en route vers le rivage d'un pas alerte, sans que Jaskier l'y incite. Sur le littoral libéré du varech, il

se permit même une rapide accélération qui aspergea considérablement les souliers et les chausses de Jaskier. Le poète ne s'en rendit même pas compte : la vision des flèches braquées sur son ventre l'obsédait, et l'effroi parcourait ses épaules et sa nuque telle une sangsue visqueuse et glacée. Car derrière les aulnes, moins de cent pas au-delà du ruban vert intense des herbes fluviatiles, après la lande, se dressait le mur sombre, droit et menaçant de la forêt.

Brokilone.

À quelques pas du cours d'eau, le squelette blanchi d'un cheval se détachait sur la rive. Des ronces et des joncs poussaient à travers sa cage thoracique. On voyait également d'autres os, plus petits, qui ne ressemblaient pas à ceux d'un cheval. Jaskier frissonna et détourna le regard.

Ayant reçu un coup d'éperons, le hongre s'arracha du marécage côtier avec force clapotements, et la vase se mit à empester terriblement. Les grenouilles cessèrent un instant de concerter. Tout devint très silencieux. Jaskier ferma les yeux. Il ne déclamait plus, n'improvisait plus. L'inspiration et l'imagination s'étaient envolées, quelque part dans un inconnu lointain. Ne restait plus qu'une froide et affreuse épouvante, une sensation certes puissante, mais dénuée de la moindre impulsion créatrice.

Pégase tendit ses oreilles pendantes et sans ardeur clopina en direction de la forêt des dryades, surnommée par beaucoup la forêt de la Mort.

J'ai franchi la frontière, se dit le poète. Tout va se décider maintenant. Tant que j'étais au bord de la rivière ou dans l'eau, elles pouvaient être magnanimes. Mais plus maintenant. Maintenant, je suis l'intrus. Tout comme l'autre là-bas... Peut-être vais-je moi aussi laisser un squelette derrière moi... Une mise en garde pour les suivants... Si les dryades sont là... Si elles m'observent...

Il se remémora les concours d'archers qu'il avait vus, les épreuves de foire et les exhibitions de tir, les cibles et les mannequins de paille lardés et transpercés de piques de flèches. Que ressent un homme touché par une flèche ? Un coup ? Une douleur ? Ou peut-être... rien du tout ?

Il n'y avait pas de dryades dans les environs, ou alors elles n'avaient pas encore décidé de ce qu'elles allaient entreprendre à l'égard du cavalier solitaire, parce que le poète était parvenu jusqu'à la forêt, pétrifié de peur, certes, mais bel et bien vivant. L'accès aux bois était protégé par un piège de chablis, recouvert de racines et de branches. Quoi qu'il arrive, Jaskier n'avait de toute façon pas la moindre intention d'aller jusqu'à la lisière même et encore moins de s'enfoncer dans la forêt. Il pouvait s'astreindre au risque, mais non au suicide.

Très lentement, il descendit de cheval et fixa les brides de sa monture à une racine qui saillait. Ce n'était pas dans ses habitudes – Pégase n'avait pas coutume de voir son maître s'éloigner de lui. Mais Jaskier n'était pas certain de la réaction du cheval face aux sifflements et aux bruissements des flèches. Jusqu'à présent, il avait plutôt évité de les exposer, Pégase et lui, à de telles sonorités.

Il ôta son luth du pommeau de la selle, un instrument unique, au manche fin, d'une grande qualité. *Le présent d'une elfe*, songea-t-il en caressant le bois marqueté. *Il se peut quelle revienne au Peuple ancien... À moins que les dryades la laissent auprès de mon cadavre...*

Un arbre ancestral, arraché par le vent, était couché par terre non loin de là. Le poète s'assit sur son tronc, appuya son luth contre son genou, passa sa langue sur ses lèvres, puis il essuya ses mains moites sur ses chausses.

Le soleil déclinait vers l'ouest. De la vapeur s'élevait du Ruban, enveloppant les prairies d'un linceul gris-blanc. L'air se fit plus frais. Le glapisement des grues retentit, puis retomba ; on n'entendit plus que le concert des grenouilles.

Jaskier gratta les cordes de son instrument. Une fois, puis deux, puis trois. Il accorda son luth et commença à jouer. Quelques instants plus tard, il se mit à chanter :

Yviss, m'eveliennne vente cáelm en tell
Elaine Ettariel
Aep cor me lode deith ess'viell
Yn Blath que me darienn
Aen minne vain tegan a me
Yn toin av muireánn que dis eveigh e aep Ilea...

Le soleil disparut derrière la forêt. Dans l'ombre des énormes arbres de Brokilone, l'obscurité se fit aussitôt. Jaskier poursuivait sa plainte :

L'eassan Lamm feainne renn, ess'ell,
Elaine Ettariel,
Aep cor...

Le poète ne l'entendit pas. Il sentit sa présence.

— N'te mire daetre. Sh'aente vort.

— Ne tire pas..., murmura-t-il, docile, sans regarder autour de lui. N'aen aespar a me... Je suis venu en paix...

— N'ess a tearth. Sh'aente.

Il obéit, bien que ses doigts glacés se soient rigidifiés sur les cordes, et que son chant ait du mal à sortir de sa gorge. Mais il n'y

avait pas d'animosité dans la voix de la dryade, et, sacré nom de nom, il était un professionnel !

*L'eassan Lamm feainne renn, ess'ell,
Elaine Ettariel,
Aep cor aen tedd teviel e gwen
Yn blath que me darienn
Ess yn e evellien a me
Que shaent te cáelm a'vean minne me striscea...*

Cette fois, il s'autorisa à jeter un coup d'œil derrière son épaule. La forme qui était tapie juste à côté de lui, près du tronc, rappelait celle d'un buisson enroulé de lierre. Mais ce n'était pas un buisson. Les buissons n'ont pas de grands yeux brillants.

Pégase s'ébroua doucement et, dans l'obscurité, Jaskier vit que quelqu'un derrière lui caressait les naseaux de son cheval.

— Sh'aente vort, demanda de nouveau la dryade tapie derrière ses épaules. Sa voix rappelait le bruissement des feuilles battues par la pluie.

— Je..., commença le poète, je suis... je suis un ami du sorcelleur Geralt... Je sais que Geralt... que Gwynbleidd est parmi vous à Brokilone. Je suis venu...

— N'te dice'en. Sh'aente, va.

— Sh'aent, demanda doucement une seconde dryade derrière son dos, quasiment en chœur avec une troisième. Et sans doute une quatrième. Le poète n'en était pas certain.

— Yea, sh'aente, taedth, dit d'une voix enfantine, argentine, ce qu'un instant auparavant Jaskier avait pris pour un petit bouleau planté à quelques pas devant lui. Ess'laine... Taedh... Chante... Chante encore sur Ettariel... Tu veux bien ?

Jaskier obéit :

*T'aimer, charmante Ettariel,
Est le dessein de ma vie.
Permits alors que des souvenirs je conserve le trésor
Et la fleur des magiciens, gage et signe de ton amour,
Par des gouttes de rosée telles des larmes
Recouverte d'argent...*

Cette fois, il entendit des pas.

— Jaskier !

— Geralt !

— Oui, c'est moi, tu peux enfin cesser ton vacarme.

— Comment m’as-tu retrouvé ? Qui t’a dit que j’étais à Brokilone ?

— Triss Merigold... Par la peste !

Jaskier trébucha de nouveau ; il était sur le point de tomber lorsque la dryade qui marchait devant lui le rattrapa d’une prise habile, étonnamment puissante pour sa petite taille.

— Gar’ean, táedh, le prévint-elle de sa voix d’argent. Va cáelm.

— Merci. Il fait terriblement sombre ici... Geralt ? Où es-tu ?

— Ici. Ne reste pas en arrière.

Jaskier accéléra le pas, trébucha de nouveau et faillit tomber sur le sorceleur, qui s’était arrêté devant lui dans le noir. Les dryades les dépassèrent sans un bruit.

— Quelles ténèbres infernales... C’est encore loin ?

— Non, nous arriverons bientôt au camp. Qui, hormis Triss, sait que je me cache ici ? Tu l’as révélé à quelqu’un ?

— J’ai dû le dire au roi Venzlav. J’avais besoin d’un sauf-conduit pour traverser Brugge. Les temps sont devenus si durs que mieux vaut ne pas en parler... Il m’a également fallu obtenir une autorisation pour mon expédition à Brokilone. Mais enfin, Venzlav te connaît, il t’aime bien... Figure-toi qu’il m’a nommé ambassadeur. Je suis certain qu’il gardera le secret, je l’en ai prié. Ne sois pas fâché, Geralt...

Le sorceleur se rapprocha un peu. Jaskier ne voyait pas l’expression de son visage, seuls étaient visibles ses cheveux blancs et le duvet de sa barbe blanche, qui – on le devinait même dans le noir – datait de plusieurs jours.

— Je ne suis pas fâché. (Jaskier sentit une main sur son épaule et il lui sembla que la voix du sorceleur, jusqu’à présent sèche, avait quelque peu changé.) Je me réjouis que tu sois venu, espèce de salaud.

— Il fait froid ici. (Jaskier frissonna en faisant craquer les branches sur lesquelles ils étaient assis.) On pourrait peut-être allumer...

— N’y pense même pas, marmonna le sorceleur. Tu as oublié où tu étais ?

— Elles sont à ce point... (Le troubadour regarda timidement autour de lui.) Aucun feu, n’est-ce pas ?

— Les arbres détestent le feu. Elles aussi.

— Nom d'un chien ! On va rester assis là dans la froidure ? Et dans ces maudites ténèbres ? Quand je tends la main, je ne vois même pas mes propres doigts...

— Ne la tends pas, alors.

Jaskier soupira. Il courba le dos et se frictionna les coudes. Il entendit le sorcelleur, assis près de lui, casser de fines baguettes entre ses doigts.

Dans le noir, une petite lumière verte s'illumina soudain ; d'abord fragile et vacillante, elle se mit rapidement à briller. D'autres suivirent, jaillissant en de nombreux endroits, s'agitant et dansant comme des vers luisants ou des feux follets dans les marécages. Un miroitement d'ombres fit soudain revivre la forêt ; Jaskier commença à voir les silhouettes des dryades autour d'eux. L'une d'entre elles s'approcha et posa près d'eux quelque chose. On aurait dit des pédoncules de plantes incandescents. Le poète tendit prudemment le bras, approcha sa main. La braise verte était complètement froide.

— Qu'est-ce que c'est, Geralt ?

— De l'humus et une espèce de mousse. Ça ne pousse qu'ici, à Brokilone. Et elles seules savent comment combiner tout ça pour en faire de la lumière. Je te remercie, Fauve.

La dryade ne répondit pas, mais elle ne s'éloigna pas. Elle s'accroupit près d'eux. Son front était ceint d'une couronne de fleurs, ses longs cheveux tombaient sur ses épaules. À la lumière, on aurait dit qu'ils étaient verts, et peut-être l'étaient-ils en effet. Jaskier savait que les cheveux des dryades pouvaient prendre les couleurs les plus excentriques.

— Taedh, dit-elle d'une voix mélodieuse en levant sur le troubadour des yeux brillants. (Son visage délicat était traversé à l'oblique par deux rubans sombres parallèles qui faisaient partie d'un camouflage.) Ess'v'e vort shaente aen Ettariel ? Shaente a'vean vort ?

— Non... plus tard peut-être, répondit-il gentiment en choisissant avec soin les mots du Langage ancien.

La dryade soupira, se pencha, caressa délicatement le manche du luth posé près d'elle, puis elle se leva tel un ressort. Jaskier la suivit du regard tandis qu'elle s'éloignait dans la forêt, rejoignant les autres dryades dont les ombres vacillantes se dessinaient dans la clarté indistincte des petites lanternes vertes.

— Je ne l'ai tout de même pas offensée, j'espère ? demanda-t-il tout bas. Elles parlent leur propre dialecte, je ne connais pas les formules de politesse...

— Vérifie que tu n'as pas de couteau planté dans le ventre. (On ne décelait ni raillerie ni humour dans la voix du sorcelleur.) C'est par ce geste que les dryades réagissent à l'offense. N'aie pas peur, Jaskier. Il semble qu'elles soient prêtes à te pardonner bien plus qu'une

maladresse de langage. Manifestement, elles ont beaucoup apprécié le concert que tu as donné dans la forêt. Maintenant tu es « ard táedh », un grand barde. Elles attendent la suite de *La Fleur d'Ettariel*. Tu la connais, non ? Ce n'est pas une ballade de ta composition, n'est-ce pas ?

— La traduction est de moi. J'ai aussi enrichi quelque peu la musique elfique, tu n'as pas remarqué ?

— Non.

— C'est bien ce que je pensais. Par chance les dryades s'y connaissent mieux en art que toi. J'avais lu quelque part qu'elles étaient extraordinairement musiciennes. Voilà pourquoi j'ai établi cet habile plan pour lequel, entre parenthèses, tu ne m'as pas encore félicité.

— Je te félicite, dit le sorceleur après une minute de silence. C'était habile effectivement. Et puis tu as eu de la chance aussi, comme d'habitude. Leurs arcs atteignent leur cible à deux cents pas. D'habitude, elles n'attendent pas que quelqu'un passe du côté de leur rive et se mette à chanter. Elles sont très sensibles aux odeurs désagréables. Et quand le courant du Ruban emporte un cadavre, ça ne vient pas empester leur forêt.

— Bah, quelle importance... (Le poète se racla la gorge en ravalant sa salive.) Ce qui compte, c'est que j'aie réussi et que je t'aie retrouvé. Geralt, comment t'es-tu...

— Tu as un rasoir ?

— Hein ? Bien sûr que j'en ai un.

— Tu me le prêteras demain matin. Cette barbe me rend fou.

— Et les dryades n'avaient pas... Humm... Bien sûr... C'est vrai qu'en principe elles n'ont pas besoin de rasoir. Je te le prêterai, c'est entendu. Geralt ?

— Quoi ?

— Je n'ai rien pris à grignoter. Est-ce que « ard táedh », le grand barde en visite chez les dryades, peut espérer avoir à dîner ?

— Elles ne dînent pas. Jamais. Et les gardiennes à la frontière de Brokilone ne prennent même pas de petit déjeuner. Il va te falloir patienter jusqu'à midi. Moi, je me suis déjà habitué.

— Mais quand nous atteindrons leur capitale, la célèbre et secrète Duen Canell au cœur de la forêt vierge...

— Nous ne l'atteindrons jamais, Jaskier.

— Comment ça ? Je pensais que... Pourtant tu... Elles t'ont bien accordé l'asile ! Elles te tolèrent...

— Tu as utilisé le mot juste.

Ils restèrent longtemps silencieux.

— La guerre, dit enfin le poète, la guerre, la haine et le mépris. Partout. Dans tous les cœurs.

— Tu poétises.

— Mais c'est ainsi, pourtant.

— Tu as parfaitement raison. Mais dis-moi ce qui t'amène. Raconte-moi ce qui s'est passé dans le monde pendant que je me faisais soigner ici.

— Toi d'abord. Je voudrais savoir ce qui s'est réellement passé à Garstang, dit Jaskier en se raclant doucement la gorge.

— Triss ne t'a pas déjà tout dit ?

— Si. Mais je voudrais connaître ta version.

— Si tu connais la version de Triss, alors tu connais la version la plus précise et assurément la plus fidèle. Parle-moi plutôt de ce qui s'est passé plus tard, lorsque j'étais déjà à Brokilone.

— Geralt, murmura Jaskier, je ne sais vraiment pas ce qui est arrivé à Yennefer et à Ciri... Personne ne le sait. Triss non plus...

Le sorceleur s'agita brusquement, les branches craquèrent.

— Est-ce que je t'ai demandé de me parler de Yennefer et de Ciri ? demanda-t-il d'une voix altérée. Parle-moi de la guerre.

— Tu ne sais donc rien ? Aucune nouvelle ne t'est parvenue jusqu'ici ?

— Si. Mais je veux tout entendre de ta bouche. Parle, s'il te plaît.

— Les Nilfgaardiens, commença le barde après un instant de silence, ont attaqué la Lyrie et Aedirn. Sans déclaration de guerre. Le prétexte était une prétendue attaque des armées de Demawend sur un fort frontalier de Dol Angra, perpétrée au moment de l'assemblée des magiciens sur Thanedd. Certains disent que c'était une provocation. Qu'en réalité il s'agissait de Nilfgaardiens déguisés en soldats de Demawend. Quelle que soit la vérité, nous ne la connaissons sans doute jamais. En tout cas, la réponse de Nilfgaard fut une guerre éclair et groupée : une armée puissante, qui devait être concentrée à Dol Angra depuis des semaines, sinon des mois, a franchi la frontière. Spalla et Scala, deux forteresses frontalières de Lyrie, furent anéanties en à peine trois jours. La Rivie était préparée pour un siège de plusieurs mois, mais elle a capitulé au bout de deux jours sous la pression des guildes et des marchands à qui promesse avait été faite que, si la cité ouvrait ses portes et versait une rançon, elle ne serait pas pillée...

— Ils ont tenu parole ?

— Oui.

— Voilà qui est curieux. (La voix du sorceleur s'était de nouveau quelque peu modifiée.) De nos jours, tenir ses promesses... Et encore, je ne parle pas du temps où personne ne pensait même à formuler de telles promesses, car personne ne s'attendait à ce qu'elles puissent être tenues. Les artisans et les marchands n'ouvraient pas, c'est tout ; ils protégeaient les portes de la forteresse, chaque guilde défendait son

propre donjon, chaque mâchicoulis.

— L'argent n'a pas de patrie, Geralt. Peu importe aux marchands sous quel gouvernement ils font de l'argent. Et peu importe au palatin nilfgaardien de qui il obtiendra l'impôt. Un marchand mort ne fait pas d'argent et ne paie pas d'impôts.

— Continue.

— Après la capitulation de la Rivie, l'armée de Nilfgaard s'est rendue en un temps record dans le Nord, sans quasiment rencontrer d'opposition. Les troupes de Demawend et de Meve se sont retirées, ne pouvant pas resserrer le front pour une bataille décisive. Les Nilfgaardiens ont continué jusqu'à Aldersberg. Pour empêcher le blocus de la forteresse, Demawend et Meve se sont décidés à accepter la bataille. La position de leurs troupes n'était pas la meilleure... Bon sang de bonsoir, s'il y avait plus de lumière, je te dessinerai...

— Peu importe. Sois bref. Qui a vaincu ?

* * *

— Vous avez entendu, messieurs ? (L'un des régistateurs, hors d'haleine et trempé de sueur, se fraya un chemin à travers le groupe qui faisait cercle autour de la table.) Un courrier vient de revenir du champ de bataille. Nous avons vaincu ! La bataille est gagnée ! Victoire ! Ce jour nous appartient ! Nous avons battu l'ennemi, nous l'avons battu à plate couture !

— Pas si fort, dit Evertsen en faisant la grimace. Ma tête va éclater à force de vous entendre crier. Oui, j'ai entendu. Nous avons battu l'ennemi. Ce jour nous appartient, le champ nous appartient et la victoire aussi nous appartient. Tu parles d'une émotion !

Les sergents et les régistateurs se turent en se regardant. *Empotés, pensa Evertsen. Pauvres merdeux excités par un rien. Ça ne m'étonne pas d'eux, d'ailleurs ; il suffit de regarder, là-bas, sur la colline, Menno Coehoorn et Elan Trahe, et aussi, tiens, le général Braibant à la barbe grise ; tous hurlent, sautent de joie et se félicitent en se tapant sur l'épaule. « Victoire ! Ce jour nous appartient ! » Et à qui d'autre devrait-il appartenir ? Les royaumes d'Aedirn et de Lyrie ont réussi à mobiliser au total trois mille cavaliers et dix mille fantassins, dont un cinquième a été bloqué dès les premiers jours de l'invasion, retranché dans les forts et les forteresses. Une partie du reste de l'armée a dû retirer ses troupes pour protéger les ailes menacées par des raids lointains de la cavalerie légère et les attaques de diversion des détachements de Scoia'tael. Ont livré bataille sur les champs d'Aldersberg les cinq ou six mille soldats restants – parmi lesquels pas plus de mille deux cents chevaliers. Coehoorn a lancé sur eux*

une armée de treize mille hommes, dont dix bannières cuirassées, fleuron de la chevalerie nilfgaardienne. Et maintenant il se réjouit, gueule, cogné sa masse contre sa cuisse et exige de la bière... Victoire ! Tu parles d'une émotion !

Il ramassa d'un geste violent les cartes et les notes qui encombraient la table et les rassembla en tas, puis il releva la tête et regarda autour de lui.

— Tendez l'oreille, dit-il, acariâtre, aux régistateurs. Voici les ordres.

Ses subordonnés se figèrent dans l'attente.

— Chacun de vous, commença-t-il, a écouté attentivement le discours qu'a adressé hier aux cuirassés et aux officiers le maréchal de campagne Coehoorn. J'attire donc votre attention, messeigneurs, sur la chose suivante : ce que le maréchal a dit aux militaires ne vous concerne pas. Vous, vous avez d'autres missions à remplir et d'autres ordres à exécuter. Les miens.

Evertsen réfléchit et s'essuya le front.

— « La guerre aux châteaux, la paix dans les chaumières », a dit hier Coehoorn aux commandants. Vous connaissez ce principe, on vous l'a enseigné à l'académie militaire. Ce principe était en vigueur jusqu'à aujourd'hui ; désormais, vous devez l'oublier. À compter de demain, un autre principe entrera en vigueur, et deviendra le mot d'ordre de la guerre que nous menons. Ce mot d'ordre, le voici : Guerre à tout ce qui bouge ! Guerre à tout ce qui peut brûler ! Vous ne devez laisser derrière vous qu'une terre dévastée. À partir de demain nous portons la guerre au-delà de la ligne de retrait qui avait été fixée lors de la signature du contrat. Nous nous retirons, mais, derrière la ligne, c'est une terre brûlée que nous devons laisser. Les royaumes de Rivie et d'Aedirn doivent être transformés en cendres ! Rappelez-vous Sodden ! Aujourd'hui est venu le temps de la vengeance !

Evertsen se racla bruyamment la gorge.

— Avant de laisser les guerriers tout détruire, dit-il aux régistateurs silencieux, votre tâche est de tirer de cette terre et de ce pays tout ce qu'il est possible d'en tirer, tout ce qui peut augmenter la richesse de notre patrie. Toi, Audegast, tu t'occuperas du chargement et du rapatriement des produits agricoles déjà récoltés et stockés. Ce qui reste encore dans les champs et qui n'aurait pas été détruit par les vaillants soldats de Coehoorn, il faudra le ramasser.

— Je n'ai pas beaucoup d'hommes, sieur sergent...

— Il y aura suffisamment d'esclaves. Vous les forcerez à travailler. Marder et toi... J'ai oublié ton nom...

— Helvet. Evan Helvet, sieur sergent.

— Vous vous occuperez du bétail. Vous regrouperez les bêtes en troupeaux et les rassemblez dans les points indiqués pour la

quarantaine. Faites attention à la fièvre aphteuse et autres épidémies. Tuez les bêtes malades ou douteuses, brûlez les charognes. Vous escorterez ensuite le reste du bétail en direction du sud par les voies tracées.

— À vos ordres.

Maintenant, les missions spéciales, pensa Evertsen en considérant ses subalternes. *À qui les assigner ? Ce sont tous des jeunots ; si on leur pressait le nez, il en sortirait encore du lait. Ils ont vu peu de chose jusqu'à présent, ils n'ont aucune expérience... Bon sang ! Il me faudrait des vieux sergents chevronnés... Les guerres, les guerres, toujours les guerres... De nombreux soldats périssent, et les sergents expérimentés ne font pas exception à la règle. Du côté des soldats, on ne se rend pas compte des dommages, car il en arrive toujours de nouveaux, tous veulent être soldats. Mais qui voudrait être sergent ou bien régistrateur ? Qui donc voudrait raconter à ses fils que, pendant la guerre, il a mesuré des grains au boisseau, compté des peaux puantes et pesé de la cire, conduit des convois de voitures chargées de butins le long de routes cahoteuses couvertes de bouses de bœufs, pourchassé des troupeaux mugissants et bêlants dans la pauteur en avalant des mouches et de la poussière ?*

Les missions spéciales... La fonderie et les hauts-fourneaux à Guleta. Les affineries, la fonderie de zinc et la vieille forge de fer à Eysenlaan, cinq cents quintaux de production annuelle. Les fonderies de fer et les manufactures lainières à Aldersberg. Les moulins de malt, les distilleries, les métiers à tisser, les teintureries de Vengerberg...

Démonter et emporter. C'est ce qu'a ordonné l'empereur Emhyr, la Flamme blanche qui danse sur les tertres des ennemis. « En deux mots, Evertsen : démonter et emporter. »

Un ordre est un ordre. Il doit être exécuté.

Reste le plus important. Les mines de minerais et leurs produits. La monnaie. Les richesses. Mais de cela, je m'occuperai seul. Personnellement.

De nouvelles colonnes de fumée noire s'élevaient sans cesse à l'horizon. L'armée exécutait les ordres de Coehoorn. Le royaume d'Aedirn n'était plus qu'un gigantesque brasier.

Sur la route s'élevait une longue colonne de tortues qui grinçaient et soulevaient des nuages de poussière. Elles se dirigeaient vers Aldersberg, qui continuait à se défendre. Et vers Vengerberg, la capitale du roi Demawend.

Peter Evertsen observait et comptait. Il calculait. Recomptait. Il était le Grand Trésorier de l'empereur et, en temps de guerre, le premier sergent de l'armée. Il remplissait cette fonction depuis quinze ans. Les nombres et les calculs, c'était toute sa vie.

Un mangonneau coûte cinq cents florins ; un trébuchet, deux cents ; une masse d'armes, pas moins de cent cinquante ; la baliste la plus simple, quatre-vingts. Un service bien formé revient à neuf florins et demi de la

solde mensuelle. La colonne qui se traîne vers Vengerberg vaut au minimum trois cents grivnas, chevaux, bœufs et menu matériel compris.

Avec une grivna, autrement dit un mark de minerai pur d'une demi-livre, on frappe soixante florins. La production annuelle d'une grande mine, c'est cinq ou six mille grivnas..

La colonne de machines de guerre fut dépassée par la cavalerie légère. D'après les armoiries sur les étendards, il s'agissait de la bannière tactique du duc de Winneburg, l'une de celles qui avaient été rejetées de Cintra.

Oui, pensa-t-il, eux ont de quoi se réjouir. La bataille est gagnée, l'armée d'Aedirn est en déroute. Les détachements de réserve ne participeront pas à une bataille difficile avec les armées régulières. Ils vont poursuivre ceux qui reculent, supporter les groupes éparpillés privés de commandement, ils vont assassiner, piller et incendier. Ils se réjouissent, car c'est une guéguerre agréable et joyeuse qui s'annonce. Sans trop de fatigue ni de grosses pertes.

Evertsen faisait des calculs.

La bannière tactique en réunit dix ordinaires et compte deux mille cavaliers. Vraisemblablement, les troupes de Winneburg ne participeront plus à aucune grande bataille ; pas moins d'un sixième du contingent pourtant peut mourir dans des échauffourées. Puis ce sera les camps et les bivouacs, la bouffe avariée, la saleté, les poux, les moustiques, l'eau non potable. Viendra alors l'inéluctable : le typhus, la dysenterie et la malaria, qui en tueront pas moins d'un quart. Il faut y ajouter les accidents imprévisibles, qui emportent habituellement près d'un cinquième du contingent. Huit cents rentreront à la maison. Pas plus. Probablement moins.

D'autres bannières passèrent sur la route ; derrière la cavalerie apparurent les corps d'infanterie. Les archers défilaient en vareuses jaunes et en casques ronds, les arbalétriers en chapels de fer à bord plat, puis ce fut le tour des pavescheurs et des piquiers. Ils étaient suivis des porteurs d'écus, cuirassés comme les vétérans de Vicovar et d'Étolie, puis, plus loin, d'un assortiment haut en couleur : les lansquenets de Metinna, les mercenaires de Thurn, Maecht, Geso et Ebbing...

En dépit de la canicule, les troupes défilaient gaillardement. Les godillots des soldats soulevaient des nuages de poussière qui tourbillonnaient le long de la route. Les tambours résonnaient, les étendards flottaient au vent, les fers des piques, des hasts, des hallebardes et des guisarmes étincelaient et s'agitaient. Les guerriers, alertes, défilaient gaiement. Telle une armée victorieuse. Une armée invaincue.

Allez, les gars, en avant, au combat ! Sus à Vengerberg ! Achevez l'ennemi, vengez-vous de Sodden ! Faites une gentille guéguerre, remplissez

à bloc vos besaces de butins et rentrez chez vous, à la maison !

Evertsen regardait. Et calculait.

* * *

— Vengerberg est tombé au bout d'une semaine de siège, conclut Jaskier. Ça va t'étonner, mais, jusqu'au bout, les guildes en ont vaillamment défendu le donjon et la muraille. Toute la garnison et toute la population de la cité, quelque chose comme six mille personnes, ont ainsi été tuées. À l'annonce de cette nouvelle, ce fut le début d'une grande débâcle. Les régiments décimés et la population civile commencèrent à fuir en masse vers la Témérie et la Rédanie ; des foules de réfugiés s'étiraient le long de la colline du Pontar et du col de Mahakam. Mais tous ne réussirent pas à s'enfuir. Ils furent poursuivis par les hordes d'envahisseurs à cheval de Nilfgaard qui leur coupaient la route... Sais-tu pour quelle raison ?

— Non. Je ne m'y connais pas en... je ne m'y connais pas en guerre, Jaskier.

— Pour en faire des prisonniers de guerre. Des esclaves. Ils voulaient s'emparer d'un maximum de personnes pour les mettre en captivité. C'est une main-d'œuvre bon marché pour Nilfgaard. C'est pour cela qu'ils ont poursuivi les fugitifs avec autant d'acharnement. Ce fut une immense chasse à l'homme, Geralt. Une chasse facile. Parce que l'armée avait pris la fuite, et personne ne défendait la population en déroute.

— Personne ?

— Enfin presque.

* * *

— On n'y arrivera pas, râla Villis en regardant autour de lui. On ne réussira pas à s'enfuir... Crénom d'un chien ! La frontière est maintenant si proche...

Rayla se mit debout sur ses étriers, et elle regarda le chemin qui se tortillait au milieu des collines couvertes de forêts. À perte de vue la route était parsemée de têtes de bétail abandonnées, de cadavres de chevaux, de chariots et de chars renversés sur les bas-côtés. Derrière eux, au-delà des bois, des colonnes de fumée noire s'élevaient dans le ciel. Un vacarme se faisait de plus en plus proche ; c'étaient les échos grandissants de la bataille.

— Ils achèvent l'arrière-garde... (Villis essuya son visage couvert de suie et de sueur.) Tu entends, Rayla ? Ils ont rattrapé l'arrière-garde et la déciment jusqu'à la souche. On n'y arrivera jamais !

— Désormais c'est nous qui sommes l'arrière-garde, répondit sèchement la mercenaire. Notre tour est venu.

Villis blêmit, l'un des soldats qui prêtait l'oreille soupira profondément. Rayla agita les brides de son cheval ; elle fit faire demi-tour à sa monture qui ronflait bruyamment et celle-ci releva avec peine son museau.

— Nous ne réussirons pas à nous échapper quoi qu'il advienne, dit-elle tranquillement. Dans un instant les chevaux vont s'écrouler. Avant que l'on parvienne au col, ils nous auront rattrapés et tranché la tête.

— Laissons tout tomber et enfonçons-nous dans les bois, dit Villis sans la regarder. Un par un, chacun pour soi. On arrivera peut-être... à survivre.

Rayla ne répondit pas. D'un regard et d'un geste de la tête, elle indiqua le col, le chemin, les derniers rangs de la longue colonne de fugitifs qui se dirigeaient vers la frontière. Villis comprit. Il pesta, bondit à terre et, chancelant, il s'appuya sur son glaive.

— À terre ! cria-t-il d'une voix rauque aux soldats. Barricadez la route comme vous pouvez ! Qu'est-ce que vous avez à bayer aux corneilles ? On n'a qu'une vie et une seule mort ! Nous sommes l'armée ! Nous sommes l'arrière-garde ! Nous devons retenir les poursuivants, retarder...

Il se tut.

— Si on ralentit les poursuivants, les gens réussiront à passer en Témérie, de l'autre côté des montagnes, acheva Rayla en descendant elle aussi de cheval. Il y a là-bas des femmes et des enfants. Qu'est-ce que vous avez à froter vos mirettes ? C'est notre métier. C'est pour ça qu'on nous paie, vous avez oublié ?

Les soldats se regardèrent. Pendant un instant, Rayla se dit qu'ils se sauveraient quand même, qu'ils lanceraient leurs chevaux trempés et épuisés dans un ultime et impossible effort, qu'ils tenteraient leur chance à la suite de la colonne des fugitifs, vers le col salutaire. Elle se trompait. Elle les avait mal jugés.

Ils renversèrent le chariot sur le chemin et construisirent rapidement une barricade. Ce n'était qu'une barricade de fortune, pas assez haute. Elle ne suffirait pas à contenir l'ennemi.

Ils n'attendirent pas longtemps. Deux chevaux qui approchaient tombèrent dans le ravin, renâclant, trébuchant et répandant des lambeaux d'écume. Un seul portait un cavalier.

— Blaise !

— Préparez-vous... (Le mercenaire glissa en bas de son cheval

dans les bras du soldat.) Préparez-vous. Saloperie ! Ils sont là, juste derrière moi...

Le cheval renâcla, fit quelques pas de côté et s'écroula lourdement sur la croupe. Il rua, tendit le cou, et hennit longuement.

— Rayla..., dit Blaise dans un râle en détournant le regard. Donnez... donnez-moi quelque chose. J'ai perdu mon épée...

La guerrière regardait les nuages de fumée qui s'élevaient dans le ciel et désigna d'un mouvement de tête une hache appuyée contre le chariot renversé. Blaise saisit l'arme ; il ne tenait pas très bien debout. La jambe gauche de son pantalon était imprégnée de sang.

— Qu'en est-il des autres, Blaise ?

— Ils les ont abattus, gémit le mercenaire. Tous. Tout le détachement... Rayla, ce n'est pas Nilfgaard... Ce sont les Écureuils... ce sont les elfes qui nous ont rattrapés. Les Scoia'tael sont en première ligne, devant les Nilfgardiens.

L'un des soldats gémit d'un ton déchirant, un deuxième s'assit lourdement par terre, masquant sa figure dans ses mains. Villis jura en tirant sur la ceinture de son armure.

— En place ! hurla Rayla. Derrière la barricade ! Ils ne nous prendront pas vivants ! Je vous le promets !

Villis cracha, après quoi il arracha rapidement de son épaulette la cocarde aux trois couleurs – noir or et rouge – des armées spéciales du roi Demawend et la jeta dans les broussailles. Rayla, qui lissait et nettoyait son propre insigne, eut un sourire grimaçant.

— Je ne sais pas si ça va t'aider, Villis.

— Tu as promis, Rayla.

— Je sais. Et je tiendrai ma promesse. À vos postes, les garçons. Arbalètes et arcs en main !

Ils n'attendirent pas longtemps.

Quand ils eurent repoussé la première vague d'assaillants, ils n'étaient plus que six. La bataille fut brève mais acharnée. Les soldats mobilisés de Vengerberg se battaient comme des diables, ils égalaient en acharnement les mercenaires. Aucun ne voulait tomber vivant entre les mains des Scoia'tael. Ils préféraient mourir au combat. Et ils mouraient, transpercés de flèches, ils mouraient sous la poussée des lances et des coups d'épée. Blaise mourut allongé, transpercé par les poignards de deux elfes qui s'étaient rués sur lui en sautant de la barricade. Aucun d'eux ne se redressa. Blaise aussi avait un poignard.

Les Scoia'tael ne leur laissèrent pas de répit. Un deuxième commando se jeta sur eux. Villis, touché pour la troisième fois par une lance, tomba.

— Rayla, cria-t-il confusément. Tu as promis !

Le mercenaire, réglant son compte à un dernier elfe, se retourna vivement.

— Adieu, Villis. (Elle dirigea la pointe de son épée au-dessus de la poitrine de l'homme allongé à terre, juste sous le sternum, et elle enfonça sa lame avec force.) Je te reverrai en enfer !

Un instant plus tard, elle se retrouva seule. Les Scoia'tael l'entouraient de toutes parts. La guerrière, barbouillée de sang de la tête aux pieds, leva son épée et fit une pirouette ; sa tresse noire virevolta. Elle était debout au milieu des cadavres, effrayante, le visage déformé, tel un démon. Les elfes reculèrent.

— Venez ! cria-t-elle sauvagement. Qu'attendez-vous ? Vous ne me prendrez pas vivante ! Je suis Rayla la Noire !

— Gláeddyv vort, beanna, dit tranquillement un bel elfe aux cheveux clairs.

Il avait de grands yeux bleus enfantins et un visage de chérubin. Il se détacha du groupe de Scoia'tael qui l'entouraient et hésitaient encore. Son cheval blanc comme la neige renâclait, agitant violemment la tête de bas en haut, fouillant énergiquement de son sabot le sable du chemin, imprégné de sang.

— Gláeddyv vort, beanna, répéta le cavalier. Jette ton épée, femme.

La mercenaire laissa échapper un rire macabre. Elle essuya son visage maculé de sueur, de poussière et de sang de la manchette de son gant.

— Mon épée coûte trop cher pour que je la jette, elfe ! cria-t-elle. Pour la prendre, tu vas devoir me briser les doigts. Je suis Rayla la Noire ! Allez, venez !

Elle n'eut pas longtemps à attendre.

* * *

— Personne n'est venu en renfort à Aedirn ? demanda le sorcelleur au bout d'un long moment. Il existait des alliances, pourtant, du moins à ce qu'il paraît. Des accords d'aide réciproque. .. Des traités...

— La Rédanie, dit Jaskier en se raclant la gorge, est en plein chaos depuis la mort de Vizimir. Tu sais que le roi Vizimir a été assassiné ?

— Oui.

— La reine Hedwige a pris le pouvoir, mais la pagaille règne dans le pays. Ainsi que la terreur. C'est la chasse aux Scoia'tael et aux espions de Nilfgaard. Dijkstra s'est bien amusé dans tout le royaume ; les échafauds ruisselaient de sang. Il se déplace en chaise à porteurs, car il ne peut toujours pas marcher.

— J’imagine. Il t’a pourchassé ?

— Non. Il aurait pu, mais il ne l’a pas fait. Bah ! Tout ça n’a pas d’importance. En tous les cas, la Rédanie, plongée dans le chaos, n’était pas en état de lever une armée susceptible d’aider Aedirn.

— Et la Témérie ? Pourquoi le roi Foltest n’est-il pas venu en aide à Demawend ?

— À peine l’agression à Dol Angra avait-elle commencé, dit tout bas Jaskier, qu’Emhyr var Emreis a envoyé un ambassadeur à Wyzima...

* * *

— Diable ! persifla Bronibor en regardant la porte fermée. De quoi peuvent-ils bien débattre depuis tout ce temps ? Et pourquoi d’ailleurs Foltest s’est-il abaissé à des négociations ? Pourquoi a-t-il accordé audience à ce chien de Nilfgaardien ? Il aurait fallu le décapiter et envoyer sa tête à Emhyr ! Dans un sac !

— Voïvoide, par les dieux ! s’étrangla le prêtre Willemer. C’est un ambassadeur, que diantre ! La personne de l’ambassadeur est sacrée et intouchable ! Ce n’est pas convenable...

— Pas convenable ? Ce qui n’est pas convenable, c’est de rester là à ne rien faire et regarder l’envahisseur ravager les pays avec lesquels nous sommes alliés ! La Lyrie est déjà tombée, et Aedirn est en train de tomber ! Demawend n’arrêtera pas Nilfgaard tout seul ! Il faut envoyer tout de suite à Aedirn un corps expéditionnaire, il faut soulager Demawend en frappant sur la rive gauche de la Iaruga ! Il y a peu de troupes là-bas, la plupart des bannières se sont précipitées à Dol Angra ! Et pendant ce temps, ici, nous délibérons ! Au lieu de nous battre, nous bavassons ! Et pour couronner le tout, nous recevons un ambassadeur de Nilfgaard !

— Taisez-vous, voïvoide. (Le prince Hereward d’Ellander tança le vieux guerrier d’un regard froid.) Il s’agit de politique. Il convient de voir un peu plus loin que le bout de son nez. Il faut écouter ce que l’ambassadeur a à nous dire. L’empereur Emhyr ne nous l’a pas envoyé sans raisons.

— Bien sûr que non, grogna Bronibor. Emhyr est précisément en train de foudroyer Aedirn, et il sait que si nous intervenons, et avec nous la Rédanie et Kaedwen, nous le battons, nous le repousserons au-delà de Dol Angra, à Ebbing. Il sait que si nous attaquons Cintra nous atteindrons son point faible, et qu’il sera contraint de lutter sur deux fronts ! C’est ce qui lui fait peur ! Il tente donc de nous effrayer, pour que nous n’intervenions pas. C’est avec cet objectif, et rien

d'autre, qu'est venu ici l'ambassadeur de Nilfgaard !

— Il convient donc d'écouter l'ambassadeur, répondit le prince. Et de prendre une décision en accord avec les intérêts de notre royaume. Demawend a provoqué Nilfgaard de manière insensée, et maintenant il en subit les conséquences. Et moi je ne suis pas pressé de mourir pour Vengerberg. Ce qui se passe à Aedirn n'est pas notre affaire.

— Pas notre affaire ? Mais quelles sornettes, par tous les diables ! Alors, selon vous, que les Nilfgardiens soient à Aedirn et en Lyrie, sur la rive droite de la Iaruga, et que seule Mahakam nous sépare d'eux, ce n'est pas notre affaire ? Il faut vraiment ne pas avoir un brin de jugeote pour...

— Assez de ces discussions, le mit en garde Willemer. Pas un mot de plus. Le roi vient.

Les portes de la salle s'ouvrirent. Les membres du conseil royal se levèrent en faisant traîner leurs chaises. De nombreux sièges étaient inoccupés. L'hetman de la couronne et la majorité des commandants étaient auprès des troupes, sur la colline du Pontar, à Mahakam et le long de la Iaruga. Les sièges occupés habituellement par les magiciens étaient vides eux aussi. Les magiciens... *Oui*, se dit le prêtre Willemer, *les sièges occupés ici par les magiciens, à la cour royale de Wyzima, resteront vides bien longtemps. Qui sait s'ils ne le resteront pas pour toujours...*

Le roi Foltest traversa rapidement la salle. Il s'arrêta près du trône, mais il ne s'assit pas ; il se pencha légèrement en appuyant ses poings sur la table. Il était très pâle.

— Vengerberg est assiégée, dit tout bas le roi de Témérie, et la cité sera prise d'un moment à l'autre. Nilfgaard pousse inexorablement vers le nord. Les troupes encerclées luttent encore, mais cela ne changera plus rien. Aedirn est perdu. Le roi Demawend s'est enfui en Rédanie. Le sort de la reine Meve est inconnu.

Le conseil ne pipait mot.

— D'ici quelques jours, les Nilfgardiens atteindront notre frontière orientale, soit un débouché sur la colline du Pontar, poursuivit le roi Foltest, toujours à voix basse. Hagge, la dernière forteresse d'Aedirn, ne tiendra pas longtemps, et elle constitue elle aussi notre frontière orientale. Quant à notre frontière sud... Une chose terrible s'est produite. Le roi Eryyll de Verden s'est déclaré feudataire de l'empereur Emhyr. Il s'est soumis et a ouvert le fort à l'embouchure de la Iaruga. Nastrog, Rozrog et Bodrog, qui devaient garder notre aile, sont déjà remplies de garnisons nilfgardiennes.

Le conseil ne pipait mot.

— En se soumettant, poursuivit Foltest, Eryyll a gardé son titre de roi, mais son suzerain est Emhyr. Officiellement, Verden est donc

encore un royaume, mais, en pratique, c'est déjà une province de Nilfgaard. Comprenez-vous ce que cela signifie ? La situation s'est inversée. Les forteresses de Verden et l'embouchure de la Iaruga sont désormais aux mains de Nilfgaard. Je ne peux pas m'engager à forcer le passage de la rivière. Et je ne peux pas affaiblir les armées qui y sont stationnées en formant un corps qui entrerait dans Aedirn et soutiendrait les troupes de Demawend. Je ne peux pas faire ça. Je porte la responsabilité de mon pays et de mes sujets.

Le conseil ne pipait mot.

— Emhyr var Emreis, l'empereur de Nilfgaard, reprit le roi, m'a fait une proposition de... traité. J'ai accepté cette proposition. Je vais vous exposer maintenant en quoi consiste ce traité. Et lorsque vous m'aurez écouté jusqu'au bout, vous comprendrez... vous reconnaîtrez que... vous direz...

Le conseil ne pipait mot.

— Vous direz..., conclut Foltest, vous direz que je vous amène la paix.

* * *

— Ainsi donc, Foltest a jeté l'éponge, murmura le sorceleur en cassant un nouveau bâtonnet entre ses doigts. Il s'est mis d'accord avec Nilfgaard et il a abandonné Aedirn à la grâce du destin...

— Oui, confirma le poète. Il a tout de même mené ses troupes jusqu'à la colline du Pontar, et il a occupé et organisé le blocus de la forteresse de Hagge. Les Nilfgaardiens ne sont pas entrés par le col de Mahakam et n'ont pas traversé la Iaruga à Sodden ; ils n'ont pas attaqué Brugge, qu'ils tiennent en tenaille depuis la capitulation d'Ervyll. C'était incontestablement le prix à payer pour la neutralité de la Témérie.

— Ciri avait raison, murmura le sorceleur. La neutralité... est souvent synonyme de lâcheté.

— Quoi ?

— Rien. Et qu'en est-il de Kaedwen, Jaskier ? Pourquoi Henselt de Kaedwen n'a-t-il pas soutenu Demawend et Meve ? Ils avaient pourtant signé un pacte, ils étaient liés par une alliance. Et même si, à l'instar de Foltest, Henselt se fiche pas mal des signatures et des cachets sur les documents officiels, même s'il se contrefiche de la parole royale, il n'est sans doute pas stupide ! Ne comprend-il pas qu'après la chute d'Aedirn et l'accord avec la Témérie ce sera son tour ? Ne voit-il pas qu'il est le suivant sur la liste de Nilfgaard ? Kaedwen devrait faire revenir Demawend à la raison. La foi et la

vérité n'existent plus, mais le bon sens est sans doute encore présent sur terre, non ? Qu'en penses-tu, Jaskier ? Y a-t-il encore un peu de bon sens sur terre ? ou bien seuls la bassesse et le mépris subsisteraient-ils ?

Jaskier tourna la tête. Les petites lanternes vertes étaient toutes proches, elles les encerclaient en un anneau compact. Jaskier ne l'avait pas remarqué auparavant, mais à présent il comprit. Toutes les dryades avaient écouté son récit.

— Tu ne dis rien ? constata Geralt. Cela veut donc dire que Ciri avait raison. Tout comme Codrigher. Tout le monde avait raison. J'étais le seul, moi le naïf, l'anachronique et stupide sorcelleur, à ne rien comprendre.

* * *

Le centenier Digod, connu sous le sobriquet de Demipot, écarta la bâche de la tente et entra en soufflant et en grognant de colère. Les dizainiers bondirent sur leurs pieds en adoptant une attitude militaire. Zyvik lança adroitement sa peau de mouton sur le petit tonnelet de vodka installé au milieu des sièges avant que le regard du centenier ait eu le temps de s'habituer à la demi-obscurité. Non pas que Digod soit précisément un opposant acharné à la consommation d'alcool pendant le service, mais Zyvik voulait tout simplement garder le tonneau intact. Le surnom du centenier n'était pas dû au hasard : la légende racontait que, dans des conditions favorables, il était capable de siffler gaillardement et en un temps record un demi-pot de vodka maison au caramel. Son gobelet de soldat, d'une contenance d'un quart, le centenier le vidait d'une seule traite comme s'il s'agissait d'un demi-quart, et la plupart du temps sans en répandre une seule goutte – et qui plus est sans presque jamais mouiller ses oreilles.

— Eh bien, monsieur le centenier ! demanda Bode, le dizainier des tireurs, quelles décisions les seigneurs commandants ont-ils prises ? Quels sont les ordres ? Franchissons-nous la frontière ? Parlez donc !

— Tout de suite, dit en geignant Demipot. Quelle chaleur ! Si au moins... Par la peste ! Je vais tout vous exposer. Mais donnez-moi d'abord quelque chose à boire, j'ai le gosier complètement à sec. Et n'essayez pas de me raconter que vous n'avez rien à m'offrir, parce que ça sent la gnôle à des kilomètres à la ronde. Et je sais d'où ça vient. Tiens, c'est en dessous de cette peau de mouton.

Zyvik libéra le tonnelet en marmottant des anathèmes. Les dizainiers s'agglutinèrent en un groupe serré ; les coupes et les

gobelets en étain se mirent à tinter.

— Aaaaah ! fit le centenier en passant sa main sur ses moustaches et sur ses yeux. Ouuh ! Quelle cochonnerie, c'est dégueulasse ! Versem'en encore, Zyvik.

— Allons, parlez donc ! s'impatienta Bode. Quels sont les ordres ? On marche sur les Nilfgaardiens ou bien on reste plantés comme des piquets à la frontière ?

— Vous vous languissez de la bataille ? (Demipot râla longuement, cracha, puis se laissa tomber lourdement sur une selle.) Vous êtes donc si pressés de passer la frontière pour aller à Aedirn ? Ça vous titille, hein ? Vous n'êtes que des loups affamés, vous montrez les crocs.

— Parfaitement, dit froidement le petit Stahler en sautillant d'une jambe sur l'autre. (En tant qu'ancien cavalier, il avait les deux jambes torses, comme des anses.) Voilà cinq nuits que nous dormons en chaussures, prêts à partir. Alors nous voulons savoir ce qui nous attend : la bataille ou le retour au fort.

— Nous allons au front, fit savoir laconiquement Demipot. Demain au lever du jour. Cinq bannières, Bura en tête. Et à présent, votre attention, car je vais vous dire ce que nous ont ordonné, à nous, centeniers et gonfaloniers, le vovoïde comme le sieur margrave Mansfeld d'Ard Carraigh qui revient tout droit de chez le roi. Et ouvrez bien vos oreilles, parce que je ne vais pas le dire deux fois ! Ce sont pas des ordres ordinaires...

Le silence se fit dans la tente.

— Les Nilfgaardiens sont passés par Dol Angra, dit le centenier. Ils ont anéanti la Lyrie en quatre jours, et ils sont parvenus à Aldersberg ; là, lors d'un combat décisif, ils ont écrasé les armées de Demawend. Dans la foulée, après à peine six jours de siège, ils ont pris Vengerberg par trahison. À présent, ils marchent gaillardement vers le nord, ils repoussent les troupes d'Aedirn vers la colline du Pontar et vers Dol Blathann. Ils viennent sur nous, sur Kaedwen. Maintenant, l'ordre pour le détachement du gonfalon de Bronze est le suivant : « Passer la frontière et marcher en force vers le sud, directement vers la vallée aux Fleurs. » Obligation pour nous d'être postés le long de la rivière Dyfna dans trois jours. Je répète, dans trois jours ; ça veut dire qu'on va y aller au pas de course. Et pas question de faire un seul pas au-delà de la rivière Dyfna. L'ordre est formel. Les Nilfgaardiens vont vite se montrer sur l'autre rive. Mais attention : pas de bataille. En aucune façon, compris ? Même s'ils essaient de franchir la rivière quelque part, vous vous contentez de vous montrer, vous leur faites voir nos emblèmes, pour qu'ils voient que c'est nous, l'armée de Kaedwen.

Dans la tente, le silence régnait toujours.

— Comment ça ? bredouilla enfin Bode. On ne doit pas se battre contre les Nilfgaardiens ? On va à la guerre ou pas ? Qu'est-ce que ça veut dire, monsieur le centenier ?

— Ce sont les ordres. On va pas à la guerre, on va juste... (Demipot se gratta le cou)... juste apporter une aide fraternelle. On traverse la frontière pour assurer une protection aux gens du Haut-Aedirn... Oubliez ce que je viens de dire... Pas du Haut-Aedirn, mais de la Basse-Marchie. C'est ainsi qu'a parlé Sa Grâce le margrave Mansfeld. C'est comme ça, sermonna-t-il, Demawend a essuyé une défaite, il s'est planté, il s'est étalé de tout son long parce qu'il gouvernait mal et qu'il en avait rien à foutre de la politique. C'en est donc fini de lui et de tout le royaume d'Aedirn. Notre roi a prêté beaucoup d'argent à Demawend, parce qu'il l'avait aidé par le passé. Aujourd'hui, y faut pas abandonner un tel trésor ; il est temps de récupérer cet argent avec un pourcentage. Nous ne pouvons pas non plus permettre que nos pays et nos frères de Basse-Marchie soient faits prisonniers par Nilfgaard. Nous devons les libérer. Parce que la Basse-Marchie, c'est notre terre ancestrale, autrefois sous l'autorité du sceptre de Kaedwen. Et aujourd'hui, elles reviennent à Kaedwen. Jusqu'à la rivière Dyfna. Voilà le traité qu'a conclu notre bon roi Henselt avec Emhyr de Nilfgaard. Quoi qu'il en soit, le détachement du gonfalon de Bronze doit rester le long de la rivière. Compris ?

Personne ne répondit. Demipot grimaça, puis fit un geste de la main.

— Ah ! Bande d'andouilles ! Vous avez compris que dalle, à ce que je vois. Mais vous chiffonnez pas, c'est pas beaucoup plus clair pour moi. Pour ce qui est de comprendre, laissez ça à Son Altesse le roi, aux comtes, aux voïvodes, et autres gentilshommes. Quant à nous, nous sommes l'armée ! On doit obéir aux ordres : arriver jusqu'à la rivière Dyfna en trois jours, s'y positionner et ne plus bouger d'un pouce. C'est tout. Verse-moi encore un peu de ton tord-boyaux, Zyvik.

— Monsieur le centenier, commença Zyvik en bégayant, qu'est-ce qui va se passer si... si l'armée d'Aedirn oppose une résistance ? Si elle nous barre la route ? Parce qu'on va tout de même traverser leur pays en armes...

— Et si nos pays et nos frères, souligna ironiquement Stahler, ceux qu'on doit comme qui dirait libérer... s'ils se mettaient à nous lancer des flèches et à nous jeter des pierres, hein ?

— Nous devons nous tenir le long de la Dyfna dans trois jours, dit avec insistance Demipot. Pas plus tard. Quiconque voudrait nous retarder ou nous arrêter serait, de toute évidence, un ennemi. Et les ennemis, il faut les abattre avec nos épées. Mais attention, prenez garde ! Suivez les ordres ! Ne brûlez pas les villages ni les bicoques, ne prenez pas leurs biens aux gens, ne pillez pas, ne violez pas les

femmes ! Tenez-vous-le pour dit, vous et vos soldats, parce que celui qui désobéira à ces ordres ira à l'échafaud.

» Le voïvode l'a répété au moins une dizaine de fois : on ne va pas là-bas pour envahir le pays, putain, mais pour apporter une aide fraternelle ! Qu'est-ce que tu as à grincer des dents, Stahler ? C'est un ordre, crénom d'un chien ! Et maintenant, au pas de course chez les dizainiers ! Que tout le monde soit sur le pied de guerre ! Les chevaux et les équipements doivent briller comme l'or ! Avant le dernier repas, je veux voir toutes les bannières à l'entraînement ! Le voïvode aussi participera à l'exercice avec les bannerets. Si l'un ou l'autre des dizainiers me couvre de honte, il se souviendra de moi, vous pouvez en être sûr ! Exécution !

Zyvik sortit le dernier de la tente. Gêné par le soleil, clignant des yeux, il observait le remue-ménage qui régnait dans le camp. Les dizainiers s'empressaient de rejoindre leurs détachements, les centeniers couraient et juraient, la noblesse, les cornettes et les pages s'emmêlaient les pédales. Les soldats en cuirasse de Ban Ard braconnaient dans les champs, soulevant des nuages de poussière. La chaleur était épouvantable.

Zyvik pressa le pas. Il croisa quatre scaldes arrivés la veille d'Ard Carraigh ; ils étaient assis dans l'ombre projetée par la tente richement décorée du margrave. Les scaldes étaient précisément en train de composer une ballade sur une opération militaire victorieuse, sur le génie du roi, le bon sens des commandants et la vaillance des simples soldats. Comme à l'accoutumée, pour ne pas perdre de temps, ils composaient avant les opérations.

— Nos frères nous accueillaient, nous accueillaient avec du pain et du sel, chantonnait l'un des scaldes à titre d'essai. (Il poursuivit :) Ils accueillaient leurs sauveurs, leurs libérateurs, avec du pain et du sel... Eh, Hrafnir ! Trouve-moi une rime originale qui aille avec « sel » !

Le second scalde fit une suggestion. Zyvik n'entendit pas laquelle.

Campant parmi les saules près de l'étang, la dizaine sursauta à son approche.

— Préparez-vous ! hurla Zyvik en se tenant suffisamment loin pour que son haleine n'entame pas le moral guerrier de ses subalternes. Avant que le soleil se lève, tous à la revue. Tout doit reluire comme un sou neuf ! Les armes, l'équipement, les harnais, les chevaux, tout ! Il va y avoir un exercice. Si l'un de vous me couvre de honte devant le centenaire, je lui arracherai les pieds ! Allez, vite !

— On part au combat ? devina le cavalier Kraska en fourrant vite sa chemise dans son pantalon. Dites, monsieur le dizainier ?

— Et qu'est-ce que tu croyais ? Qu'on allait au bal ? Faire le marathon ? On part au front. Demain à l'aube, le détachement du

gonfalon de Bronze tout entier se mettra en marche. Le centenier n'a pas dit dans quel ordre, mais enfin, notre groupe partira parmi les premiers, comme d'habitude. Allez, du nerf, bougez vos fesses ! Non, attendez ! Je le dis maintenant, parce qu'après c'est pas sûr que j'aie le temps. Ce sera pas une campagne ordinaire, les gars. Les tout-puissants ont inventé une nouvelle ineptie. Une espèce de campagne de libération, ou quelque chose comme ça. On va pas combattre l'ennemi, mais apporter une aide fraternelle au peuple de... comment dire... de notre terre ancestrale, ou je ne sais quoi. Alors écoutez bien ce que je vais vous dire : ne touchez pas à la population d'Aedirn, ne pilliez pas...

— Comment ça ? dit Kraska en ouvrant tout grand son clapet d'étonnement. Qu'est-ce que ça veut dire, « ne pilliez pas » ? Et comment qu'on va nourrir les chevaux, monsieur le dizainier ?

— Vous pouvez piller le fourrage pour les chevaux, mais rien de plus... Faut pas trancher la gorge des gens, ni brûler les bicoques, ni abîmer les cultures. Ferme ta gueule, Kraska ! On n'est pas à un banal forum ici, on est l'armée, nom d'une pipe ! Suivez les ordres, sinon à la potence ! J'ai dit pas de tueries, pas d'incendies, pas de vio...

Zyvik s'interrompt et réfléchit.

— Bon, d'accord pour les viols, acheva-t-il au bout d'un moment, mais arrangez-vous pour faire le moins de bruit possible, que personne ne voie rien.

* * *

— Ils se sont serré la main sur le pont de la rivière Dyfna, acheva Jaskier. Le margrave Mansfeld d'Ard Carraigh et Mennon Coehoorn, commandant en chef des armées de Nilfgaard de Dol Angra. Oui, ils se sont serré la main. Sur les ruines du royaume d'Aedirn ensanglanté, agonisant, ils ont scellé le partage criminel du butin. Le geste le plus infâme que l'histoire ait connu.

Geralt se taisait.

— Puisque nous en sommes aux infamies, dit-il un peu plus tard, incroyablement calme, qu'en est-il des magiciens, Jaskier ? Je pense à ceux du Chapitre et du Conseil.

— Pas un seul n'est resté auprès de Demawend, répondit Jaskier au bout d'un moment. Et Foltest a chassé de Témérie tous ceux qui le servaient. Filippa est à Tretogor, elle aide la reine Hedwige à maîtriser le chaos qui règne toujours en Rédanie. Triss est avec elle, ainsi que trois autres dont j'ai oublié le nom. Quelques-uns sont à Kaedwen. Beaucoup se sont enfuis à Kovir et à Hengfors. Ils ont choisi la

neutralité, parce qu'Esterad Thyssen et Niedamir, comme tu le sais, étaient, et sont toujours, neutres.

— Je sais. Qu'en est-il de Vilgeforsz ? et de ceux qui étaient avec lui ?

— Vilgeforsz a disparu. On s'attendait à ce qu'il refasse surface à Aedirn, après la victoire de Nilfgaard, comme lieutenant d'Emhyr... mais il s'est évanoui dans la nature. Lui et tous ses alliés. Sauf...

— Parle, Jaskier.

— Sauf une des magiciennes, qui est devenue reine.

* * *

Filavandrel aep Fidhail attendait la réponse en silence. La reine était silencieuse elle aussi, elle regardait par la fenêtre. Celle-ci donnait sur les jardins qui tout récemment encore faisaient la fierté et la gloire du précédent souverain de Dol Blathann, le lieutenant du tyran de Vengerberg. Fuyant les Elfes libres qui marchaient en avant des armées de l'empereur Emhyr, le lieutenant humain avait eu le temps d'emporter la plupart des objets de valeur de l'ancien palais des elfes, et même une partie des meubles. Mais il n'avait pu emmener les jardins. Alors il les avait détruits.

— Non, Filavandrel, dit enfin la reine. Pour cela il est trop tôt encore, beaucoup trop tôt. Ne pensons pas à étendre nos frontières, car pour l'instant nous ne sommes pas encore certains de leur tracé exact. Henselt de Kaedwen ne semble guère disposé à respecter le traité et à reculer derrière la Dyfna. Les espions rapportent qu'il n'a pas du tout abandonné l'idée d'une agression. Il peut nous attaquer d'un jour à l'autre.

— Nous n'avons donc rien gagné du tout.

La reine tendit lentement le bras. Un papillon Apollon qui était entré par la fenêtre se posa sur sa manchette en dentelles, pliant et dépliant ses petites ailes huppées.

— Nous avons gagné bien plus que ce que nous pouvions espérer, dit doucement la reine afin de ne pas effaroucher le papillon. Au bout de cent ans, nous avons enfin récupéré notre vallée aux Fleurs...

— Je ne l'appellerais plus ainsi, sourit tristement Filavandrel. Maintenant, après le passage des troupes, c'est plutôt « la vallée aux Cendres ».

— Nous avons de nouveau notre propre pays, acheva la reine en observant le papillon. Nous sommes de nouveau un peuple, et non plus des bannis. Et les cendres fertilisent la terre. Au printemps, la vallée reflleurira.

— C'est trop peu, Pâquerette. Toujours trop peu. Nous avons revu nos prétentions à la baisse. Il n'y a pas si longtemps encore, nous nous vantions que nous repousserions les humains au-delà de la mer par laquelle ils étaient venus. Et maintenant, nous avons réduit nos frontières et nos ambitions à Dol Blathann...

— Emhyr Deithwen nous a fait cadeau de Dol Blathann. Qu'attends-tu de moi, Filavandrel ? que j'exige davantage ? N'oublie pas qu'il s'agit de faire preuve de mesure, même dans l'acceptation des dons. Surtout lorsqu'il s'agit de dons provenant d'Emhyr, car il ne donne rien pour rien. La terre qu'on nous a offerte, nous devons l'entretenir. Et les forces dont nous disposons suffiront à grand-peine à entretenir Dol Blathann.

— Retirons les commandos de Témérie, de Rédanie et de Kaedwen, proposa l'elfe aux cheveux blancs. Retirons tous les Scoia'tael qui luttent contre les humains. Tu es la reine maintenant, Enid, ils obéiront à tes ordres. Maintenant que nous avons enfin notre propre lopin de terre, leur lutte n'a plus de sens. Leur devoir est maintenant de revenir ici et de défendre la vallée aux Fleurs. Qu'ils luttent en tant que peuple libre pour la défense de leurs propres frontières, au lieu de périr dans les forêts comme des bandits !

La petite elfe baissa la tête.

— Emhyr n'a pas donné son accord pour cela, souffla-t-elle. Les commandos doivent continuer à lutter.

— Pourquoi ? Dans quelle intention ?

Filavandrel aep Fidhail se redressa brusquement.

— Je vais t'en dire plus, poursuivit la reine. Nous n'avons pas le droit de les soutenir ni de les aider. C'était la condition de Foltest et d'Henselt. La Témérie et Kaedwen vont respecter notre autorité sur Dol Blathann, mais uniquement si nous condamnons la lutte des Écureuils et que nous nous détachons d'eux.

— Ces enfants meurent, Pâquerette. Ils meurent chaque jour, ils périssent dans un combat inégal. Après les traités secrets conclus avec Emhyr, les humains se jettent sur les commandos pour les écraser. Ce sont nos enfants, notre avenir ! Notre sang ! Et toi, tu m'annonces que nous devons nous détacher d'eux ? Que'ss aen me dicette, Enid ? Vorsaeke'llan ? Aen vaine ?

Le papillon prit son envol ; il battit des ailes, s'envola vers la fenêtre et virevolta, emporté par les courants d'air chaud. Francesca Findabair, la célèbre Enid an Gleanna, autrefois magicienne, aujourd'hui reine des Elfes libres Aen Seidhe, releva la tête. Des larmes brillaient dans ses magnifiques yeux bleus.

— Les commandos, répéta-t-elle d'une voix sourde, doivent continuer à mener la lutte. Ils doivent désorganiser les royaumes humains, compliquer les préparatifs militaires. Tel était l'ordre

d'Emhyr, et je ne peux m'opposer à sa volonté. Pardonne-moi, Filavandrel.

Filavandrel aep Fidhail la regarda, et s'inclina en une profonde révérence.

— Je te pardonne, Enid. Mais je ne sais pas si eux te pardonneront.

* * *

— Pas un seul des magiciens n'a tenté d'inverser les choses ? Même quand Nilfgaard assassinait et incendiait Aedirn, aucun d'entre eux n'a laissé tomber Vilgefortz pour se joindre à Filippa ?

— Non, pas un seul.

Geralt resta longtemps silencieux.

— Je ne te crois pas, dit-il enfin, presque dans un murmure. Je n'arrive pas à croire qu'aucun magicien n'ait quitté Vilgefortz une fois que les causes et les conséquences réelles de sa trahison ont été mises au jour. Je suis, c'est de notoriété publique, un sorcelleur naïf, déraisonnable et anachronique. Mais je refuse de croire qu'aucun des magiciens n'ait vu sa conscience s'éveiller.

* * *

Tissaia de Vries apposa soigneusement sa signature tortueuse sous la dernière phrase de la lettre. Après avoir réfléchi longuement, elle y ajouta encore un idéogramme de son véritable nom. Un nom que personne ne connaissait. Un nom qu'elle n'utilisait plus depuis très longtemps. Depuis le jour où elle était devenue magicienne : Alouette.

Elle reposa sa plume avec soin, de manière à ce qu'elle soit perpendiculaire à la feuille de parchemin qu'elle venait de signer. Elle resta longuement assise, silencieuse, le regard plongé dans la sphère rouge du soleil couchant. Puis elle se leva et s'approcha de la fenêtre. Pendant un long moment, elle regarda les toits des maisons, où des gens ordinaires allaient justement se coucher, fatigués par leur vie de labeur ; des humains ordinaires, avec leurs éternelles inquiétudes quant au destin, au lendemain... La magicienne jeta un regard sur la lettre posée sur la table. C'était une lettre adressée à des gens ordinaires. Que la plupart d'entre eux ne sachent pas lire n'avait pas d'importance.

Elle s'arrêta devant le miroir. Elle arrangea ses cheveux. Sa robe.

Elle chassa de sa manche gigot une poussière imaginaire. Elle ajusta son collier de spinelles sur son décolleté.

Les chandeliers sous le miroir n'étaient pas placés de manière symétrique. La servante avait dû y toucher et les déplacer pendant qu'elle faisait le ménage. La servante. Une femme ordinaire. Dont les yeux se remplissaient d'effroi face à l'avenir proche. Un être ordinaire, perdu dans les temps du Mépris, qui cherchait l'espoir et l'assurance du lendemain chez elle, chez une magicienne...

Un être ordinaire dont elle avait trahi la confiance.

De la rue lui parvint un écho de pas, le martèlement de grosses chaussures de soldat. Tissaia de Vries ne trembla même pas, elle ne regarda pas par la fenêtre. Peu lui importait de savoir de qui il s'agissait. Étaient-ce des soldats du roi ? ou bien le prévôt, accompagné de renforts, qui venait avec l'ordre d'arrêter la traîtresse ? ou encore des tueurs à gages ? des sbires de Vilgefortz ? Cela n'avait aucune importance.

Les pas s'éloignèrent dans le lointain.

Les chandeliers sous le miroir n'étaient pas placés de manière symétrique. La magicienne les replaça correctement, et rectifia la disposition du napperon de manière à ce que l'un des coins retombe précisément au centre et qu'il soit à égale distance des quatre extrémités du support des chandeliers. Elle ôta de ses poignets ses bracelets en or et les posa très méticuleusement sur la serviette repassée. Elle jeta sur le tout un œil critique, mais ne trouva pas le moindre défaut. Tout était bien en place, exactement là où il fallait.

Elle ouvrit le tiroir de sa commode et en sortit un petit couteau avec un manche en ivoire.

Son visage était fier et immobile. Éteint.

Le silence régnait dans la maison. À tel point qu'on aurait pu entendre un pétale de tulipe fané tomber sur le plateau de la table.

Le soleil, rouge comme le sang, déclinait lentement derrière le toit des maisons.

Tissaia de Vries s'assit dans le fauteuil près de la table, elle souffla les bougies, rectifia une dernière fois la disposition de la plume posée perpendiculairement à la lettre, et s'ouvrit les veines.

* * *

La fatigue de toute une journée de voyage et les émotions fortes qui l'avaient accompagnée avaient finalement eu raison de lui. Jaskier se réveilla et il comprit qu'il avait dû s'endormir au cours de son récit. Sans doute s'était-il mis à ronfler au milieu d'un mot. Il remua et faillit

dégringoler du tas de branches : Geralt n'était plus allongé à côté de lui et n'équilibrait plus le grabat.

— Où est-ce que... (il s'éclaircit la voix, puis s'assit) où est-ce que je me suis arrêté ? Ah oui ! Les magiciens... Geralt ? Où es-tu ?

— Ici, dit le sorceleur, à peine visible dans la pénombre. Continue, s'il te plaît. Tu allais justement me parler de Yennefer.

— Écoute... (Le poète savait parfaitement qu'il n'avait pas la moindre intention de faire ne serait-ce qu'une simple allusion à la personne mentionnée.) Vraiment, je n'ai rien...

— Ne mens pas. Je te connais.

— Puisque tu me connais si bien, s'énerva le troubadour, pourquoi exiges-tu que je parle, nom d'un chien ? Puisque tu me connais comme le loup blanc, tu devrais savoir pourquoi je passe sous silence les rumeurs que j'ai entendues, pourquoi je ne les répète pas. Tu devrais aussi deviner quelles sont ces rumeurs et pourquoi je tiens tant à te les épargner !

— Que suecs ?

L'une des dryades qui dormait tout près s'était redressée, réveillée par la voix forte de Jaskier.

— Pardon, dit tout bas le sorceleur. À toi aussi.

Les petites lanternes vertes de Brokilone s'étaient déjà éteintes, quelques-unes seulement luisaient encore faiblement.

— Geralt ! (Jaskier rompit le silence.) Tu as toujours affirmé que tu te tenais à l'écart, que tout t'était égal... Elle a pu finir par le croire. Elle le croyait quand elle a commencé ce jeu avec Vilgefortz...

— Assez, dit Geralt. Pas un mot de plus. Quand j'entends le mot « jeu », j'ai des envies de meurtre. Maintenant, donne-moi ce rasoir. Je veux me raser, enfin.

— Quoi, tout de suite ? Mais il fait encore noir...

— Il ne fait jamais noir pour moi. Je suis un sorceleur.

Lorsque Geralt lui eut arraché des mains son sac qui contenait son nécessaire de toilette et qu'il se fut éloigné en direction du ruisseau, Jaskier constata que le sommeil l'avait définitivement abandonné. Le ciel s'éclaircissait déjà, annonciateur de l'aurore. Le poète se leva et entra dans la forêt en évitant prudemment les dryades qui dormaient, blotties les unes contre les autres.

— Y es-tu pour quelque chose ?

Il se retourna brusquement. La dryade appuyée contre un pin avait des cheveux couleur argent, visibles même dans la demi-obscurité de l'aube.

— C'est un spectacle bien triste, dit-elle en croisant ses mains sur sa poitrine. Quelqu'un qui a tout perdu. Tu sais, chanteur, c'est curieux. J'ai toujours pensé qu'il était impossible de tout perdre, qu'il restait toujours quelque chose. Toujours. Même aux temps du Mépris,

lorsque la naïveté parvient à se venger de la manière la plus horrible, on ne peut tout perdre. Mais lui... il a perdu plusieurs litres de sang, la possibilité de marcher normalement, une partie de la mobilité de sa main gauche, son épée de sorceleur, la femme qu'il aimait, une fille récupérée par miracle, la foi... Malgré tout, me suis-je dit, il doit quand même lui rester quelque chose. Mais je me trompais. Il n'a plus rien. Pas même un rasoir.

Jaskier était silencieux. La dryade ne bougea pas.

— Je t'ai demandé si tu y étais pour quelque chose, reprit-elle un instant plus tard. Mais j'ai sans doute posé la question inutilement. Il est évident que la réponse est oui. Tu es son ami. Et lorsqu'on a des amis et que néanmoins on perd tout, il est évident alors que les amis sont coupables. De ce qu'ils ont fait ou au contraire de ce qu'ils n'ont pas fait. Coupables en tout cas de n'avoir pas su ce qu'il fallait faire.

— Et qu'est-ce que j'aurais bien pu faire ? murmura le poète. Franchement ?

— Je ne sais pas, répondit la dryade.

— Je ne lui ai pas tout dit...

— Ça, je le sais.

— Je ne suis coupable de rien.

— Si, tu l'es.

— Non, je ne le suis pas !

Il se leva brusquement, faisant crisser les branches du grabat. Geralt était assis tout près, il s'essuyait le visage. Il sentait le savon.

— Tu n'es pas quoi ? demanda-t-il froidement. On se demande bien de quoi tu as rêvé... Que tu étais une grenouille ? Rassure-toi. Tu n'en es pas une. Que tu étais un cornichon ? Alors, dans ce cas, ce pouvait être un rêve prémonitoire.

Jaskier regarda autour de lui. Ils étaient totalement seuls dans la clairière.

— Où est-elle... Où sont-elles ?

— À la lisière de la forêt. Rassemble tes affaires, il est temps pour toi de partir.

— Geralt, je viens juste de discuter avec une dryade. Elle parlait la langue courante sans accent et elle m'a dit...

— Aucune dryade de cette colonie ne parle sans accent. Tu as rêvé, Jaskier. Tu es à Brokilone. Ici, on peut voir un tas de choses en rêve.

* * *

Une dryade solitaire les attendait à la lisière de la forêt. Jaskier la

reconnut immédiatement : c'était celle aux cheveux verts qui leur avait apporté de la lumière la nuit précédente et qui voulait l'inciter à poursuivre son chant. La dryade leva la main, leur intimant l'ordre de s'arrêter. Dans l'autre main, elle tenait un arc avec une flèche sur une corde. Le sorceleur posa sa main sur l'épaule du troubadour et la serra fortement.

— Est-ce qu'il se passe quelque chose ?

— Effectivement. Reste tranquille et ne bouge pas.

La brume épaisse qui enveloppait la colline du Ruban étouffait les voix et les sons, mais pas au point d'empêcher Jaskier d'entendre le clapotis de l'eau et les renâclements des chevaux. Des cavaliers traversaient la rivière.

— Des elfes, supposa-t-il. Des Scoia'tael ? Ils s'enfuient en direction de Brokilone, n'est-ce pas ? Tout un commando...

— Non, marmotta Geralt, le regard plongé dans le brouillard. (Le poète savait que la vue et l'ouïe du sorceleur étaient exceptionnellement vives et sensibles, mais il était incapable de deviner lequel de ses dons il utilisait en ce moment.) Ce n'est pas un commando. C'est plutôt ce qu'il en reste. Cinq ou six cavaliers, trois chevaux débridés. Reste ici, Jaskier. J'y vais.

— Gar'ean, le mit en garde la dryade aux cheveux verts en soulevant son arc. N'te va, Gwynbleidd ! Ki'rin !

— Thaess aep, Fauve, répondit le sorceleur d'un ton devenu subitement rude. M'aespar que va'en, ell'ea ? Vas-y, tire. Sinon, ferme-la et n'essaie pas de me faire peur, parce que je ne crains plus rien du tout. Je dois discuter avec Milva Barring et je le ferai, que ça te plaise ou non. Ne bouge pas, Jaskier.

La dryade baissa la tête. Ainsi que son arc.

De la brume émergèrent neuf chevaux, et Jaskier vit qu'en effet six seulement portaient des cavaliers. Il distingua les silhouettes des dryades qui surgissaient des broussailles et allaient à leur rencontre. Il remarqua qu'il fallut aider trois des cavaliers à descendre de cheval et les soutenir jusqu'aux arbres salvateurs de Brokilone. Les autres dryades, tels des fantômes, traversèrent le chablis et le talus et disparurent dans la brume qui s'élevait au-dessus du Ruban.

De la rive opposée résonna un cri, puis le hennissement d'un cheval, et un clapotis dans l'eau. Le poète crut également entendre le sifflement d'une flèche. Mais il n'était pas sûr.

— Ils ont été pourchassés..., marmonna-t-il.

Fauve se retourna en resserrant sa main sur son arc.

— Chante une chanson là-dessus, taedth, grogna-t-elle. N'te shaent a'minne, pas sur Ettariel. Aimer, non. Ce n'est pas l'heure. Maintenant c'est l'heure de tuer, oui. Chante une chanson sur ça !

— Je ne suis pas responsable de ce qui se passe..., bredouilla-t-il.

La dryade se tut un instant, le regard de côté.

— Moi non plus, dit-elle, et elle s'éloigna rapidement vers le fourré.

Le sorceleur fut de retour en moins d'une heure. Il conduisait deux chevaux sellés, Pégase et une jument baie. Le caparaçon de la jument portait des traces de sang.

— C'est le cheval d'un des elfes, n'est-ce pas ? De ceux qui ont traversé la rivière ?

— Oui, répondit Geralt. (Sa voix et son visage étaient décomposés et méconnaissables.) C'est une jument à eux. Mais elle va me servir provisoirement. Et quand j'en aurai l'occasion, je l'échangerai contre un cheval capable de porter des blessés, et qui reste auprès du blessé quand il tombe. Visiblement, on ne le lui a pas appris, à cette jument.

— On part d'ici ?

— Toi, tu pars. (Le sorceleur lança les rênes de Pégase au poète.) Adieu, Jaskier. Les dryades vont t'accompagner sur deux milles environ en aval de la rivière pour que tu ne tombes pas sur les mercenaires de Brugge qui rôdent sans doute toujours sur l'autre rive.

— Et toi ? Tu restes là ?

— Non. Je ne reste pas.

— Tu as appris quelque chose. Des Écureuils. Tu as appris quelque chose sur Ciri, n'est-ce pas ?

— Adieu, Jaskier.

— Geralt... Écoute-moi...

— Qu'est-ce que je dois écouter ? s'écria soudain le sorceleur en hoquetant. Voyons, je l'ai... Je ne peux pourtant pas l'abandonner à son sort. Elle est absolument seule... Elle ne peut pas rester toute seule, Jaskier. Tu ne peux pas comprendre ça... Personne ne peut le comprendre, mais moi je le sais. Si elle reste seule, il lui arrivera la même chose qu'autrefois... La même chose qu'à moi autrefois... Tu ne peux pas comprendre...

— Au contraire. Et c'est pourquoi je pars avec toi.

— Tu es fou ! Sais-tu où je vais ?

— Oui, je le sais. Geralt, je... je ne t'ai pas tout dit. Je suis... je me sens coupable. Je n'ai rien fait, je ne savais pas ce qu'il convenait de faire... Mais maintenant, je sais. Je veux partir avec toi. Je veux te tenir compagnie. Je ne t'ai rien dit... de Ciri, des rumeurs qui circulent. J'ai rencontré des connaissances à Kovir qui avaient entendu le récit d'ambassadeurs de retour de Nilfgaard... Je me suis dit que ces rumeurs avaient même pu parvenir jusqu'aux oreilles des Écureuils. Et que tu savais déjà tout par ces elfes qui ont traversé le Ruban. Mais permets que je... que ce soit moi qui te le raconte...

Le sorceleur resta longtemps silencieux, les bras ballants, impuissant.

— Saute sur ta selle, dit-il enfin d'une voix altérée. Tu me raconteras en chemin.

* * *

Une agitation inhabituelle régnait ce matin-là dans le palais de Loc Grim, la résidence d'été de l'empereur. D'autant plus inhabituelle que laisser paraître ses émotions, son affolement ou son émoi n'était pas du tout dans les coutumes de la noblesse nilfgaardienne ; toute manifestation d'inquiétude ou d'excitation était considérée comme un signe d'immaturité. Une pareille conduite était réprimée par les puissants de Nilfgaard avec une sévérité et un mépris tels que même la jeunesse immature, dont personne ou presque n'attendait pourtant un comportement raisonnable, s'en trouvait honteuse.

Ce matin-là cependant, au palais de Loc Grim, aucun jeune Nilfgaardien n'était présent. La jeunesse n'avait rien à faire à Loc Grim. La gigantesque salle du trône du palais était remplie d'aristocrates sérieux et austères, de chevaliers et de menins, tous vêtus à l'identique du noir de la cour, que seul le blanc des collerettes et des manchettes égayait. Des dames tenaient compagnie aux messieurs. Peu nombreuses, mais pareillement sérieuses et austères ; la coutume leur permettait d'agrémenter le noir de leur costume d'une pièce de joaillerie discrète. Tous les nobles présents faisaient mine d'être stoïques, mais en réalité ils étaient incroyablement excités.

— On raconte qu'elle est laide. Et maigre en plus.

— Mais elle est de sang royal, paraît-il.

— D'une autre couche ?

— Pas du tout ! C'est une enfant légitime.

— Elle va donc s'asseoir sur le trône ?

— Si l'empereur décide qu'il en soit ainsi...

— Mazette ! Regardez donc un peu Adal aep Dahy et le prince de Wett... Ils en font une tête... On dirait qu'ils ont avalé de travers...

— Pas si fort, comte... Leur réaction vous étonne ? Si les rumeurs se confirment, Emhyr va infliger une gifle aux vieilles familles. Il va les humilier...

— Les rumeurs ne se confirmeront pas. L'empereur n'épousera pas cette enfant trouvée ! Il ne peut pas faire ça...

— Emhyr peut tout faire. Prenez garde à vos paroles, baron. Faites attention à ce que vous dites. D'autres avant vous ont affirmé qu'Emhyr ne pouvait pas faire telle ou telle chose. Et ils ont fini sur l'échafaud.

— On raconte qu'il a déjà signé un décret d'investiture pour elle.

Trois cents grivnas de rente, vous imaginez ?

— Sans oublier le titre de princesse. L'un de vous l'a-t-il déjà vue ?

— Elle a été confiée à la comtesse Liddertal dès son arrivée, et la maison est entourée de gardes.

— On l'a confiée à la comtesse pour qu'elle inculque à cette morveuse quelques notions de bonnes manières. On dit que votre princesse se comporte comme une fille d'étable...

— Quoi d'étonnant ? Elle vient du Nord, de Cintra la barbare...

— Il paraît donc d'autant plus invraisemblable que les rumeurs de mariage entre Emhyr et cette petite soient fondées. Non, vraiment, c'est absolument impossible. L'empereur prendra pour épouse la plus jeune fille de Wett, comme prévu. Il n'épousera pas cette usurpatrice !

— Il est largement temps qu'il épouse enfin quelqu'un. Pour la descendance... Il nous faut un petit archiduc...

— Qu'il se marie donc, mais pas avec cette fille perdue !

— Pas si fort, moins d'exaltation. Je vous garantis, nobles gens, que cette union ne se fera pas. Quel intérêt aurait-il à contracter une telle alliance ?

— Il s'agit de politique, comte. Nous sommes en guerre. Cette union aurait une valeur politique et stratégique... La dynastie dont est issue la princesse possède des titres légaux et des droits seigneuriaux sur les terres de Yarra-la-Basse. Si elle devenait l'épouse de l'empereur... Oui ! Ce serait une manœuvre parfaite. Regardez donc là-bas les ambassadeurs du roi Esterad, comme ils chuchotent...

— Alors vous soutenez cette union excentrique, noble prince ? Peut-être même en avez-vous fait la suggestion à Emhyr ?

— Ça me regarde, margrave, ce que je soutiens ou pas. Quant aux décisions de l'empereur, je ne vous conseille pas de les contester.

— Il a donc déjà pris sa décision ?

— Je ne le crois pas.

— Dans ce cas, vous êtes dans l'erreur.

— Que voulez-vous dire par là, madame ?

— Emhyr a renvoyé la comtesse Broinne de la cour. Il lui a ordonné de retourner chez son mari.

— Il a rompu avec Dervla Tryffin Broinne ? Ce n'est pas possible ! Dervla était sa favorite depuis trois ans...

— Je vous le répète, il l'a chassée de la cour.

— C'est vrai. On raconte que Dervla aux cheveux d'or s'est livrée à une scène terrible. Quatre soldats de la garde ont dû la mettre de force dans un carrosse...

— Son mari va se réjouir...

— J'en doute.

— Par le Grand Soleil ! Emhyr a rompu avec Dervla ? Il a rompu

avec elle pour cette enfant trouvée ? Pour cette sauvageonne du Nord ?

— Moins fort... Moins fort, que diantre !

— Qui soutient une telle ignominie ? Quel parti ?

— Moins fort, vous dis-je. On nous regarde...

— Cette fille... je voulais dire, cette... princesse. Elle est laide, paraît-il... Lorsque l'empereur la verra...

— Vous voulez dire qu'il ne l'a pas encore vue ?

— Il n'en a pas eu le temps. Il est revenu de Darn Ruach il y a tout juste une heure.

— Emhyr n'a jamais apprécié les laides. Aine Dermott... Clara aep Gwydodyn Gor... Quant à Dervla Tryffin Broinne, c'est une véritable beauté...

— Peut-être qu'avec le temps cette enfant trouvée embellira...

— Vous voulez dire une fois qu'on l'aura bien lavée ? On raconte que les princesses du Nord ne sont pas très portées sur la toilette...

— Prenez garde à vos paroles. Vous parlez peut-être de la future épouse de l'empereur...

— C'est encore une enfant. Elle n'a pas plus de quatorze ans.

— Je répète que ce serait une union politique... purement formelle...

— S'il en était ainsi, Dervla aux cheveux d'or serait restée à la cour. La fille trouvée de Cintra s'assiérait politiquement et formellement sur le trône aux côtés d'Emhyr... mais, le soir venu, Emhyr lui donnerait une tiare et la laisserait s'amuser avec les joujoux de la couronne, tandis que lui irait rejoindre Dervla dans sa chambre... du moins jusqu'à ce que sa morveuse d'épouse atteigne l'âge d'enfanter sans crainte.

— Humm... oui... vous avez probablement raison. Comment s'appelle cette... princesse ?

— Xerella, ou quelque chose comme ça.

— Mais non, pas du tout. Elle s'appelle... Zirilla. Oui, c'est ça.

— Un prénom barbare.

— Moins fort, que diable !

— Et faites preuve de plus de sérieux. Vous vous comportez comme des gamins !

— Prenez garde à vos paroles. Prenez garde qu'on ne les prenne pour un affront !

— Si vous exigez réparation, vous savez où me trouver, margrave !

— Moins fort ! Allons, calmez-vous ! Voici l'empereur...

Le héraut n'eut pas trop d'efforts à faire. Un seul coup de bâton sur le plancher suffit pour que les têtes coiffées de bérêts noirs des aristocrates et des chevaliers s'inclinent comme des épis sous l'effet du

vent. Dans la salle du trône, un tel silence se fit que le héraut n'eut pas non plus à forcer sa voix outre mesure.

— Emhyr var Emreis, Deithwen Addan yn Carn aep Morvudd !

La Flamme blanche qui danse sur les tertres de ses ennemis entra dans la salle. De son allègre pas habituel, il passa le long de la haie formée par les nobles de sa cour en agitant énergiquement son bras droit. Son costume noir ne se distinguait en rien de celui des menins, mis à part l'absence de collerette. Une fine couronne dorée maintenait plus ou moins en ordre les cheveux sombres de l'empereur ; comme à l'accoutumée, ses cheveux n'avaient pas été soigneusement coiffés, et à son cou chatoyait son pendentif impérial.

Emhyr s'assit assez négligemment sur le trône rehaussé, puis il posa son coude sur l'accoudoir et son menton sur sa main. Il ne balança pas ses jambes sur le deuxième accoudoir du trône, ce qui signifiait que le cérémonial était en vigueur. Aucune des têtes inclinées ne se redressa, ne fût-ce que d'un pouce.

L'empereur se racla bruyamment la gorge, sans changer de position. Les menins respirèrent et relevèrent la tête. Le héraut donna de nouveau un coup de bâton sur le plancher.

— Cirilla Fiona Elen Riannon, reine de Cintra, princesse de Brugge et duchesse de Sodden, héritière d'Inis Ard Skellig et Ini An Skellig, souveraine d'Attre et Abb Yarra !

Tous les regards se tournèrent vers la porte où se tenait Stella Congreve, la comtesse Liddertal, grande et digne. À ses côtés attendait la détentrice de tous les titres imposants énumérés précédemment. Menue, les cheveux clairs, d'une pâleur inhabituelle, légèrement voûtée et vêtue d'une longue robe bleue. Une robe dans laquelle elle se sentait visiblement gauche et mal à l'aise.

Emhyr Deithwen se redressa sur son trône, et les menins exécutèrent aussitôt une profonde révérence. Stella Congreve pressa imperceptiblement la jeune fille aux cheveux clairs, et toutes deux avancèrent le long de la haie d'aristocrates – représentants des plus nobles familles de Nilfgaard –, en train de les saluer. La jeune fille marchait d'un pas rigide et hésitant. *Elle va trébucher*, se dit la comtesse.

Et Cirilla Fiona Elen Riannon trébucha.

Laide et maigrichonne, se dit la comtesse en approchant du trône. *Et maladroite avec ça. Mais j'en ferai une beauté. J'en ferai une reine, Emhyr, comme tu me l'as ordonné.*

L'empereur de Nilfgaard les observa du haut de son trône. Comme à l'accoutumée, il avait les yeux légèrement plissés, et sur ses lèvres dansait l'ombre d'un sourire railleur.

La reine de Cintra trébucha pour la seconde fois. L'empereur appuya son coude sur l'accoudoir du trône, et frotta sa paume contre

sa joue. Il sourit. Stella Congreve était suffisamment proche pour reconnaître ce sourire. Soudain la peur la paralysa... *Quelque chose ne va pas*, se dit-elle avec épouvante. *Par le Grand Soleil, des têtes vont tomber...*

Elle finit par recouvrer ses esprits et elle s'inclina en une révérence, contraignant la jeune fille à faire de même.

Emhyr var Emreis resta assis sur son trône. Mais il inclina légèrement la tête. Les menins retenaient leur souffle.

— Reine, commença-t-il. (La jeune fille se crispa. L'empereur ne la regardait pas. Il regardait la noblesse rassemblée dans la salle.) Reine, je suis heureux de pouvoir te souhaiter la bienvenue dans mon palais et dans mon État. Je te donne ma parole d'empereur que le jour est proche où tous les titres qui te sont dus te reviendront, ainsi que les terres qui constituent ton héritage légal et incontestable. Les usurpateurs qui s'impatrontisent dans tes domaines ont initié la guerre contre moi. Ils m'ont attaqué en affirmant que plus est qu'ils défendaient tes droits et de justes causes. Que le monde entier apprenne donc que c'est à moi que tu t'adresses pour obtenir de l'aide, et non à eux. Que le monde entier apprenne qu'ici, dans mon État, tu goûtes le titre de reine et les honneurs qui reviennent à une souveraine, alors que parmi mes ennemis tu n'étais qu'une bannière. Que tout le monde sache que dans mon État tu es en sécurité, alors que mes ennemis non seulement te refusaient la couronne, mais s'efforçaient aussi d'attenter à ta vie. (Le regard de l'empereur de Nilfgaard s'arrêta sur les envoyés d'Esterad Thyssen, le souverain de Kovir, et sur les ambassadeurs de Niedamir, le roi de la Ligue d'Hengfors.) Que le monde entier connaisse la vérité, y compris les rois qui semblaient ne pas savoir de quel côté se trouvaient la raison et la justice. Et que le monde entier apprenne qu'une aide te sera apportée. Tes ennemis et mes ennemis seront vaincus. À Cintra, à Sodden et à Brugge, à Attre, sur les îles Skellige et à l'embouchure de la Yarra régnera de nouveau la paix, et toi tu t'assiéras sur le trône pour la plus grande joie de tes compatriotes et de tous les épris de justice.

La jeune fille dans sa robe bleue baissa encore davantage la tête.

— En attendant ce jour, reprit Emhyr, tu seras traitée dans mon État avec le respect qui t'est dû, par moi et par tous mes sujets. Et puisque dans ton royaume flambent toujours les flammes de la guerre, je te confère, comme preuve de l'estime, du respect et de l'amitié de Nilfgaard, le titre de princesse de Rowan et d'Ymlac et celui de maîtresse du château de Darn Rowan où tu te rendras dès aujourd'hui en attendant l'avènement de temps plus calmes et plus heureux.

Stella Congreve se maîtrisa, ne laissant pas la moindre trace de surprise se manifester sur son visage. *Il ne la garde pas auprès de lui, se*

dit-elle, il l'envoie à Darn Rowan, au bout du monde, là où lui-même ne séjourne jamais. Il est donc clair qu'il n'a pas l'intention de courtiser cette fille, il ne pense pas à un mariage précipité. Pourquoi alors s'est-il séparé de Dervla ? Qu'essaie-t-il de faire ?

Elle frémit, puis elle saisit d'un geste vif la main de la princesse. L'audience était terminée. L'empereur ne les regarda pas au moment où elles sortaient de la salle. Les menins saluèrent.

Quand elles furent sorties, Emhyr var Emreis jeta sa jambe sur l'accoudoir du trône.

— Ceallach, dit-il. Approche-toi.

Le sénéchal s'arrêta près du souverain à la distance autorisée par le protocole, puis il s'inclina en une révérence.

— Plus près, dit Emhyr. Viens plus près, Ceallach. Je veux te parler tout bas. Et ce que je vais dire est destiné exclusivement à tes oreilles.

— Votre Grandeur...

— Qu'avons-nous encore de prévu pour aujourd'hui ?

— L'octroi des lettres d'accréditation et l'attribution de l'exequatur à l'ambassadeur du roi Esterad de Kovir, récita le sénéchal d'une voix rapide. Ensuite, la nomination des gouverneurs, des préfets et des palatins dans les nouvelles provinces et les nouveaux palatinats. Et enfin la ratification des titres de comte et des apanages pour...

— Nous accorderons l'exequatur à l'ambassadeur et nous le recevrons en audience privée. Les autres affaires attendront demain.

— À vos ordres, Votre Grandeur.

— Dis au vicomte Eiddon et à Skellen de se rendre à la bibliothèque aussitôt après l'audience de l'ambassadeur. En secret. Je veux que tu y sois aussi. Amène votre fameux mage, là... Comment s'appelle-t-il déjà ?

— Xarthisius, Votre Grandeur. Il habite dans une tour en dehors de la ville...

— Peu m'importe son domicile. Envoie des gens le chercher, qu'ils me l'amènent dans mes appartements. En silence, sans chahut, avec discrétion.

— Votre Grandeur... Est-il raisonnable que cet astrologue...

— C'est un ordre, Ceallach.

— Bien Votre Grandeur.

Moins de trois heures plus tard, toutes les personnes convoquées se trouvaient dans la bibliothèque de l'empereur. La convocation n'avait guère surpris Vattier de Rideaux, vicomte d'Eiddon. Vattier était le chef de l'espionnage militaire. Emhyr le convoquait très souvent – c'était la guerre, après tout. Stefan Skellen, surnommé Chat-Huant, n'était pas davantage surpris. Il remplissait auprès de l'empereur le rôle de coroner et de spécialiste des mariages et des

questions spéciales. Rien ne l'étonnait jamais.

La troisième personne convoquée, en revanche, paraissait grandement surprise. D'autant plus que c'est à elle que l'empereur s'adressa en premier.

— Maître Xarthisius.

— Votre Grandeur impériale...

— Je dois découvrir l'endroit où séjourne une certaine personne. Une personne qui a disparu ou que l'on cache. Ou peut-être que l'on tient enfermée. Les magiciens à qui j'avais autrefois confié cette mission ont échoué. Acceptes-tu de prendre leur suite ?

— À quelle distance se trouve... peut se trouver cette personne ?

— Si je le savais, je n'aurais pas besoin de tes tours.

— Je vous demande pardon, Votre Grandeur impériale..., bégaya l'astrologue. Le fait est qu'une grande distance complique l'astromancie, voire la rend pratiquement impossible... Hum... Et si cette personne se trouve sous une protection magique... Je peux essayer, mais...

— Viens-en au fait, maître.

— J'ai besoin de temps... et d'ingrédients pour les incantations. .. Si la conjoncture des astres est favorable, alors... Hum... Votre Grandeur impériale, ce que vous demandez n'est pas simple... J'ai besoin de temps...

Si le sorcier continue comme ça, Emhyr va finir par donner l'ordre de l'empaler sur un pieu, se dit Chat-Huant. S'il n'arrête pas de baragouiner...

— Maître Xarthisius, l'interrompt l'empereur avec infiniment de gentillesse, et même de douceur. Tu auras à ta disposition tout le temps et les ingrédients dont tu as besoin. Dans la limite du raisonnable.

— Je ferai ce qui est en mon pouvoir, déclara l'astrologue. Mais je ne pourrai déterminer qu'une localisation approchante... C'est-à-dire une région ou un rayon...

— Quoi ?

— Sur de longues distances, bégaya Xarthisius, l'astromancie ne permet qu'une localisation approximative... très approximative même, avec une marge d'erreur non négligeable... Sincèrement, je ne sais pas si je parviendrai à...

— Tu y parviendras, maître, assena l'empereur. (Ses yeux sombres étincelèrent d'un regard meurtrier.) J'ai pleine confiance en tes capacités. Et pour ce qui est de la marge d'erreur, plus elle sera réduite, plus je saurai me montrer clément.

Xarthisius se crispa.

— Il me faut la date de naissance exacte de cette personne, bafouilla-t-il. Et aussi l'heure précise de sa naissance, dans la mesure

du possible... Un objet quelconque lui ayant appartenu serait également précieux...

— Des cheveux, dit tout bas Emhyr. Des cheveux peuvent-ils faire l'affaire ?

— Oh ! se réjouit l'astrologue. Des cheveux ! Cela facilitera considérablement ma tâche... Si je *pouvais aussi avoir un* échantillon de ses excréments ou un peu d'urine...

Les yeux d'Emhyr se rétrécirent dangereusement, et le mage se crispa avant de s'incliner aussi bas que possible.

— Je demande humblement pardon à Votre Puissance impériale..., geignit-il. Je vous demande pardon... Je comprends... oui, des cheveux suffiront... amplement... Quand pourrais-je les avoir ?

— Ils te seront fournis aujourd'hui même, ainsi que la date et l'heure de naissance. Maître, je ne te retiens pas plus longtemps. Retourne dans ta tour et commence à surveiller les constellations.

— Que le Grand Soleil garde sous son aile Votre Impériale...

— Bien, bien. Tu peux partir.

À *nous maintenant*, se dit Chat-Huant. *Je me demande ce qui nous attend.*

— L'écartèlement sera votre châtiment si l'un d'entre vous souffle un seul mot de ce qui sera dit ici dans un instant, dit lentement l'empereur. Vattier !

— Je vous écoute, Votre Grandeur...

— Par quelle route est arrivée ici cette... princesse ? Qui était engagé dans cette affaire ?

— Elle vient de la forteresse de Nastrog, dit le chef de l'espionnage en plissant le front. Le convoi de Sa Grandeur était escorté par...

— Ce n'est pas ce que je vous demande, imbécile ! Comment la jeune fille s'est-elle retrouvée à Nastrog, à Verden ? Qui l'a amenée dans la forteresse ? Quel en est le commandant en ce moment ? Est-ce celui dont provenait le rapport ? Godyvron quelque chose ?

— Godyvron Pitcairn, compléta rapidement Vattier de Rideaux. Il était en effet informé de la mission de Rience et du comte Cahir aep Ceallach. Trois jours après les événements survenus sur l'île de Thanedd, deux hommes se sont présentés à Bastrog. Plus précisément : un humain et un elfe de demi-sang. Ce sont eux qui, se recommandant de Rience et du comte Cahir, ont remis la princesse à Godyvron.

— Aha ! (L'empereur sourit, et Chat-Huant sentit son dos se glacer.) Vilgefartz a garanti qu'il attraperait Cirilla sur Thanedd. Rience m'a assuré la même chose. Cahir Mawr Dyffrin aep Ceallach a reçu dans cette affaire des ordres précis. Et voilà que ce n'est ni Vilgefartz, ni Rience, ni Cahir, mais un humain et un demi-elfe qui

amènent Cirilla à Nastrog, par la rivière Yarra, trois jours après l'affaire de Thanedd. De toute évidence, Godyvron n'a pas pensé à les arrêter, ces deux-là ?

— Non. Faut-il le punir, Votre Grandeur ?

— Inutile.

Chat-Huant ravalait sa salive. Emhyr se taisait et se frottait le front ; l'énorme brillant de sa bague scintillait comme une étoile. Un instant plus tard, l'empereur releva la tête.

— Vattier ?

— Votre Grandeur ?

— Mets tous tes hommes sur le pied de guerre. J'ordonne qu'on attrape Rience et le comte Cahir. Je suppose que tous deux se trouvent sur les territoires non encore occupés par nos troupes. Tu utiliseras donc les Scoia'tael ou les elfes de la reine Enid. Une fois que tu les auras arrêtés, amène-les à Darn Ruach et soumets-les à la torture.

— Quelles informations souhaitez-vous obtenir d'eux, Votre Grandeur ? demanda Vattier de Rideaux, les sourcils froncés, faisant mine de ne pas voir la pâleur qui avait soudain envahi le visage du sénéchal Ceallach.

— Rien. Plus tard, quand ils seront déjà un peu affaiblis, je les interrogerai moi-même. Skellen !

— J'écoute.

— Dès que ce croûton de Xarthisius... Si tant est que ce bégayer parvienne à faire ce que je lui ai demandé... Alors à ce moment-là, tu organiseras les recherches d'une certaine personne sur le territoire qu'il indiquera. Je n'exclus pas que l'astrologue indique une zone sur laquelle nous avons le pouvoir. On te donnera un signalement, et tu mettras alors sur l'affaire tous les responsables de ce territoire. L'intégralité de l'appareil civil et militaire. C'est une affaire de la plus haute importance. Tu as compris ?

— À vos ordres. Est-ce que je peux...

— Non, tu ne peux pas. Assieds-toi et écoute, Chat-Huant. Il est plus que probable que Xarthisius n'établira rien du tout. La personne que je lui ai ordonné de chercher se trouve sans aucun doute sur un territoire étranger et sous protection magique. Je donnerais ma tête à couper qu'elle se trouve au même endroit que notre ami mystérieusement disparu, le magicien Vilgefortz de Roggeveen. C'est pourquoi, Skellen, tu vas former et préparer un détachement spécial que tu vas diriger personnellement. Tu choisiras tes hommes parmi les meilleurs. Ils doivent être prêts à tout... et ne pas être superstitieux. Je veux dire par là qu'ils ne doivent pas avoir peur de la magie.

Chat-Huant leva les sourcils.

— Ton détachement, acheva Emhyr, aura pour mission d'attaquer et d'occuper la cachette de Vilgefortz. Pour l'heure, nous ignorons où

elle se trouve, car elle est assurément bien camouflée et efficacement défendue. Il faut impérativement s'emparer du repaire de notre ancien ami et allié.

— J'ai compris, dit laconiquement Chat-Huant. Je suppose qu'il ne faudra pas toucher à un seul cheveu de la personne recherchée qui, vraisemblablement, se trouvera là-bas.

— Tu imagines bien.

— Et pour Vilgefortz ?

— Lui, tu peux lui faire ce que tu veux. (L'empereur eut un sourire féroce.) Je t'autorise même à lui arracher la tête. Ce que je dis là concerne aussi les autres magiciens que tu trouverais dans sa cachette. Sans exception.

— À vos ordres. Qui va s'occuper de trouver la cachette de Vilgefortz ?

— Toi, Chat-Huant.

Stefan Skellen et Vattier de Rideaux échangèrent un regard. Emhyr prit appui sur l'accoudoir de son fauteuil.

— Vous avez bien compris ? Par ailleurs... Oui, Ceallach ?

— Votre Grandeur..., gémit le sénéchal auquel personne jusqu'à présent n'avait semblé prêter attention. Je vous demande grâce...

— Pas de grâce pour les traîtres. Pas de pitié pour ceux qui s'opposent à ma volonté.

— Cahir... Mon fils...

— Ton fils... (Emhyr plissa les yeux.) Je ne sais pas encore de quoi s'est rendu coupable ton fils. Je voudrais croire que sa faute repose uniquement sur l'idiotie et l'incapacité, et non sur la trahison. Si c'est cela, il aura la tête tranchée, et il échappera au supplice de la roue.

— Votre grandeur ! Cahir n'est pas un traître... Il n'a pas pu...

— Assez, Ceallach, pas un mot de plus. Les coupables seront punis. Ils ont essayé de me tromper, et cela, je ne le leur pardonnerai pas. Vattier, Skellen, dans une heure vous viendrez chercher les instructions et les ordres écrits, ainsi que les procurations, après quoi vous vous mettrez immédiatement au travail. Encore une chose : je pense qu'il est inutile de préciser que la jeune fille que vous avez vue récemment dans la salle du trône doit rester aux yeux de tous Cirilla, reine de Cintra et princesse de Rowan. Je dis bien aux yeux de tous. J'ordonne que cette affaire soit traitée comme un secret d'État de la plus grande importance nationale.

Les personnes rassemblées regardèrent l'empereur avec étonnement. Deithwen Addan yn Carn aep Morvudd eut un léger sourire.

— Serait-il possible que vous n'ayez pas compris ? On m'a envoyé, à la place de la véritable Cirilla de Cintra, une tocarde

quelconque. Ces traîtres espéraient que je ne la reconnaîtrais pas. Mais moi je reconnaîtrai la véritable Ciri. Je la reconnaîtrai n'importe où, au bout du monde comme dans les ténèbres de l'enfer.

« Si elle croise sur son chemin une jeune fille n'ayant encore jamais eu de rapports charnels avec un homme, la licorne, quoique extraordinairement timide et craintive, par un phénomène tout à fait énigmatique, accourra vers ladite jeune fille, se mettra à genoux et, sans crainte aucune, posera sa tête sur son giron. Dans des temps reculés très anciens, d'aucunes de ces jeunes filles auraient semble-t-il utilisé cette connaissance à des fins bien définies. Afin que les chasseurs de licornes puissent se servir d'elles comme appât, elles demeuraient de longues années dans le célibat et l'abstinence.

» Il s'avéra rapidement, cependant, que la licorne allait exclusivement à la rencontre de toutes jeunes vierges, ignorant totalement les autres. L'animal intelligent qu'elle est comprenait inéluctablement que demeurer plus que de raison dans la chasteté était suspect et contraire à la nature. »

Physiologus

Chapitre 6

Elle fut réveillée par la chaleur. La fournaise, qui lui brûlait la peau telles les lames d'un billot, lui fit reprendre conscience.

Elle ne pouvait pas remuer la tête, quelque chose l'en empêchait. Elle s'agita et hurla de douleur en sentant sa peau se déchirer et se crevasser au niveau de la tempe. Elle ouvrit les yeux. La pierre sur laquelle reposait sa tête était brune, couverte de sang séché et coagulé. Elle passa les doigts sur sa tempe et sentit une croûte dure, gercée. La croûte adhérait à la pierre. Lorsque Ciri bougea la tête, la croûte se décrocha et laissa s'écouler du sang frais et du pus. Ciri toussa, se racla la gorge, puis elle cracha du sable et de la salive – une salive épaisse, pâteuse. Elle se redressa sur ses coudes, s'assit et regarda autour d'elle.

Elle était au milieu d'une plaine pierreuse rouge gris, lézardée de ravins et de failles ; des monticules de cailloux et des blocs de pierre gigantesques, aux formes étranges, se dressaient çà et là. Très haut au-dessus de la plaine, le soleil doré, énorme, incandescent, trônait dans le ciel et lui donnait des reflets jaunes ; son éclat aveuglant et l'air tremblotant altéraient la visibilité.

Où suis-je ?

Elle se toucha prudemment la tempe ; elle était enflée et sérieusement éraflée. Ça lui faisait un mal de chien. *J'ai dû faire une sacrée culbute*, se dit-elle, *et m'éclater bien comme il faut par terre*. Soudain elle remarqua ses vêtements effilochés, déchirés, et elle prit conscience de nouveaux foyers de douleur : sa colonne vertébrale, son dos, ses épaules, ses hanches, son corps tout entier était endolori. Au

moment de la chute, la poussière, le sable rêche et le gravier s'étaient immiscés partout : dans ses cheveux, ses oreilles, sa bouche, ainsi que dans ses yeux qui piquaient et larmoyaient. Ses mains et ses coudes, écorchés jusqu'à la chair, la brûlaient.

Lentement, précautionneusement, elle détendit ses jambes et poussa un nouveau gémissement, car son genou gauche répondait à chaque mouvement par une douleur sourde et lancinante. Elle le palpa à travers le cuir intact de son pantalon, mais ne constata aucune enflure. À chaque inspiration, elle sentait un élancement de mauvais augure sur le côté, et toute tentative de pencher le torse manquait de lui arracher un cri, le bas de son dos étant alors inévitablement traversé par un spasme aigu. *Je me suis bien amochée*, se dit-elle. *Mais je ne me suis sans doute rien cassé. Sinon, ça ferait plus mal que ça. Je suis en un seul morceau, j'ai juste quelques écorchures. Je dois pouvoir me lever. Je vais me lever.*

Tout doucement, en économisant ses gestes, elle se mit gauchement sur les genoux en essayant de s'appuyer le moins possible sur son genou abîmé. Puis elle se mit non sans peine à quatre pattes, en gémissant et en soufflant. Enfin, au bout d'un moment qui lui parut interminable, elle se leva. Et aussitôt, retomba lourdement sur les cailloux, car le vertige qui l'avait saisie l'aveugla et lui coupa momentanément les jambes. Sentant monter en elle une vague de nausées, elle s'allongea sur le côté. Les blocs de pierre échauffés étaient aussi brûlants que des charbons ardents.

— Je n'y arriverai pas, sanglota-t-elle. Je ne peux pas... Je vais brûler sous ce soleil de plomb...

Une douleur sourde, mauvaise, tenace résonnait dans sa tête ; chaque mouvement provoquant un redoublement de la douleur, Ciri cessa de bouger. Elle protégea son visage à l'aide de ses bras, mais la fournaise devint rapidement insupportable. Elle comprit qu'elle devait la fuir. Surmontant la forte résistance que lui opposait son corps endolori, clignant des yeux en raison de la douleur extrême qui lui déchirait les tempes, elle rampa à quatre pattes en direction d'un rocher plus grand, auquel le vent avait donné la forme d'un champignon étrange dont le chapeau difforme générerait un soupçon d'ombre à sa base. Elle se recroquevilla en boule, toussant et reniflant.

Elle resta allongée longtemps, jusqu'à ce que le soleil qui continuait sa course là-haut darde de nouveau sur elle ses rayons meurtriers. Elle se traîna de l'autre côté du rocher et constata que cela ne servait à rien. Le soleil était à son zénith, le champignon de pierre ne donnait pratiquement plus d'ombre. Elle appuya ses mains sur ses tempes qui lui semblaient sur le point d'éclater tant la douleur était insoutenable. Finalement, elle s'assoupit.

Elle fut réveillée par les tremblements qui secouaient tout son

corps. La boule de feu dans le ciel avait perdu son aveuglante dorure. Désormais, se tenant plus bas, suspendue au-dessus des rochers abrupts aux contours irréguliers, elle était orange. La chaleur avait un peu faibli.

Péniblement, Ciri s'assit et regarda autour d'elle. Son mal de tête avait diminué, et elle y voyait plus clair. Elle se toucha la tête et constata que la chaleur avait brûlé et séché la croûte sur sa tempe, la transformant en une carapace dure et glissante. Son corps tout entier continuait pourtant à la faire souffrir, elle avait l'impression que pas un seul endroit n'était épargné. Elle se racla la gorge ; les grains de sable crissèrent entre ses dents et elle essaya de cracher. Sans succès. Elle appuya son dos contre le rocher en forme de champignon, toujours brûlant à cause du soleil. *On ne cuit plus, enfin !* se dit-elle. *Maintenant que le soleil descend vers l'ouest, ça devient supportable, et bientôt...*

Bientôt surviendrait la nuit.

Elle eut un frisson. *Où est-ce que je suis, par le diable ? Comment sortir d'ici ? et par quel chemin ? Où dois-je aller ? Ou bien peut-être me faut-il rester sur place et attendre qu'on me retrouve. Ils vont bien me chercher. Geralt. Yennefer. Ils ne vont quand même pas me laisser toute seule...*

Elle essaya de cracher une nouvelle fois, mais rien ne vint. Alors elle comprit.

La soif.

Elle se souvint. Déjà, pendant sa fuite, elle était tenaillée par la soif. À hauteur du garrot du cheval moreau qu'elle avait monté en se sauvant de la tour de la Mouette, il y avait un bidon en bois près de la selle, elle s'en souvenait parfaitement. Mais elle n'avait pas pu le dénouer alors ni l'emporter, elle n'en avait pas eu le temps. Et maintenant, le bidon avait disparu. Il ne lui restait plus rien. Rien à part des cailloux tranchants et brûlants, une croûte sur sa tempe qui lui tirait la peau, un corps perclus de douleur et une gorge desséchée qu'elle ne pouvait pas même soulager un peu faute de salive.

Je ne peux pas rester ici. Je dois partir et trouver de l'eau. Si je ne trouve pas d'eau, je mourrai.

Elle essaya de se lever, se blessant les doigts en s'accrochant au champignon de pierre. Elle y parvint. Fit un pas. Puis tomba à quatre pattes en glapissant et se raidit en un spasme brusque qui lui donna la nausée. Elle fut saisie de crampes et d'un mal de tête si violent qu'elle dut s'allonger de nouveau.

Je suis impuissante. Et seule. Une fois de plus. Ils m'ont tous trahie, jetée, abandonnée. Comme autrefois...

Ciri sentit sa gorge se nouer, les muscles de ses mâchoires se contractèrent, ses lèvres gercées commencèrent à trembler. « Il n'y a

pas de spectacle plus affreux qu'une magicienne en train de pleurer », lui avait dit un jour Yennefer. *Mais pourtant... Pourtant personne ne me verra jamais ici... Personne...*

Roulée en boule sous le champignon de pierre, elle se mit à sangloter, mais aucune larme ne coulait de ses yeux.

Quand elle souleva, non sans mal, ses paupières gonflées, elle constata que la chaleur était encore tombée de plusieurs degrés, et que le ciel, teinté de jaune encore tout récemment, avait pris la couleur cobalt qui lui était propre et s'était paré d'étranges filets de nuages blancs. Le disque solaire avait rougi, il était descendu, mais dardait encore sur le désert sa chaleur ondoyante. Ou peut-être la chaleur venait-elle des pierres ?

Elle s'assit et constata que la douleur qui avait jusque-là envahi son crâne et son corps meurtri avait cessé de la tourmenter. En comparaison, la sensation de faim qui la tenaillait de plus en plus et l'atroce sécheresse de sa gorge qui la faisait tousser étaient plus insupportables encore.

Surtout ne pas flancher, se dit-elle. Elle n'avait pas le droit de flancher. Comme à Kaer Morhen, il fallait se lever, il fallait vaincre, lutter, étouffer en soi la souffrance et la faiblesse. Il fallait se lever et partir. *Maintenant au moins, je sais où aller. La position actuelle du soleil indique l'ouest. Je dois marcher, je dois trouver de l'eau et quelque chose à manger. Il le faut. Sinon je vais mourir. J'ai atterri dans le désert. Dans la tour de la Mouette, j'ai franchi un portail magique, une sorte de dispositif qui permet de se transporter sur de longues distances...*

Le portail de Tor Lara était un étrange portail. Quand elle était arrivée en courant au dernier étage de la tour, il n'y avait rien, même pas de fenêtres, seulement des murs nus recouverts de fungus. Sur l'un des murs flamboyait un ovale régulier d'où émanait une lueur chatoyante. Ciri avait hésité, mais le portail l'attirait, l'appelait, l'implorait même. Et il n'y avait pas d'autre issue à part cet ovale brillant. Elle avait fermé les yeux et était entrée à l'intérieur.

Ensuite, il y avait eu une clarté aveuglante et un tourbillon violent, un souffle si puissant qu'il lui avait coupé la respiration et broyé les côtes. Elle se souvenait du vol dans le silence, le froid et le vide, puis d'un nouvel éclair, et de l'air qui donnait le tournis. En haut l'azur, en bas la grisaille boueuse...

Puis le portail l'avait éjectée en plein vol, tel un petit aigle lâchant une proie trop lourde pour lui. Quand elle avait heurté les pierres, elle avait perdu connaissance. Elle ne savait pas pendant combien de temps.

J'ai lu des choses, au temple, sur les portails, se souvint-elle en secouant le sable de ses cheveux. *Dans les livres, il était fait mention de portails corrompus ou chaotiques, qui acheminent ceux qui les empruntent*

vers une destination inconnue et les éjectent n'importe où. Le portail de la tour de la Mouette devait justement être un de ces portails. Il m'a éjectée quelque part au bout du monde. Personne ne sait où. Personne ne me cherchera ici ni ne me trouvera. Si je reste ici, je mourrai.

Elle se leva. Elle mobilisa toutes ses forces et, prenant appui sur le rocher, elle fit un premier pas. Puis un deuxième. Et un troisième.

En regardant ses pieds, elle se rendit compte que les boucles de sa chaussure droite étaient arrachées, et que leurs tiges tombantes rendaient toute marche impossible. Elle s'assit, d'elle-même cette fois, et passa en revue ses vêtements et son équipement. Absorbée par ce qu'elle faisait, elle oublia la fatigue et la douleur.

La première chose qu'elle découvrit fut sa dague. Elle l'avait oubliée, la gaine avait glissé vers l'arrière. À côté de sa dague, comme toujours, il y avait sa petite bourse, attachée à une ceinture. Un cadeau de Yennefer. Elle contenait « tout ce qu'une dame devait toujours avoir sur elle », lui avait dit la magicienne. Ciri dénoua l'escarcelle. Malheureusement, le matériel standard d'une dame ne tenait pas compte de la situation dans laquelle elle se trouvait en ce moment. La bourse contenait un peigne en écailles, une lime à ongles, un tampon en lin, emballé, stérilisé, et une petite boîte en jade contenant de la crème pour les mains.

Ciri se frictionna aussitôt le visage avec la crème et lécha avidement la pommade sur ses lèvres. Sans hésiter bien longtemps, elle entreprit de lécher toute la boîte, se délectant de la texture grasse et humide de la crème. La camomille, l'ambre et le camphre qui la parfumaient avaient un goût affreux, mais elles agirent sur Ciri de manière stimulante.

Elle noua la tige qui tombait de sa chaussure avec une lanière qu'elle préleva sur une de ses manches, se leva et tapa du pied pour tester la solidité de sa réparation de fortune. Elle déballa et déroula le tampon, en fit une large bande pour protéger sa tempe blessée et son front brûlé par le soleil.

Elle se leva et réajusta sa ceinture. Elle plaça sa dague plus près de son côté gauche, par réflexe, l'enleva de son étui puis en vérifia la lame avec son pouce. Elle était tranchante. Elle le savait.

J'ai une arme, se dit-elle. Je suis une sorceuse. Non, je ne mourrai pas ici. Qu'est-ce que la faim ? Je résisterai. Au temple de Melitele, il fallait parfois jeûner deux jours d'affilée. Pour ce qui est de l'eau... Il faut que j'en trouve. Je marcherai jusqu'à ce que j'en trouve. Ce désert de malheur doit bien se terminer quelque part. Si c'était un vaste désert, j'en aurais entendu parler, je l'aurais remarqué sur les cartes que j'ai étudiées avec Jarre. Jarre... Je serais curieuse de savoir ce qu'il fait en ce moment...

Il faut que je bouge, décida-t-elle. Je vais vers l'ouest, là où se couche le soleil, c'est l'unique direction sûre. Je ne me perds jamais, de toute

façon, je sais toujours dans quelle direction aller. S'il le faut, je marcherai toute la nuit. Dès que mes forces reviendront, je courrai comme sur la Voix. Et alors j'atteindrai vite le bout de cette terre maudite. Je tiendrai. Je dois résister... Ah ! Geralt s'est sûrement retrouvé plus d'une fois dans un désert comme celui-ci, qui sait s'il n'en a pas vu de pire encore...

J'y vais.

Durant la première heure de marche, le paysage ne changea guère. Il n'y avait toujours rien alentour, seulement des pierres rouge-gris, saillantes, qui s'éboulaient sous les pieds, contraignant à la prudence. De rares buissons, secs et épineux, tendaient vers elle leurs pousses tordues qui sortaient des crevasses. La première fois qu'elle vit un de ces buissons, Ciri s'arrêta en espérant tomber sur des feuilles ou des jeunes branches qu'elle pourrait sucer et mastiquer. Mais il n'y avait sur ce buisson que des épines qui blessaient les doigts. Ce n'était même pas la peine qu'elle essaie d'en tirer un bâton. Les buissons suivants étant identiques, elle les ignora et les dépassa sans s'arrêter.

La nuit tomba vite. Le soleil descendit sur l'horizon dentelé, teintant le ciel de rouge et de pourpre. La fraîcheur arriva. Au début, Ciri l'accueillit avec joie, car le froid apaisait sa peau rougie par le soleil. Bientôt cependant, il se mit à faire de plus en plus froid, et Ciri commença à claquer des dents. Elle accéléra le pas, espérant qu'une marche vive la réchaufferait, mais l'effort réveilla la douleur qu'elle avait sentie sur le côté et dans le genou. Elle commença à boiter. Comble de malchance, le soleil s'était totalement couché derrière la ligne d'horizon et, en un rien de temps, l'obscurité régna. C'était la nouvelle lune et les étoiles qui miroitaient dans le ciel n'étaient d'aucun secours. Bientôt Ciri cessa de voir la route devant elle. Elle tomba à plusieurs reprises, s'arrachant douloureusement la peau au niveau des poignets. Par deux fois, son pied se prit dans une crevasse dissimulée entre les pierres ; seule l'esquive que lui avait apprise le sorcier en cas de chute lui évita de se casser le pied. Elle comprit qu'il n'y avait rien à faire : marcher dans le noir était impossible.

Elle s'assit sur un bloc de basalte plat. Un terrible sentiment de désespoir s'empara d'elle. Elle ignorait totalement si, en marchant, elle avait maintenu la bonne direction. Cela faisait longtemps déjà qu'elle ne se souvenait plus de l'endroit où le soleil avait disparu à l'horizon ; il ne restait plus la moindre trace de la lueur qui l'avait guidée au cours des premières heures qui avaient suivi le coucher du soleil. Autour d'elle ne régnait plus qu'une obscurité profonde, hostile. Et un froid pénétrant. Un froid qui la paralysait, lui mordait les articulations, la poussant à se courber et à rentrer la tête dans ses épaules endolories par les contractures. Ciri commença à regretter le soleil, même si elle savait que, dès qu'il réapparaîtrait, une chaleur qu'elle ne serait pas en état de supporter s'abattrait sur les pierres.

Une chaleur qui l'empêcherait de continuer à marcher. Elle sentit de nouveau une envie de pleurer monter en elle et sa gorge se noua. Mais cette fois le désespoir et la désillusion se transformèrent en rage.

— Je ne pleurerai pas ! s'écria-t-elle dans l'obscurité. Je suis une sorceleuse ! Je suis...

Une magicienne !

Ciri leva les bras et appuya ses mains contre ses tempes. *La force est partout, elle est dans l'eau, dans l'air, dans la terre...*

Elle se leva d'un bond, étendit le bras, lentement, fit quelques pas incertains, cherchant fébrilement la source. Elle eut de la chance. Elle entendit presque immédiatement dans ses oreilles le murmure et les pulsations familières venant d'une veine aquatique cachée dans les profondeurs de la terre. Elle sentit battre l'énergie. Elle puisa la Force en même temps qu'elle inspirait prudemment, avec retenue ; elle savait qu'elle était affaiblie, et, dans son état, une brusque désoxygénation du cerveau pouvait lui faire perdre conscience en une fraction de seconde et réduire ainsi à néant tous ses efforts. L'énergie l'emplissait lentement, elle lui apportait une euphorie passagère, familière.

Ses poumons commencèrent à se contracter plus intensément et plus rapidement. Ciri maîtrisait sa respiration accélérée, une oxygénation trop intense pouvant aussi avoir des conséquences fatales.

Ça a marché.

D'abord faire disparaître la fatigue, se dit-elle, d'abord supprimer cette douleur paralysante dans mes épaules et mes cuisses. Puis le froid. Je dois augmenter la température de mon corps...

Petit à petit, elle se rappelait les gestes et les incantations. Elle bougeait et parlait trop vite : des crampes et des convulsions la saisirent soudain, un spasme violent et un vertige lui coupèrent les jambes. Elle s'assit sur le basalte, calma ses mains tremblantes, puis elle maîtrisa sa respiration arythmique et son cœur qui battait à tout rompre.

Elle répéta les formules, s'astreignant au calme et à la précision, à la concentration et à une pleine maîtrise de sa volonté. Et cette fois, le résultat fut immédiat. Elle transmit à ses cuisses et à sa colonne vertébrale la chaleur qui l'envahissait. Elle se leva, sentant la fatigue disparaître et ses muscles endoloris se détendre.

— Je suis une magicienne ! s'écria-t-elle triomphalement, en levant haut la main. Apparais, Lumière immortelle ! Je te convoque ! Aen'drean va, eveigh Aine !

Tel un papillon, la petite boule chaude de lumière s'envola de sa main en lançant sur les pierres des mosaïques d'ombres mouvantes. D'un simple geste, Ciri stabilisa la boule de sorte qu'elle reste suspendue devant elle. Ce n'était pas une idée très judicieuse : elle fut

aveuglée par la lumière. Elle tenta alors de déplacer la boule derrière ses épaules, mais le résultat fut tout aussi désastreux : son ombre dissimulait la route, rendant la visibilité plus mauvaise encore. Ciri poussa tout doucement la sphère lumineuse sur le côté, un peu au-dessus de son épaule droite. Même si la boule n'égalait pas la véritable magie d'Aine, la fillette était incroyablement fière de son exploit.

— Et voilà ! dit-elle d'une voix triomphante, dommage que Yennefer ne soit pas là pour voir ça !

Elle reprit sa marche, avançant d'un pas rapide et sûr, leste et énergique, se guidant grâce au clair-obscur – vacillant et incertain – de la boule magique. En marchant, elle s'efforçait de se rappeler d'autres incantations, mais aucune ne lui semblait appropriée ou utile dans sa situation. De plus, certains sorts exigeaient beaucoup d'énergie ; elle les redoutait un peu et ne voulait pas y avoir recours sans nécessité absolue. Malheureusement, elle ne connaissait aucune formule capable de créer de l'eau ou de la nourriture. Elle savait que de telles formules existaient, mais elle ne savait en utiliser aucune.

Dans la lumière de la sphère magique, le désert, inanimé jusqu'à présent, reprit soudain vie. Des araignées velues et des géotrupes brillants et maladroits se sauvaient sous les pieds de Ciri. Un petit scorpion jaune-roux, traînant derrière lui sa queue segmentée, traversa vivement devant elle et s'enfuit dans une crevasse parmi les pierres. Un caméléon vert à longue queue jaillit au crépuscule, bruissant sur les graviers. Des rongeurs semblables à de grosses souris se sauvaient à son approche, bondissant avec agilité sur leurs pattes arrière. À plusieurs reprises, Ciri perçut des yeux qui se reflétaient dans l'obscurité. Une fois, provenant d'un éboulis de pierres, elle entendit même un sifflement qui lui glaça le sang. Si, dans un premier temps, elle avait eu l'intention de chasser une proie susceptible de lui servir de nourriture, ce sifflement lui ôta toute envie d'aller fouiller dans les roches. Elle se mit à regarder plus attentivement sous ses pieds, et devant ses yeux se matérialisèrent les estampes des livres qu'elle avait regardés à Kaer Morhen : scorpion gigantesque, scarletia, chimère, wirté, lamia, crabe-araignée – les monstres du désert. Elle marchait, regardait avec appréhension autour d'elle, l'oreille en alerte, en serrant le manche de sa dague dans sa paume moite.

Au bout de quelques heures, la boule de lumière devint trouble ; le cercle de lumière qu'elle projetait diminuait, s'assombrissait, se dissipait. En se concentrant avec peine, Ciri prononça une nouvelle fois les formules magiques. Pendant quelques secondes, la boule émit une lueur plus claire, mais elle rougit aussitôt pour faiblir de nouveau. Ce dernier effort fit vaciller Ciri ; elle chancela, des taches noires et rouges se mirent à danser devant ses yeux. Elle s'assit lourdement, faisant crisser le gravier et les cailloux disséminés.

La boule s'éteignit complètement. Ciri ne tenta plus de jeter de sort ; l'épuisement, le vide et le manque d'énergie qu'elle ressentait anéantissaient par avance ses chances de succès.

Devant elle, loin à l'horizon, une lueur indistincte se levait. *Je me suis trompée de chemin*, constata-t-elle avec effroi. *Tout s'est confondu... Au début je marchais vers l'ouest, et maintenant le soleil va se lever juste devant moi, ça veut donc dire que...*

À peine troublées par la faim qui la faisait trembler, une fatigue écrasante et une envie de dormir l'envahirent. *Je ne m'endormirai pas*, décida-t-elle. *Je n'ai pas le droit de m'endormir... Je n'ai pas le droit...*

Elle fut réveillée par un froid pénétrant et une clarté grandissante. Un mal de ventre qui lui tirait les entrailles et une intolérable et cuisante douleur à la gorge achevèrent de lui faire reprendre conscience. Elle tenta de se lever. Sans succès. Ses membres endoloris et engourdis refusaient d'obéir. Ses mains palpèrent le sol autour d'elle et elle sentit de l'humidité sous ses doigts.

— De l'eau..., dit-elle d'une voix enrouée. De l'eau !

Toute tremblante, elle se mit à quatre pattes et plaqua ses lèvres contre les dalles de basalte, lapant avidement les gouttelettes emprisonnées sur la surface lisse, aspirant l'humidité dans les excavations des rochers voisins. Elle aurait presque pu remplir de rosée le creux de sa main avec ce qu'elle avait récolté. Elle lapait l'eau en même temps que le sable et le gravier, sans se soucier de recracher. Elle regarda autour d'elle.

Prudemment, bien décidée à ne pas perdre une seule goutte de l'eau qu'elle pourrait trouver, elle recueillit avec sa langue les gouttes scintillantes qui étaient suspendues aux épines d'un arbuste nain. Celui-ci avait mystérieusement réussi à pousser parmi les pierres. La dague de Ciri était posée par terre. Elle ne se rappelait pas l'avoir sortie de sa gaine. Des gouttelettes de rosée en recouvraient la lame. Elle lécha scrupuleusement et méticuleusement le métal froid.

Surmontant la douleur qui raidissait son corps, elle avança à quatre pattes devant elle, pistant l'humidité sur les pierres suivantes. Mais le disque jaune du soleil avait déjà surgi au-delà de l'horizon rocailleux, submergeant le désert d'une clarté aveuglante ; il assécha les pierres en une fraction de seconde. Ciri accueillit avec joie la chaleur grandissante, même si elle savait que, bientôt, lorsque sa peau serait impitoyablement roussie, elle regretterait la froideur de la nuit.

Elle fit demi-tour, tournant le dos à la boule de feu. Celle-ci indiquait l'est. Ciri, elle, devait aller vers l'ouest. Il le fallait. La chaleur s'intensifiait rapidement ; elle devint bientôt insupportable. À midi, Ciri n'en pouvait plus et dut changer de direction pour chercher de l'ombre. Elle trouva enfin un abri : un grand bloc de pierre qui ressemblait à un champignon. Elle se glissa dessous.

C'est alors qu'elle remarqua un objet par terre, coincé entre les pierres. C'était la petite boîte de jade qui avait contenu la pommade pour les mains qu'elle avait léchée jusqu'à la dernière goutte.

Elle ne trouva pas assez de force en elle pour pleurer.

* * *

La faim et la soif eurent raison de l'épuisement et de la résignation. Bien que chancelante, Ciri se remit en route. Le soleil brûlait.

Loin à l'horizon, à travers l'air ondoyant du désert, elle vit quelque chose qui ne pouvait être qu'une chaîne de montagnes. Une chaîne de montagnes très lointaine.

Quand survint la nuit, au prix d'un énorme effort elle invoqua la Force, mais elle ne parvint à appeler la boule magique qu'après plusieurs tentatives et, épuisée, elle ne put aller plus loin. Elle avait perdu toute son énergie et, malgré plusieurs essais, elle ne réussit pas à prononcer les formules magiques de réchauffement et de relaxation. La lumière magique lui donnait plus de courage et la réconfortait, mais le froid la détruisait. Transperçant, pénétrant, il ne lui laissa aucun répit jusqu'à l'aube. Elle frissonnait, attendant impatiemment le lever du soleil. Elle sortit la dague de sa gaine, la posa prudemment sur la pierre afin que le métal se couvre de rosée. Elle était affreusement fatiguée, mais la faim et la soif empêchaient le sommeil de venir. Elle résista jusqu'au petit matin. Il faisait encore sombre que déjà elle commençait à lécher avidement la rosée sur la lame. Quand le jour se leva, elle se mit aussitôt à quatre pattes et partit à la recherche de l'humidité dans les crevasses et les renforcements.

Soudain elle entendit un sifflement.

Un grand caméléon multicolore, assis sur un bloc de pierre proche, ouvrit devant elle sa gueule édentée, hérissa sa crête imposante, bomba le torse et cingla une pierre de sa queue. Devant l'animal, il y avait une petite crevasse remplie d'eau.

Obéissant à un réflexe primaire, Ciri recula, effrayée, mais aussitôt le désespoir et une rage sauvage l'envahirent. De ses doigts tremblants, elle se mit à tâter le sol autour d'elle et se saisit d'un petit morceau de roche tranchant.

— C'est mon eau ! beugla-t-elle. Elle est à moi !

Elle jeta sa pierre. Et rata son coup. Le caméléon fit un bond sur ses pattes griffues et décampa prestement dans le labyrinthe pierreux. Ciri se laissa tomber sur les cailloux, et lécha toute l'eau qui restait dans la crevasse. C'est alors qu'elle les vit.

Derrière le rocher, dans un petit creux arrondi, sept œufs sortaient en partie du sable rougeâtre. La fillette n'hésita pas une seconde. Toujours à quatre pattes, elle se précipita sur le nid, saisit l'un des œufs et y planta ses dents. La coquille se fendit, l'œuf retomba dans ses mains et le magma visqueux coula dans sa manche. Ciri suçait l'œuf, se lécha la main. Elle avalait avec difficulté, sans même prêter attention au goût.

Elle goba tous les œufs et demeura à quatre pattes, les mains et le visage collants, sales, couverts de sable. De l'albumine pendait de ses lèvres. Elle fouillait désespérément le sable et émettait des sons et des sanglots inhumains. Finalement, elle tomba d'inanition.

Des remontrances d'un temps passé lui revenaient en mémoire : *« Redresse-toi, princesse ! Enlève tes coudes de la table. Fais attention à ne pas salir les dentelles de tes manches quand tu prends le plat ! Essuie-toi les lèvres avec ta serviette et arrête de faire du bruit quand tu manges ! Dieu du ciel ! Personne n'a-t-il donc appris à cette enfant à se tenir à table ? Cirilla ! »*

Ciri pleura tout son saoul, la tête appuyée sur ses genoux.

* * *

Elle résista jusqu'à midi, puis la canicule eut raison d'elle et la contraignit au repos. Elle somnola longtemps, dissimulée à l'ombre du replat de pierre. L'ombre n'apportait pas de fraîcheur, mais elle était plus agréable que le soleil brûlant. La faim et la soif étaient plus fortes que le sommeil.

Ciri avait l'impression que la lointaine chaîne de montagnes flambait et étincelait dans les rayons du soleil. *Au sommet de ces montagnes, se disait-elle, il y a peut-être de la neige, de la glace même, et des ruisseaux. Je dois arriver jusque-là, je dois y parvenir rapidement.*

Elle marcha presque toute la nuit. Elle avait décidé de se diriger grâce aux étoiles. Le ciel entier était rempli d'étoiles. Ciri regrettait de ne pas avoir été attentive pendant les cours, de ne pas avoir eu envie d'étudier les atlas du ciel qui se trouvaient dans la bibliothèque du temple. Elle connaissait, bien entendu, les constellations les plus importantes : les Sept Chèvres, le Pot, la Faucille, le Dragon et la Jeune Fille de l'Hiver. Mais celles-ci, justement, se trouvaient bien haut dans le ciel, et il était difficile de s'en servir pour s'orienter tout en marchant. Ciri réussit enfin à choisir dans la multitude scintillante une étoile assez claire qui indiquait, selon elle, la bonne direction. Elle ne savait pas de quelle étoile il s'agissait, alors elle la baptisa elle-même. Elle la nomma l'Œil.

* * *

Elle marchait. La chaîne montagneuse vers laquelle elle se dirigeait ne se rapprochait pas d'un pouce : elle se trouvait toujours aussi éloignée que la veille. Mais elle lui indiquait la route.

Tout en marchant, Ciri regardait autour d'elle avec une grande attention. Elle trouva un autre nid de caméléon qui contenait quatre œufs. Elle dénicha une petite plante verte, pas plus longue que le petit doigt, qui avait réussi par je ne sais quel miracle à pousser parmi les roches. Elle dépista un grand coléoptère brun. Et une araignée aux fines pattes.

Elle mangea le tout.

* * *

À midi, elle vomit son frugal repas, puis perdit connaissance. Quand elle revint à elle, elle chercha un peu d'ombre, resta allongée, roulée en boule, serrant ses mains sur son ventre douloureux.

Au coucher du soleil, elle reprit sa marche. Raide, comme une automate. Elle tomba plusieurs fois, se releva, continua à marcher.

Elle le devait. Elle n'avait pas le choix.

* * *

Le soir arriva. Se reposer. Dès l'apparition de la nuit, suivre l'Œil. Marcher jusqu'à épuisement total – lequel arriva bien avant le lever du soleil. Se reposer encore. Sommeil dissipé. Ciri a faim. Elle a froid. Plus d'énergie magique, impossible de faire apparaître la lumière ni la chaleur. La soif, tout juste apaisée par la rosée trouvée au petit matin sur la lame de sa dague et à la surface des pierres...

Quand le soleil se leva, Ciri s'endormit dans la chaleur naissante. Elle fut réveillée par une fournaise ardente. Elle se leva et continua sa route.

Elle perdit connaissance après moins d'une heure de marche. Quand elle revint à elle, le soleil était déjà à son zénith, flamboyant. Elle n'avait pas la force de chercher de l'ombre ni de se lever. Pourtant, elle se remit debout.

Elle marcha. Refusant de se laisser aller. Pendant presque toute la journée suivante. Et une partie de la nuit.

Elle dormit de nouveau pendant les heures de plus forte chaleur, roulée en boule sous un rocher incliné enfoncé dans le sable. Son sommeil fut agité. Elle rêva d'eau. D'une eau qu'elle pouvait boire. D'immenses cascades blanches, auréolées d'un arc-en-ciel et de brume, de ruisseaux chantants. De petites sources dans des forêts ombragées de fougères immergées dans l'eau. De fontaines de palais qui sentaient le marbre mouillé. De puits couverts de mousse et de seaux en bois remplis d'eau... De glaçons en train de fondre et de leurs gouttes qui perlaient...

Elle rêva d'une eau fraîche et vivifiante qui titillait les dents, mais dont le goût était si miraculeux, si singulier...

Elle se réveilla, se leva d'un bond et se mit à rebrousser chemin. Elle revenait sur ses pas, chancelait, tombait. Elle devait revenir en arrière ! En marchant, elle avait laissé passer l'eau ! Elle avait laissé passer la source qui chantait parmi les pierres, elle ne s'était pas arrêtée ! Comment avait-elle pu être aussi déraisonnable !

Désormais, elle avait retrouvé ses esprits.

La chaleur accablante avait faibli, le soir approchait. Le soleil indiquait l'ouest. Les montagnes. Le soleil ne pouvait pas, n'avait pas le droit de se trouver derrière elle. Ciri chassa les visions, retint ses pleurs. Elle fit demi-tour et se mit à marcher.

* * *

Elle marcha toute la nuit, mais très lentement. Elle n'alla pas loin. Elle s'endormait en marchant, en rêvant d'eau. Le soleil levant la surprit, assise sur un bloc de pierres, le regard plongé sur la lame de sa dague, l'avant-bras découvert.

Le sang est liquide. On peut le boire.

Elle chassa ses visions et ses cauchemars. Elle lécha la dague couverte de rosée et se mit à marcher.

* * *

Elle perdit connaissance. Revint à elle, brûlée par le soleil et les pierres.

Face à elle, ondoyant à cause de la chaleur, elle voyait la chaîne de montagnes dentelées.

Plus près. Beaucoup plus près.

Mais elle n'avait plus de force. Elle s'assit.

La dague dans sa main reflétait le soleil, elle était brûlante. Tranchante. Elle le savait.

— *Pourquoi te fatigues-tu ?* demanda la dague en prenant la voix sérieuse, tranquille, pédante d'une magicienne nommée Tissaia de Vries. *Pourquoi te condamnes-tu à la souffrance ? Finis-en au plus vite.*

— *Non. Je ne me laisserai pas aller.*

— *Tu ne le supporteras pas. Sais-tu comment on meurt de soif ? D'un instant à l'autre, on devient fou, et alors il est déjà trop tard. Tu ne pourras plus en finir avec ta souffrance.*

— *Non. Je ne me laisserai pas aller. Je résisterai.*

Elle rangea la dague dans sa gaine. Elle se leva, chancela, tomba. Elle se releva, chancela, et cette fois se remit à marcher.

Au-dessus d'elle, très haut dans le ciel jaune, elle vit un vautour.

* * *

Quelque chose l'atteignit.

Quelque chose la toucha au bras, délicatement, prudemment. Après une longue période de solitude, alors qu'elle n'était entourée que de pierres inanimées et immobiles, cet effleurement déclencha chez Ciri, malgré l'épuisement, une brusque tentative de se lever, mais en vain. La forme qui l'avait touchée s'ébroua et fit un bond en arrière en piaffant bruyamment.

Ciri s'assit avec difficulté en se frottant du bout des doigts le coin de ses yeux encore collés par le sommeil.

Je suis devenue folle, se dit-elle.

À quelques pas devant elle se trouvait un cheval. Elle cligna des yeux. Ce n'était pas une illusion. C'était vraiment un cheval. Il était petit, et jeune, presque un poulain.

Elle revint à elle. Elle passa sa langue sur ses lèvres fendues et se racla la gorge machinalement. Le petit cheval fit un bond et se mit à courir en faisant claquer ses sabots sur le gravier. Il bougeait très bizarrement et sa robe aussi était atypique, ni pincharde ni grise. Mais peut-être le voyait-elle ainsi à cause de la lumière aveuglante du soleil.

Le cheval s'ébroua et fit quelques pas. Maintenant, elle le voyait mieux. Juste assez pour remarquer sur-le-champ, outre sa robe effectivement atypique, l'étrange irrégularité de sa constitution : il avait une petite tête, un cou extraordinairement gracile, des paturons extrêmement fins, une longue queue fournie. Le petit cheval s'arrêta et

la regarda, tournant son museau de profil. Ciri en resta sans voix.

Du front bombé du petit cheval pointait une corne, longue d'au moins deux empan.

C'est pas croyable ! se dit Ciri en reprenant ses esprits et en rassemblant ses idées. Voyons, il n'y a plus de licornes sur terre, elles ont disparu ! Même dans le registre du sorceleur à Kaer Morhen, il n'y était fait aucune allusion ! La seule fois où j'ai lu quelque chose sur les licornes c'était dans Le Livre des mythes, au temple... Ah ! et aussi dans le Physiologus que j'ai parcouru à la banque de sieur Giancardi ; il y avait une illustration représentant une licorne... Mais la licorne de l'estampe rappelait davantage un bouc qu'un cheval, elle avait des paturons poilus et une barbe de bouc, et sa corne était longue de deux coudées, je crois...

Elle s'étonnait de si bien se souvenir d'événements qui s'étaient déroulés il y avait de cela des lustres ! Soudain, tout se mit à tourner dans sa tête, la douleur tordit ses entrailles. Elle gémit et se roula en boule. La licorne s'ébroua et fit un pas vers elle, puis elle s'arrêta, releva bien haut la tête. Ciri se rappela soudain ce que les livres disaient au sujet des licornes.

— Tu peux t'approcher sans crainte..dit-elle d'une voix enrouée en essayant de s'asseoir. Tu peux, parce que je suis...

La licorne s'ébroua, fit un bond de côté et se mit à galoper en agitant énergiquement sa queue. Mais au bout d'un instant elle s'arrêta, balança sa tête dans tous les sens, et frappa le sol de son sabot en hennissant bruyamment.

— Ce n'est pas vrai ! gémit Ciri dans un accès de désespoir. Jarre ne m'a embrassée qu'une seule fois, ça ne compte pas ! Reviens !

L'effort lui obscurcit la vue, et elle tomba, inerte, sur les cailloux. Quand elle réussit enfin à redresser la tête, la licorne était proche de nouveau. Elle la regardait, apeurée. Elle pencha la tête et renâcla doucement.

— N'aie pas peur de moi..., murmura Ciri. Il ne faut pas, parce que... parce que, après tout, je suis en train de mourir...

La licorne poussa un hennissement en secouant la tête. Ciri s'évanouit. Quand elle s'éveilla, la licorne n'était plus là. Ciri avait mal, elle était engourdie, assoiffée, affamée, et seule au monde.

La licorne était un mirage, une illusion, un rêve. Et elle avait disparu, comme disparaissent les rêves. Ciri le comprenait, et l'acceptait, mais elle éprouvait tout de même des regrets et un sentiment de désespoir, comme si la créature fantastique avait réellement existé, qu'elle était venue près d'elle et l'avait rejetée. Comme tous l'avaient rejetée.

Elle voulut se lever, mais en fut incapable. Elle appuya sa tête contre les pierres. Tout doucement, elle étendit sa main sur le côté et tâta le manche de sa dague.

Le sang est liquide. Il faut que je boive.

Soudain elle entendit des coups de sabots, elle l'entendit s'ébrouer.

— Tu es revenue..., murmura-t-elle en relevant la tête. Tu es vraiment revenue ?

La licorne continuait à s'agiter. En regardant au sol, Ciri vit les sabots de la créature magique, juste à côté d'elle. Ils étaient mouillés. Ils dégouлинаient même.

* * *

L'espoir lui redonna de l'énergie, elle était euphorique. La licorne marchait en tête, Ciri la suivait, sans avoir encore la certitude qu'il ne s'agissait pas d'un rêve. Quand l'épuisement eut raison de ses dernières forces, elle se mit à marcher à quatre pattes. Puis elle rampa.

La licorne la guida parmi les rochers jusqu'à un ravin peu profond dont le fond était tapissé de sable. Ciri rampa. Elle était au bord de l'évanouissement, mais elle rampa. Parce que le sable était mouillé.

La licorne s'arrêta à la vue d'un creux visible dans le sable. Elle piaffa, fouillant avec insistance le sol de son sabot, une fois, deux fois, trois fois. Ciri comprit. En rampant elle s'approcha, et aida la licorne. Elle se mit à gratter le sable si fort que ses ongles se cassèrent. Elle continuait à creuser, à déblayer. Sans doute sanglotait-elle en même temps, elle n'en était pas certaine. Quand dans le fond de la fosse apparut un liquide boueux, elle y plongea ses lèvres, lapa l'eau trouble mêlée au sable si avidement que le liquide disparut aussitôt. Au prix d'un gros effort, Ciri se contrôla, dragua le fond en s'aidant de sa dague, puis elle s'assit et attendit. Ses dents crissaient à cause des grains de sable, elle frémissait d'impatience, mais elle attendit que la fosse se remplisse d'eau de nouveau. Puis elle but. Longuement.

La troisième fois, elle laissa à l'eau le temps de se clarifier un peu, puis elle but au moins quatre lampées sans sable ; seul un peu de limon persistait. Elle se souvint alors de la licorne.

— Tu dois être assoiffé aussi, petit cheval, dit-elle. Mais tu ne vas pourtant pas boire de la boue. Aucun cheval ne boit de la boue.

La licorne hennit.

Ciri agrandit le trou, en renforçant les bords avec des cailloux.

— Attends, petit cheval. Qu'elle repose un peu...

« Petit Cheval » renâcla, piaffa, détourna la tête.

— Ne boude pas... Vas-y, bois.

La licorne approcha prudemment ses naseaux de l'eau.

— Bois, Petit Cheval. Ce n'est pas un rêve. C'est de l'eau

Au début, Ciri s'attarda ; elle ne voulait pas s'éloigner de la source. Elle avait justement imaginé un moyen de boire plus agréable, qui consistait à tremper un mouchoir dans le trou renforcé, puis à le presser au-dessus de sa bouche, ce qui permettait de retenir le sable et le limon. Mais la licorne insistait, elle hennissait, piaffait, s'éloignait puis revenait encore. Elle incitait Ciri à reprendre la marche et désignait la route. Après avoir mûrement réfléchi, Ciri obéit. L'animal avait raison : il fallait marcher, aller en direction de la montagne, sortir du désert. Elle suivit la licorne en regardant autour d'elle et en notant soigneusement dans sa mémoire la position de la source. Elle ne voulait pas risquer de s'égarer si elle avait à revenir ici.

Elles marchèrent ensemble toute une journée. La licorne, que Ciri avait surnommée Petit Cheval, ouvrait la voie. C'était un drôle de petit cheval. Elle mordait et mastiquait des herbes auxquelles ni un cheval ni même une chèvre affamée n'auraient osé toucher. Et quand elle s'attaquait à une colonne de fourmis géantes qui circulaient parmi les cailloux, elle les dévorait toutes. Au début, Ciri l'observa avec étonnement, puis elle se joignit au festin. Elle avait faim.

Les fourmis étaient terriblement acides, mais peut-être était-ce grâce à cela que Ciri n'éprouvait plus l'envie de vomir. Par ailleurs, l'autre avantage des fourmis, c'était leur nombre. Elles donnaient à Ciri l'occasion de faire travailler ses mâchoires engourdies. La licorne mangeait les insectes tout entiers, tandis que Ciri, elle, se contentait des abdomens, recrachant les carapaces chitineuses, plus dures.

Les deux compagnes continuèrent leur route. La licorne dénicha quelques bouquets de chardons jaunis et les mangea avec appétit. Cette fois, Ciri ne se joignit pas à elle. Mais quand Petit Cheval trouvait dans le sable des œufs de caméléon, c'est Ciri qui mangeait, et la licorne qui observait. Un peu plus loin, Ciri dénicha un autre bouquet de chardons et le désigna à Petit Cheval. Ensuite, la licorne attira l'attention de la jeune fille sur un immense scorpion noir à la queue longue d'au moins un empan et demi. Ciri, la mine dégoûtée, l'écrasa bien vite, et c'est finalement la licorne qui mangea le scorpion, avant d'indiquer à Ciri, peu de temps après, un nouveau nid de caméléon.

Leur collaboration fonctionnait à merveille.

Elles marchaient.

La chaîne montagnaise était de plus en plus proche.

Lorsque tombait la nuit profonde, la licorne s'arrêtait. Elle dormait debout. Au début, Ciri, familière des chevaux, tenta de la faire fléchir pour qu'elle se couche – elle aurait pu dormir sur elle et profiter de sa chaleur. Mais rien n'y fit. Petit Cheval s'entêtait et s'éloignait, gardant toujours ses distances. Visiblement, elle n'avait nulle intention d'agir selon la coutume décrite dans les livres savants, c'est-à-dire de poser sa tête sur le giron de Ciri. La jeune fille était pleine de doutes. Elle n'excluait pas que les livres mentent au sujet des licornes et des vierges, mais il y avait une autre possibilité. Cette licorne était en effet un bébé ; en raison de son jeune âge, elle pouvait ne pas s'y connaître en vierges. Ciri avait abandonné l'idée que Petit Cheval soit en état de ressentir et de considérer sérieusement ces quelques rêves bizarres qu'elle avait faits autrefois. Qui donc prendrait des rêves au sérieux ?

Ciri était un peu déçue. Elle voyageait avec la licorne depuis déjà deux jours et deux nuits maintenant, et celle-ci n'avait pas trouvé d'eau, bien qu'elle ait cherché avec détermination. À plusieurs reprises, elle s'était arrêtée, avait tourné la tête, agité sa corne, puis en trottant elle avait pénétré dans les crevasses rocheuses, fouillé le sable de ses sabots. Elle avait trouvé des fourmis, elle avait trouvé des œufs et des larves d'insectes. Elle avait trouvé un nid de caméléon. Un serpent coloré qu'elle avait piétiné adroitement. Mais elle n'avait pas trouvé d'eau.

Ciri remarqua que la licorne faisait des détours, ne suivait pas une ligne droite. Cette attitude confirma ses soupçons : la créature ne vivait pas dans le désert ; elle s'y était tout simplement égarée.

Comme elle.

Les fourmis étaient présentes en abondance, et elles contenaient un liquide acide, mais Ciri commençait à s'interroger de plus en plus sérieusement sur un possible retour vers la source. Si elles continuaient plus avant sans trouver d'eau, elles risquaient de ne plus avoir la force de rebrousser chemin. La canicule était toujours aussi insoutenable, et la marche les épuisait.

Elle s'apprêtait à l'expliquer à Petit Cheval quand celle-ci,

soudain, hennit longuement, remua la queue et partit au galop, s'enfonçant parmi les roches édentées. Ciri lui emboîta le pas en mangeant des abdomens de fourmis.

Un large banc de sable s'étirait sur une grande surface entre les rochers ; une cavité se détachait clairement en son centre.

— Bravo ! se réjouit Ciri. Tu es une licorne fûtée, Petit Cheval. Tu as trouvé une nouvelle source. Il doit y avoir de l'eau dans cette fosse !

La licorne renâcla longuement, elle galopa tranquillement autour de la fosse. Ciri s'approcha. La cavité était grande, elle faisait au moins vingt pouces de diamètre. Elle dessinait un cercle presque parfait et rappelait la forme d'un cratère, tellement régulier qu'on aurait dit que quelqu'un avait tracé un œuf gigantesque sur le sable. Ciri comprit soudain qu'une forme aussi régulière ne pouvait se former spontanément. Mais il était déjà trop tard.

Au fond du cratère, quelque chose s'était mis à bouger, et une violente pluie de sable et de gravillons heurta Ciri au visage. Elle fit un bond en arrière, tomba et constata qu'elle glissait vers le fond. Les giclées de gravillons ne jaillissaient pas seulement dans sa direction mais aussi vers les bords du cratère qui, en se remplissant par vagues, l'attiraient vers l'abîme. Ciri s'époumona, tentant sans succès de trouver un appui sous ses pieds, faisant des moulinets avec ses bras comme si elle était sur le point de se noyer. Elle comprit immédiatement que les mouvements violents ne faisaient qu'empirer les choses en permettant au sable de s'écouler plus vite encore. Elle se retourna sur le dos, bloqua ses talons et serra les bras le long de son corps. Le sable au fond de la cavité s'agita, ondoya ; elle découvrit, surgissant de sous le sable, des tenailles marron, longues d'au moins une demi-toise et terminées par des crochets. Elle s'époumona de nouveau, cette fois sensiblement plus fort.

La pluie de gravillons cessa soudain de se déverser sur elle et frappa du côté opposé du cratère. La licorne se cabra, hennissant à en perdre haleine ; le bord céda sous elle. Elle tentait de s'arracher au sable fangeux, mais en vain. Elle s'y enlisait et s'enfonçait de plus en plus vite vers le fond. Les terribles tenailles claquaient bruyamment. La licorne hennit de désespoir, elle se braqua, impuissante, en battant de ses sabots antérieurs le sable qui s'écoulait dans la fosse. Ses pattes postérieures étaient totalement emprisonnées. Quand elle s'affaissa tout au fond du cratère, elle fut harponnée par les horribles tenailles du monstre caché dans le sable.

Quand elle entendit le hennissement sauvage que la douleur arrachait à Petit Cheval, Ciri hurla rageusement et se jeta dans le cratère en extrayant sa dague de sa gaine. Dès qu'elle fut au fond, elle comprit son erreur. Le monstre se cachait profondément, les coups de dague ne l'atteindraient pas à travers les couches de sable. Comble de

malheur, la licorne, qui était maintenue entre les tenailles du monstre et attirée dans le piège de sable, grognait, et, sous l'effet de la douleur, tapait à l'aveuglette avec ses sabots avant, menaçant de réduire Ciri en miettes.

Les pirouettes et les tours de sorceleur n'étaient ici d'aucun secours. Mais Ciri connaissait une formule magique assez simple qui pouvait marcher. Elle convoqua la Force et se servit de la télékinésie.

Soudain, un nuage de sable vola dans les airs, découvrant le monstre caché qui tenait entre ses pinces la cuisse de la licorne. Jamais encore de sa vie Ciri n'avait vu une chose aussi hideuse. Sur aucune image, ni dans aucun livre de sorceleur. Elle n'aurait même pas été capable de se représenter une créature aussi abominable.

Le monstre était gris sale, oblong et ventru comme une punaise gorgée de sang ; son énorme corps était recouvert çà et là de bandes étroites de poils de cochon. Il semblait ne pas avoir de pattes du tout ; ses tenailles en revanche étaient quasiment aussi longues que le corps lui-même.

Privé de sa couverture de sable, le monstre libéra aussitôt la licorne et commença à s'enfouir en effectuant rapidement de brusques saccades à l'aide de son abdomen. Il agissait avec une rapidité exceptionnelle, aidé qui plus est par la licorne qui, en tentant de s'extirper du cratère, précipitait un amoncellement de sable sur le monstre. La fureur et un terrible désir de vengeance envahirent Ciri. Elle se jeta sur la créature devenue presque invisible sous le sable et plongea sa dague dans son dos arrondi. Elle attaqua par l'arrière, veillant à se tenir loin des tenailles claquantes qui, comme elle put s'en apercevoir, pouvaient atteindre leur cible jusqu'à une grande distance. Elle piqua de nouveau le monstre de sa dague, mais celui-ci s'enfouissait à un rythme effréné. Ce n'était pas une fuite ; il se préparait à l'attaque. Il ne lui manquait plus que deux secousses pour être totalement caché. Une fois entièrement recouvert de sable, il fit jaillir de furieuses vagues de gravillons, enterrant Ciri jusqu'à la moitié des cuisses. Elle se dégagea et se rejeta en arrière, mais il n'y avait pas d'issue, elle était toujours dans le cratère, dans le sable poudreux, chaque mouvement la propulsait vers le bas. Le sable se souleva alors en une vague puissante qui se précipita sur elle, et les tenailles terminées par des crochets tranchants surgirent de la vague en claquant.

C'est Petit Cheval qui la sauva. Ayant glissé jusqu'au fond du cratère, elle frappa de toute la puissance de ses sabots le renflement de sable qui trahissait le monstre sommairement caché. Sous les coups sauvages de la licorne, la croupe grise du monstre se dévoila. Petit Cheval baissa la tête et cloua la bête immonde de sa corne, à l'endroit précis où la tête armée de tenailles était reliée au corps ventru. Voyant

que les pinces du monstre affalé sur le sable labouraient vainement le sol, Ciri bondit en prenant son élan et planta sa dague dans la masse en mouvement. Elle extirpa sa lame et l'enfonça une deuxième fois. Puis une troisième. Petit Cheval retira sa corne et laissa tomber brutalement ses sabots avant sur le corps dodu de la créature.

Cette fois, le monstre piétiné ne tenta pas de s'enterrer. Il ne remuait même plus. Un liquide verdâtre se répandit autour de lui.

Ciri et Petit Cheval sortirent non sans mal du cratère. La jeune fille s'éloigna en courant et s'affala, inerte, sur le sable ; elle respirait difficilement et frissonnait à cause des vagues d'adrénaline qui battaient dans son larynx et ses tempes. La licorne tourna autour d'elle. Elle avançait maladroitement ; de sa blessure à la cuisse, le sang s'écoulait et dégoulinait le long de sa jambe sur son paturon, laissant une trace rouge à chacun de ses pas. Ciri se mit à quatre pattes et vomit. Au bout de quelques minutes elle se leva, chancela, et s'approcha de la licorne, mais Petit Cheval ne lui permit pas de la toucher. Elle s'éloigna en courant puis se renversa sur le sable et s'effondra. Ensuite elle nettoya sa corne en l'enfonçant plusieurs fois dans le sable.

Ciri aussi nettoya et essuya la lame de sa dague, lorgnant toutes les trois secondes, avec inquiétude, du côté du cratère tout proche. La licorne se leva, hennit, s'approcha d'elle, au pas.

— Je voudrais jeter un coup d'œil à ta blessure, Petit Cheval.

La licorne hennit et secoua la tête.

— Si tu ne veux pas, tu ne veux pas ! Tu peux marcher ? Alors on y va. Il vaut mieux ne pas rester ici.

* * *

Peu de temps après, elles croisèrent de nouveau sur leur route un vaste banc de sable ; sa surface était entièrement mouchetée de cratères jusqu'aux bords mêmes des rochers qui l'entouraient. Ciri constata avec angoisse que certains cratères étaient au moins deux fois plus larges que celui où Petit Cheval et elle venaient tout juste de lutter pour leur vie.

Elles ne se risquèrent pas à couper par le banc de sable en slalomant entre les cratères. Ciri était convaincue que ces derniers étaient des pièges pour les seuls imprudents, et que les monstres aux longues tenailles qui y étaient tapis n'étaient dangereux que pour ceux qui tombaient dans les cratères. En observant la plus grande prudence et en se tenant loin des fosses, il était sans doute possible de franchir le terrain sablonneux sans craindre qu'un monstre en quête d'une

proie surgisse d'un cratère. Ciri était certaine qu'il n'y avait aucun risque, mais elle préférait toutefois ne pas s'en assurer. La licorne, visiblement, était du même avis ; elle s'ébrouait, renâclait, et s'éloignait, détournant Ciri du banc de sable. Elles évitèrent le terrain dangereux en suivant un grand arc de cercle, s'en tenant aux rochers et au terrain dur et caillouteux qu'aucune bête n'aurait été en mesure de défricher.

Tout en avançant, Ciri ne quittait pas les cratères des yeux. À plusieurs reprises, elle vit du sable jaillir telle une fontaine des pièges meurtriers ; visiblement, les monstres agrandissaient et renouvelaient leur demeure. Certains cratères étaient si près les uns des autres que le gravillon expulsé par l'un des monstres atterrissait dans les fosses voisines, donnant une fausse alerte aux congénères qui y étaient tapis, et une terrible canonnade se déclenchait alors. Pendant quelques instants, le sable sifflait et pleuvait tout autour des fosses.

Ciri se demandait pourquoi les monstres des sables chassaient dans des endroits déserts sans eau et sans vie. La réponse vint d'elle-même : de l'une des fosses les plus proches, un projectile noir fendit l'air, effectuant un large arc de cercle et retombant avec fracas non loin de la jeune fille. Après un court instant d'hésitation, Ciri descendit sur le sable. Ce qui avait jailli du cratère était le cadavre d'un rongeur qui ressemblait à un lapin. Du moins d'après la fourrure. Car le cadavre était ratatiné, dur et sec comme un copeau, léger et vide comme une vessie. Il ne contenait plus une goutte de sang. Ciri frissonna. Elle savait à présent ce que chassaient les créatures et la manière dont elles se nourrissaient.

La licorne hennit en signe d'avertissement. Ciri releva la tête : il n'y avait pas le moindre cratère dans les proches environs, le sable était lisse et uniforme. Mais, sous ses yeux, ce même sable se souleva soudain en une vague qui se mit rapidement à ramper dans sa direction. Elle jeta le petit cadavre et fila à toute vitesse sur les rochers.

Éviter le banc de sable s'était avéré un choix très judicieux.

Elles continuèrent leur chemin, évitant même les plus petites étendues de sable, progressant uniquement sur le sol dur.

La licorne marchait lentement, elle clopinait. Du sang continuait à couler de sa cuisse blessée. Mais elle refusait toujours à Ciri le droit d'approcher et d'examiner sa blessure.

* * *

Ciriet la licorne aperçurent le banc de sable qui se rétrécissait

considérablement et commençait à serpenter. Le sable fin et poudreux cédait la place à du gravier grossier, puis à des galets. N'ayant plus vu de cratères depuis un bon moment, elles décidèrent de marcher sur la voie tracée par le banc. La jeune fille, bien que de nouveau tenaillée par la faim et la soif, se mit à avancer plus vite. Il y avait de l'espoir. Ce n'était pas sur un banc qu'elle marchait. C'était sur le fond d'une rivière qui coulait du côté des montagnes. Certes il n'y avait pas de rivière à proprement parler, mais le chemin menait aux sources, trop faibles et trop peu productives pour alimenter en eau le lit de la rivière, mais sans doute suffisantes pour permettre aux deux voyageuses de se désaltérer.

Elle marchait plus vite, mais elle dut ralentir. Car la licorne avait ralenti. Elle marchait avec une difficulté évidente, elle clopinait, traînait la jambe, plaçait son sabot de côté. Quand vint le soir, elle s'allongea. Elle ne se leva pas lorsque Ciri approcha.

Elle lui permit d'examiner sa blessure. Il y en avait deux, des deux côtés de la cuisse, laquelle était brûlante et sérieusement enflée. Les deux blessures étaient enflammées et saignaient toujours, du pus nauséabond s'en écoulait en même temps que le sang.

Le monstre était venimeux.

* * *

Le lendemain, c'était pire encore. La licorne pouvait à peine marcher. Le soir, elle s'allongea sur les cailloux et ne voulut plus se lever. Quand Ciri s'agenouilla auprès d'elle, elle toucha sa cuisse blessée de son naseau et de sa corne, puis elle hennit, exprimant toute sa douleur.

Le pus coulait de plus en plus abondamment, l'odeur était pestilentielle. Ciri sortit sa dague. La licorne geignit doucement, elle essaya de se lever, mais elle s'écroula en arrière sur les cailloux.

— Je ne sais pas quoi faire, sanglota Ciri en regardant sa lame. Je ne sais vraiment pas... Il faut sûrement entailler la plaie, extirper le pus et le poison... Mais je ne sais pas comment m'y prendre ! Je risque d'aggraver ta blessure !

La licorne essaya de relever son museau, puis elle hennit de nouveau. Ciri s'assit sur les cailloux, prenant sa tête entre ses mains.

— On ne m'a pas appris à soigner, dit-elle amèrement. On m'a appris à tuer, en m'expliquant que de cette façon je pourrai secourir. C'était un horrible mensonge, Petit Cheval. On m'a menti.

La nuit tombait. Il fit sombre rapidement. La licorne était couchée, Ciri réfléchissait fébrilement. Au bord de la rivière asséchée,

elle cueillit des chardons et des herbes sèches en quantité, mais Petit Cheval ne voulut pas les manger. Elle avait posé sa tête inerte sur les cailloux, et n'essayait même plus de la relever. Elle clignait simplement de l'œil. De l'écume apparut dans sa gueule.

— Je ne peux pas t'aider, Petit Cheval, dit Ciri d'une voix étranglée. Je n'ai rien...

À part la magie.

Je suis une magicienne.

Elle se leva, puis étendit la main. Rien. Elle avait besoin d'une puissante source d'énergie magique, mais il n'y en avait pas la moindre trace. Elle ne s'attendait pas à cela, elle était surprise. *Les sources d'eau sont partout, pourtant !* Elle fit quelques pas dans un sens, puis dans l'autre. Elle commença à marcher en rond. Puis elle recula.

Toujours rien.

— Oh toi ! Désert maudit ! s'écria-t-elle en agitant les poings. Il n'y a rien en toi ! Pas d'eau, pas de magie ! Et dire que la magie devait se trouver partout ! Ça aussi, c'était un mensonge ! Tous m'ont menti, tous !

La licorne hennit.

La magie est partout. Elle est dans l'eau, dans la terre, dans l'air...

Et dans le feu.

Ciri se frappa rageusement le front de son poing. Comment n'y avait-elle pas pensé plus tôt ! Peut-être parce que là-bas, parmi les pierres nues, il n'y avait même pas de quoi faire un feu. Mais maintenant elle avait sous la main des chardons secs et des herbes, et, pour créer de minuscules étincelles, le soupçon d'énergie qu'elle sentait encore en elle devrait lui suffire...

Elle ramassa davantage de bâtons, les rassembla en tas, les recouvrit de chardons secs. Elle étendit la main.

— Aenye !

Le tas d'herbes se mit à briller, puis le feu commença à rougeoyer, à flamboyer ; il gagnait les feuilles, les avalait, lançait ses flammes vers le ciel. Ciri rajouta des herbes.

Et maintenant ? se demanda-t-elle en regardant le feu prendre vie. Puiser la Force ? Comment ? Yennefer m'interdisait de toucher à l'énergie du feu... Mais je n'ai pas le choix ! ni le temps de réfléchir ! Je dois agir ! Les bâtonnets et les feuilles vont vite se consumer... Le feu va s'éteindre... Le feu... Comme il est beau, comme il est chaud...

Elle ignorait quand et comment c'était arrivé. Elle avait le regard plongé dans les flammes quand elle sentit soudain des pulsations dans ses tempes. Elle mit ses mains sur sa poitrine ; elle avait l'impression que ses côtes allaient éclater. Dans son bas-ventre, ses seins et son périnée, une douleur fusa qui se transforma, en une seconde, en une volupté terrifiante. Elle se leva. Ou plutôt, elle s'éleva au-dessus du

sol.

La force l'emplissait tel du plomb fondu. Les étoiles à l'horizon se mirent à danser, comme les reflets à la surface de l'étang. L'Œil qui flamboyait à l'ouest inondait le ciel de clarté. Elle se saisit de cette clarté, et, ce faisant, elle prit la Force.

— Hael, Aenye !

La licorne hennit sauvagement et tenta de se relever en prenant appui sur ses pattes avant. La main de Ciri se souleva toute seule, sa paume se plaça instinctivement, ses lèvres hurlèrent l'incantation. Un éclat lumineux, ondoyant, jaillit de ses doigts. Le feu gronda sous les flammes.

Les vagues de lumière qui jaillissaient de sa main atteignirent la cuisse blessée de la licorne ; elles se rejoignirent et pénétrèrent dans la plaie.

— Je veux que tu guérisses ! Je le veux ! Vess'hael, Aenye !

La Force explosait en elle, l'emplissait d'une euphorie sauvage. Le feu fusa dans le ciel, embrasant les alentours. La licorne releva la tête, hennit, puis soudain se mit debout rapidement et fit quelques pas malhabiles. Elle tendit le cou, toucha sa cuisse de son museau ; elle secoua la tête, s'ébroua, l'air incrédule. Elle hennit bruyamment et, sans s'arrêter, rua, remua la queue et fit le tour du feu de camp au galop.

— Je t'ai guérie ! s'écria fièrement Ciri. J'ai réussi ! Je suis une magicienne ! J'ai réussi à sortir la force du feu. Et je possède cette force ! Je peux tout !

Elle se retourna. Le feu de camp incandescent grondait, lançait des étincelles.

— Nous n'avons plus besoin de chercher des sources ! Nous ne boirons plus de boue fangeuse ! J'ai la Force, maintenant ! Je sens la force qui est dans ce feu ! Je ferai en sorte qu'il pleuve sur ce maudit désert ! Que l'eau jaillisse de ces rochers ! Que des fleurs poussent sur cette terre hostile ! et aussi de l'herbe ! du chou-rave ! Je peux tout faire maintenant ! Tout !

Elle leva brusquement les deux mains en lançant des incantations et en scandant des invocations. Elle ne les comprenait pas, ne se souvenait pas de l'époque où elle les avait apprises, ni même si elle les avait jamais apprises. Cela n'avait pas d'importance. Elle sentait la Force, la puissance, elle s'embrasait par le feu. Elle était le feu. Elle frémissait du pouvoir qui la pénétrait.

Soudain, un cordon d'éclairs zébra le ciel obscur, le vent se mit à souffler à travers les roches et les chardons. La licorne hennit d'une voix perçante et se cabra. Le feu explosa, s'élança dans le ciel. Les bâtonnets et les tiges que Ciri avait ramassés étaient carbonisés depuis longtemps ; maintenant ne brûlait plus que la roche. Mais Ciri n'y

prêta pas attention. Elle sentait la Force. Elle ne voyait que le feu. Elle n'entendait que lui.

Tu peux tout, chuchotaient les flammes, tu possèdes notre force, tu peux tout. Le monde est à tes pieds. Tu es grande. Tu es puissante.

Une silhouette surgit des flammes. Une jeune et grande femme aux longs cheveux raides noir ébène. La femme se mit à rire d'un rire sauvage, terrifiant, le feu autour d'elle devenait fou.

— Tu es puissante ! dit-elle. Ceux qui t'ont blessée ne savaient pas à qui ils avaient affaire ! Venge-toi ! Réplique-leur ! Réplique-leur à tous ! Qu'ils tremblent de peur à tes pieds, qu'ils claquent des dents, sans oser relever la tête devant ton visage ! Qu'ils geignent en implorant ta pitié ! Mais toi, ignore la pitié ! Réplique-leur ! Réplique-leur à tous pour le mal qu'ils t'ont fait ! La vengeance est tienne !

Derrière la femme aux cheveux noirs, le feu, la fumée ; parmi la fumée, des rangées de potences, des alignements de pieux, des échafauds, des montagnes de cadavres. Ce sont les cadavres des Nilfgaardiens, ceux qui ont conquis et saccagé Cintra, qui ont tué le roi Eist et sa femme Calanthe, ceux qui ont massacré les gens dans les rues de la ville. Sur une potence, un chevalier en armure noire se balance, la corde grince ; près du pendu, des corneilles volettent en essayant de lui becqueter les yeux à travers les fentes de son heaume ailé. Les autres potences s'étirent jusqu'à l'horizon, y pendouillent les Scoia'tael qui ont tué Paulie Dahlberg de Kaedwen, ainsi que ceux qui ont poursuivi Ciri sur Thanedd. Sur un long pieu, Vilgefortz frétille, son beau visage, trompeusement noble, est ratatiné et marqué de cernes noirs dus au supplice ; le bout du pieu, pointu et ensanglanté, dépasse de sa clavicule... Les autres magiciens de Thanedd sont à genoux, par terre, les mains sur les épaules, et les pieux aiguisés attendent déjà...

Les poteaux, garnis de gerbes de bois, se dressent jusqu'à l'horizon enflammes, traversé de filets de fumée. Triss Merigold, enchaînée, est debout près du pieu le plus proche... Plus loin se tiennent Margarita Laux-Antille... la mère Nenneke... Jarre... Fabio Sachs...

— Non ! Non ! Non !

— Oui ! cria la femme aux cheveux noirs, la mort pour tous, venge-toi de tous ces traîtres, méprise-les ! Ils t'ont tous blessée ou ont voulu te blesser ! Un jour ils voudront te faire du mal ! Méprise-les car le temps du Mépris est venu ! Du Mépris, de la Vengeance et de la Mort ! Que le monde entier périsse ! Gloire à l'extermination et au sang versé de tes ennemis !

Sur tes mains, du sang, sur ta robe, du sang...

— Ils t'ont trahie ! trompée ! blessée ! Maintenant, tu as la Force, venge-toi !

Les lèvres de Yennefer sont fendues et meurtries, elles saignent abondamment. La magicienne porte des entraves aux chevilles et aux

poignets, de lourdes chaînes fixées aux murs, humides et sales, du souterrain. La foule agglutinée autour de l'échafaud hurle, le poète Jaskier pose sa tête sur le billot, le tranchant de la hache du bourreau rutilé au-dessus de lui... Le vacarme de la foule étouffe le bruit du coup sec qui fait trembler l'échafaudage...

— Ils t'ont trahie ! Ils t'ont menti et trompée ! Tu n'étais pour eux qu'une marionnette dont ils tiraient les fils ! Ils se sont servis de toi ! Ils t'ont condamnée à la faim, au désert, à la soif, à l'indifférence, à la solitude. Le temps du Mépris et de la Vengeance est venu ! Tu as la Force ! Tu es puissante ! Que le monde entier se mette à trembler devant toi ! Que le monde entier se mette à trembler devant le Sang ancien !

Les sorceleurs sont conduits à l'échafaud : Vesemir, Eskel, Coën, Lambert. Et Geralt... Geralt qui vacille sur ses jambes, tout en sang...

— Non !!!

Autour d'elle, le feu ; derrière le rideau de flammes, un hennissement sauvage, les licornes se cabrent, secouent la tête, battent des fers. Leurs crinières sont comme des étendards de combat effilochés, leurs cornes sont longues et tranchantes comme des épées. Les licornes sont grandes, aussi grandes que les chevaux des chevaliers, bien plus grandes que Petit Cheval. D'où viennent-elles ? D'où viennent-elles si nombreuses ? Dans un rugissement, les flammes s'élèvent vers le ciel. La femme aux cheveux noirs étend les mains, il y a du sang sur ses mains. La fournaise balaie ses cheveux.

Brûle, brûle, Falka !

— File ! Va-t'en ! Je ne veux pas de toi ! Je ne veux pas de ta force !

Brûle, Falka !

— Je ne veux pas !

— Si, tu le veux ! Tu le désires ! Le désir et la soif bouillonnent en toi comme les flammes, la volupté s'est emparée de ton corps ! La puissance, la force, le pouvoir ! C'est la plus exquise des voluptés au monde !

Un éclair. Le tonnerre. Le vent. Les sabots qui claquent et le hennissement assourdissant des licornes autour du feu.

— Je ne veux pas de cette force ! Je n'en veux pas ! J'y renonce !

Était-ce le feu qui s'était éteint ou sa vue qui s'était obscurcie ? Elle l'ignorait. Elle tomba en même temps qu'elle sentit les premières gouttes de pluie sur son visage.

— Il faut ôter son existence à l'Être. On ne peut permettre qu'il existe. L'Être est dangereux.

— Non. L'Être n'a pas convoqué la Force pour lui-même. Il l'a fait pour sauver Ihuarraquax. L'Être est compatissant. C'est grâce à Lui qu'Ihuarraquax est de nouveau parmi nous.

— Mais l'Être a la Force. S'il veut s'en servir...

— Il ne pourra pas. Jamais. Il y a renoncé. Il a renoncé à la Force. Totalement. La Force est partie. C'est très étrange...

— Nous ne comprendrons jamais les Êtres.

— Et il ne faut pas les comprendre ! Nous allons ôter à l'Être son existence. Avant qu'il soit trop tard.

— Non. Partons d'ici. Laissons l'Être en paix. Laissons-le à sa destinée.

* * *

Elle ignorait combien de temps elle était restée allongée sur les cailloux, parcourue de tremblements, les yeux perdus dans le ciel qui changeait de couleur. Il faisait tour à tour sombre et clair, froid et chaud, et elle restait allongée, impuissante, desséchée et vide, comme le petit cadavre du rongeur aspiré et éjecté du cratère.

Elle ne pensait à rien. Elle était seule, anéantie. Elle n'avait plus rien et ne sentait plus aucune émotion en elle. Elle ne ressentait plus la soif ni la faim, ni la fatigue ni la peur. Tout avait disparu, même la volonté de survivre. Seul demeurerait un vide immense, froid et effrayant. Elle sentait ce vide dans tout son être, dans chaque cellule de son organisme.

Elle sentait du sang couler le long de la partie intérieure de sa cuisse. Peu lui importait. Elle était vide. Elle avait tout perdu.

Le ciel changeait de couleur. Elle ne bougeait pas. Bouger dans le vide avait-il un sens ?

Elle resta pareillement immobile lorsqu'elle entendit des sabots claquer autour d'elle, des fers à cheval résonner. Elle ne réagit pas aux cris bruyants et aux exhortations, aux voix excitées, aux renâclements des chevaux. Elle ne bougea pas quand des mains puissantes, rudes, la saisirent. Soulevée de terre, elle resta inerte, son corps relâché. Elle ne réagit pas aux tiraillements, ni aux secousses, ni aux questions rudes, violentes. Elle ne les comprenait pas et ne voulait pas les comprendre.

Elle était vide et indifférente. Elle accueillit l'eau qui gicla sur son visage sans aucune réaction. Quand quelqu'un plaça le goulot d'une gourde entre ses lèvres, elle n'avalait pas de travers. Elle but. Sans manifester la moindre réaction.

Plus tard son inertie perdura. Elle fut hissée sur un arçon. Son périnée était sensible et lui faisait mal. Elle tremblait, alors on l'entortilla dans une housse. Elle était inerte et molle, à moitié inconsciente, alors on l'attacha avec une ceinture au cavalier assis derrière elle. Le cavalier puait la sueur et l'urine. Mais peu lui importait.

Tout autour, il y avait des hommes à cheval. Ils étaient nombreux. Ciri les regardait avec indifférence. Elle était vide, elle avait tout perdu. Plus rien n'avait d'importance.

Rien.

Pas même le fait que le chevalier qui commandait ces hommes portait sur son heaume des ailes de rapace.

« Lorsqu’au bûcher on mit le feu et que la criminelle par les flammes fut cernée, celle-ci se mit à insulter chevaliers, barons, magiciens et membres du conseil rassemblés sur la place. Ses paroles étaient si atroces que tous furent saisis d’effroi. Quoique le bûcher ait d’abord été bardé de bûches humides, de sorte que la diablesse ne périsse pas trop vite et subisse les douces tortures des flammes, ordre fut finalement donné de rajouter sur-le-champ du bois sec et d’achever le châtiment. Mais la condamnée par un véritable démon était habitée, car, bien qu’elle se consume gentiment, pas un seul cri de douleur de ses lèvres ne s’échappa ; elle continuait simplement à geindre et proférait d’épouvantables anathèmes. “De mon sang naîtra un vengeur !”, s’écria-t-elle à voix haute. “Du Sang ancien impur naîtra le destructeur des peuples et des mondes qui vengera mes tourments ! Mort ! mort et vengeance s’abattront sur vous et vos descendants sur plusieurs générations !” Telles furent les seules paroles qu’elle parvint à proférer avant de rendre l’âme. Ainsi périt Falka, condamnée au bûcher pour avoir versé le sang innocent. »

Roderick de Novembre, *Histoire du monde*, tome II

Chapitre 7

— Regardez-la un peu. Brûlée par le soleil, égratignée, toute couverte de poussière. Elle boit tout le temps, on dirait une éponge, et elle est affamée à un tel point que ça fait peur... Je vous le dis, elle est arrivée par l'est. Elle est passée par Korath. Par le Fourneau.

— Tu dis des bêtises ! Dans le Fourneau, personne ne peut survivre. Elle venait de l'ouest, des montagnes, elle est arrivée par le lit de l'Aride. Elle a à peine posé le pied au bord du Korath que c'en était trop pour elle. Quand on l'a trouvée, elle était déjà morte de fatigue, couchée, inconsciente.

— À l'ouest, y a aussi un désert qui s'étire sur des miles et des miles. Alors où avait-elle entamé sa marche ?

— Elle marchait pas ! Elle était pas à pied. Qui peut dire si elle venait de loin ? Il y avait des traces de sabots près d'elle. Un cheval a dû la laisser tomber dans l'Aride, c'est pour ça qu'elle est esquinée, toute contusionnée.

— Je me demande bien pourquoi elle a tant d'importance pour Nilfgaard... Quand le préfet nous a envoyés la chercher, je me suis dit : à mon avis, c'est une noble de haute lignée qui a disparu. Et elle, là ? C'est une cendrillon quelconque, elle ressemble à un écouvillon en lambeaux. En plus, elle est muette. Franchement, Couinard, j'sais pas si on a bien trouvé celle qui fallait...

— C'est bien elle. Elle est pas ordinaire du tout. Une fille ordinaire, on l'aurait retrouvée morte.

— Y s'en est fallu de peu... C'est la pluie qui l'a sauvée, sûr et certain. Ça non plus, c'est pas ordinaire... Les anciens se souviennent

même plus de la dernière fois qu'il a plu sur le Fourneau. Les nuages évitent toujours Korath... Même quand il pleut dans les collines, y a pas une seule goutte qui tombe là-bas !

— Visez un peu tout ce qu'elle engouffre ! Comme si elle avait rien eu à se mettre sous la dent depuis une semaine... Eh, toi ! la morfale ! Ça te plaît le lardon ? et le pain sec ?

— Demande-le-lui en elfique. Ou bien en nilfgaardien. En langage commun, elle comprend pas. Elle doit descendre des elfes...

— C'est une gogole, elle est niaise. Quand je l'ai mise sur mon cheval ce matin, c'est comme si je déposais un pantin de bois.

— Vous êtes aveugles, ricana le dénommé Couinard, un homme robuste et presque chauve. Vous en faites des Attrapeurs, si vous n'avez pas encore compris qui c'était ! Elle n'est ni bête ni stupide. Elle fait semblant, c'est tout. C'est un oisillon bizarre et futé.

— Et pourquoi est-ce qu'elle est tellement importante pour Nilfgaard ? Ils ont promis une récompense, ils ont envoyé des patrouilles partout. Pourquoi ?

— Ça, j'en sais rien. Mais si on l'interrogeait comme il faut... avec une dague qui lui chatouille le dos... Tenez ! Vous avez vu comme elle m'a regardé ? Elle saisit tout, elle écoute avec attention. Eh, la fille ! Moi, je suis Couinard, un chasseur ; un Attrapeur comme on dit. Et là, vise donc un peu par ici, ça, c'est une nagaïka, autrement dit un fouet ! Tu veux garder ton dos intact ? Alors, raconte un peu...

— Assez ! La ferme !

L'ordre était tombé, cassant, sonore, et ne souffrant aucune objection. Il provenait du deuxième feu de camp près duquel étaient assis un chevalier et son écuyer.

— On s'ennuie, Attrapeurs ? demanda, menaçant, le chevalier. Alors du vent ! Au travail ! Allez décrotter les chevaux ! et nettoyer mon armure, mes armes ! Rapportez du bois de la forêt ! Et pas touche à la jeune fille ! Compris, malotrus ?

— Tout à fait, noble sieur Sweers, marmotta Couinard.

Ses camarades baissèrent la tête tour à tour.

— Allez ! Exécution !

Les Attrapeurs s'activèrent.

— Nous sommes punis par le destin avec ce petit merdeux, baragouina l'un d'eux. Il a fallu que le préfet nous le mette aussi sur le dos, cet enfoiré de chevalier !

— Il fait l'important, grommela tout bas un autre en regardant furtivement autour de lui. En fin de compte, c'est nous, les Attrapeurs, qui avons retrouvé la fille... C'est grâce à notre flair qu'on a suivi le lit de l'Aride.

— Tout juste. C'est à nous que revient tout le mérite, et c'est sa seigneurie qui prendra la récompense, tandis que nous, c'est à peine si

on récoltera quelques sous... On va nous jeter des florins aux pieds : « Tiens, va, Attrapeur, dis merci au bon monsieur... »

— Fermez vos becs, siffla Couinard, il va encore nous entendre...

Ciri resta seule près du feu de camp. Le chevalier et son écuyer la scrutaient attentivement, mais sans lui adresser la parole.

Le chevalier était un homme d'un certain âge mais encore robuste ; son visage était sévère, couvert de cicatrices. Quand il était à cheval, il avait toujours sur la tête un heaume avec des ailes d'oiseau, mais ce n'était pas celles que Ciri voyait dans ses cauchemars et qu'elle avait lacérées ensuite sur l'île de Thanedd. Ce n'était pas le chevalier noir de Cintra. Mais c'était un chevalier de Nilfgaard. Quand il donnait des ordres, il parlait couramment la langue commune, mais avec un accent prononcé qui ressemblait à celui des elfes. En revanche, avec son écuyer, un garçon à peine plus âgé que Ciri, il parlait une langue proche du Langage ancien, mais moins chantante, plus dure. Ce devait être la langue nilfgaardienne. Ciri, qui connaissait bien le Langage ancien, comprenait la plupart des mots. Mais elle ne se trahit pas. Au premier arrêt à la lisière du désert qu'on appelait le Fourneau ou encore Korath, le chevalier nilfgaardien et son écuyer l'avaient assaillie de questions. Elle ne leur avait pas répondu alors, car elle était indifférente et assommée, à demi inconsciente. Après quelques jours de voyage, quand ils eurent quitté les ravins pierreux et qu'ils descendirent dans les vallées verdoyantes, Ciri était revenue à elle ; elle avait enfin recommencé à percevoir le monde autour d'elle et elle réagissait mollement. Mais comme elle ne répondait toujours pas à leurs questions, le chevalier avait alors cessé de lui adresser la parole. Il semblait ne pas lui prêter attention. Seuls les escogriffes qui se faisaient appeler Attrapeurs s'occupaient d'elle. Eux aussi essayaient de la questionner. Ils étaient agressifs.

Mais le Nilfgaardien au heaume ailé les rappelait vite à l'ordre. Il ne faisait aucun doute qu'il était le maître et eux, les serviteurs.

Ciri faisait mine d'être muette et niaise, mais elle tendait attentivement l'oreille. Peu à peu, elle commençait à comprendre la situation. Elle était tombée entre les pattes de Nilfgaard. L'empereur l'avait envoyé chercher et ses hommes l'avaient trouvée, sans aucun doute en retraçant le parcours que lui avait fait suivre le portail chaotique de Tor Lara. Ce que n'avaient réussi à faire ni Yennefer ni Geralt, le chevalier ailé et les Attrapeurs y étaient parvenus.

Qu'était-il advenu de Yennefer et Geralt sur Thanedd ? Où elle-même se trouvait-elle ? Ciri avait les pires soupçons. Les Attrapeurs et leur chef Couinard parlaient une version primitive, malpropre, de la langue commune, mais sans l'accent nilfgaardien. Les Attrapeurs étaient des gens ordinaires, mais ils étaient au service du chevalier de Nilfgaard. Ils se réjouissaient à l'idée de la récompense – en florins –

que le préfet leur verserait pour l'avoir retrouvée.

Les seules régions où la monnaie courante était le florin et dont les habitants étaient au service des Nilfgaardiens étaient les provinces impériales régies par des préfets, dans le Sud lointain.

* * *

Le lendemain, lors d'une étape au bord d'un ruisseau, Ciri commença à s'interroger sur la possibilité de s'enfuir. La magie pouvait l'aider. Prudemment, elle essaya le plus simple des sorts, une légère télékinésie. Mais ses craintes se trouvèrent confirmées. Elle n'avait pas même une once d'énergie magique en elle. Après son jeu déraisonnable avec le feu, ses capacités magiques l'avaient totalement abandonnée.

De nouveau elle s'enfonça dans l'indifférence. Totale. Elle se replia sur elle-même et sombra dans l'apathie. Pour longtemps.

Jusqu'au jour où le chevalier bleu leur coupa la route sur la lande.

* * *

— Hmmm..., marmonna Couinard en regardant les cavaliers qui leur barraient le chemin. On va avoir des ennuis. C'est les Varnhagen, du fort de Sarde...

Les cavaliers approchèrent. À leur tête, sur un puissant étalon gris arrivait un géant revêtu d'une armure en acier trempé d'un bleu étincelant. Juste derrière lui se tenait son second, lui aussi recouvert d'une cuirasse, suivi à distance par deux cavaliers en simple armure grise – des valets sans aucun doute.

Le Nilfgaardien au heaume ailé vint à leur rencontre, maintenant son cheval bai au trot. Son écuyer tâta le manche de son épée, puis se retourna sur sa selle.

— Restez en arrière et surveillez la fille ! gronda-t-il à l'adresse de Couinard et de ses Attrapeurs. Ne vous mêlez pas de ça.

— J'suis pas bête, dit Couinard à voix basse dès que l'écuyer se fut éloigné. Comme si j'avais envie de me mêler aux seigneurs importants de Nilfgaard...

— Y va y avoir une bagarre, Couinard ?

— À tous les coups. Entre les Sweers et les Varnhagen, c'est une vendetta familiale avec les représailles sanglantes qui vont avec. Pied

à terre tout le monde ! Surveillez la fille, parce qu'elle peut nous rapporter le gros lot. Avec un peu de chance, on va récupérer toute la récompense pour sa capture.

— Les Varnhagen cherchent sûrement la fille aussi. S'ils gagnent, ils vont nous la prendre... On n'est que quatre...

— Cinq, dit Couinard en souriant de toutes ses dents. S'avère qu'un des tringlots de Sarde, là-bas, est une connaissance à moi. Vous verrez, dans cette bagarre, le gros lot, ce sera pour nous, pas pour ces messires les chevaliers...

Le chevalier en armure bleue resserra la bride de sa monture. Celui au heaume ailé se plaça en face de lui. Le compagnon du Bleu avança au trot et s'arrêta derrière son maître. Son casque étrange était orné de deux bandes de cuir qui tombaient du ventail, faisant penser à deux longues moustaches ou bien à des défenses de morse. Il tenait au travers de sa selle une arme à l'allure menaçante qui rappelait un peu les espontons des gardes de Cintra, mais à la hampe plus courte et au fer plus long.

Le Bleu et l'Ailé échangèrent quelques mots. Ciri ne put les distinguer, mais le ton des deux chevaliers était sans équivoque. Il ne s'agissait pas de paroles amicales. Soudain le Bleu se releva sur sa selle et, tout en désignant Ciri d'un geste vif, dit quelque chose, d'une voix forte et énergique. L'Ailé répondit en criant tout aussi fort, puis il agita sa main protégée par un gantelet, donnant clairement à comprendre au Bleu qu'il pouvait aller se faire voir ailleurs. Alors commença l'affrontement.

Le Bleu planta ses éperons dans les flancs de son étalon gris et, se ruant en avant, il arracha de sa poignée une hache qui se trouvait près de sa selle. L'Ailé cabra son cheval bai et dégaina son épée. Avant cependant que les deux chevaliers aient eu le temps de se lancer dans le combat, Deux-Défenses – le second du Bleu – attaqua, incitant son cheval à partir au galop à l'aide de la hampe de son esponton. L'écuyer de l'Ailé se précipita alors sur lui en saisissant son épée, mais Deux-Défenses se mit debout sur sa selle et lui lança son esponton directement dans la poitrine. Le long fer transperça la barbière et le haubert de l'écuyer qui gémit d'une voix déchirante et tomba de cheval, tenant des deux mains la hampe de la lame enfoncée jusque dans ses reins.

Le Bleu et l'Ailé s'entrechoquèrent avec fracas. La hache était plus menaçante, mais l'épée plus rapide. Le Bleu reçut un coup sur l'humérus, un fragment de son brassard en acier trempé vola sur le côté, faisant tourbillonner et virevolter la courroie ; le cavalier vacilla sur sa selle, des taches carmin brillèrent sur l'armure bleue. Les deux combattants furent séparés par leurs montures qui s'écartèrent au galop. Le Nilfgaardien au heaume ailé fit faire demi-tour à son cheval

bai, mais, à ce moment-là, Deux-Défenses tomba sur lui, levant son épée à deux mains pour porter son coup ; l'Ailé tira sur les rênes, mais son adversaire, guidant son cheval de ses seules jambes, lança sa monture sur le côté. L'Ailé eut tout de même le temps de lui assener un coup d'épée au passage. Sous les yeux de Ciri, la plaque de la spalière se brisa et du sang jaillit.

Le Bleu revenait déjà en agitant sa hache dans tous les sens et en hurlant. En pleine course, les deux chevaliers échangèrent des coups fracassants avant de s'éloigner de nouveau. Deux-Défenses attaqua une nouvelle fois l'Ailé ; les chevaux se percutèrent, les épées résonnèrent. Le second du Bleu frappait l'adversaire de son maître, démolissant sa cubitière et son écu. L'Ailé se remit d'aplomb et attaqua son assaillant par la droite d'un coup puissant sur le côté du plastron. Deux-Défenses oscilla sur sa selle. L'Ailé se dressa sur ses étriers et dans un élan frappa encore une fois Deux-Défenses entre la spalière déjà brisée et le bassin. Sa large lame entailla de nouveau avec fracas la spalière de son adversaire, et l'épée resta emprisonnée. Deux-Défenses se raidit et frémit. Les chevaux, piaffant et grinçant des dents sur leurs mors, se percutèrent. L'Ailé s'appuya contre l'arçon pour extraire son épée. Deux-Défenses glissa alors de sa selle et tomba sous les sabots du cheval. Les fers résonnèrent contre la cuirasse brisée.

Le Bleu pivota sur son étalon gris ; il était de nouveau prêt à attaquer, hache levée. Il avait du mal à diriger son cheval avec son bras blessé. L'Ailé s'en aperçut ; arrivant adroitement par la droite, il se dressa sur ses étriers pour porter le coup fatal. Le Bleu fit glisser l'épée de son adversaire sur sa hache et la lui arracha des mains. Les chevaux, de nouveau, s'entrechoquèrent. Le Bleu était un véritable athlète ; sa lourde hache s'éleva dans les airs et retomba violemment. Le coup s'abattit avec un tel fracas sur l'armure de l'Ailé que son cheval bai s'affaissa sur sa croupe. L'Ailé tangua, mais se maintint en selle. Avant que la hache ait eu le temps de s'abattre une seconde fois sur lui, il lâcha les rênes et, tournant la main gauche, saisit une lourde masse d'armes suspendue à une dragonne en cuir ; d'un mouvement ample, il flanqua un coup sur le heaume de son adversaire qui résonna aussi puissamment qu'une cloche, et ce fut au tour du Bleu de tanguer. Les chevaux grognèrent ; ils tentaient de se mordiller et ne voulaient pas se désunir.

Indubitablement assommé par le coup de massue, le Bleu réussit tout de même, dans un mugissement, à cogner son adversaire avec sa hache, l'atteignant au niveau du plastron. Que tous deux parviennent encore à se maintenir en selle tenait du miracle – en vérité, le mérite en revenait aux hauts pommeaux qui les soutenaient. Du sang coulait sur les flancs des deux montures – il se détachait plus nettement sur la robe claire du cheval gris. Ciri les observait avec effroi. À Kaer

Morhen, on lui avait appris à se battre, mais elle ne parvenait pas à imaginer dans quelle mesure elle pourrait se confronter à l'un ou l'autre de ces hercules, ni même si elle était capable de parer ne serait-ce qu'un seul de leurs coups si puissants !

Saisissant à deux mains le manche de la hache enfoncée profondément dans le plastron de l'Ailé, le Bleu se voûta et tira de toutes ses forces, essayant de soulever son adversaire de selle. L'Ailé prit de l'élan et cogna le Bleu avec sa masse d'armes, une fois, deux fois, trois fois. Le sang gicla par-dessous le ventail et se répandit sur l'armure bleue et le cou du cheval gris. L'Ailé éperonna sa monture, et le saut que fit son cheval arracha le tranchant de la hache de son plastron ; chancelant sur sa selle, le Bleu laissa échapper le manche de l'arme de sa main. L'Ailé fit passer la masse d'armes dans sa main droite, il s'élança et, d'un coup redoutable, aplatit la tête du Bleu contre le cou de son cheval. Saisissant de sa main libre les rênes de l'étalon gris, le Nilfgaardien continuait à cogner avec sa masse d'armes ; l'armure bleue résonnait comme une casserole en fer, le sang coulait à flots par-dessous le heaume entièrement cabossé du vaincu. Un dernier coup et le Bleu valsa tête la première sous les sabots de sa propre monture. Celle-ci fit un bond en arrière, mais le cheval bai de l'Ailé, apparemment versé dans ce genre d'exercice, piétina l'homme à terre dans un fracas de sabots. Le Bleu vivait encore, à en juger par le beuglement désespéré que lui arrachait la douleur. Le cheval bai le piétinait avec une telle ardeur que l'Ailé, blessé, finit par glisser de sa selle, et s'écroula aux côtés du Bleu.

— Ils se sont entre-tués, sacré bon sang ! gémit l'Attrapeur qui tenait Ciri.

— Que la peste et la mort les emportent, ces messires les chevaliers ! dit un autre en crachant.

Les valets du Bleu regardaient la scène à distance. L'un d'eux fit demi-tour.

— Rémiz ! ne bouge pas ! hurla Couinard. Où tu vas ? à Sarde ? Tu es pressé d'aller à la potence ?

Les valets s'arrêtèrent ; les mains en visière, l'un d'eux regarda dans la direction des Attrapeurs.

— Couinard, c'est toi ?

— Oui, c'est bien moi ! Viens par ici, Rémiz, n'aie pas peur ! Les querelles des chevaliers, c'est point notre affaire !

Ciri, soudain, en eut assez de l'indifférence. Elle s'arracha prestement des mains de l'Attrapeur qui la tenait, puis elle se mit à courir ; elle atteignit le cheval gris du Bleu et d'un bond se retrouva sur la selle au haut pommeau.

Elle aurait pu réussir, mais les valets de Sarde étaient restés en selle, et leurs chevaux étaient reposés. Ils la rejoignirent sans peine et

lui arrachèrent les rênes des mains. Elle sauta à terre et courut en direction de la forêt, mais les cavaliers la rattrapèrent de nouveau. L'un d'eux la saisit au vol par les cheveux, puis la traîna derrière lui. Ciri hurla. Le cavalier la jeta aux pieds mêmes de Couinard. La nagaïka siffla, Ciri poussa un cri et se roula en boule, protégeant sa tête de ses mains. La nagaïka siffla de nouveau et lui cingla les doigts. Elle roula sur elle-même pour tenter de lui échapper, mais, en un bond, Couinard la rejoignit et lui donna un coup de pied, puis il lui écrasa les reins avec son godillot.

— Tu voulais te sauver, vipère ?

La nagaïka s'abattit sur elle de nouveau. Ciri hurla. Couinard lui donna un autre coup de pied et la cingla de sa dague.

— Ne me bats pas ! hurla-t-elle en se recroquevillant.

— Mais tu parles, petite peste ! Il s'est dénoué, ton clapet ? Je vais tout de suite te...

— Reprends-toi, Couinard ! s'écria l'un des Attrapeurs. Tu veux lui ôter la vie ou quoi ? Elle est trop précieuse pour qu'on la gaspille !

— Tonnerre de dieu ! dit Rémiz en descendant de cheval. Serait-ce donc celle qui est recherchée par Nilfgaard depuis une semaine ?

— C'est elle.

— Ah ! Toutes les garnisons la recherchent. C'est une personne importante pour Nilfgaard ! Paraît qu'un puissant mage a prédit qu'elle devait se trouver quelque part dans les environs. C'est ce qu'on disait à Sarde. Où est-ce que vous l'avez dénichée ?

— Dans le Fourneau.

— Pas possible !

— Mais si, répliqua vivement Couinard en grimaçant. On l'a trouvée, et la récompense est pour nous ! Qu'est-ce que vous faites à rester plantés comme des piquets ? Entravez-moi c't'oiseau et hissez-la sur une selle ! On se tire d'ici, les gars ! Vite !

— On dirait que sa seigneurie le Sweers respire encore..., dit l'un des Attrapeurs.

— Plus pour longtemps ! On va tout droit à Amarillo, les gars. Chez le préfet. On lui dépose la fille, et on rafle la récompense.

— À Amarillo ? (Rémiz se gratta l'occiput en balayant du regard le récent champ de bataille.) Le bourreau va nous allumer, là-bas ! Qu'est-ce que tu vas dire au préfet ? Comment vas-tu expliquer que les chevaliers sont morts et que vous, vous êtes entiers ? Quand toute l'affaire sera tirée au clair, le préfet ordonnera de vous pendre, et nous, ils nous renverront vite fait bien fait à Sarde... Et alors les Varnhagen nous feront la peau. Votre chemin vous mène peut-être à Amarillo, mais moi, je ferais mieux d'aller me cacher dans les bois...

— Tu es mon sororge, Rémiz, dit Couinard. Et t'as beau n'être qu'un fils de chien, parce que ma sœur, tu la battais, tu fais quand

même partie de ma famille. Je vais donc sauver ta peau. J'ai dit : on va à Amarillo. Le préfet sait bien qu'entre les Sweers et les Varnhagen, c'est la vendetta. Ils se sont rencontrés, ils se sont entre-tués, c'est chose courante entre eux. Qu'est-ce qu'on y pouvait ? Et la fille, écoutez bien ce que je vais vous dire, on l'a trouvée après. Nous, les Attrapeurs. Toi aussi, Rémiz, à partir de maintenant, t'es un Attrapeur. Est-ce que le préfet sait combien on était à partir de Sweers ? Il n'y verra que du feu...

— Dis, Couinard, t'aurais pas oublié quelque chose ? demanda Rémiz en traînant la voix et en regardant l'autre valet de Sarde.

Couinard se retourna lentement, puis, en un éclair, il prit son couteau et le planta directement dans la gorge du valet. Celui-ci poussa un râle et s'écroula par terre.

— Je n'oublie rien, moi, dit froidement Couinard. Bon, on est maintenant entre nous. Y a pas de témoin, et on sera pas trop nombreux à se partager la prime. À cheval, les gars, tous à Amarillo ! Y a encore un bon bout de chemin entre nous et la récompense, faut pas tarder !

* * *

Quand ils quittèrent la forêt de hêtres, sombre et humide, ils virent un village au pied de la montagne – une dizaine de chaumières regroupées à l'intérieur d'un anneau de basses palissades qu'entouraient les méandres d'une petite rivière.

Le vent ramena des odeurs de fumée. Ciri avait les mains ligotées et attachées au pommeau de la selle par une courroie ; elle remua ses doigts engourdis. Elle-même était tout engourdie, ses fesses la faisaient souffrir atrocement, elle était gênée par sa vessie pleine. Elle était en selle depuis le lever du soleil. La nuit précédente elle ne s'était pas reposée, car elle avait dû dormir les mains attachées aux poignets des Attrapeurs allongés auprès d'elle de chaque côté. Ils réagissaient à chacun de ses mouvements par des jurons en menaçant de la battre.

— Un village, dit l'un.

— Je vois, répondit Couinard.

Ils dévalèrent la colline. Les sabots des chevaux faisaient craquer les herbes hautes, brûlées par le soleil. Ils se retrouvèrent bientôt sur une route cahoteuse qui menait tout droit à un petit pont de bois et à un portillon dans la palissade – l'entrée du village.

Couinard retint son cheval et se mit debout sur ses étriers.

— Qu'est-ce que c'est que ce village ? J'suis jamais venu par ici. Rémiz, tu connais le coin ?

— Dans le temps, dit Rémiz, on appelait ce village la Petite Rivière blanche. Mais quand tout ce brouillement a commencé, y en a une paire par ici qui ont rejoint les rebelles, alors les Varnhagen de Sarde ont lâché les chiens, ils ont massacré tous les habitants ou bien en ont fait des esclaves. Maintenant, ce sont plus que des paysans nilfgaardiens qui habitent ici, des nouveaux occupants. Et ils ont rebaptisé le village Glyswen. Ces paysans, ce sont des hommes mauvais, enragés. Je vous le dis, traînons pas par ici. Allons plus loin.

— Faut donner du repos aux chevaux, protesta l'un des Attrapeurs, et puis les panser. Et moi, j'ai les tripes qui chantent, on dirait une chorale à elles toutes seules ! Qu'est-ce qu'on en a à faire des nouveaux habitants ? C'est que du fumier, des moins que rien ! On leur agitera devant le nez l'ordre du préfet ; le préfet, c'est bien un Nilfgardien, tout comme eux. Vous verrez, ils nous feront des courbettes et ils ramperont devant nous !

— Ben voyons ! explosa Couinard. T'as déjà vu des Nilfgaardiens faire des courbettes et ramper devant qui que ce soit ? Rémiz, est-ce qu'il y a une auberge à Glyswen ?

— Oui, y en a une. Les Varnhagen ne l'ont pas brûlée.

Couinard se retourna et regarda Ciri.

— Faut la délier, dit-il. Faudrait pas que quelqu'un la reconnaisse... Donnez-lui une houppe. Et couvrez sa caboche d'un capuchon... Holà ! où tu vas, cendrillon ?

— Je dois aller dans les fourrés...

— Je vais t'en donner des fourrés, la donzelle ! T'as qu'à pisser près de la route ! Et n'oublie pas : au village, qu'y ait pas même de la buée qui sorte de ton clapet. Va pas croire que tu vas pouvoir faire la maligne ! Si tu couines, je te tranche la gorge. Si j'ai pas mes florins pour ta tête, personne les aura.

Ils approchèrent au pas. Les sabots des chevaux claquèrent sur le petit pont. Des silhouettes de paysans armés de lances surgirent aussitôt derrière la palissade.

— Ils montent la garde près du portillon, marmonna Rémiz. Je me demande pourquoi.

— Moi aussi, grommela Couinard en se redressant sur ses étriers. Ils surveillent le portillon alors que, du côté du moulin, la palissade est démolie ; on peut y passer en charrette...

Ils approchèrent et stoppèrent leurs chevaux.

— Salut à vous, fermiers ! s'écria Couinard d'un air jovial, bien que peu naturel. Que la journée soit bonne !

— Z'êtes qui ? demanda brièvement le plus grand des villageois.

— Nous sommes l'armée, compère, mentit Couinard, bien installé sur sa selle. En service au nom de sa seigneurie M. le préfet d'Amarillo.

Le villageois déplaça sa main sur la hampe de sa lance tout en regardant Couinard de travers. Assurément, il n'arrivait pas à se rappeler à quelle occasion cet Attrapeur avait bien pu devenir son compère.

— C'est messire le préfet qui nous envoie ici, continuait à mentir Couinard, pour qu'on voie comment se portent ses compatriotes, les bonnes gens de Glyswen. Sa seigneurie vous transmet ses salutations, et veut savoir si faut pas apporter de l'aide à la population de Glyswen.

— Ma foi, on se débrouille, dit le villageois. (Ciri constata qu'il parlait la langue commune comme le chevalier au heaume ailé, avec le même accent, bien qu'il essaie d'imiter Couinard dans sa façon de s'exprimer.) On a pris l'habitude de se débrouiller tout seuls.

— Le préfet sera heureux de l'apprendre. L'auberge est ouverte ? On a le gosier sec...

— C'est ouvert, répondit sombrement le villageois. Pour l'heure.

— Pour l'heure ?

— C'est ça. Parce qu'on va pas tarder à la démolir, cette auberge. Les planches et les chevrons nous seront utiles pour le grenier. On n'en tire aucun profit, de toute façon. Nous, on travaille à la sueur de notre front, on va pas à l'auberge. L'auberge, elle attire que des gens de passage, de ceux qu'on n'est pas contents de voir la plupart du temps. Y en a justement de ce genre-là qui y pâturent en ce moment.

— Qui ? (Réميز blêmit légèrement.) Ce seraient pas des gens de la forteresse de Sarde, par hasard ? Ces messires de Varnhagen ?

Le villageois fit la grimace et remua les lèvres comme pour cracher.

— Non, malheureusement. C'est la milice de ces messieurs les barons. Des Nissirs.

— Des Nissirs ? répéta Couinard en fronçant les sourcils. Et d'où ils viennent, ceux-là ? De quel commando ?

— Leur supérieur, c'est un grand aux cheveux noirs, avec de grosses bacchantes.

— Eh ! (Couinard se retourna vers ses compagnons.) C'est notre jour ! On n'en connaît qu'un comme ça, non ? C'est sans nul doute notre vieil ami Versta « Crois-m'en ! », vous vous souvenez ? Et qu'est-ce qu'ils font donc chez vous, compère ?

— Messeigneurs les Nissirs, expliqua sombrement le villageois, s'apprêtent à aller à Tyffa. Ils nous ont fait l'honneur de nous rendre visite. Ils transportent un prisonnier. Ils en ont capturé un de la bande des Rats.

— Tu m'en diras tant ! pouffa Réميز. Et l'empereur de Nilfgaard, ils l'ont pas capturé ?

Le villageois fronça les sourcils et resserra sa main sur la hampe

de sa lance. Ses compagnons se mirent à chuchoter.

— Allez à l'auberge, messieurs les soldats. (Les muscles de sa mâchoire inférieure se contractèrent.) Et discutez donc avec les Nissirs, vos amis. Vous êtes, à ce qu'il paraît, au service du préfet. Demandez-leur donc pourquoi ils transportent un bandit à Tyffa, au lieu qu'ici, sur place, avec nos bœufs, on aurait vite fait de lui régler son compte et de l'empaler, comme le préfet l'a ordonné. Et rappelez à ces messires vos amis qu'ici, l'autorité, c'est le préfet, et pas le baron de Tyffa. On a déjà mis nos bœufs au joug, et le pieu est aiguisé. Si ces messieurs veulent pas le faire, nous, on fera ce qu'il faut. Dites-leur ça.

— Je leur dirai, pour sûr. (Couinard lança un regard éloquent à ses camarades.) Adieu, braves gens.

Ils repartirent au pas, avançant entre les chaumières. Le village avait l'air désert, on n'y voyait pas âme qui vive. Un maigre cochon fouillait la terre sous l'une des clôtures, des canards tout sales pataugeaient dans la boue. Un grand grippeminaud noir croisa la route des cavaliers.

— Va-t'en, chat de malheur ! (Rémiz se pencha, cracha, et mit ses doigts en croix pour conjurer le mauvais sort.) Il a traversé notre route, ce salopard !

— Qu'une souris lui reste en travers de la gorge !

— Quoi ? demanda Couinard en se retournant.

— Le chat. Noir comme la suie. Il a traversé la route.

— Qu'il aille au diable. (Couinard regarda autour de lui.) Regardez un peu, quel désert ! Mais j'ai vu derrière la courtine que les braves gens sont là, ils veillent, dans leurs cabanes. Et derrière cette porte, là-bas, j'ai vu une lance briller.

— Ils surveillent leurs bonnes femmes, dit en riant le superstitieux qui n'aimait pas les chats. Des Nissirs au village ! Z'avez entendu ce que ce plouc a raconté ? On voit bien qu'il les apprécie pas.

— Pas étonnant. « Crois-m'en » et sa compagnie n'épargneront aucun jupon. Et ils ont pas fini de s'amuser, ces messieurs les Nissirs. On les appelle les barons, les « Geôliers de l'ordre » ; c'est pour ça qu'ils sont payés, pour veiller à l'ordre et surveiller les routes. Et essaie un peu de crier « Nissir ! » à l'oreille d'un paysan ; tu verras, il se pissera dessus tellement il aura peur. Mais c'est que pour un temps ! Qu'ils bouffent encore un veau, qu'ils aillent encore tripoter une donzelle, et les villageois vont les transpercer de leurs fourches, verrez ça. Vous z'avez vu ceux qui sont à la porte, la sale gueule qu'ils avaient ? Ce sont des villageois nilfgaardiens. Avec eux, ça rigole pas... Ah ! Voilà l'auberge...

Ils pressèrent leurs chevaux.

L'auberge avait un toit de chaume légèrement en pente, couvert

d'une épaisse couche de mousse. Assez éloignée des chaumières et des constructions agricoles, elle était cependant le point central de tout le terrain clôturé par la palissade déglinguée, où se croisaient les deux routes qui traversaient le village. Dans l'ombre jetée par le seul grand arbre des alentours, il y avait un enclos pour les bêtes et un autre, à part, pour les chevaux. Dans ce dernier se trouvaient cinq ou six montures non dessellées. Sur les marches devant la porte étaient assis deux gaillards en veste de cuir et bonnet de fourrure en pointe. Ils tenaient précautionneusement serrées contre leur poitrine des chopes en argile ; une bassine pleine d'os rongés était posée entre eux.

— Qui c'est ceux-là ? vociféra l'un des hommes en voyant Couinard et sa compagnie descendre de cheval. Qu'est-ce que vous cherchez par ici ? Allez, oust ! L'auberge est occupée au nom du droit.

— Crie donc pas, Nissir, dit Couinard en tirant Ciri de la selle. Ton commandant, Versta, c'est une relation à nous.

— Je vous connais pas !

— Parce que t'es qu'un blanc-bec ! Mais moi et « Crois-m'en », on a servi ensemble dans les temps anciens, avant que Nilfgaard arrive ici.

— Bon, si c'est ça..., se détendit le gaillard en lâchant le manche de son glaive. Entrez. Moi, ça m'est égal...

Couinard bouscula Ciri, l'autre Attrapeur la saisit par le col. Ils entrèrent.

Il faisait sombre à l'intérieur, et l'air était étouffant ; ça sentait la fumée et la viande rôtie. L'auberge était presque vide, une table seulement était occupée. Elle était éclairée par un rayon de lumière filtrant par la fenêtre, à travers les courtines décorées de poissons. Plusieurs hommes y étaient attablés. Au fond, près du foyer, l'aubergiste s'affairait en faisant tinter ses casseroles.

— Mes respects, messeigneurs de Nissir ! gronda Couinard.

— On ne salue pas n'importe qui, nous, grogna en crachant sur le sol l'un de ceux de la compagnie assis près de la fenêtre.

Un autre le retint d'un geste.

— Du calme ! Ce sont des gars à nous, tu ne les reconnais pas ? Couinard et ses Attrapeurs. Bienvenue, messieurs ! bienvenue !

Couinard se dérida et avança en direction de la table, mais il s'arrêta quand il vit ses camarades fixer le poteau soutenant la charpente du plafond. Sous la poutre, un garçon était assis sur un petit tabouret ; il avait moins de vingt ans, des cheveux clairs, il était maigre et se tenait bizarrement raide et tendu. Ciri remarqua que sa position peu naturelle provenait du fait que les mains du garçon étaient tirées vers l'arrière et qu'il était pieds et poings liés, le cou attaché à la poutre par une ceinture de cuir.

— Que je sois recouvert de pustules ! dit l'un des Attrapeurs dans

un profond soupir. (Il s'agissait de celui qui tenait Ciri par le col.) Vise un peu, Couinard ! Mais c'est Kayleigh !

— Kayleigh ? (Couinard fit une drôle de grimace.) Le Rat Kayleigh ? Pas possible !

L'un des Nissirs assis autour de la table, un type grassouillet aux cheveux taillés en une houppe pittoresque, se mit à rire à gorge déployée.

— Mais si, dit-il en léchant une cuiller. C'est bien Kayleigh, ce chien galeux, en chair et en os. Ça valait le coup de se lever à l'aube. On va sûrement en obtenir une demi-soixantaine de bons florins impériaux.

— Vous avez coincé Kayleigh ? Eh ben dites donc ! dit Couinard en se renfrognant. Ça veut dire que l'autre pécore de Nilfgaardien disait vrai...

— Trente florins ? Crénom d'un chien ! soupira Rémiz. C'est pas rien... C'est le baron Lutz de Tyffa qui paie ?

— Tout juste, confirma un deuxième Nissir aux cheveux et à la moustache noirs. Sa seigneurie le baron Lutz de Tyffa, notre seigneur et bienfaiteur. Les Rats ont dépouillé un de ses lieutenants sur la grand-route, alors, sous le coup de la colère, il s'est enflammé et a promis une récompense. Et c'est nous, Couinard, qui allons recevoir cette récompense, crois-m'en. Ah ! Regardez un peu comme il gonfle les joues, les gars, on dirait un grand-duc ! Ça lui plaît pas que ce soit nous qui ayons capturé le Rat, alors que c'est à lui que le préfet a ordonné de traquer toute la bande !

— Attrapeur Couinard ! (L'homme grassouillet à la houppe désigna Ciri de sa cuiller.) Toi itou tu as attrapé quelque chose. T'as vu ça, Versta ? Une espèce de jouvencelle. Qui c'est, cette souillon ?

— T'occupe !

— Pourquoi t'es si rude ? dit en riant celui à la houppe. On veut juste être sûrs que c'est pas ta fille.

— Sa fille ? dit Versta en éclatant de rire. Vous m'en direz tant ! Pour pouvoir engendrer des filles, il faut avoir des couilles.

Les Nissirs pouffèrent.

— Vous pouvez ricaner, bande de boucs, s'époumona Couinard en gonflant les joues. Je m'en fiche ! Et toi, Versta, je vais te dire une chose : dans moins d'une semaine, tu seras bien étonné de voir de qui on cause le plus, de vous et de votre Rat, ou bien de moi et de ce que j'ai fait. Et on verra bien celui qui est le plus généreux : votre baron ou le préfet d'Amarillo !

— Tu peux m'embrasser sur le cul, déclara Versta avec mépris en se remettant à laper bruyamment sa soupe. Ainsi que ton préfet, ton empereur et Nilfgaard tout entier, crois-m'en. Et pas la peine de gonfler tes joues. Je sais bien, moi, que Nilfgaard poursuit une

donzelle depuis une semaine, avec tant d'acharnement que les routes sont couvertes de poussière ! Je sais qu'il y a une récompense pour sa tête. Mais j'en ai rien à foutre. C'est plus mon problème de servir le préfet et les Nilfgaardiens, et je les emmerde. Maintenant je suis au service du baron Lutz, je dépends de lui et de personne d'autre.

— Ton baron, aboya Couinard, il leur lèche les bottes, aux Nilfgaardiens. Comme ça, t'as pas à le faire, alors c'est plus facile de causer.

— Pas besoin de pavaner, dit le Nissir conciliant. J'en avais pas après toi, crois-m'en. Que t'aies trouvé la fille recherchée par Nilfgaard, c'est bien, je suis heureux de voir que c'est toi qui toucheras la récompense, et pas ces merdeux de Nilfgaardiens. Et que tu sois au service du préfet... Ma foi, personne ne choisit ses seigneurs, c'est eux qui te choisissent, pas vrai ? Allez, asseyez-vous avec nous, on va boire un coup à notre rencontre.

— Bah ! pourquoi pas ? conclut finalement Couinard. Donnez-moi donc un bout de longe avant. Je vais attacher la fille au poteau, à côté de votre Rat, d'accord ?

Les Nissirs pouffèrent de rire.

— Visez un peu la terreur des frontières ! ricana le grassouillet à la houppe. Les bras armés de Nilfgaard ! Ligote-la bien, Couinard, et serre fort. Mais prends une chaîne en fer, parce que la longe, ta prisonnière est prête à la déchiquter, et à te casser la gueule avant de se sauver. C'est vrai qu'elle fait peur, on en frissonne de partout !

Même les compagnons de Couinard laissèrent échapper un rire étouffé. L'Attrapeur rougit, replia sa ceinture, s'approcha de la table.

— C'est juste pour être sûr qu'elle décampe pas.

— Te casse pas la tête, l'interrompit Versta en rompant son pain. Tu veux pas discuter un peu ? Allons, assieds-toi, et pose tes fesses comme il faut. Quant à cette fille, si tu veux, pends-la par les pieds au plafond. Je m'en fiche comme de la merde de cochon. Mais c'est rudement drôle, Couinard. Pour toi et ton préfet, c'est peut-être une prisonnière importante, mais pour moi, c'est qu'une enfant rabougrie et effrayée. Tu veux la ligoter ? Crois-m'en, elle tient à peine sur ses jambes, tu parles qu'elle pense à s'enfuir. De quoi t'as peur ?

— Eh bien... je vais vous le dire, de quoi j'ai peur. (Couinard se mordit les lèvres.) On est dans un hameau nilfgardien. Les villageois nous ont pas accueillis à bras ouverts, et pour ce qui est de votre Rat, qu'ils ont dit, ils ont déjà préparé pour lui un pieu tout aiguisé. Et ils ont pas tort, parce que le préfet a décrété qu'on devait régler leur compte sur place aux brigands qui avaient été arrêtés. Si vous ne leur donnez pas votre prisonnier, ils sont prêts à raboter des pieux pour vous aussi.

— Bé du ! dit le grassouillet à la houppe. Qu'ils aillent faire peur

aux choucas, ces arsouilles ! Ils feraient mieux de ne pas se mettre en travers de notre chemin, sinon on va les saigner.

— On leur donnera pas le Rat, ajouta Versta. Il est à nous, et il ira à Tyffa. Et le baron Lutz réglera toute l'affaire avec le préfet. Bah ! Pourquoi causer de ces broutilles ? Asseyez-vous donc avec nous.

Les Attrapeurs, repoussant dans leur dos leurs épées, s'attablèrent volontiers avec les Nissirs, braillant contre l'aubergiste et décidant d'un commun accord que c'était à Couinard de payer la tournée. D'un coup de pied, ce dernier rapprocha son tabouret de la poutre. Il secoua Ciri par l'épaule et la poussa si violemment qu'elle tomba et heurta le genou du garçon attaché au poteau.

— Reste là, gronda Couinard. Et t'as pas intérêt à bouger, ou bien je te bats comme plâtre.

— Saleté de pou, grommela le jeunot qui le regardait en clignant des yeux. Espèce de chien...

Ciri ne connaissait pas la plupart des mots qui s'échappèrent de la bouche tordue, mauvaise du garçon, mais au changement qu'elle lut sur le visage de Couinard, elle comprit que ce devaient être des mots particulièrement vulgaires et injurieux. L'Attrapeur blêmit de fureur. Il replia son bras et du revers de la main cogna le garçon attaché au visage. Il le saisit par ses longs cheveux clairs et le secoua violemment, envoyant chaque fois sa tête contre le poteau.

— Eh là ! s'écria Versta en se levant de table. Qu'est-ce qui se passe ?

— Je vais lui défoncer le portrait, à ce Rat galeux ! rugit Couinard. Je vais lui arracher les jambes du tronc, je dis bien les deux jambes !

— Viens t'asseoir et arrête de lui taper sur la gueule. (Le Nissir s'assit, but sa bière d'un trait et se frotta les moustaches.) Secoue un peu ta prisonnière si tu veux, qu'elle se tienne tranquille, mais ne touche pas au nôtre. Et toi, Kayleigh, ne fais pas le malin. Ne bouge pas et commence à penser à l'échafaud que le baron a déjà ordonné d'installer pour toi dans sa petite ville. La liste des fautes qu'on va te reprocher est déjà prête, et, crois-m'en, elle fait trois coudées de long. La moitié de la ville est déjà en train de faire des paris pour savoir combien de temps tu tiendras. Alors économise tes forces, le Rat. Moi aussi je vais parier une petite somme et je compte bien que tu vas pas me décevoir, et que tu résisteras au moins jusqu'à la castration.

Kayleigh cracha et détourna la tête autant que le lui permettait la courroie serrée autour de son cou. Couinard tira sur sa ceinture, il jaugea Ciri, tapie sur l'escabeau, d'un regard hostile, après quoi il se joignit à la compagnie derrière la table en jurant, car il ne restait plus que de lamentables traces de mousse dans les cruches apportées par l'aubergiste.

— Comment qu'vous avez attrapé Kayleigh ? demanda-t-il en signalant à l'aubergiste qu'il souhaitait rallonger la commande. Et vivant, en plus ! J'peux pas croire que les autres Rats, vous les ayez fauchés !

— À la vérité, rétorqua Versta qui contemplait d'un air critique ce qu'il venait d'extirper de son nez, on a eu de la chance, voilà tout. Il était tout seul. Il s'était isolé de la bande pour aller faire une virée nocturne chez une fille à la Nouvelle Forge. On est arrivés avant le lever du soleil, on l'a cueilli sur le foin, il a même pas poussé un cri.

— Et nous, on s'est tous amusés avec sa nénette, ricana le grassouillet à la houppe. Si elle a été déçue de sa nuit avec Kayleigh, elle a pas eu à se plaindre de nous. De bon matin, on l'a tellement satisfaite qu'elle était plus capable de remuer ni bras ni jambes après ça !

— Moi, je dis que vous êtes de sacrés abrutis et des incapables ! déclara bien fort Couinard d'un ton ironique. Vous êtes passés à côté d'une belle somme d'argent, pauvres idiots ! Au lieu de perdre votre temps avec une goton, il fallait battre le fer pendant qu'il était chaud et questionner le Rat pour savoir où la bande passait la nuit. Vous pouviez tous les avoir, Giselher et Reef... Y a un an encore, les Varnhagen de Sarde donnaient vingt florins pour la tête de Giselher. Et pour cette coureuse, comment elle s'appelle déjà... Misté, c'est ça... pour elle, le préfet aurait donné encore plus après ce qu'elle a fait à son neveu près de Druigh, quand les Rats ont plumé le convoi.

— Toi, Couinard, se vexa Versta, ou bien tu es bête de naissance, ou bien c'est la vie dure qui t'a mangé la cervelle. On est six. Et, d'après toi, moi et mes cinq hommes, on aurait dû se lancer à la poursuite de toute la bande ? Pour ce qui est de la récompense, on l'aura de toute façon. Une fois notre prisonnier dans les oubliettes, le baron Lutz lui chauffera la plante des pieds, et il faudra pas longtemps avant qu'il se mette à table, crois-m'en. Kayleigh dévoilera tout, il indiquera leurs cachettes et leurs planques, alors on ira en force et en nombre, on les encerclera et on les péchera comme des crabes au sortir du filet.

— Bien sûr. Ils vont rester gentiment là à t'attendre. Ils vont sûrement apprendre que vous avez pris Kayleigh et ils iront se terrer ailleurs, dans d'autres cachettes. Non, Versta, il faut que tu regardes la vérité en face : vous avez merdé. Vous avez préféré des nichons de bonne femme à la récompense. C'est comme ça, on vous connaît... Vous êtes des obsédés.

— Obsédé toi-même ! (Versta se leva brutalement.) Si ça urge tant, lance-toi à leurs trousses tout seul avec tes héros ! Mais prends garde, monsieur le laquais nilfgaardien, parce que s'attaquer aux Rats, ce n'est pas la même chose que de capturer une jeune fille impubère.

Les Nissirs et les Attrapeurs commencèrent à vociférer et à se lancer réciproquement des insanités. L'aubergiste s'empessa de leur servir de la bière, arrachant des mains du grassouillet à la houppe la cruche vide qu'il s'apprêtait déjà à lancer sur Couinard. La bière eut tôt fait d'apaiser les différends, de rafraîchir les gosiers et de calmer les esprits.

— Apporte-nous à manger ! hurla le grassouillet à la houppe à l'adresse de l'aubergiste. Une omelette avec du saucisson, des flageolets, du pain et du fromage !

— Et de la bière !

— Qu'est-ce que t'as à écarquiller les mirettes comme ça, Couinard ? C'est notre jour de chance, aujourd'hui. Kayleigh, on l'a pris avec son cheval, sa bourse, ses clinquants, son épée, sa selle et une peau de mouton, et on a tout vendu aux nains.

— On a aussi vendu les souliers rouges de sa copine. Et son collier de perles.

— Ho, ho ! Alors y a de quoi boire, en vérité ! J'en suis heureux !

— Et de quoi donc es-tu si heureux ? Nous, on a une bonne raison de boire, pas toi. Ta prisonnière importante, là, tu peux juste en tirer des poux ou des crottes de nez ! Tel prisonnier, tel butin, ha, ha !

— Espèce de fils de chien !

— Ha, ha ! Assieds-toi, va, je plaisantais !

— Buons à notre entente ! C'est nous qui régaloons !

— Alors, elle vient, cette omelette, aubergiste ? Sois bouffé par la peste ! Pressons !

— Et n'oublie pas la bière !

Tapie sur son tabouret, Ciri releva la tête et rencontra les yeux rageurs de Kayleigh qui la fixaient par-dessous une frange de cheveux clairs en bataille. Ciri fut parcourue d'un frisson. Le visage de Kayleigh, quoique pas vilain, avait quelque chose de mauvais, d'effrayant. Ciri comprit immédiatement que ce garçon à peine plus âgé qu'elle était capable de tout.

— Ce sont sûrement les dieux qui t'ont envoyée à moi, murmura le Rat en la transperçant de son regard vert. Pense un peu ! Je n'y croyais plus, et eux t'ont envoyée. Arrête de me fixer comme ça, pauvre idiot ! Tu dois m'aider... Tends l'oreille, petite peste...

Ciri se recroquevilla plus encore, et baissa la tête.

— Écoute ! siffla Kayleigh. (Ses dents brillaient véritablement comme celles d'un rat.) Dans un instant, quand l'aubergiste passera par ici, tu l'appelleras... Écoute-moi, bon sang...

— Non, murmura-t-elle. Ils vont me battre...

La bouche de Kayleigh se tordit, et Ciri comprit sur-le-champ qu'être battue par Couinard n'était pas ce qui pouvait lui arriver de pire. Couinard avait beau être grand, elle sentait instinctivement qu'il

y avait plus à craindre de Kayleigh, bien qu'il soit maigre, et attaché de surcroît.

— Si tu m'aides, murmura le Rat, je t'aiderai. Je ne suis pas seul. J'ai des acolytes qui ne me laisseront pas dans le malheur... Tu comprends ? Mais quand ils vont se manifester, quand la lutte va commencer, il ne faudrait pas que je reste planté près de ce poteau, parce que ces canailles vont me faucher... Tends l'oreille, sacrebleu ! Je vais te dire ce que tu dois faire...

Ciri baissa plus encore la tête. Ses lèvres tremblaient.

Les Attrapeurs et les Nissirs bafraient leur omelette, en clappant comme des sauvages. L'aubergiste touilla la nourriture dans le chaudron et apporta sur la table une nouvelle cruche de bière et une miche de pain au levain.

— J'ai faim, piailla-t-elle, docile, en pâlisant légèrement.

L'aubergiste s'arrêta, la regarda amicalement, puis il s'adressa aux festoyeurs :

— On peut lui donner quelque chose, messires ?

— Du balai ! bafouilla Couinard, hors de lui. (Il était devenu tout rouge et en avait recraché son bout d'omelette.) Dégage de là, tournebroche merdeux ! ou je t'arrache les guiboles ! C'est défendu ! Quant à toi, reste tranquille, va-nu-pieds, sinon je te...

— Eh là, Couinard, tu t'étouffes ou quoi ? intervint Versta en avalant difficilement son pain garni d'oignon. Regardez un peu cette bite de bœuf ! Lui, il bouffe sur l'argent des autres, et il va faire du chichi pour une fillette ! Donne-lui une écuelle, aubergiste. C'est moi qui régale, et c'est moi qui décide à qui on donne ou pas. Et celui qui n'est pas content peut se prendre tout de suite mon poing dans son groin de cochon.

Couinard devint encore plus rouge, mais il ne dit rien.

— Je viens encore de me rappeler quelque chose, ajouta Versta. Il faut que je nourrisse le Rat pour qu'il crève pas en route, sinon le baron va nous écorcher vifs, crois-m'en. La fille va lui donner à manger. Hé, aubergiste ! prépare à manger pour eux ! Qu'est-ce que t'as encore à ronchonner, Couinard ? Qu'est-ce qui te plaît pas ?

— Faut rester vigilant avec elle. (L'Attrapeur désigna Ciri d'un mouvement de tête.) Parce que c'est un drôle d'oiseau. Si c'était un oiseau ordinaire, Nilfgaard ne la pourchasserait pas, le préfet n'aurait pas promis de récompense...

— Ordinaire ou pas, ricana le grassouillet à la houppe, on peut le vérifier tout de suite, il suffit de lui regarder entre les jambes. Qu'est-ce que vous en dites ? On l'emmène un moment à la grange ?

— Ne t'avise même pas d'y toucher, grogna Couinard. Je ne le permettrai pas.

— Ben voyons ! Je vais te demander la permission !

— Elle est à moi, et il en va de ma tête que je la ramène entière !
Le préfet d'Amarillo...

— Ton préfet, on lui pisse dessus ! Tu bois grâce à notre argent, et tu nous refuses un petit plaisir ? Dis donc, Couinard, ne sois pas chiche ! Et puis ta tête ne tombera pas, n'aie pas peur, tu perdras pas ton trésor ! Tu la ramèneras entière. La fille, c'est pas une vessie de poisson, elle éclate pas dès qu'on la presse !

Les Nissirs hennirent en chœur. Les camarades de Couinard se joignirent à eux. Ciri frissonna, blêmit, releva la tête. Kayleigh sourit d'un air narquois.

— Tu as compris, maintenant ? persifla-t-il. Quand ils auront bien bu, ils s'en prendront à toi. Ils vont te molester. On est dans le même bateau, toi et moi, alors fais ce que je te dis. Si ça marche pour moi, ça marchera pour toi...

— Le manger est prêt, appela l'aubergiste. (Il n'avait pas l'accent nilfgaardien.) Approche, jeune demoiselle.

— Un couteau, murmura Ciri en lui prenant l'écuelle.

— Quoi ?

— Un couteau. Vite !

— Si tu n'en as pas assez, tiens, voilà ! dit l'aubergiste d'une voix peu naturelle en jetant un œil du côté des festoyeurs et en ajoutant de la kacha dans l'écuelle. Maintenant, éloigne-toi, s'il te plaît.

— Le couteau.

— Non. J'ai pitié de toi, ma fille, mais je ne peux pas. Je ne peux pas, comprends-le. Éloigne-toi...

— Personne ne sortira vivant de cette auberge. (D'une voix tremblante, elle récita les paroles de Kayleigh.) Le couteau. Vite. Et quand le combat commencera, sauve-toi.

— Tiens l'écuelle, empotée ! cria l'aubergiste en se détournant de manière à masquer Ciri. (Il était blême et claquait légèrement des dents.) Rapproche-la de la poêle !

Elle sentit le froid du couteau de cuisine que l'aubergiste lui glissa sous la ceinture en en dissimulant le manche avec son tablier.

— Très bien, siffla Kayleigh. Maintenant, assieds-toi de manière à me cacher. Mets-moi l'écuelle sur les genoux. Prends la cuiller dans ta main gauche, le couteau dans ta main droite. Et scie la longue. Pas là, idiote. Sous le coude, sur le poteau. Fais attention, ils regardent.

Ciri avait la gorge sèche. Elle baissa la tête, touchant presque l'écuelle.

— Donne-moi à manger, et toi aussi, mange. (Le garçon l'observait fixement derrière ses paupières à demi fermées ; ses yeux verts l'hypnotisaient.) Vas-y, scie. Courage, petite. Si je m'en sors, tu t'en sortiras aussi...

C'est vrai, se dit Ciri en sciant la longue. Le couteau puait l'oignon,

la lame était un peu renfoncée à force d'avoir servi. *Il a raison. Est-ce que je sais seulement où m'emmènent ces canailles ? Qu'est-ce qu'attend de moi ce préfet nilfgaardien ? Peut-être qu'à Amarillo m'attend un maître tourmenteur, peut-être que m'attendent la roue, les écrous et les tenailles, les fers rouges... Je ne me laisserai pas emmener comme un mouton à l'abattoir. Autant prendre le risque...*

Lancé de l'extérieur, le billot qui servait au fendage du bois fit voler en éclats la fenêtre en même temps que son châssis. Le tout atterrit avec fracas sur la table, mettant la pagaille parmi les chopes et les écuelles. Suivant le chemin du billot, une jeune fille aux cheveux clairs coupés ras bondit sur la table. Elle portait un gilet rouge et de grandes bottes brillantes qui lui arrivaient au-dessus des genoux. S'agenouillant sur la table, elle fit tourner son épée. L'un des Nissirs, le plus lent, qui n'avait pas eu le temps de s'écarter et de bondir, tomba en arrière en même temps que le banc ; du sang jaillit de sa gorge tranchée. La jeune fille roula prestement au bas de la table, faisant place à un jeune homme vêtu d'une peau de mouton brodée qui avait sauté par la fenêtre.

— Les Raaaats !!! beugla Versta en s'acharnant sur son épée qui était coincée dans sa ceinture.

Le grassouillet à la houppe saisit son arme et sauta en direction de la jeune fille agenouillée au sol. Il tira son épée vers l'arrière pour prendre de l'élan, mais elle para adroitement le coup avant de rouler sur elle-même, ouvrant la voie au garçon à la peau de mouton qui avait sauté à sa suite. Ce dernier taillada vigoureusement la tempe du grassouillet, qui s'avachit sur le sol comme un paillason retourné.

Ouvrant la porte de l'auberge d'un coup de pied, deux autres Rats jaillirent dans la pièce. Le premier était grand et noiraud, il portait un caftan parsemé de gros boutons et un bandeau écarlate sur le front. En deux coups d'épée rapides, il envoya deux Attrapeurs dans le coin opposé de l'auberge avant de s'attaquer à Versta. Le second, aux cheveux clairs, était large d'épaules. Il écharpa Rémiz, le beau-frère de Couinard, d'un puissant coup de glaive. Les autres voulurent fuir en se ruant vers la porte de la cuisine, mais déjà les Rats s'y engouffraient aussi. Soudain une jeune fille aux cheveux noirs, dans une fabuleuse tenue multicolore, bondit par l'arrière. D'une pointe rapide, elle transperça l'un des Attrapeurs, en chassa un autre d'un moulinet du bras, et immédiatement après elle frappa l'aubergiste avant que celui-ci ait eu le temps de crier « ouf ». La pièce s'emplit du vacarme et du cliquetis des épées. Ciri se cacha derrière la poutre.

— Mistle ! (Kayleigh, qui avait arraché la longue sectionnée, luttait avec la lanière autour de son cou qui le reliait toujours au poteau.) Giselher ! Reef ! À moi !

Les Rats, cependant, étaient pris par la bataille. Seul Couinard

entendit le cri de Kayleigh. L'Attrapeur se retourna ; il s'apprêtait à foncer en direction du rat, aveuglé par son désir de le clouer au poteau. Mais Ciri réagit en un éclair et, instinctivement, comme lors de sa lutte avec la wyvern à Gors Velen ou de ses combats sur Thanedd, tous les mouvements appris à Kaer Morhen s'effectuèrent soudain d'eux-mêmes, presque indépendamment de sa volonté. Elle bondit de derrière le poteau, exécuta une pirouette, retomba sur Couinard et le frappa violemment à la hanche. Elle était trop petite et trop menue pour faire tomber l'immense Attrapeur, mais elle réussit à troubler le rythme de son mouvement. Et à attirer sur elle son attention.

— Oh toi, la donzelle !

Couinard s'agita, son épée siffla dans l'air. De nouveau le corps de Ciri effectua de lui-même une légère esquivé, et l'Attrapeur, pris dans l'élan de son fer, faillit tomber. Jurant, il frappa encore une fois en y mettant toute sa force. Ciri bondit prestement, retomba sur son pied gauche avec assurance et exécuta une pirouette en sens inverse. Couinard frappa encore une fois, mais il n'était plus en mesure de l'atteindre.

Soudain Versta vint s'écrouler entre eux, les éclaboussant tous deux de son sang. L'Attrapeur s'écarta, regarda autour de lui. Il n'était entouré que de cadavres. Et de Rats, qui se rapprochaient de toutes parts, leurs épées tendues vers l'avant.

— Attendez, dit froidement le noiraud au bandeau écarlate qui avait fini par libérer Kayleigh. On dirait qu'il a très envie de régler son compte à cette jeune fille. Je ne sais pas pourquoi. Je ne sais pas non plus par quel miracle il n'y est pas parvenu jusqu'à présent. Mais donnons-lui une chance, puisqu'il en a très envie.

— Laissons-lui une chance à elle aussi, Giselher, dit le large d'épaules. Que ce soit une lutte loyale. Donne-lui un fer, Étincelle.

Ciri sentit dans sa paume la poignée d'une épée... un tout petit peu trop lourde pour elle.

Couinard renifla rageusement. Il se jeta sur elle en agitant le tranchant de son épée avec difficulté. Il était lent. Ciri esquivait son épée par des feintes rapides et des demi-tours, sans même essayer de parer les coups qui pleuvaient sur elle. Son épée ne lui servait que de contrepoids facilitant l'exécution des feintes.

— Incroyable, dit en riant la jeune fille aux cheveux très courts. C'est une acrobate !

— Elle est rapide, dit celle à la tenue multicolore qui lui avait lancé l'épée. Comme une elfe. Eh, toi ! le gros ! Tu préférerais peut-être te battre contre l'un d'entre nous ? Tu ne t'en sors pas avec elle !

Couinard s'écarta, regarda autour de lui ; soudain il bondit, et, tel un héron tendant son bec, il visa Ciri de la pointe de son épée. Ciri

esquiva la botte, puis elle se retourna. L'espace d'une seconde, elle vit sur le cou de Couinard la veine renflée qui palpitait. Elle savait que, dans la position dans laquelle il se trouvait, il n'était pas en mesure d'éviter le coup ni de le parer. Elle savait où frapper, et comment s'y prendre.

Mais elle n'en fit rien.

— Ça suffit.

Ciri sentit une main sur son épaule. La jeune fille en costume multicolore l'écarta ; dans le même temps, deux autres Rats, le garçon vêtu d'une peau de mouton et la fille aux cheveux ras, poussèrent Couinard dans le coin de la pièce, le taquinant de leurs épées.

— Assez joué, répéta la jeune fille en costume multicolore en faisant pivoter Ciri de son côté. Ça dure un peu trop longtemps. Et c'est ta faute, jeune fille. Tu es en mesure de tuer, et tu ne tues pas. J'ai comme l'impression que tu ne vivras pas longtemps.

Ciri frissonna en observant les grands yeux sombres en forme d'amandes de son interlocutrice et son sourire qui dévoilait de petites dents, des dents si petites qu'elles étaient presque invisibles. Ce n'étaient pas des yeux humains, ni des dents humaines. Cette jeune fille était une elfe.

— Il est temps de déguerpir, dit d'un ton tranchant celui avec le bandeau écarlate, Giselher, le chef assurément. Ça dure trop longtemps en effet ! Mistle, achève cette ordure.

La fille aux cheveux courts s'approcha en levant son épée.

— Pitié ! hurla Couinard en tombant à genoux. Épargnez-moi ! J'ai des enfants... Des tout petits...

La jeune fille frappa d'un coup net en faisant basculer ses hanches. Le sang gicla, laissant sur le mur blanchi un large trait irrégulier couleur carmin.

— Je ne supporte pas les tout petits enfants, dit la fille aux cheveux courts en essuyant d'un mouvement rapide des doigts le sang sur sa lame.

— Ne reste pas plantée là, Mistle, la pressa celui au bandeau écarlate. Vite, aux chevaux ! Il faut filer ! C'est un village nilfgaardien, on n'a pas d'amis ici.

Les Rats quittèrent l'auberge en un éclair. Ciri ne savait que faire, mais elle n'eut pas le temps de se poser de questions. Mistle, celle qui avait les cheveux très courts, la poussa en direction de la porte.

Devant l'auberge, parmi les éclats de chope et les os rongés, étaient allongés les cadavres des Nissirs qui surveillaient l'entrée. Du côté du village, des habitants armés de piques arrivaient en courant, mais à la vue des Rats qui détalait dans la cour ils disparurent aussitôt entre leurs cabanes.

— Tu sais monter à cheval ? demanda Mistle à Ciri.

— Oui...

— Alors en route, attrapes-en un et en selle ! Nos têtes ont été mises à prix, et on est dans un village nilfgaardien ! Tous sont déjà en train de s'armer d'arcs et de vouges. En selle, suis Giselher ! Par le milieu de la route ! Tiens-toi loin des cabanes !

Ciri se faufila sous une petite barrière, saisit les rênes d'un des chevaux des Attrapeurs, sauta sur la selle, donna une claque sur la croupe du cheval avec le plat de son épée qu'elle n'avait pas lâchée. Elle partit au grand galop, devançant Kayleigh et l'elfe au costume multicolore qu'on appelait Étincelle. Elle se lança à la suite des Rats en direction du moulin. À l'angle de l'une des cabanes, elle vit un individu armé d'une baliste qui visait Giselher.

— Cogne ! entendit-elle derrière elle. Cogne-le, jeune fille !

Ciri se pencha sur sa selle ; d'un coup de talon et d'une saccade sur les brides, elle contraignit son cheval au galop à changer de direction et fit tourner son épée. L'homme à la baliste se retourna à la dernière minute, et elle vit son visage défiguré par l'épouvante. Elle avait levé la main pour porter le coup fatal mais elle hésita un moment, suffisamment longtemps pour que le galop de son cheval l'entraîne sur le côté. Elle entendit la vibration ralentie d'une corde, puis son cheval poussa un grognement, piaffa et se cabra. Ôtant ses pieds des étriers, Ciri sauta ; elle atterrit adroitement sur le sol en retombant accroupie. Étincelle, qui arrivait derrière elle, glissa d'un mouvement brusque de sa selle et frappa l'homme armé à l'occiput. Celui-ci tomba à genoux, se pencha en avant et tomba tête la première dans une flaque de boue. Le cheval blessé hennissait et se démenait près de lui ; il finit par s'élancer au milieu des cabanes en décochant de fortes ruades.

— Espèce d'idiote ! hurla l'elfe dans sa course en dépassant Ciri. Bougre d'idiote !

— Saute ! s'écria Kayleigh en arrivant vers elle au galop.

Ciri courut vers lui, saisit la main qu'il lui tendait. L'élan l'arracha au sol en faisant craquer ses articulations, mais elle parvint à sauter sur le cheval et s'accrocha aux épaules du Rat aux cheveux clairs. Ils partirent à toute allure, dépassant Étincelle. L'elfe tourna bride, pourchassant un autre homme qui abandonna son arme pour foncer en direction de la porte de l'étable. Étincelle le rattrapa sans peine. Ciri détourna la tête. Elle entendit l'homme pousser un cri, bref, sauvage, telle une bête.

Mistle les rattrapa, tirant derrière elle un canasson sellé. Elle cria quelque chose, Ciri ne comprit pas ses paroles, mais en devina le sens. Elle lâcha les épaules de Kayleigh, sauta à terre en pleine course, courut vers le canasson, se rapprochant imprudemment des constructions. Mistle lui lança les rênes, regarda autour d'elle et

poussa un cri d'avertissement. Ciri se retourna instantanément pour éviter d'un preste demi-tour la pointe perfide d'une lance dirigée par un villageois trapu qui s'était rué hors de la porcherie.

Ce qui se passa ensuite la poursuivit dans ses rêves pendant une longue période. Elle se rappelait tout, chaque mouvement. Le demi-tour qui la sauva de la mort l'avait placée dans une position idéale. L'homme qui tenait l'arme, en revanche, fortement penché vers l'avant, n'était en état ni de faire un saut de côté ni de se protéger avec la hampe qu'il tenait des deux mains. Ciri le frappa de plein fouet avec son épée, faisant une demi-pirouette en sens inverse. Pendant une seconde, elle vit le visage de l'homme dans ses moindres détails : sa barbe de quelques jours, sa bouche qui s'ouvrait en un cri, son front qui laissait deviner une calvitie bien avancée, et qui était marqué d'une ligne au-delà de laquelle la peau était claire, indiquant qu'un bonnet ou un chapeau l'avait protégé du soleil. Puis soudain, tout ce qu'elle voyait fut masqué par une fontaine de sang.

Ciri tenait toujours le cheval par les rênes, et celui-ci, effarouché par le beuglement macabre de l'homme en sang, se cabra, la mettant à genoux. Mais elle tint bon. Le blessé beuglait et râlait, se jetant convulsivement dans la paille et le fumier, saignant comme un porc. Ciri sentit son estomac se retourner.

Juste à côté d'elle, Étincelle pressait un cheval. Saisissant les rênes du canasson qui trépignait, elle secoua Ciri, toujours accrochée à la bride, la forçant à se mettre debout.

— En selle, hurla-t-elle. Et au trot !

Ciri maîtrisa ses nausées et obéit. Il y avait du sang sur l'épée qu'elle tenait toujours à la main. Elle maîtrisa difficilement son envie de rejeter le fer le plus loin d'elle possible.

Mistle surgit d'entre les cabanes, poursuivant deux hommes. L'un d'entre eux parvint à filer en sautant par-dessus une palissade ; le second, atteint sèchement par l'épée de sa poursuivante, tomba à genoux, se saisissant la tête des deux mains.

Ciri et l'elfe filèrent toutes deux au galop, mais au bout d'un moment elles stoppèrent les chevaux en tirant sur les étriers : du côté du moulin, Giselher revenait avec les autres Rats. Derrière eux, brailant pour se donner du courage, une bande de villageois armés arrivait à toute vitesse.

— Suivez-nous, hurla Giselher dans sa course. Suivez-nous, direction la rivière !

Mistle, penchée sur le côté, resserra les rênes, fit faire demi-tour à son cheval et galopa derrière Giselher, sautant par-dessus les barrières. Ciri fourra son visage dans la crinière de sa monture et s'élança à sa suite. Étincelle se mit à galoper à ses côtés. La course faisait voler ses magnifiques cheveux sombres, découvrant une petite oreille

terminée en pointe et décorée d'une boucle en filigrane.

L'homme que Mistle avait blessé était toujours agenouillé au milieu de la route ; il se balançait et tenait entre ses deux mains sa tête ensanglantée. Étincelle décrivit un arc de cercle avec son cheval et galopa jusqu'à lui, levant son épée afin de le frapper de toutes ses forces. Le blessé beugla. Ciri vit les doigts tranchés gicler sur les côtés et, comme les copeaux d'une bûche fendue, retomber par terre tels de gros vers blancs.

Elle eut beaucoup de mal à contenir ses haut-le-cœur.

Près du trou dans la palissade les attendaient Mistle et Kayleigh. Les autres Rats étaient déjà loin. Tous les quatre partirent à bride abattue, ils traversèrent la rivière au galop, faisant gicler l'eau à hauteur des museaux des chevaux. Penchés en avant, les joues plaquées contre la crinière de leurs montures, ils se frayèrent un chemin à travers un talus sablonneux, traversèrent une prairie que les lupins rendaient violette. Étincelle, qui avait le meilleur cheval, les distança.

Ils débouchèrent dans une forêt, humide et ombragée, composée majoritairement de hêtres. Ils rattrapèrent Giseller et les autres, mais ne ralentirent qu'un instant. Quand ils eurent traversé la forêt et pénétré dans la lande, ils partirent de nouveau à fond de train. Bientôt, Ciri et Kayleigh furent distancés, les chevaux des Attrapeurs étant incapables de tenir la cadence des magnifiques montures racées des Rats. Ciri avait un souci supplémentaire : ses pieds atteignaient à peine les étriers de son grand cheval, et, en plein galop, elle était incapable d'adapter les porte-étriers. Elle montait aussi bien sans étriers qu'avec, mais elle savait qu'elle ne tiendrait pas le galop longtemps dans cette position.

Par chance, Giseller ralentit le tempo au bout de quelques minutes et il resta en tête, permettant ainsi à Kayleigh et à Ciri de les rejoindre. Ciri passa au trot. Elle ne réussit toujours pas à adapter le porte-étriers, le nombre de trous sur la courroie étant insuffisant. Sans ralentir, elle passa sa jambe droite sur sa jambe gauche et s'assit en amazone.

Quand elle vit la position cavalière de la jeune fille, Mistle pouffa de rire.

— Tu vois, Giseller ? Ce n'est pas seulement une acrobate, mais aussi une voltigeuse ! Eh, Kayleigh ! Où as-tu dégoté cette diablesse ?

Étincelle, maintenant fermement son magnifique alezan à la robe toujours sèche qui brûlait de poursuivre son galop, s'approcha, poussant le cheval gris cendré de Ciri. Celui-ci renâcla et s'écarta, agitant vigoureusement la tête. Ciri tira sur les rênes, reculant sur sa selle.

— Est-ce que tu sais pourquoi tu es encore en vie, crétine ?

gronda l'elfe en écartant les cheveux de son front. Ce pauvre paysan, que tu as miséricordieusement épargné, a ralenti prématurément sa détente et a touché ton cheval plutôt que toi. Sinon, tu aurais une flèche enfoncée dans le dos jusqu'à la penne. Pourquoi portes-tu cette épée ?

— Laisse-la, Étincelle, dit Mistle en tâtant le cou trempé de sueur de sa monture. Giselher, nous devons ralentir, sinon nous allons achever les chevaux. Personne ne nous traque, voyons !

— Je veux passer la Velda le plus vite possible, dit Giselher. Nous nous reposerons après avoir traversé la rivière. Kayleigh, comment est ton cheval ?

— Il résistera. Ce n'est pas un genet, ni un cheval de course, mais c'est une bête robuste.

— Eh bien, alors, allons-y !

— Un instant, dit Étincelle. Et cette gamine ?

Giselher se retourna, ajusta son bandeau écarlate sur son front, et posa son regard sur Ciri. Son visage, son expression rappelait un peu celle de Kayleigh : le même rictus mauvais sur les lèvres, les mêmes yeux qui clignaient, les mêmes mâchoires maigres et saillantes. Il était pourtant plus âgé que le Rat aux cheveux clairs, l'ombre sur ses joues était la preuve qu'il se rasait déjà régulièrement.

— Très juste, dit-il rudement. Qu'est-ce qu'on va faire de toi, jeune fille ?

Ciri baissa la tête.

— Elle m'a aidée, intervint Kayleigh. Si elle n'avait pas été là, ce chien d'Attrapeur m'aurait cloué au poteau...

— Au village, ils l'ont vue s'enfuir avec nous, ajouta Mistle. Elle en a assommé un, je ne crois pas qu'il survive. Ce sont des villageois de Nilfgaard. Si la fille tombe entre leurs pattes, ils vont l'occire. On ne peut pas l'abandonner.

Étincelle renifla bruyamment, mais Giselher fit un geste de la main.

— On va jusqu'à la Velda ! décida-t-il. Qu'elle vienne avec nous. Après, on verra. Mais monte comme il faut, fillette. Si tu te laisses distancer, on ne viendra pas te chercher. Compris ?

Ciri hocha promptement la tête.

* * *

— Parle, fillette. Qui es-tu donc ? D'où viens-tu ? Comment t'appelles-tu ? Pourquoi voyageais-tu sous escorte ?

Ciri baissa la tête. Pendant qu'ils voyageaient, elle avait eu assez

de temps pour tenter d'inventer une petite histoire. Elle en avait d'ailleurs inventé plusieurs. Mais le chef des Rats n'était pas du genre à se laisser bernier.

— Eh bien ? la pressa Giselher. Tu as voyagé en notre compagnie pendant plusieurs heures. Tu as vadrouillé avec nous, et moi je n'ai toujours pas eu l'occasion d'entendre le son de ta voix. Tu es muette ?

Le feu lança vers le ciel des flammes et des gerbes d'étincelles qui inondèrent d'éclats dorés les ruines du buron. Comme s'il suivait les ordres de Giselher, le feu éclaira le visage de l'interpellée, lui permettant d'y découvrir plus aisément le mensonge et l'imposture. *Je ne peux tout de même pas leur dire la vérité*, songeait Ciri avec désespoir. *Ce sont des brigands. Des bandits. S'ils entendent parler des Nilfgaardiens, s'ils apprennent que les Attrapeurs m'avaient fait prisonnière pour obtenir une récompense, cela risque de leur donner des idées... Par ailleurs, la vérité est trop invraisemblable pour qu'ils me croient.*

— On ta sortie du village, continua lentement le chef de la bande. On t'a amenée ici, dans l'une de nos caches. Tu as eu à manger. Tu es assise près de notre feu de camp. Parle donc, qui es-tu ?

— Laisse-la tranquille. (Mistle prit soudain la parole.) Quand je te regarde, Giselher, je vois soudain un Nissir, un Attrapeur ou l'un de ces salopards de Nilfgaardiens. Et j'ai l'impression d'être à l'interrogatoire, attachée au banc du bourreau dans les oubliettes !

— Mistle a raison, dit le Rat aux cheveux clairs qui portait une veste en peau de mouton. (Ciri trembla quand elle entendit son accent.) Visiblement la fille ne veut pas dire qui elle est, et elle en a le droit. Moi, quand je me suis joint à vous, je parlais pas beaucoup non plus. Je ne voulais pas révéler que j'étais l'un de ces salopards de Nilfgaardiens...

— Ne jacasse pas, Reef, dit Giselher en agitant la main. Avec toi, c'était autre chose. Et toi, Mistle, tu exagères. Il ne s'agit pas du tout d'un interrogatoire. Je veux qu'elle nous dise qui elle est, et d'où elle vient. Quand je le saurai, je lui indiquerai la route pour rentrer chez elle, voilà tout. Comment puis-je le faire si je ne sais pas...

— Tu ne sais rien. (Mistle détourna les yeux.) Pas même si elle a vraiment une maison. Et moi, je pense qu'elle n'en a pas. Les Attrapeurs l'ont ramassée sur la route parce qu'elle était seule. Ça leur ressemble, à ces pleutres. Si tu lui dis d'aller où ses yeux la portent, toute seule, elle ne survivra pas dans les montagnes. Les loups vont l'éventrer, ou bien elle mourra de faim.

— Que devons-nous donc faire d'elle ? dit d'une voix grave et juvénile le Rat large d'épaules en remuant avec un bâton les tisons ardents du feu. La déposer près d'un village ?

— Brillante idée, Asse ! le railla Mistle. Tu ne connais donc pas les paysans ? Ils manquent de bras en ce moment. Ils vont la forcer à

garder le bétail, en lui barrant la route pour qu'elle ne puisse pas s'échapper. La nuit, elle sera considérée comme n'appartenant à personne, et elle passera de main en main. Pour le couvert et le logis, elle devra payer avec quelle monnaie, à ton avis ? Et au printemps elle attrapera la fièvre puerpérale en accouchant d'un merdaillon quelconque dans une porcherie crasseuse.

— Si on lui laisse un cheval et une épée, prononça lentement Giseller en détachant chacun de ses mots sans cesser de regarder Ciri, je ne voudrais pas me retrouver dans la peau du type qui tenterait de lui barrer la route. Ou de lui faire un merdaillon. Vous avez vu la gigue qu'elle nous a dansée à l'auberge avec cet Attrapeur que Mistle a ensuite abattu ? Il fauchait l'air, et elle, elle dansait comme si de rien n'était... Ah ! En réalité, son nom et sa naissance m'importent peu, mais je serais heureux de savoir où elle a appris ces trucs...

— Ses trucs ne la sauveront pas. (Étincelle, qui, jusqu'à présent, était occupée à aiguïser le fer de son épée, prit soudain la parole.) Elle ne sait que danser. Pour durer, il faut savoir tuer, et ça, elle n'y arrive pas.

— Elle y arrivera sans doute, dit Kayleigh à travers ses dents. Quand, au village, elle a frappé au cou ce malheureux paysan, le sang a giclé en l'air à hauteur d'une demi-toise...

— Et elle, quand elle a vu ça, c'est tout juste si elle n'est pas tombée dans les pommes, pouffa l'elfe.

— Parce que c'est encore une gosse, intervint Mistle. Moi, je devine qui elle est et où elle a appris ses tours. C'est une danseuse ou bien une acrobate d'une troupe itinérante.

— Et depuis quand s'intéresse-t-on aux danseuses et aux acrobates ? pouffa de nouveau Étincelle. Sacrebleu ! Il est près de minuit, je tombe de sommeil. Cessons cette parlote inutile. Il nous faut dormir et nous reposer si demain nous voulons arriver à La Forge aux aurores. Son maire, vous ne l'avez pas oublié, a donné Kayleigh aux Nissirs. Tout le hameau doit donc savoir que la nuit peut prendre des reflets rouges. Pour ce qui est de la fille, elle a un cheval et une épée, qu'elle a gagnés honnêtement. Donnons-lui un peu de nourriture et quelques sous. Pour avoir sauvé Kayleigh. Et qu'elle aille où bon lui semble, qu'elle se préoccupe elle-même de son sort...

— Bien, dit Ciri en se pinçant les lèvres et en se levant.

Le silence s'abattit sur le groupe, interrompu uniquement par le grésillement du feu. Les Rats la regardaient avec curiosité, ils attendaient.

— Bien, répéta-t-elle, étonnée par le timbre étranger de sa propre voix. Je n'ai pas besoin de vous, je n'ai rien demandé... et je n'ai aucune envie de rester avec vous ! Je vais m'en aller tout de suite...

— Alors, tu n'es pas muette, en fin de compte ! constata Giseller.

Tu sais parler, et même avec insolence.

— Regardez ses yeux, pouffa Étincelle. Regardez comme elle se tient. Un vrai rapace ! On dirait un jeune faucon !

— Donc tu veux t'en aller, dit Kayleigh. Et peut-on savoir où ?

— En quoi ça vous regarde ? s'écria Ciri. (Ses yeux aux reflets verts s'enflammèrent.) Est-ce que moi je vous demande où vous allez ? De toute façon, ça ne m'intéresse pas ! Et vous ne m'intéressez pas non plus. Vous ne m'êtes utiles en rien ! J'y arriverai... Je me débrouillerai ! toute seule !

— Toute seule ? répéta Mistle en souriant étrangement.

Ciri se tut et baissa la tête. Les Rats aussi étaient silencieux.

— C'est la nuit, dit enfin Giselher. On ne voyage pas la nuit. Pas en solitaire, jeune fille. Celui qui est seul est condamné à périr. Là-bas, près des chevaux, il y a des couvertures et des fourrures. Choisis-toi quelque chose. Les nuits sont fraîches en montagne. Qu'est-ce que tu as à écarquiller ainsi tes petites lanternes vertes ? Prépare ta paillasse et dors. Tu dois te reposer.

Après une minute d'hésitation, elle obéit. Quand elle revint en traînant une couverture et un patchwork de fourrures, les Rats n'étaient plus assis autour du feu de camp. Ils étaient debout, en demi-cercle, et l'éclat rouge des flammes se reflétait dans leurs yeux.

— Nous sommes les Rats frontaliers, dit fièrement Giselher. Nous traquons nos proies sur plusieurs miles à la ronde. Nous n'avons pas peur des pièges. Et il n'y a rien que nous ne puissions ronger. Nous sommes les Rats. Approche, jeune fille.

Elle obéit.

— Toi, tu n'as rien, ajouta Giselher en lui remettant une ceinture incrustée d'argent. Prends donc au moins ça.

— Tu n'as rien ni personne, dit Mistle avec un sourire en jetant un petit caban vert satiné sur ses épaules et en lui fourrant dans les mains une blouse brodée.

— Tu n'as rien, dit à son tour Kayleigh. (Son présent à lui était un petit stylet enveloppé d'une gaine serti de pierres précieuses.) Tu es seule.

— Tu n'as personne, répéta après lui Asse.

De sa part, Ciri reçut un ceinturon décoratif.

— Tu n'as pas de proches, dit Reef avec son accent nilfgaardien en lui remettant une paire de gants en cuir très fin. Tu n'as personne et...

— Partout tu seras une étrangère, acheva Étincelle nonchalamment. (D'un geste un peu cérémonial, elle plaça sur la tête de Ciri un petit béret orné de plumes de faisan.) Jamais à ta place et toujours différente. Comment devons-nous t'appeler, Petit Faucon ?

Ciri la regarda dans les yeux.

— Gvalch'ca.

L'elfe se mit à rire.

— Une fois que tu te mets à parler, tu parles plusieurs langues, Petit Faucon ! Eh bien, soit ! Tu porteras le nom du Peuple ancien, le nom que tu t'es toi-même choisi. Tu seras Falka.

* * *

Falka.

Elle n'arrivait pas à s'endormir. Les chevaux trépignaient et s'ébrouaient dans les ténèbres, le vent soufflait dans les cimes des sapins. Le ciel scintillait d'étoiles. L'Œil, qui, durant de si nombreux jours, avait été son fidèle repère dans le désert rocheux, était bien visible. Il indiquait l'est. Mais Ciri n'était plus sûre que ce soit la bonne direction. Elle n'était plus sûre de rien.

Elle ne pouvait pas s'endormir, bien que, pour la première fois depuis de nombreux jours, elle se sente en sécurité. Elle n'était plus seule. Elle avait arrangé sa paillasse de branches à l'écart, loin des Rats qui dormaient sur le plancher en argile réchauffé par le feu d'une hutte en ruine. Ciri se trouvait loin d'eux, mais elle sentait leur proximité et leur présence. Elle n'était pas seule.

Soudain elle entendit des pas légers.

— N'aie pas peur.

C'était Kayleigh.

— Je ne leur dirai pas que tu es recherchée par Nilfgaard, dit le Rat aux cheveux clairs en s'agenouillant et en se penchant au-dessus d'elle. Je ne leur parlerai pas de la récompense que le préfet d'Amarillo a promis en échange de ta tête. Là-bas, à l'auberge, tu m'as sauvé la vie. Je vais te prouver ma reconnaissance. Par quelque chose d'agréable. Tout de suite.

Il s'allongea à côté d'elle, lentement, prudemment. Ciri tenta de se dégager, mais Kayleigh, d'un geste non violent mais puissant et décidé, la pressa contre le couchage. Il mit délicatement sa main sur sa bouche. C'était un geste inutile. Ciri était paralysée par la peur ; aucun son n'aurait pu sortir de sa gorge serrée et douloureusement sèche, même si elle avait voulu crier. Mais elle ne le voulait pas. Le silence et l'obscurité étaient préférables. Plus sécurisants. Plus familiers. Ils masquaient l'effroi et la honte.

Elle gémit.

— Silence, petite, murmura Kayleigh en dénouant doucement sa chemise. (Lentement, avec des gestes doux, il repoussa le tissu de ses épaules et il releva le bas de sa chemise au-dessus de ses cuisses.)

N'aie pas peur. Tu verras comme c'est agréable.

Ciri frissonna au contact de sa main sèche, dure et rêche. Elle restait allongée, immobile, tendue, figée, emplie d'une terreur qui la paralysait et la privait de toute volonté. Elle sentait monter en elle un dégoût qui la tourmentait et faisait battre son sang dans ses veines. Kayleigh prit sa main gauche et la ramena sous sa tête, il l'attira plus près de lui, tentant d'écarter sa main qu'elle serrait frénétiquement sur le bas de sa chemise en s'efforçant de la tirer sur ses cuisses. Elle commença à trembler.

Dans l'obscurité environnante elle distingua soudain un mouvement ; elle ressentit une secousse et perçut l'écho d'un coup de pied.

— Tu es devenue folle, Mistle ? grogna Kayleigh en se relevant légèrement.

— Laisse-la, espèce de porc.

— Tire-toi. Va dormir.

— J'ai dit, laisse-la tranquille.

— Est-ce que je la dérange ? Est-ce qu'elle crie ou bien essaie de s'échapper ? Je veux juste la bercer pour qu'elle s'endorme, alors fiche-moi la paix.

— Fous le camp d'ici ou je te transperce.

Ciri entendit le grincement d'un stylet dans sa gaine en métal.

— Je ne plaisante pas, répéta Mistle dont l'ombre se dessinait indistinctement au-dessus d'eux dans le noir. Retourne-t'en chez les garçons. Et tout de suite.

Kayleigh s'assit et jura dans sa barbe. Il se leva sans un mot et s'éloigna d'un pas rapide.

Ciri sentit rouler des larmes le long de ses joues, vite, de plus en plus vite ; elles se faufilaient comme des vers agiles dans ses cheveux, près de ses oreilles. Mistle s'allongea à ses côtés ; pleine de sollicitude, elle la recouvrit avec la fourrure. Mais elle ne rabattit pas sa chemise déchirée. Elle la laissa comme elle était. Ciri se remit à trembler.

— Chut, Falka. Tout va bien maintenant.

Mistle était chaude, elle sentait la résine et la fumée. Sa main était plus petite que celle de Kayleigh, plus douce, plus délicate. Mais Ciri tressaillit à son contact, elle sentit de nouveau la peur et le dégoût envahir son corps, elle crispa ses mâchoires et sa gorge se serra. Mistle se collait à elle, la serrait contre elle dans un geste protecteur, elle lui murmurait des mots rassurants, mais dans le même temps sa petite main ne cessait de ramper telle une petite limace chaude, tranquille, sereine, décidée, consciente de sa route et de son objectif. Finalement, le dégoût et la peur qui enserraient Ciri dans leurs mâchoires de fer cédèrent la place à un sentiment ambigu d'abandon ; elle sentit qu'elle se libérait de leur emprise et s'enfonçait doucement, profondément,

dans le magma chaud et humide de la résignation et d'une soumission impuissante. Une soumission mortifiante, et détestablement agréable.

Elle laissa échapper un gémissement sourd, désespéré. Le souffle de Mistle lui brûlait le cou, ses lèvres de velours, humides, lui chatouillaient le dos, la clavicule, puis descendaient, descendaient, tout doucement...

Ciri gémit de nouveau.

— Chut, Petit Faucon, murmura Mistle en glissant délicatement sa main sous sa tête. Tu ne seras plus seule. Jamais.

* * *

Le lendemain, Ciri se leva à l'aube. Elle se glissa lentement hors des fourrures, précautionneusement, sans réveiller Mistle qui dormait la bouche entrouverte, son avant-bras replié sur ses yeux. Ciri, attentionnée, recouvrit la jeune fille à l'aide des couvertures. Après un moment d'hésitation, elle se pencha, l'embrassa délicatement sur ses cheveux coupés ras, drus comme les poils d'une brosse. Mistle marmonna dans son sommeil. Ciri essuya les larmes qui coulaient sur ses joues.

Elle n'était plus seule.

Les autres Rats dormaient encore, eux aussi. D'aucun ronflait bruyamment ; un autre lâchait un pet tout aussi sonore. Dans son sommeil, Étincelle avait posé son bras en travers de la poitrine de Giselher ; sa tignasse était en pagaille. Les chevaux renâclaient et trépignaient, un pivert tapait de petites séries de coups sur le tronc d'un sapin.

Ciri courut jusqu'au ruisseau. Elle se lava longtemps, frissonnant de froid. Ses mouvements étaient brusques, ses mains tremblaient ; elle s'efforçait en vain de laver son corps de cette nuit qui désormais avait laissé sur elle une marque indélébile. Des larmes coulaient le long de ses joues.

Falka.

L'eau moussait et bruissait sur les cailloux, elle s'écoulait au loin, dans le brouillard.

Tout s'écoulait au loin. Dans le brouillard.

Tout.

* * *

Ils étaient des rebuts. Ils formaient un ramassis étrange créé par la guerre, le malheur et le mépris. Car c'est la guerre, le malheur et le mépris qui les avaient réunis et rejetés sur une même rive, comme une rivière en crue rejette et dépose sur la plage les bouts de bois noirs lissés par les pierres qui ont longtemps dérivé.

Kayleigh s'était réveillé dans un castel saccagé, au milieu de la fumée, des flammes et du sang, couché parmi les cadavres de ses parents adoptifs et de ses frères et sœurs. Se frayant un passage sur le chemin parsemé de dépouilles, il était tombé sur Reef. Reef était un soldat de l'expédition punitive envoyée par l'empereur Emhyr var Emreis pour étouffer la rébellion à Ebbing. Il était l'un de ceux qui s'étaient emparés du castel et l'avaient saccagé après deux jours de siège. Ayant pris le castel, ses compagnons avaient abandonné Reef, bien qu'il vive encore. Mais il n'était pas dans les habitudes des assassins des unités spéciales de Nilfgaard de se préoccuper des blessés.

Au début, Kayleigh avait voulu achever Reef. Mais il ne voulait pas être seul. Et Reef, tout comme Kayleigh, n'avait que seize ans.

Ensemble ils pansèrent leurs blessures. Ensemble ils tuèrent et pillèrent le percepteur des impôts, ensemble ils se payèrent des bières à l'auberge, et, plus tard, traversant les villages sur des chevaux volés, ils éparpillèrent autour d'eux les restes de leur butin tout en riant à gorge déployée.

Ensemble ils prirent la fuite face aux compagnies de Nissirs et aux patrouilles nilfgaardiennes.

Giselher, lui, avait déserté l'armée. Vraisemblablement, il avait fait partie de l'armée d'un seigneur de Geso qui s'était allié aux insurgés d'Ebbing. Mais il n'en était pas certain. Giselher ne savait pas très bien jusqu'où l'avaient entraîné les recruteurs. Il était alors ivre mort. Quand il avait dégrisé et qu'à l'exercice il avait reçu de son sergent sa première dérouillée, il avait déguerpi. Au début il erra, solitaire, mais, quand les Nilfgaardiens pulvérisèrent la confédération insurrectionnelle, les bois se mirent à pulluler de fuyards et autres déserteurs. Ces derniers se réunirent vite en bandes. Giselher se joignit à l'une d'entre elles.

La bande saccageait et brûlait les villages, attaquait les convois et les transports, s'enfuyait en groupes désordonnés devant les escadrons de la cavalerie nilfgaardienne. Au cours d'une de leurs fuites, dans une sombre forêt, la bande était tombée sur les Elfes des Forêts et avait été décimée, impuissante face à ces adversaires invisibles dont les flèches aux plumes grises volaient de tous côtés. L'une d'elles avait traversé l'humérus de Giselher et l'avait cloué à un arbre. Celle qui, au petit matin, avait ôté la flèche et pansé sa blessure se prénomma Aenyeweddien.

Giselher ne sut jamais pourquoi les elfes avaient banni Aenyeweddien, pour quelles fautes ils l'avaient condamnée à mort. Elle s'était donc retrouvée seule sur cette étroite bande de terre qui n'appartenait à personne et qui séparait le Peuple ancien libre des humains. Selon les lois elfiques, si une elfe libre ne trouve pas de compagnon, elle doit mourir.

Mais Aenyeweddien trouva un compagnon. Le nom de la jeune elfe, qui, dans une traduction libre, signifiait « l'Enfant du feu », était trop compliqué et trop poétique pour Giselher. Il la rebaptisa Étincelle.

Mistle, quant à elle, provenait d'une riche famille de nobles du fort de Thur, dans la Maecht du Nord. Son père, un vassal du prince Rudiger, était entré dans l'armée insurgée, mais il avait été battu et avait disparu sans laisser de traces. Quand, à la nouvelle des expéditions punitives imminentes des tristement célèbres Pacificateurs de Gemmery, la population de Thurn avait commencé à fuir la ville, la famille de Mistle avait suivi le mouvement, mais, au milieu de la foule saisie de panique, Mistle s'était perdue. La délicate petite jeune fille endimanchée qui se déplaçait depuis son plus jeune âge en chaise à porteurs était incapable de suivre le rythme des fugitifs. Au bout de trois jours d'errance solitaire, elle était tombée entre les griffes des chasseurs d'hommes qui traînaient dans le sillage des Nilfgaardiens. Les jeunes filles de moins de dix-sept ans avaient beaucoup de valeur. À condition d'être vierges. Les chasseurs ne touchèrent pas Mistle, après avoir toutefois vérifié qu'elle était toujours vierge. Après cet examen, Mistle avait passé toute la nuit à sangloter.

Dans la vallée de la rivière Velda, la caravane des chasseurs avait été mise à sac et liquidée par une bande de maraudeurs nilfgaardiens. Tous les chasseurs furent tués, ainsi que les esclaves de sexe masculin. On épargna seulement les pucelles. Elles en ignoraient la raison. Mais cette ignorance ne dura pas longtemps.

Mistle fut la seule à survivre. Du fossé dans lequel on l'avait jetée, nue, couverte de bleus, d'immondices, de boue, de sang durci, la sortit Asse, le fils d'un grand maréchal-ferrant qui traquait les Nilfgaardiens depuis trois jours, ivre du désir de vengeance pour ce que les maraudeurs avaient fait à son père, sa mère et ses sœurs, tandis que lui avait été contraint de regarder, caché au milieu des chanvres.

Ils se rencontrèrent le jour de la Fête de Lammas, le saint des Moissons, dans l'un des villages de Geso. La guerre et la misère à l'époque n'avaient pas encore trop touché le pays sur la Haute Velda : comme le voulait la tradition, les paysans célébraient le début du mois de la Faucille par des chants et des danses.

Ils ne se cherchèrent pas longtemps dans la foule en liesse. Trop de choses les distinguaient. Ils avaient par trop de points communs. Ils

étaient liés par un même penchant pour les tenues criardes, colorées, fantaisistes, les colifichets dérobés, les magnifiques chevaux, les épées qu'ils n'étaient pas même pour danser. Ils se distinguaient par leur arrogance et leur morgue, leur pétulance railleuse et leur brutalité.

Et, plus que tout encore, par leur mépris.

Ils étaient les enfants du temps du Mépris. Et à ce titre ils méprisaient les autres. Seule la force comptait pour eux. L'habileté dans le maniement des armes, qu'ils eurent tôt fait d'acquérir sur les routes. La détermination. Un cheval rapide et une épée tranchante.

Et des compagnons. Des camarades. Des amis. Parce que celui qui est seul doit mourir : par la faim, par la pointe d'une épée, d'une flèche, par la fourche d'un paysan, par la pendaison, dans un incendie...

Celui qui est seul disparaîtra : massacré, assommé, roué de coups, souillé comme un jouet que l'on se passe de main en main.

Ils se rencontrèrent tous à la Fête des Moissons : Giselher, l'échalas taciturne aux longs cheveux noirs ; Kayleigh, aux yeux malveillants et à la bouche déformée par un affreux rictus ; Reef, qui continuait à parler avec l'accent nilfgaardien ; Mistle, élancée, aux longues jambes, aux cheveux couleur paille coupés ras et aussi drus que les poils d'une brosse ; Étincelle, jeune elfe aux grands yeux, aux lèvres fines et aux petites dents, toute de couleurs vêtue, agile et vaporeuse quand elle dansait, rapide et assassine quand elle combattait ; Asse, large d'épaules, à la barbe claire et frisottante.

Giselher devint leur chef. Et ils se nommèrent les Rats. Quelqu'un les avait appelés ainsi un jour, et ça leur avait plu.

Ils pillaient et assassinaient, et leur cruauté devint légendaire.

Au début, les préfets nilfgaardiens les méprisèrent. Ils étaient persuadés qu'à l'instar d'autres bandes ils seraient vite la victime de l'action combinée des différentes factions de la paysannerie furibonde, qu'ils se détruiraient et s'entredévoraient quand l'importance du butin ferait triompher l'avidité sur la solidarité entre bandits. Les préfets avaient eu raison en ce qui concernait les autres groupes, mais ils se trompaient sur les Rats. Parce que les Rats, les enfants du Mépris, n'avaient que faire des butins. Ils attaquaient, massacraient et tuaient pour le plaisir ; quant aux chevaux, au bétail, aux réserves de grain, au fourrage, au sel, au goudron, et aux draps qu'ils volaient auprès des transports militaires, ils les redistribuaient dans les villages. Ils payaient par poignées d'or et d'argent les tailleurs et les artisans pour obtenir ce qu'ils aimaient par-dessus tout : les armes, les vêtements et les ornements. Les personnes ainsi récompensées les nourrissaient, leur donnaient à boire, leur accordaient l'hospitalité, les cachaient, et, même fouettés jusqu'au sang par les Nilfgaardiens et les Nissirs, ils ne divulguaient pas les pistes qui menaient aux cachettes

des Rats.

Les préfets fixèrent alors une forte récompense en échange de leur capture, et il s'en trouva au début qui succombèrent à la tentation de l'or de Nilfgaard. Mais la nuit les cabanes des indicateurs se transformaient en bûchers, et ceux qui réchappaient de l'incendie mouraient transpercés par les lames miroitantes, tournoyant dans la fumée, de cavaliers fantomatiques. Les Rats attaquaient à la façon des rats. Silencieusement, perfidement, cruellement. Ils adoraient tuer.

Les préfets eurent ensuite recours à certains moyens qui avaient fait leurs preuves contre les autres bandits : ils tentèrent à plusieurs reprises d'introduire des traîtres parmi les Rats. Sans succès. Les Rats n'acceptaient personne. La bande unie et fraternelle créée par le temps du Mépris ne voulait pas d'étrangers en son sein. Elle les méprisait.

Jusqu'au jour où apparut, svelte comme une acrobate, une petite fille aux cheveux gris qui ne parlait pas beaucoup et dont les Rats ne savaient rien.

Sauf qu'elle était comme eux autrefois. Seule et pleine de regrets en pensant à tout ce que lui avait volé le temps du Mépris.

Et, à une époque rongée par le Mépris, celui qui était seul devait mourir.

Giselher, Kayleigh, Reef, Étincelle, Mistle, Asse et Falka.

Le préfet d'Amarillo s'étonna au plus haut point lorsqu'on lui apprit que les Rats vagabondaient désormais par sept.

* * *

— Sept ? s'étonna le préfet d'Amarillo en regardant le soldat avec scepticisme. Ils étaient sept ? pas six ? Tu es sûr ?

— Aussi sûr que je suis un rescapé ! bredouilla confusément le seul soldat ayant survécu au massacre.

Le terme était on ne peut plus approprié : la tête et la moitié du visage du guerrier étaient entourés d'un bandage sale, imprégné de sang. Le préfet – qui n'en était pas à sa première bataille – savait que le soldat avait reçu un coup d'épée par le haut : la pointe même de la lame l'avait touché, il avait reçu un coup par la gauche, précis, juste, qui exigeait de l'adresse et de la célérité, entre l'oreille droite et la joue, à un endroit qui n'était protégé ni par le casque ni par la barbière.

— Raconte.

— On marchait le long de la Velda en direction de Thurn, commença le soldat. On avait ordre d'escorter l'un des convois de sieur Evertseen, qui s'étirait vers le sud. Ils sont tombés sur nous près

d'un pont en ruine, au moment où on traversait la rivière. L'un des chariots s'est embourbé ; à ce moment-là, on a dételé un cheval d'un autre chariot pour tirer celui qui n'avancait plus. Le reste du convoi est parti, et moi j'suis resté avec cinq hommes et le sergent. C'est alors qu'ils ont sauté sur nous. Le sergent, avant qu'ils le tuent, a réussi à crier que c'étaient les Rats, et après ils leur sont tombés sur le paletot. Et ils les ont massacrés jusqu'au dernier. Quand j'ai vu ça...

— Quand tu as vu ça, dit le préfet en grimaçant, tu as donné un coup d'épéon à ton cheval. Mais il était trop tard pour sauver ta peau.

— C'est justement la septième qui s'est précipitée sur moi, dit le soldat en baissant la tête, celle que j'avais pas vue au départ. Une gamine. Presque une gosse. Je me suis dit, les Rats l'ont laissée en arrière parce qu'elle est jeune et inexpérimentée...

L'invité du préfet, qui était jusque-là resté dans l'ombre, s'avança sur son siège.

— C'était une jeune fille ? demanda-t-il. De quoi avait-elle l'air ?

— Comme eux tous. Peinte et fardée comme une elfe, multicolore comme un perroquet, habillée de clinquants, de velours, de brocart, avec un petit chapeau à plumes...

— Cheveux clairs ?

— Sûrement, messire. Quand je l'ai vue, j'ai poussé mon cheval en me disant qu'elle, au moins, j'allais la faucher pour venger mes camarades... Je l'ai prise par la droite pour la frapper par derrière... J'sais pas comment, mais j'l'ai loupée. Comme si j'avais frappé un fantôme ou un revenant... J'sais pas comment cette diablesse a fait ça... Bien qu'j'me sois protégé, elle m'a eu, de derrière une barrière. Dans la tronche, direct... Messire, j'étais à Sodden, j'étais à Valdersberg. Et aujourd'hui, c'est une donzelle peinturlurée qui me laisse un souvenir à vie sur la figure...

— Sois heureux d'être encore en vie, tonna le préfet en regardant son invité. Et sois heureux qu'on t'ait retrouvé fauché sur le passage. Tu vas passer pour un héros, maintenant. Si t'avais décampé sans batailler, si tu m'avais rapporté la perte de ta charge et de tes chevaux sans souvenir sur la figure, comme tu dis, tu aurais gigoté bien vite au bout d'une corde ! Va, maintenant. À l'infirmerie.

Le soldat sortit. Le préfet se tourna vers son invité.

— Comme vous pouvez le voir, messire coroner, on a du pain sur la planche. Vous, là-bas, dans la capitale, vous pensez que, dans les Provinces, on est des fainéants, qu'on s'abreuve de bière, qu'on pelote les filles et qu'on touche des pots-de-vin. Personne ne pense à nous envoyer des hommes ou de l'argent supplémentaire, seulement des ordres : fais ceci, trouve cela, mets tout le monde sur le pied de guerre, cours de l'aurore au crépuscule... Et pendant ce temps, j'ai la tête qui explose tant j'ai de problèmes à résoudre. Des bandes comme

celle des Rats, il y en a cinq ou six qui vadrouillent par ici. C'est vrai, les Rats, ce sont les pires, mais y a pas un jour...

— Assez, assez, dit Stefan Skellen en faisant la lippe. Je sais à quoi servent toutes vos jérémiades, monsieur le préfet. Mais c'est inutile. Vous n'échapperez pas à ces ordres, ne comptez pas là-dessus. Rats ou pas, bandes ou pas, vous devez poursuivre les recherches. Par tous les moyens possibles, jusqu'à nouvel ordre. L'empereur l'exige.

— Ça fait trois semaines qu'on cherche, se vexa le préfet. Sans trop savoir d'ailleurs qui on cherche ou quoi : des fantômes, des esprits, ou une aiguille dans une botte de foin. Et pour quel résultat ? Des hommes ont disparu sans laisser de traces, sans aucun doute tués par des brigands ou des rebelles. Je vous le prédis une fois encore, sieur coroner, si on n'a toujours pas retrouvé la fille que vous cherchez, c'est qu'il y a peu de chance qu'on la trouve un jour. Si tant est qu'elle se soit jamais trouvée dans les parages, ce que je croirais bien volontiers. À moins que...

Le préfet s'interrompit, réfléchit en regardant le coroner par en dessous.

— Cette donzelle... La septième qui vadrouille avec les Rats...

Chat-Huant, autrement dit Stefan Skellen, coroner de l'empereur Emhyr, fit un geste désinvolte de la main, en veillant bien à ce que ce geste, de même que l'expression de son visage soient convaincants.

— Non, non, monsieur le préfet. N'escomptez pas de dénouements trop faciles. La jeune fille qui nous intéresse n'est sûrement pas la demi-elfe costumée ni l'autre brigande en brocart. Ce n'est pas elle, assurément. Poursuivez les recherches. C'est un ordre.

Le préfet se renfrogna et regarda par la fenêtre.

— Quant à cette bande, ajouta le coroner de l'empereur Emhyr d'une voix apparemment impassible, ces Rats, ou je ne sais comment vous les appelez... débarrassez-vous-en, monsieur le préfet. L'ordre doit régner dans les Provinces. Mettez-vous au travail. Attrapez-les, pendez-les, sans mascarade ni cérémonie. Tous, sans exception.

— Facile à dire, marmonna le préfet. Mais je ferai ce qui est en mon pouvoir pour y parvenir, vous pouvez le certifier à l'empereur. Je pense néanmoins que, pour en avoir le cœur net, ça vaudrait le coup de prendre cette septième fille de la bande des Rats vivante...

— Non, l'interrompit Chat-Huant en prenant garde que sa voix ne le trahisse pas. Aucune exception, pendez-les tous. Tous les sept. Nous ne voulons plus en entendre parler. Nous ne voulons plus entendre prononcer un seul mot à leur sujet.